29,828/B

A. de Guadeloupe

F. III. 18/2

ESSAI

SUR

LES FIEVRES,

ET SUR

LES DIFFÉRENTES ESPÈCES

DE FIÈVRES,

Qui dépendent de la constitution du Sang.

AVEC

Des Dissertations sur la Fièvre lente, nerveuse; sur les Fièvres putrides, pestilentielles et pourprées; sur la petite Vérole, les Pleurésies et Péripneumonies;

Par JEAN HUXHAM, *Docteur en Médecine de la Société Royale de Londres.*

Traduit sur la seconde Edition; auquel on a joint une Méthode de guérir les Fièvres continues par le moyen d'un nouveau Fébrifuge.

Traduit de l'Anglois de JEAN CLUTTON

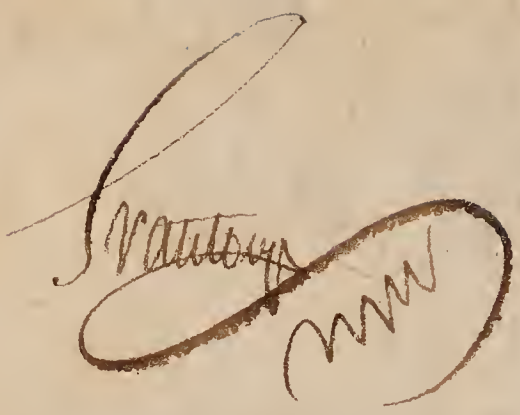
A PARIS,

Chez la Veuve CAVELIER, Libraire.

M. D. CCLXI.

Avec approbation.

55150



WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

PRÉFACE.

JE publiai, il y a environ dix ans, un petit Livre d'Observations sur l'Air et les Maladies Épidémiques, depuis l'année 1727 jusqu'à la fin de 1737; et je viens d'en achever un pareil depuis 1738 jusqu'en 1747, inclusivement. Dans ce dernier, j'ai été, je pense, un peu plus soigneux et plus exact dans l'histoire des Maladies dominantes, et la méthode de les traiter. Quoi qu'il en soit, comme j'aurois trop interrompu le fil de ces Observations, si j'étois entré dans une discussion particulière de la nature et du traitement de toutes les Maladies que j'y parcours, je me suis réservé à le faire dans l'essai que je présente au Public, dans lequel ma façon de penser et d'opérer par rapport tant à la Fièvre en général, qu'à ses espèces particulières, paroîtra d'une manière plus étendue; ce qui sera, comme je l'espère, de quelque utilité aux jeunes Praticiens: cet Essai étant

le résultat d'une longue expérience, et les Observations ayant été faites avec tout le soin et la diligence possible. En tout cas, je me flatte qu'il sera bien reçu, et regardé comme le travail d'un honnête homme qui souhaite sincèrement le bien, non-seulement de ceux de sa profession, mais de tout le monde en général.

Dans cet Essai j'ai souvent cité les deux Livres d'Observations dont je viens de parler ; et, dans le dernier de ces deux Livres : j'ai cité cet essai ; par ce moyen, j'ai tâché de les éclaircir l'un par l'autre.

Quoique je m'en sois tenu, à la rigueur, aux faits et à une expérience souvent répétée (et quand j'ai raisonné dessus, j'ai visé à la plus juste analogie) j'ai encore soutenu souvent ma doctrine et ma conduite par l'autorité des Anciens, particulièrement d'Hippocrate. Et je l'ai fait d'autant plus volontiers, que je sens parfaitement la grande utilité dont ils m'ont été dans le cours de mes Etudes et de ma Pratique ; et aussi dans la vue d'en recommander la lecture aux jeunes

Médecins : mais, quoique peut-être mon avis sur ce point ne soit pas d'un grand poids, j'espère néanmoins que le sentiment unanime des plus grands Maîtres de notre profession sur les Anciens, obtiendra le suffrage qu'il mérite.

Je ne veux pas prendre sur moi d'avancer que personne ne peut être un bon Médecin, sans consulter le grand Oracle de la Médecine et sans lire les Anciens : mais qu'il me soit permis de dire qu'en le faisant, on devient bien meilleur Médecin ; et je crois que peu de gens, si même il y en a eu, ont joué un rôle considérable dans la profession, sans les avoir étudiés. En effet, Hippocrate a été regardé comme le Père de la Médecine, et le Plan qu'il a laissé, comme la base de la vraie et solide Médecine : et il a été constamment dans la plus haute vénération parmi tous ceux qui l'ont suivi, au-moins ceux qui étoient juges compétens en cette partie. La raison en est claire : c'est parce qu'il a étudié la Nature avec le plus grand soin et la plus grande assiduité, et qu'il

l'a copiée et suivie avec la plus grande exactitude; de sorte que ses Observations ont été trouvées parfaites dans tous les âges suivans.

Ce n'est pas seulement dans la Médecine, mais dans beaucoup d'autres Arts, que l'étude des Anciens est du plus grand avantage; et tout le monde en convient. Quiconque veut exceller dans la Poësie, la Gravure, la Sculpture, *etc.* consulte toujours les Ouvrages des anciens Maîtres dans chacun de ces Arts, comme les plus parfaits Modèles, et les Copistes les-plus justes de la Nature: et ce n'est pas pour la Poësie seulement, mais aussi pour la Médecine que cet avis d'Horace est bon:

Vos Exemplaria Græca
Nocturnâ versate manu, versate diurnâ.

En effet, les Anciens étoient non-seulement des hommes d'un grand génie, mais de la plus grande diligence et d'une application infatigable (les Historiens Romains mettent toujours dans le Caractère de leurs Grands Hommes, *incredibilem industriam, diligentiam singularem*) ils tenoient

leurs yeux fermement attachés sur ce qu'ils vouloient décrire ; et ils nous ont donné de vrais portraits et la vérité nue des objets : ce qui est infiniment plus beau que ces traits affectés et fleuris de l'imagination trop féconde de quelques Modernes : plus une description est juste, plus elle est excellente. Quel portrait est bon, s'il ne ressemble point à l'original ? Et comme plus la Nature est attentivement examinée, plus elle paroît admirable ; de même celui qui nous en donne la copie la plus fidelle, mérite de passer pour le plus grand Maître. En cela, Hippocrate a tellement excellé, qu'il a mérité les applaudissemens unanimes de tous les Peuples ses voisins ; ils lui ont même rendu des honneurs divins, parce qu'il étoit autant capable de guérir les Maladies, que de les connoître et de les décrire. Je suis très-persuadé que, si sa Méthode eût été scrupuleusement suivie par les Médecins qui lui ont succédé, l'Art de guérir devroit avoir été poussé, il y a long-tems, à une plus haute perfection qu'il ne l'est aujourd'hui ;

n'ayant cependant point fait de progrès, malgré les grandes et nombreuses découvertes qui ont été faites depuis (particulièrement dans ce siècle et dans le dernier) dans la Physique, l'Anatomie, la matière Médicale et la Chimie. Il est vrai que l'homme étant mortel de sa nature, il est impossible que l'Art le rende immortel; mais certainement il est très-possible, pour son soulagement, de trouver quelque chose de plus exact et de mieux déterminé que ce que nous avons à-présent.

Du tems de Galien, et même long-tems avant, de vaines hypothèses, l'amour de la nouveauté, la mode et les cabales des Médecins, firent très-souvent perdre à ceux qui ont suivi cette profession, le bon chemin, et s'attacher à l'erreur; et l'on ne voit que trop que nous touchons à un pareil malheur. Cependant il faut avouer que tout ce qu'il y a eu de Praticiens modérés, réguliers et judicieux, se sont toujours accordés à la Doctrine d'Hippocrate, comme le savant Dr. Barker l'a fait voir dans son dernier Essai, auquel je renvoie le Lecteur,

ainsi qu'aux ingénieux Commentaires du Docteur Glass, sur un Plan pour imiter la Pratique d'Hippocrate.

Je suis bien éloigné de blâmer en Médecine une Théorie raisonnable, que je pense être la base de toute Pratique juste et régulière ; mais elle doit être, comme Hippocrate en avertit, Κατὰ φύσιν θεωρέων *. Si un Médecin a envie de profiter, ce doit être de cette façon, et non par des hypothèses chimériques, ni par un Charlatanisme téméraire et insoutenable. Ainsi une Etude soigneuse des Anciens, et une connoissance entière des Lois de l'Economie Animale, comme quelques Modernes l'ont raisonnablement établie, doit être l'occupation de tout Médecin : mais quelques-uns se poussent dans le Monde bien plus vite. Etre le Favori d'un Seigneur, ou ce qui vaut mieux, d'une Dame de grande condition, être l'Arcboutant ou le Coryphée d'un Parti, un Equipage brillant, avec une bonne provision d'assurance, voilà les qualités qui perfectionnent un Docteur, à la honte de la Pra-

* De Vict. acut. Sect. XLVI. Edit. Linden.

fession, et au détriment de la Société.

Celse a été justement surnommé l'Hippocrate Latin, non-seulement pour avoir traduit en sa Langue, une infinité de passages du Divin Vieillard, mais aussi pour avoir généralement suivi sa Méthode et sa Pratique. Son Latin est fort élégant, sa Médecine et sa Chirurgie justes à ravir.

Personne n'a suivi Hippocrate de plus près qu'Aretée* de Capadoce,

* Il est assez surprenant que personne n'ait fait mention d'Aretée avant Aëtius Amidenus au cinquième Siècle (à la vérité, il est nommé dans l'Euporista attribué à Dioscoride ; mais peu de gens pensent que cette Pièce soit véritablement de cet Auteur) ; ni Galien, ni Cælius Aurelianus, ni Oribase n'en parlent, quoique ce dernier entre en un si grand détail sur l'énumération des Médecins de marque, ses prédécesseurs ou contemporains ; et quoique Aretée semble avoir éte un Pratitien très-recommandable, et un homme d'un grand savoir et d'un grand jugement, il affecte un style fort singulier, usant de beaucoup de mots surannés, de phrases dans le goût d'Homere et d'Hippocrate, et de la Dialecte Ionique, qui, au tems qu'il écrivoit, étoit presque entièrement hors d'usage ; car quoi qu'en pense Vossius, il est hors de doute qu'il n'a écrit qu'après le tems de Neron. Il est naturel de penser que tout cela auroit dû le rendre remarquable sur-tout s'il exerçoit à Rome, ou dans le voisinage ; ce qui n'est pas sans fondement, puisqu'il conseille aux malades des vins Romains, entre autres ceux de Falerne, de Surrentum, de Sienne, et ceux de Fundi.

Mais de plus Galien et Aetius citent beaucoup de passages d'Archigenes, qui sont exactement les

jusqu'à avoir affecté ses expressions et son Style. Ses Descriptions des Maladies sont admirables, et sa Méthode de traiter très-judicieuse.

mêmes, pour le sens, la doctrine, la méthode de traiter, et la façon de s'exprimer, que ceux que nous trouvons dans Aretée; seulement ce dernier leur donne un tout Ionique. Tous deux s'accordent à recommander certaines recettes particulières qu'il est rare de rencontrer dans aucun autre, en particulier l'usage extérieur des Cantharides; ce qu'on ne peut trouver, je pense, dans aucun Auteur précédent, excepté Celse.

Archigenes a-t-il donc emprunté d'Aretée, ou bien ce dernier a-t-il emprunté du premier?

Il est certain qu'Archigenes exerçoit à Rome avec beaucoup de réputation, qu'il étoit un Médecin et un Auteur célèbre, et que c'est ainsi qu'en ont parlé Juvenal, Galien, Cælius, Oribase, AEtius, etc. Il est rigoureusement critiqué par Galien, tantôt censuré, tantôt recommandé, mais jamais taxé d'être un pur Compilateur: Aretée au-contraire n'est cité que par Aetius et Paul AEginete, et même, ce qui n'est pas peu surprenant, on ne le trouve pas dans la Bibliathèque de Photius; à la vérité cela est étrange, et l'on en peut gueres donner de raison; on seroit porté à croire qu'Aretée a emprunté d'Archigenes, ou plutôt qu'il l'a transcrit et lui a donné une nouvelle tournure, par les expressions d'Hippocrate et le Dialecte Ionique. Il se peut qu'Aretée ait fait d'Archigenes quelque chose de semblable à ce que Caelius Aurelianus fit peu après de Soranus. Mais, si cela est, il a beaucoup mieux rendu le Grec d'Archigenes, que Caelius n'a latinisé, comme il dit Soranus. Suivant cette supposition, il ne faut point être surpris de trouver les vins Romains recommandés dans Aretée, quoiqu'il ait exercé et écrit en Capadoce, ou autre part, à une grande distance de Rome. Ce sont là mes conjectures. De quelque façon que la chose soit, nous avons dans Aretée un Ouvrage d'un grand

Galien doit être lu par tous ceux qui veulent consulter le Commentateur d'Hippocrate le plus travaillé. Outre cela, il est rempli d'un nombre immense d'Observations belles et utiles dans toutes les parties de la Médecine, et il est le premier qui nous ait donné une Description exacte du Pouls, de ses différences et significations : il est fâcheux qu'il ait donné si fort dans le Péripatétisme et dans la Périphrase. Ce ne seroit pas rendre un service de peu d'importance, que de donner un Abrégé judicieux de ses Ouvrages.

Si Cœlius Aurelianus avoit écrit dans le Style de Celse, il auroit été un Auteur impayable. Tel qu'il est, nous lui avons une obligation très-grande de nous avoir transmis la Doctrine complette des Méthodiques, en particulier du judicieux Soranus, aussi-bien que du sentiment des Anciens, sur beaucoup de Maladies, qui auroient été entièrement perdus pour

prix, une Description des Maladies très-exacte, et en général, une Méthode de traiter très-propre et judicieuse, et il est fâcheux que l'Ouvrage nous soit parvenu si mutilé.

nous. Malgré ses Barbarismes, ses Descriptions des Maladies sont admirables.

Il y a un des Anciens que je veux recommander plus particulièrement; c'est Alexandre de Tralles qui, à la vérité, a suivi en beaucoup de choses Hippocrate et Galien, et leur donne généralement l'épithète de θειότατοι : mais il a en outre, de son chef, un nombre infini de remarques utiles, beaucoup d'excellentes recettes, et est écrit d'une manière très-judicieuse et très-régulière.

Mon but, dans cet Essai, n'a pas été de donner une Dissertation particularisée et méthodique des Maladies qui y sont traitées, mais seulement quelques Avis et quelques Observations nécessaires pour la connoissance de leur Nature, et leur Guérison. Car il auroit fallu, pour cela, un Ouvrage de plusieurs Volumes, qui pourroit être un peu ennuyeux aujourd'hui.

J'ai donné peu ou point de Formules ou Ordonnances. Car, comme dit Hippocrate, celui qui connoît la

Maladie, connoît ce qui est propre pour la guérir. Lorsqu'un Médecin connoît s'il faut ordonner des Stimulans ou des Anodyns, des Laxatifs ou des Astringens, des Atténuans ou des Epaississans, il importe fort peu de quelles Drogues il doit se servir, entre celles qui composent la vaste matière Médicale, dont nous sommes abondamment fournis. Il doit, pour son usage, en choisir peu de chaque sorte de celles qui opèrent plus efficacement, et s'y tenir, sans se jetter dans un certain fatras immense de Drogues, qui plaît tant à quelques-uns. En agissant ainsi, il connoîtra bientôt leurs vertus et leurs effets ; il fera réellement la distinction des Symptomes de la Maladie, d'avec ceux qui sont causés par les Remèdes : ce qui assez souvent est une chose qui n'est pas de peu d'importance. En effet, j'ai vu en mon particulier, en exerçant, et dans quelques écrits publics, un si prodigieux mêlange de Drogues entassées ensemble dans une Ordonnance, que Apollon lui-même auroit été embarrassé à connoître ce qu'on avoit pré-

tendu y désigner. Ce n'est pas qu'il n'arrive fréquemment dans les Maladies, de telles complications (et contr'indications en même tems) qui rendent nécessaires en Médecine certains degrés de combinaison et même de contrariété.

Mais une Formule ou un *Recipe*, comme on l'appelle, ne peut être d'un grand usage. Vingt ou trente Grains de Rhubarbe purgeront une personne aussi bien que deux fois autant de Jalap en purgera un autre. Un Grain d'*Opium*, ou vingt Gouttes de Teinture Anodyne, assoupiront quelqu'un aussi-bien qu'une Dose plus forte des mêmes Remèdes en assoupiroit un autre. Outre cela, la constitution et la manière de vivre du Malade, doit être considérée, en fait d'Ordonnance, autant que la Maladie même. Une personne sobre, ou une autre dont la principale nourriture est du Lait, des Légumes et de l'Eau, ne supportera en aucune façon des Remèdes chauds, composés d'Esprits, qui pourroient être très-convenables à ceux qui se sont beaucoup livrés aux Ragoûts et

aux Liqueurs spiritueuses. De-là il s'ensuit clairement qu'il faut toujours commencer, en tout genre, par des Doses petites et très-modérées, et que non-seulement les Remèdes, mais encore la boisson et le manger du Malade doivent être prudemment réglés. Car ce dont nous usons par Onces et Livres ne peut que nous affecter considérablement, aussi-bien que ce que nous prenons par Grains et Scrupules. Hippocrate et les Anciens étoient très-soigneux sur ce point, et très-exacts en prescrivant un Régime. Ainsi à cet égard les jeunes Médecins feront très-bien de les consulter. Car pour ceux qui ne veulent ni lecture ni raison, mais qui exercent par routine et ordonnent au hazard, je les avertis sérieusement de lire au moins le sixième* Commandement.

* Apparemment : *tu ne tueras point.*

TABLE
DES CHAPITRES
CONTENUS
dans l'Essai sur les Fièvres.

Par JEAN HUXHAM.

CHAP. I. *De la Fièvre la plus simple.* page 1
CHAP. II. *De la Fièvre intermittente.* 23
CHAP. III. *De l'Etat des Solides.* 35
CHAP. IV. *De l'Etat des Fluides.* 46
CHAP. V. *De l'Etat dissous et putride du Sang.* 53
CHAP. VI. *De la différence qui est entre la Fièvre lente, nerveuse et la putride maligne.* 92,
CHAP. VII. *De la Fièvre lente, nerveuse:* 95
CHAP. VIII. *De la Fièvre putride, maligne et pétéchiale.* 119

ESSAI *sur la Petite-Vérole.* p. 161
Dissertation sur les Pleurésies et Péripneumonies. 216
CHAP. I. *Du pouvoir des Vents et des Saisons pour produire les Maladies.* ibid.
CHAP. II. *De la Péripneumonie et Pleuro-péripneumonie* 225
CHAP. III. *De la Fausse Péripneumonie.* 284
CHAP. IV. *Des Pleurésies.* 300
Appendix contenant une Méthode pour conserver la Santé sur Mer dans les voyages de long cours. 331

TABLE

DES CHAPITRES

Contenus dans la Méthode pour guérir les Fièvres.

Par JEAN CLUTTON.

AVIS *au Lecteur.* 341

Méthode courte et assurée pour guérir toutes les Fièvres continues, etc. 351

Introduction. ibid.

CHAP. I. *Manière de traiter les personnes attaquées de Fièvres violentes.* 355

CHAP. II. *De la manière de traiter les Fièvres de la première espèce, après le neuvième jour.* 365

CHAP. III. *De la manière de traiter les Fièvres continues dans les sujets foibles.* 369

CHAP. IV. *Manière de traiter la seconde espèce de Fièvres continues après le neuvième jour expiré.* 375.

CHAP. V. *De la manière dont il convient de gouverner les Malades, quand la Fièvre cesse.* 385
CHAP. VI. *Observations pratiques sur le* Régime, *sur les* Maladies fébriles *et sur les* Remèdes. 395
1. *Sur le Régime.* ibid.
2. *Sur les Maladies.* 397
3. *Sur les Remèdes.* 408
CHAP. VII. *Où l'on donne la relation de quelques cas de Fièvres continues, pour servir à expliquer la nature de ces Maladies, et la manière d'y appliquer les Remèdes.* 423
I. *Cas.* ibid.
II. 426
III. 427
IV. 431
V. 432
VI. 434
VII. 441
VIII. 443
IX. 447
X. 452
XI. ibid.
XII. 454
XIII. 455

Fin de la Table des Chapitres.

TABLE
DES AUTEURS.

AETIUS Amidenus *page* x.
Alexandre de Tralles. xiii, 253.
Anson (le Lord) 61.
Arbuthnot (le Docteur Jean) 60.
Archigènes. x.
Aretœus de Capadoce. x, 259, 264, 273, 279, 304, 306, 313, 314.
Asclepiades. 18, 159, 329.
Avicenne. 191.
Aurelianus (Cœlius). *Voyez* Cœlius.
Baglivi (Jean). 153, 199, 238, 252, 256, 260, 266.
Barker (le Docteur). viii.
Bellini (Laurent). 153.
Boerhaave (Herman.). 1, 40, 72.
Cœlius Aurelianus. vi, 332.
Celsus. ix, xi, xii, 18, 30, 44, 49, 50, 88, 103, 111, 205, 218, 308, 322, 323.
Chirac (Pierre). 142.
Diemerbroek (Isbr.) 66.
Dioscorides. x, 59.

Transactions philosophiques. 174, 195, 199.
Vossius (Jer. Jean). x
Wall (le Docteur Jean). 195
Walter (Richard). 61

Fin de la Table des Auteurs.

ESSAI
SUR
LES FIÈVRES,
ET
LEURS DIFFÉRENTES *ESPÈCES.*

CHAPITRE I.

De la Fièvre la plus simple.

LE grand Boerhaave dans ses admirables Aphorismes *de Cognoscendis et Curandis morbis*, commence par la maladie de la fibre simple. En effet, l'unique méthode d'acquérir une connoissance un peu profonde dans quelque science, c'est de commencer par les Elémens de cette même science; car ce qui est plus simple, est plus

aisément compris, que ce qui est plus composé : la méthode et la netteté sont les conséquences naturelles de cette façon de procéder.

Ainsi, pour examiner la nature des Fièvres, il semble qu'il est très-à-propos de considérer la plus simple de la première espèce. Supposons donc une personne d'une parfaite santé, tant dans ses fluides que dans ses solides, engagée dans un violent exercice, comme de courir, ou autre; cet exercice, tant qu'il durera, augmentera considérablement la vîtesse, le frottement et la chaleur du Sang; ce qui s'appelle état fébrile, quand il est poussé beaucoup au-delà de ce qu'il doit être naturellement : il n'y a donc ici qu'une très-simple Fièvre, qui ne vient d'autre chose, sinon de ce que l'action des Solides sur les Fluides est devenue plus grande qu'à l'ordinaire, de même que la réaction des Fluides sur les Solides; ce qui s'appaise aussi-tôt que le mouvement ou le violent exercice cessent.

Supposons encore une autre personne en parfaite santé, exposée à un air froid et humide, par lequel sa transpiration est de beaucoup diminuée; il s'ensuivra une augmentation dans la quantité des humeurs, et une augmentation

aussi dans les efforts de la nature pour les pousser dehors, et détruire les obstructions ; de-là il naîtra par conséquent un état fébrile, qui pourtant se dissipe souvent assez vîte par la chaleur douce et relâchante du lit, ou quelque autre qui vient aider les efforts de la nature.

Une troisième d'une constitution également saine, boit trop copieusement du vin, ou d'autre liqueur spiritueuse, qui, augmentant la quantité des humeurs, et le mouvement du Sang, par sa qualité piquante, produit une Fièvre, qui de même se guérit promptement par l'abstinence, *etc.*

Dans chacun de ces cas il n'y a qu'une simple Ephémère, ou Fièvre courte. Mais si, dans le premier cas, le Sang étoit agité et raréfié assez violemment pour pousser par son impétuosité et par la dilatation des vaisseaux, quelques globules rouges dans les Artères séreuses, cela formeroit une obstruction inflammatoire : comme nous le voyons quelquefois extérieurement, quand quelques-uns de ces globules rouges sont poussés dans les vaisseaux de la Tunique conjonctive des Yeux, où la Limphe et la Sérosité seulement passent dans l'état naturel. Et si, avec

cela, la vélocité et la chaleur du Sang sont assez grandes pour dissiper beaucoup de ses parties les plus fines ; le reste en deviendra plus grossier et plus épais, et moins propre à circuler librement dans les petits vaisseaux ; enfin le Serum se tournera en une espèce de gelée. Car la chaleur, quoiqu'elle n'excède pas celle qui accompagne une Fièvre ordinaire, coagule le Serum du Sang en gelée, dont la consistance est en proportion avec la violence et la durée de la chaleur. Ici donc, dis-je, le simple mouvement accéléré du Sang, produit une Fièvre inflammatoire d'une plus longue durée, et d'une plus dangereuse conséquence. Si l'inflammation est aux Poumons, c'est une Péripneumonie ; si c'est à la Pleure, une Pleurésie ; si c'est au Cerveau, ou à ses Membranes, une Phrénesie. Et ces désordres sont bien plus fâcheux, lorsque précédemment à ce mouvement violent du Sang, il s'est rencontré une grande force de fibres, et un grand épaississement, ou une quantité considérable de Sang.

Si dans le second cas, l'obstruction des pores, et la diminution de la transpiration sont bien considérables, les fibres fortes et tendues, le Sang en trop

grande quantité, et fort épais, il s'ensuivra une Fièvre de la même espèce.

Si dans le troisième cas on ajoute aux fibres tendues, et au Sang trop visqueux et trop épais, une grande quantité de vin, ou d'autres liqueurs irritantes; la quantité et la vélocité du Sang en peuvent être si fort augmentées, qu'elles produisent une Fièvre aiguë dangereuse, comme il n'arrive que trop souvent, après les débauches de table.

Or, comme chacune des causes dont nous venons de parler peut seule produire la Fièvre, le concours de deux ou trois, en doit produire une plus violente, *cæteris paribus*. Ainsi lorsqu'on se rafraichit trop-tôt après un violent exercice, ou qu'on s'expose à un air froid, et qu'on arrête la Sueur et la transpiration en même tems, il en suit vient une Fièvre inflammatoire très-dangereuse, qui doit être bien plus violente encore, si le Sang a été échauffé et augmenté par une grande quantité d'une liqueur spiritueuse immédiatement devant. A propos de quoi il faut remarquer, que rien n'emporte si efficacement les mauvaises suites d'une débauche de boisson, que de se tenir chaudement, et couché tout de son

long dans un lit pour cuver le vin, comme on dit.

Maintenant, en considérant la cause prochaine de ces Fièvres, la méthode de les traiter se présente d'elle-même. C'est de diminuer la vélocité, la quantité et l'acrimonie du Sang, le plutôt qu'il sera possible. Or rien n'abat plutôt le mouvement trop rapide, la quantité et la chaleur de ce fluide, que la Saignée; car, par ce moyen, les globules rouges du Sang et sa force *motrice* sont diminués. En saignant *ad deliquium* comme Galien et quelques-uns des anciens Médecins faisoient dans les Fièvres inflammatoires, le mouvement du Sang cesse presqu'entièrement, en peu de tems.

La Saignée est donc certainement la première chose qu'on doit faire dans la cure des Fièvres qui proviennent de la trop grande quantité, et du mouvement trop rapide du Sang; et plus long-tems on la néglige, plus le Sang devient âcre et épais, par la dissipation de ses parties les plus fines, l'épaississement de ses globules rouges, et la chaleur que contracte la Sérosité, qui va jusqu'au point de le tourner en une espèce de gelée. Enfin, par l'exaltation des sels animaux et des huiles à un dégré de

plus en plus considérable d'acrimonie (qui est toujours en proportion avec la tension, et la force de la chaleur); toute la masse du Sang devient à la fin putride, et incapable des fonctions animales. En outre les obstructions, quelles qu'elles soient qui se forment, soit aux extrêmités capillaires des Artères sanguines, soit au commencement des Séreuses, deviennent dans le cas de s'enraciner de plus en plus par le mouvement trop violent du Sang. De façon que si on néglige la Saignée au commencement de quelque maladie aiguë, il n'y a plus moyen assez souvent de la suppléer dans le cours de la Fièvre; lorsque la matière obstructive s'est tellement enracinée et a pénétré si avant, et que l'épaisseur et la viscosité du Sang s'est accrûe au point d'éluder la force de toute sorte d'atténuans et de délayans.

En général la quantité du Sang qu'il faut ôter, doit être déterminée suivant la force et le Pouls du Malade, la violence de la Fièvre, la chaleur, la véhémence des Symptomes, la douleur, la difficulté de respirer, *etc.* Il faut aussi avoir égard à la corpulence des Sujets; car certainement, tout étant d'ailleurs égal, un homme gros et robuste peut supporter la perte de plus de Sang qu'un

autre qui sera également robuste, mais plus mince. Il est plus salutaire néanmoins d'en tirer plutôt moins que trop à la fois, puisque l'opération se réitère si vîte et si aisément, et aussi souvent qu'il en est besoin. Si la douleur, la chaleur, la difficulté de respirer, *etc.* ne cessent pas aussi-tôt après la Saignée, c'est une marque qu'il est nécessaire de tirer davantage de Sang.

Qu'il me soit permis d'avertir ici les jeunes Praticiens de ne se pas laisser tromper par l'oppression du Pouls, qui est souvent la suite d'une trop grande plénitude de Sang; ceci est évident par les vibrations des Artères qui deviennent plus libres et plus fortes après la Saignée en pareils cas, comme l'expérience journalière le démontre. S'il reste quelque doute sur ce point, qu'on tâte le Pouls au Malade à l'autre bras, pendant qu'on le saigne, s'il se trouve abattu, considérablement embarassé, ou intermittent, il est tems de s'arrêter; s'il bat fort, et plus à découvert, on peut continuer à tirer le Sang avec sureté et succès. Il y a à la vérité quelques personnes sujettes à s'évanouir pendant la Saignée, parce qu'elles ont naturellement les fibres lâches, ou manque de l'élasticité requise pour re-

trécir les vaisseaux à proportion de l'évacuation. Il faut saigner ces gens-là couchés, et boucher souvent l'ouverture pendant un peu de tems ; par ce moyen on prévient l'évanouissement. Ces personnes, quoiqu'elles ayent les fibres et les vaisseaux trop lâches, sont souvent Plétoriques, et d'ordinaire ont besoin d'être saignées, particulièrement lorsque le poids des humeurs commence à surmonter le pouvoir du Cœur, ce qui est le cas ordinaire d'un pouls oppressé.

La Saignée non-seulement diminue la quantité et la vélocité du Sang, mais elle fait encore place aux liqueurs délayantes pour y entrer. Cette détrempe est absolument nécessaire dans toutes les Fièvres, spécialement dans les Fièvres ardentes et inflammatoires ; car dans ces Fièvres le Sang devient trop épais et visqueux par la dissipation de ses parties les plus fines, et le Serum qui reste dans les vaisseaux est de plus en plus épaissi et réduit en gelée par la grande et continuelle chaleur : il est donc nécessaire d'employer des liqueurs délayantes, rafraichissantes, capables de détremper, pour suppléer au dépérissement continuel de la Lymphe et du Serum, et pour entretenir toute la mas-

se du Sang dans un degré convenable de fluidité. Ces liqueurs en général doivent être d'une qualité acescente mêlée d'un peu de qualité savoneuse ; les premières, parce qu'elles sont fraiches, et previennent l'augmentation de l'acrimonie alkaline des humeurs, qui autrement croîtroit continuellement par le grand frottement et la chaleur du Sang : (car les sels animaux sont fort exaltés, et rendus plus corrosifs par la chaleur fébrile, et par la même raison les huiles animales deviennent à la fin rances et très-âcres. Les meilleures huiles, ou le beurre, deviennent très-caustiques par la grande chaleur). Les dernières, non-seulement parce qu'elles dissolvent mieux la viscosité, mais aussi parce qu'elles entretiennent mieux le mêlange des humeurs, en unissant plus étroitement les Sels, les Souphres et l'Eau du Sang. J'ai souvent vu dans des Fièvres aiguës de l'Eau pure bue copieusement, rendue presqu'aussi pâle et insipide, qu'elle étoit avant de la prendre : (ce qui, pour le dire en passant, est un très-dangereux Symptome). L'Eau, comme Eau, ne s'unit point avec les liqueurs huileuses ; ainsi, lorsque le Serum du Sang a été réduit en gelée par la chaleur et ses parties

huileuses exaltées, et accrûes par la fonte de la graisse dans la Membrane adipeuse, *etc.* il n'est pas surprenant que de l'Eau pure ne se mêle pas bien avec le Sang, et ne soit point un délayant effectif. De-là donc il suit qu'il est nécessaire d'y mêler quelque chose de Savoneux, comme du Sucre, du Sirop, de la Gelée, ou des Conserves de fruits, comme Grozeilles, Framboises, Cérises et semblables; du Jus de Limon ou d'Orange, en y mêlant un peu de Sucre, et une juste quantité d'Eau, fait une boisson agréable, et répond à l'intention qu'on a, qui est, d'avoir un délayant acide et savoneux.

Outre l'utilité des délayans par rapport aux humeurs du corps, ils produisent de plus un grand avantage par rapport aux fibres et aux vaisseaux, en les rendant plus souples, particulièrement quand on les boit chauds. Or la trop grande tension des fibres, *etc.* accompagne naturellement la grande vélocité, la chaleur et l'épaississement du Sang, ce qui se trouve toujours, ou plutôt ce qui est l'essence d'une Fièvre inflammatoire. Tout le monde sait ce que les bains tièdes opèrent extérieurement, et l'on peut aisément supposer qne des délayans à-demi tièdes doivent

produire, intérieurement, un effet analogue. Par tout ce qui vient d'être dit, le Sang est rendu moins rapide, moins visqueux, et conséquemment moins chaud; ce qui est de la dernière importance dans les Fièvres ardentes et inflammatoires. On peut ajouter que les obstructions des Capillaires et de la transpiration, sont par ce moyen bien surement et efficacement guéries, les humeurs étant rendues fluides, et les plus petits vaisseaux obtenant du jour pour le passage de leurs liqueurs. Car il faut remarquer que, lorsque des Sueurs bonnes et universelles suivent une pleine dilution faite par des liqueurs d'une nature fraiche et relâchante, elles sont communément critiques, et emporte la Fièvre. Je dis des Sueurs bonnes; car il y en a d'abondantes qui ne doivent point encourager au commencement de la Fièvre, attendu qu'elles coulent des parties les plus rafinées du Sang, et laissent le résidu trop épais, visqueux, et propre aux obstructions. En mon particulier j'ai remarqué qu'elles sont de la plus mauvaise conséquence au commencement des Pleurésies, des Péripneumonies, et de la petite Vérole: par la même raison, des évacuations trop abondantes

par les Selles et par les Urines, sont dangereuses.

Mais la méthode la plus pernicieuse d'exciter la Sueur au commencement de la Fièvre, c'est de donner des Médicamens chauds, volatifs, alexipharmaques, en mettant le Malade dans une Etuve, et en l'étouffant presque sous le poids des couvertures. Car cette méthode augmente le mouvement et la chaleur du Sang déjà trop violent, et c'est mettre de l'huile dans le feu: de-plus, assez souvent, bien loin de provoquer la Sueur, cette méthode l'arrête, en poussant le Sang avec trop de rapidité, pour qu'il puisse donner aucune secrétion naturelle et régulière. On sait assez que plus la Fièvre est forte, moins il y a d'excrétions par les Sueurs, l'Urine, la Salive et les autres couloirs.

Certainement si une simple augmentation de mouvement dans le Sang peut produire la Fièvre, tout ce qui est capable d'augmenter ce mouvement, doit la faire continuer et l'augmenter, et l'on sait que c'est l'effet de pareilles méthodes de guérir.

Par les mêmes raisons, les Vésicatoires qui jettent dans le Sang un Sel âcre, et piquotent beaucoup les fibres, ne

conviennent point du tout, au moins au commencement de toute Fièvre ardente et inflammatoire. Malgré cela, comment pouvons-nous voir souvent dans la pratique commune, un Malade largement saigné, après l'application des Vésicatoires, tout d'un coup livré aux chauds Alexipharmaques, aux Bols Cordiaux, *etc.*? Ce qui est aussi raisonnable que si on éteignoit d'abord une partie d'un grand incendie, et qu'ensuite on se mît en devoir d'éteind e le reste, en jettant dedans de la Poudre à Canon et de l'Esprit de Vin ; ou bien, comme si pour arrêter un cheval qui court, on lui appliquoit le fo et et l'ép on ; c'est là précisément le cas des Vésicatoires, lorsque l'effort oscillatoire des vaisseaux est trop grand, et le mouvement des fluides trop rapide.

Après, la Saignée, les Lavemens rafraichissans, émolliens et laxatifs sont d'une fort grande utilité pour la guérison des Fièvres aigues, même dès le commencement, pour emporter les Excrémens endurcis, qui souvent s'attachent et se fixent dans les Intestins, et pour procurer l'évacuation d'une matière bilieuse et âcre, qui autrement pourroit, au moins en partie, être repompée par les vaisseaux lactés, *etc.*

dans la masse du Sang. En outre, ils sont une espèce de fomentation chaude et relâchante pour les parties qui sont dans le bassin et le bas Ventre, et qui dérivent les unes et les autres de la Tête et des environs du Cœur, ils provoquent aussi la décharge des Urines.

De même une petite purgation douce, est souvent du plus grand service, pour nettoyer plus à fond le Canal Intestinal de matières putrides et graveleuses qui peuvent s'y trouver. Mais je conseillerai toujours celles qui agissent sur les premières voyes, uniquement, comme la Manne, la Crême de Tartre, le Sel Cathartie et de Glauber, la Rhubarbe, les Tamarins et autres semblables. Tous les Purgatifs Drastiques sont certainement pernicieux, telles sont les Teintures chaudes Aloëtiques, les Pilules, *etc.* Les Purgatifs trop considérables sont à craindre, comme attirant trop de parties Lymphatiques du Sang, et épaississant ce qui reste dans les vaisseaux. Quand il semble que la nature se porte trop de ce côté-là, d'abord une dose de Rhubarbe, ensuite un peu de *Species è Scordio* avec un Anodin tiré des pavots ou autre chose semblable, sont les Remèdes les mieux indiqués.

Il n'y a presque rien de plus nécessaire pour la cure des Fièvres ardentes inflammatoires, que les évacuations à propos et bien ménagées, pleines et rafraichissantes, avec peu de Médicamens nitreux, et les Sucs savoneux des Végétaux ; car non-seulement ils servent à tenir le Sang dans un degré convenable de fluidité, mais ils l'empêchent aussi de tomber dans un état putride : en les donnant hardiment, nous ne faisons que suivre la nature (notre meilleur guide) qui les demande avec empressement. Car, quelque aversion qu'elle ait dans la Fièvre pour la nourriture solide, elle désire ardemment de boire ; et c'est un Symptome d'un très-mauvais augure, lorsqu'elle ne le fait pas, au moins, jusqu'à ce que la Fièvre soit considérablement diminuée.

Par les raisons dont nous venons de parler, si une Fièvre inflammatoire prend à une personne, dont les humeurs étoient précédemment dans un mauvais état, la Fièvre doit être d'autant plus violente ; parce que les Sels âcres agiront comme autant de pointes, accéléreront le mouvement du Sang, et produiront une plus prompte et plus grande putréfaction. De-là par conséquent la nécessité indispensable des

délayans en pareil cas, pour dissoudre et détremper les Sels irritans, (car rien ne dissout les Sels, que les Menstrues aqueux) et des Médicamens opposés par leur nature à l'acrimonie de ces Sels. Mais il faut de plus que ces délayans ayent en eux quelque chose de Savoneux, pour les raisons qu'on a dit plus haut, particulièrement lorsque les parties huileuses du Sang sont beaucoup augmentées par le mélange de la graisse, occasionné par la chaleur de la Fièvre : ce qui se fait assez souvent à un degré surprenant, et très-vîte, dans quelques personnes fort grasses ; ce qui rend le Sang continuellement de plus en plus âcre et rance, et demande quelque *Medium* savoneux pour l'unir avec les parties aqueuses ; autrement il en arrive les plus fatales obstructions et le plus haut degré d'acrimonie.

A l'égard de la façon de délayer, je pense qu'on doit laisser au Malade la permission de boire aussi librement et aussi souvent qu'il lui plaît, mais ne le pas forcer à charger son Estomac par de trop grandes prises à la fois, ce qui produit des nausées, des indigestions, et des vents, avec une grande anxiété et un malaise considérable, quelque-

fois même le vomissement et dévoyement.

Rien ne rendroit la Pratique d'Asclepiade plus monstrueuse, que le refus qu'il faisoit aux Malades de toute boisson, pendant les trois premiers jours de la Fièvre : il étoit bien éloigné d'observer la règle qu'il a donnée de traiter *tutò, celeriter et jucundè*, puisque, comme dit Celse, *convellebat vires ægri luce, vigiliâ, siti ingenti, sic ut ne os quidem primis diebus elui sineret.* Cels. Lib. 3. Chap. 4. Je suis bien sûr qu'il n'avoit point appris cela du grand Hippocrate, ni de la raison de la nature ou de l'expérience. Mais cet homme de Déclamateur se fit Médecin, et se mit sur le pied d'être opposé à tous les Médecins de son tems : la nouveauté de la chose le produisit, comme il arrive fréquemment aux Charlatans d'aujourd'hui ; et comme il arrivera toujours, à cause de l'égarement de l'esprit de la plupart des hommes.

Je crois que de petites verrées, souvent répétées, constituent la meilleure méthode qu'on puisse employer pour délayer ; car, d'une même quantité de liqueur bue pendant un tems fixé, il en restera davantage pour imbiber les vaisseaux absorbans, qui sont très-près les

uns des autres depuis la bouche jusqu'à l'Estomac, en la buvant peu-à-peu et souvent, qu'en l'avalant tout d'un coup en une seule fois ; puisque, de la première manière, la liqueur sera plus long-tems et plus fréquemment appliquée à ces vaisseaux. De plus, en buvant, l'action de l'Estomac et des Intestins est plus efficace pour insinuer la liqueur dans les vaisseaux lactés et mésaraïques, lorsqu'on le fait en petite quantité, que lorsqu'ils sont comme noyés et inondés par la boisson.

L'on peut de plus augmenter la dilution et l'action des délayans et des relâchans par des Fomentations émollientes, des Bains tièdes, des Clystères lénitifs et rafraichissans, *etc.* il est encore fort avantageux dans les Fièvres inflammatoires de bassiner les bras et les mains, les jambes et les pieds, et même les Hypocondres (j'en ai éprouvé une fois le bon effet sur moi-même.) Mais la Fomentation ne doit pas être plus chaude que la température présente du corps; ce qui peut s'ajuster aisément par le moyen du Thermomètre. Cette méthode non-seulement fournit au Sang de la moiteur par les vaisseaux absorbans, mais dégage aussi les obstructions et produit un relâchement gé-

néral des fibres, qui communément sont alors trop roides: cette méthode ne peut être que d'une très-grande utilité dans les constitutions sèches et décharnées. La peau et les folécules de la Sueur dans les Animaux, lorsqu'ils sont fort secs, ne transpirent rien, qu'autant que l'humidité, l'eau, *etc.* passent à travers les pores. Et boire souvent une liqueur tiède, émolliente, sert en même tems d'une espèce de Fomentation intérieure et relâchante pour les premières voyes des Hypocondres, *etc.* ce qui n'est pas d'une petite conséquence, particulièrement dans les inflammations des Poumons, de la Pleure, *etc.* J'ajouterai seulement de plus sur cet article, que c'étoit la pratique des anciens, qui donnoient dans les Fièvres peu d'autres choses, que des délayans légers et humectans, de la Tisane d'orge, de l'Hydromel, de l'Oxymel, *etc.* et usoient très-fréquemment de Fomentations et de Clystères.

Comme l'augmentation de vîtesse dans la circulation des humeurs cause d'elle-même la Fièvre, toute cause qui accroît le mouvement du Sang, doit augmenter la Fièvre; ainsi la force de la Fièvre doit être proportionnée à celle des causes de ce mouvement; par

exemple, les fibres fortement tendues, un Sang trop épais, trop nourri, et chargé de beaucoup de Sels âcres, qui piquotent le Cœur et les Artères, et lui causent de plus fréquentes et de plus fortes contractions. Un grand usage de beaucoup de mets salés et épicés cause une chaleur fébrile, même dans la meilleure santé.

Au contraire plus les fibres sont foibles et lâches, plus le Sang est ténu et appauvri, moins la Fièvre est violente, et c'est le cas où les Fièvres sont appelées lentes ou nerveuses; qui sont produites par une nourriture mauvaise, aqueuse et mal-saine, de méchant fruit crud, une saison pluvieuse, chaude et humide, un grand et long chagrin, un abattement d'esprit, *etc.* En effet alors il se forme aussi une espèce de viscosité et de glu dans les humeurs, et c'est la cause prochaine de la maladie; mais elle n'est pas de l'espèce inflammatoire (ou ce que les anciens appeloient *Phlegma Phlegmonodes*, qui est particulièrement inhérent dans les parties rouges et globuleuses du Sang). Car elle réside principalement dans les vaisseaux séreux et lymphatiques, qui sont obstrués; l'état chétif et visqueux du Sang engendre peu d'Esprits animaux, qui

sont irrégulièrement séparés, et distribués; de-là les Symptomes nerveux qui donnent le nom à la Fièvre ; et de plus, comme il se forme des obstructions, la Lymphe croupissante contracte de plus en plus une nouvelle âcreté, ce qui produit plus ou moins de Fièvre, que l'on connoît par la vivacité du Pouls, les chaleurs irrégulières, les frissons, *etc.* Les humeurs deviennent de plus en plus corrosives, à mesure qu'elles demeurent plus long-tems sans mouvement; et même l'enflure hydropique des jambes, quoique froide au commencement comme marbre, devient à la longue très-fort enflammée, et les humeurs assez âcres pour produire des Erésipèles, des Ampoules, des Ulcères, *etc.* comme il se voit souvent à la fin des Hydropisies.

Or, comme le siège de ces Fièvres semble être principalement aux extrêmités des vaisseaux ou dans les Artères séreuses et lymphatiques, et peut-être à l'origine même des nerfs, et qu'elles sont toujours accompagnées d'une trop grande flaccidité et engourdissement des nerfs et des fibres; et que les obstructions se trouvent fort éloignées du grand chemin du Sang qui circule; il n'est pas surprenant

qu'elles ne soient pas si aisément affectées par les remèdes, ni si réellement chassées, que si leur cause étoit particulièrement dans les vaisseaux sanguins. De-plus, on doit bien faire attention que les nerfs et les fibres ne sont pas remis sur le champ dans leur état naturel. De-là nous voyons effectivement que ces sortes de Fièvres sont bien long-tems à se former, et plus long-tems encore à se guérir que les Fièvres communes inflammatoires.

Ces deux espèces de Fièvres semblent avoir des causes bien opposées, et aussi des effets et Symptomes bien différens. Considérons quelque Fièvre moyenne, qui nous éclaircira cette différence. Examinons donc la Fièvre intermittente.

CHAPITRE II.

Des Fièvres intermittentes.

LA cause commune et procathartique des Fièvres dépend d'un air humide et nébuleux, rempli des exhalaisons d'un terrein gras et marécageux, ou bien de la continuation d'un tems froid, pluvieux et épais; c'est pourquoi dans les

pays qui ont cette situation les Fièvres sont endémiques; et elles sont épidémiques, quand telle est la constitution de la saison. Par une pareille constitution de l'air, les fibres sont trop relâchées et la transpiration régulière arrêtée, ce qui produit aussi-tôt la viscosité du Sang, des obstructions, et en quelques degrés la Stagnation dans les extrémités des Artères sanguines, comme il est manifeste par le froid, la pâleur, et la lividité des doigts, des ongles, des lèvres, *etc.* qui précède immédiatement et commence le frisson dans un accès de Fièvre. Alors le Sang recule vers le Cœur, et toutes les puissances de la nature se réveillent pour repousser les obstructions, qui sont aussi-tôt emportées par la chaleur de l'accès en Sueurs, Urines troubles, *etc.* Nous voyons une sorte d'accès fiévreux produit par le bain dans l'eau toute froide; la pâleur, le froid, le frissonnement, l'obstacle que rencontre le Sang pour se porter aux Artères cutanées, sa répulsion vers le cœur, tout y est; vous n'êtes pas plutôt hors du bain, que le Cœur, les Artères, *etc.* surmontent la résistance de la constriction précédente, et répandent une chaleur universelle. Mais si la personne baignée est foible, l'eau bien

bien froide, et qu'elle y demeure longtems, elle peut fort bien mourir dans ce bain froid, de même qu'un Malade le peut dans le froid d'un frisson, (ce qui arrive communément) si le cœur n'est point capable de surmonter la résistance.

Si les fibres sont médiocrement fortes, la viscosité et les obstructions peu considérables; le Paroxisme cède aisément aux efforts de la nature. Mais si la viscosité et les obstructions sont grandes, les fibres fortes et plus tendues; la Fièvre devient très-violente dans l'accès de chaleur, et est prête à se changer par le mauvais traitement, en une aiguë continue. En effet il est remarquable que quelques Fièvres épidémiques, dans certains tempéramens ont d'abord l'apparence de Fièvres ardentes, et puis dégénèrent en quotidiennes ou tierces; et il n'est pas rare à ces Fièvres quotidiennes et tierces, d'être changées par un régime trop chaud au commencement, comme Esprits volatiles, Eau de-vie, Poivre, divers remèdes Chalibés, *etc.* (que des Charlatans ne donnent que trop souvent aux pauvres Malades) en Fièvre inflammatoire, avec Phrénésie, Pleurésie ou Péripneumonie, de sorte que la constitution

des solides et des fluides, en quelques Fièvres ordinaires, ne paroît pas bien différente des Fièvres inflammatoires. Je me ressouviens que la Fièvre catharrale qui se répandit dans toute l'Europe sous le nom d'*Influenza* au printems de 1743, devenoit souvent Pleurétique, ou Péripneumonique, et que fréquemment après deux ou trois jours, elle devenoit quotidienne ou tierce ; la différence des constitutions des Malades, *etc.* altérant ainsi l'espèce et la nature de la Maladie.

Quelquefois des Fièvres quotidiennes, demi-tierces et tierces, sont fort communes et contemporaines de Pleurésies et Péripneumonies épidémiques, comme il est arrivé particulièrement en 1744, * la saison froide, en quelques tempéramens, resserrant si fort les fibres, et condensant le Sang à un degré de viscosité assez grand, pour causer des Fièvres inflammatoires, seulement par l'action du froid, ou par quelqu'autre accident, tandis qu'à d'autres personnes dont les nerfs et les fibres étoient plus lâches, la complexion plus foible et plus humide, cette irritation augmentoit si fort le pouvoir

* Vid. Obs. nost. de Aëre, et Morb. Epidem. Vol. II. Martio, Aprili, Maïo, 1744.

des vaisseaux, et échauffoit tellement le Sang, qu'il emportoit les mauvaises suites du défaut de transpiration, et des humeurs lourdes et visqueuses, par quelques accès répétés d'une Fièvre intermittente régulière. Ainsi nous voyons des gens peu animés, et d'une disposition de corps leucophlegmatique, à qui l'usage des remèdes chauds et fortifians, des Chalibés, *etc.* donne la Fièvre. Et si ce tour que prend la nature est bien menagé, il finit généralement par l'entière guérison. Si vous pouvez changer une Fièvre lente nerveuse, en une régulière intermittente, vous guérissez votre Malade aussi-tôt.

Mais de plus, j'ai vu plus d'une fois dans un printems froid et sec régner beaucoup de Pleurésies, de Peripneumonies et de Rhumatismes inflammatoires, et puis un grand nombre de Fièvres intermittentes leur succéder dans les mois suivans plus chauds; la chaleur amollissant la rigidité des fibres, et résolvant à un certain degré la viscosité et l'épaississement du Sang: lorsque les Solides ont conservé leur tension, et que le Sang a continué à être plus épais et visqueux, il s'en est suivi des Fièvres inflammatoires qui saisissent quand on

a pris du froid, ou autrement, ce qui suffit alors pour donner la Fièvre.

Les Fièvres intermittentes régulières du printems ont souvent de très-salutaires effets, en rompant la viscosité et la cohésion morbifique du Sang; de même qu'un orage purge un air épais et nebuleux. Le pouvoir vivifiant de cette saison, à mesure qu'elle s'avance, la douce chaleur et la sérénité de l'air qui s'augmente, en raréfiant et atténuant les humeurs mattes et poisseuses, et en ouvrant les pores, sont la cause pour laquelle les Fièvres du printems se guérissent si aisément aux approches de l'été. Il est probable aussi que, comme il ranime tout et s'insinue partout par ses influences, il met en action le pouvoir de la nature pour chasser l'amas d'humeurs crasses et gluantes, que quelques uns ont pu faire pendant un hiver froid et humide; et qu'au moins c'est-là une de raisons du grand nombre de Fièvres pendant le printemps: il est certain que la nature dans ce tems de l'année éprouve un espèce d'Orgasme; les végétaux même engourdis reprennent une nouvelle vie, et leurs sucs jusques-là oisifs et renfermés recommencent à circuler.

Il paroît par les expériences * que le Sang dans les quotidiennes est plus épais et tenace que dans les tierces, et plus dans les tierces que dans les quartes. Ainsi, dans les quotidiennes, tout étant égal, on est plus proche de l'état inflammatoire: et l'on remarque communément que, si la Fièvre tierce régulière se change en demi-tierce ou quotidienne, ou anticipe de beaucoup le tems de ses accès réguliers, tout de suite elle devient rémittente ou continue, ce qui très-souvent est l'effet d'un régime trop chaud, ou de l'usage précipité du Quinquina. En effet nous voyons très-fréquemment que les quotidiennes et doubles tierces (qu'il soit dit en passant, sont souvent la même chose) ne demandent point le Quinquina au commencement: jusqu'à ce qu'on ait employé les boissons salines, les délayans et attenuans convenables, et en quelques cas la Saignée, les purgations et les vomitifs. Il est vrai que jamais je n'ai pensé qu'il fût prudent dans certaines sortes d'Intermittentes, de donner le Quinquina en aucune façon, qu'après quatre ou cinq accès au moins, et après avoir tiré plus ou moins de Sang

* Voyez la Théorie moderne, *etc.* du Docteur LANGRISH. Chapitre V.

aux personnes un peu trop sujettes à la Pléthore; et cette méthode doit être plus particulièrement observée dans les Fièvres printanières. Je dois de plus remarquer que, comme rien n'est plus efficace pour la cure des Fièvres que les vomitifs donnés à propos et répétés (comme la nature nous l'enseigne, le vomissement étant un de ses efforts les plus constans dans les Paroxysmes) une Saignée préparatoire les rend plus salutaires dans bien de tempéramens sanguins, surtout si on les donne pendant l'accès; ce qui se pratique souvent avec un grand succès. Cette conduite n'est pas nouvelle. Car Celsus conseille, *cum primùm aliquis inhorruit, et ex horrore incaluit, dare ei oportet potui tepidam aquam subsalsam, et vomere eum cogere.* Lib. III. Chap. 12.

Nous voyons donc certaines Fièvres qui confinent de très-près à l'état inflammatoire, et demandent un régime raffraichissant, délayant, frais, approprié, et quelquefois la Saignée jusqu'à un certain point, aussi bien que d'autres évacuations. J'ai reconnu qu'il est nécessaire de joindre le Nitre au Quinquina durant toute la Cure, et même quelquefois d'en suspendre l'usage pour

un jour ou deux, et donner du Sel d'Absynthe, du Jus de Limons avec une infusion de fleurs de Camomille, d'écorses d'Orange et semblables. Si une Intermittente se change en Fièvre inflammatoire continue, une Saignée avec une purgation douce et rafraichissante, la ramenera bien-vîte à son type.

Mais de même que quelques Intermittentes sont sujettes à se changer en Fièvres inflammatoires, le très-grand nombre, spécialement en automne, est disposé à se tourner en irrégulières Rémittentes, ou en Putrides lentes nerveuses. Ce n'est pas une chose bien rare de voir des Fièvres quotidiennes, tourner en tierces, de-là en quartes, et à la fin en Hydropisie, et cela particulièrement, en quelque saison et en quelques lieux. Cela montre évidemment que les fibres deviennent de plus en plus énervées, et le sang plus molasse et aqueux, même les Fièvres tierces Printanières qui souvent se guérissent d'elles-mêmes dans une saison favorable, paroissent quelquefois excessivement obstinées dans un été humide et pluvieux, et les malades sont très-sujets à retomber à la plus petite occasion : ce qui a été particulièrement

remarquable dans les étés froids et pourris de 1734 et 1735 * ; en ces cas j'ai reconnu que l'usage journalier des brosses à frotter la peau, et de fréquens bains froids sont un grand préservatif contre les rechutes : peut-être est-ce le froid de l'hyver qui, en rapprochant ensemble les fibres, arrête communément les Fièvres en cette saison ; car il a été remarqué qu'elles sont souvent très-obstinées dans un hyver chaud et humide.

Des évacuations mal placées, par la Saignée et la purgation, une nourriture mal-saine, grossière et glutineuse, une boisson épaisse et chargée comme de l'Eau croupie, de la bière trouble et choses semblables, rendent ces Fièvres anomales, obstinées et dangereuses, et les font fréquemment dégénérer en Fièvres malignes putrides ou lentes nerveuses ; ou bien elles dégénèrent en Hydropisies, Jaunisse, ou obstruction universelle des viscères de l'abdomen, et souvent en maladies qui attaquent le genre nerveux ; en un mot tout ce qui déprime trop la force naturelle des fibres, et affoiblit la consistance du Sang, produit ces facheuses maladies ; et cela

* Vid. Obs. nost. de Aëre et Morbis Epidemicis. Vol. I.

spécialement, lorsque la transpiration naturelle est fréquemment interrompue par un air froid et humide, ou manque de l'exercice nécessaire, par une nourriture grossière, pesante et glaireuse, comme Poissons, Laitues, Concombres, et fruits aqueux et insipides, qui sont connus pour supprimer beaucoup la transpiration.

Ces observations montrent donc évidemment la nécessité d'user d'un régime chaud, restaurant et atténuant dans la cure des Fièvres qui affectent les personnes qui ont habituellement la complexion lâche, et le Sang chétif et en petite quantité; et plus particulièrement encore, lorsque la qualité dominante de l'air le rend humide et grossier. Dans ces circonstances le Quinquina, quoique bon et soigneusement choisi, se trouve souvent sans efficacité, à moins qu'il ne soit aidé d'Alexipharmaques propres, *Com. Rad. Serpentar. Virgin. Contrayerv. Mirrh. Camph. etc.* Après quatre ou cinq accès on y peut ajouter avec un grand succès de chauds Chalibés: mais il ne faut jamais se presser de donner le Quinquina ou les Chalibés, quand le malade a une couleur jaunâtre, le ventre tendu, et qu'il est habituellement

constipé ; auquel cas il faut faire précéder des déobstruans mercuriaux et savoneux avec la Rhubarbe, les Aloëtics, le Tartre régénéré ou soluble, avec lequel on peut fort bien joindre le Quinquina en certains cas.

De tout ce qui a été dit dans ce Chapitre, il paroît qu'une Fièvre tierce régulière est une espèce d'état mitoyen, entre la Fièvre inflammatoire et la lente nerveuse ; que d'un côté, la constitution des solides et des fluides peut être si fort exaltée qu'elle embrasse et tient le Sang dans une continuelle inflammation, et que d'un autre côté, il peut être si affoibli, qu'il cause une Fièvre interne influente ou une lente nerveuse ; et en conséquence la cause et la cure de ces Fièvres semblent respectivement se présenter d'elles-mêmes.

Or, comme chaque sorte de Fièvre est un combat qu'excite la nature, pour se délivrer elle-même de quelque fardeau qui l'opprime, nous devons toujours seconder ses travaux par les moyens les plus propres que la raison et l'expérience nous fournissent. Mais il faut au commencement sur-tout être bien sur ses gardes pour découvrir sa façon d'agir, soit pour hâter, soit pour arrêter ses efforts, jusques à ce que

nous ayons bien considéré la nature, la quantité et la qualité de la Maladie, et la constitution du Malade. C'est pourquoi il est de la dernière importance de faire un examen très-exact de ces deux choses. 1°. L'état des Solides; 2°. celui des Fluides.

CHAPITRE III.

De l'état des Solides.

IL est probable que tout ce que nous nommons force du corps, et vigueur de constitution est originairement dû aux filets primitifs et aux premières fibres de nos corps; et de leur tissu c'est-à-dire de leur force ou de leur foiblesse dépend en grande partie la bonne ou mauvaise santé dont nous devons jouir. En effet il y a une certaine constitution primordiale de fibres formée et déterminée par la nature, et tout ce qui s'en écarte peut être appelé maladie; ce qui peut dépendre ou de la foiblesse des Parens, ou des erreurs que l'on commet dans le choix des nourritures, de l'exercice, et de beaucoup d'autres choses: c'est à ces erreurs que je voudrois que l'on fit une

soigneuse attention dans la Pratique.

La tension et la flexibilité des fibres soutenue dans une proportion juste et convenable, constitue l'heureux milieu dans lequel consiste la parfaite santé. Un trop grand degré de roideur conduit à une dissipation trop prompte des Sucs nourriciers, et finit par le Marasme; une trop grande flexibilité ou lâcheté des vaisseaux les rend sujets à être surchargés, et produit la Leucophlegmatie, ou l'Hydropisie. Les premiers digèrent trop et perdent les fluides animaux, les derniers ne peuvent assimiler suffisamment ce qu'ils prennent pour se nourrir.

Les vaisseaux qui ont une grande force et une élasticité considérable, agissent fortement sur les fluides qu'ils contiennent, produisent un grand frottement, une grande chaleur, et en même tems une dissipation continuelle de beaucoup de parties les plus subtiles et aqueuses, ce qui rend les globules du Sang à proportion, plus nombreux, plus denses et plus compacts, et les humeurs en général plus visqueuses: comme il est évident par l'état du Sang des personnes fortes et laborieuses, que l'on trouve toujours trop épais. Lorsque cette viscosité surpasse con-

sidérablement les bornes prescrites par la nature, il en vient une maladie de constitution, et cause, pour ainsi dire, une Fièvre perpétuelle, qui à la longue dégénère enfin dans l'Atrophie et le Marasme complet, si quelque maladie violente inflammatoire ne les emporte pas plutôt; c'est à ces maladies qu'ils sont extrêmement sujets, et dont, à cause de l'état dense et visqueux de leur Sang, la rigidité, la contraction et le retrécissement de leurs vaisseaux, ils réchapent bien plus difficilement que d'autres, dont les fibres sont plus molles, le Sang plus délié et plus coulant. Il n'y a point de bien sans quelque mêlange de mal, les roses ont leurs épines. Ces désavantages naissent de la santé et de la vigueur les plus parfaites: Frêles humains!

L'usage des breuvages et des nourritures émollientes et farineuses est très-propre à ces sortes de constitutions, de même que de fréquens bains à demi-tièdes, spécialement dans les saisons sèches et froides; lorsqu'une personne de cette trempe tombe dans quelque Fièvre inflammatoire, comme Pleurésie, Péripneumonie et semblables.

Je conseille toujours force délayans tièdes, humectans, émolliens, à pren-

dre continuellement; par ce moyen, la vapeur chaude relâche les parties et les passages des Poumons, fait que le Sang y coule librement, et que la poitrine se décharge mieux et plus aisément, en même-tems que le Sang est par-là délayé plus efficacement. Il faut encore des fomentations émollientes et délayantes, modérément chaudes (sans excès) aux pieds, aux jambes, aux mains, aux bras, aux hypocondres et à la poitrine; elles produisent souvent des effets salutaires surprenans, et sont d'un avantage infiniment plus grand que ce fatras de mauvaises drogues indigestes qu'on prend chez les Apoticaires, et sur lesquelles on comptoit si fort il y a quelque tems.

J'ai reconnu l'abus des bains froids pour les tempéramens secs et d'une complexion trop dure, et j'ai observé qu'ils leur sont très-nuisibles; car même ils augmentent la *Corrugation* et la Tension. On peut généralement observer que la plûpart de ceux qui usent de bains froids, en deviennent plus maigres, quoique fort vigoureux et actifs. Il y a quelques années que je fus consulté par nn homme d'une corporence très-mince et décharnée, mais naturellement fort, vif et animé, et

qui faisoit beaucoup d'exercice : il s'étoit depuis long tems accoûtumé à se baigner souvent dans la Mer, même quand l'Eau étoit la plus froide : il diminuoit et maigrissoit chaque jour, et à la longue, il se trouva tout amaigri et tout abattu. Je jugeai que par cette pratique le Systême nerveux étoit trop resserré et comprimé, et que trop de la Limphe la plus subtile et même du liquide nerveux étoit forcé de s'échapper par les Pores *etc.* Car pendant tout ce tems il prenoit une quantité suffisante de nourriture, et les évacuations n'étoient pas extraordinaires. Je lui ordonnai de manger des choses émollientes, relâchantes et nourissantes ; je lui défendis l'usage du bain froid, et à la fin je lui fis prendre les Eaux de Bath. Par ce moyen il recouvra bientôt une meilleure santé, sa vivacité et son embonpoint. Rien au contraire ne raffermit mieux les fibres foibles et lâches que le bain froid : c'est par son usage que l'on rétablit, presque sur le champ, les forces à des enfans mous, débiles et noués, comme par miracle.

La Doctrine des Anciens méthodistes, par rapport au *Strictum*, et au *Latum*, lorqu'elle est raisonnablement suivie, peut avoir une grande applica-

tion dans l'exercice de la Médecine ; quoique, à la vérité, ces Médecins confondent souvent ces deux choses, tant dans la Théorie que dans la Pratique ; mais Boerhaave a fait beaucoup d'observations conformes à la raison, et importantes sur les maladies des fibres trop tendues et trop lâches, et ces remarques sont d'une très-grande utilité dans la Pratique. Il semble qu'il y a une autre espèce d'état des fibres, dont on n'a point fait mention, que nous pouvons appeler la constitution tendre et délicate des solides, qui est très-fort affectée par le plaisir et par la douleur; mais dont les filets sont si déliés, que le moindre petit accident les brise. C'est ce qu'on observe souvent dans les personnes minces et belles, d'une complexion délicate, mais extrêmement vives ; dans qui l'esprit est tout feu, quoique le corps soit foible ; ces personnes tombent souvent dans des crachemens de Sang ou d'autres Hémorragies, Colliquations, Phtisies Pulmonaires, et de-là vient ce qu'on appelle particulièrement Consomption.

Nous venons de voir en racourci les mauvais effets de la trop grande *Stricture* ou *Tension* des solides ; voyons à présent, ou plutôt parcourons les désa-

vantages qui naissent de leur trop grand relâchement.

Les vaisseaux foibles n'agissent point suffisamment sur les fluides qu'ils contiennent, ils ne broyent point assez les petites parcelles de Chile, ils ne les arrondissent et ne les assimilent point comme il faut. En effet, le Chile, quand les organes de la digestion sont foibles, n'est jamais bien préparé. Quand les vaisseaux sont bien conditionnés, et agissent avec vigueur sur les Sucs nourriciers qu'ils reçoivent de l'Estomac, *etc*, l'on ne trouve dans le Sang, peu d'heures après le repas, aucune parcelle de Chile irrégulièrement formée; mais dans les gens foibles et Leucophlegmatiques, elles ne sont jamais ou seulement très-long-temps après, réduites en globules de Sang ou en *Serum*. Outre cela dans les constitutions trop lâches le Sang même n'est pas suffisamment mis en action, ni poussé avec assez de force, pour acquérir la chaleur vitale convenable, et pour réduire les Sels et les souffres, ou les huiles à ce juste degré de ténuité qu'il leur faut, pour servir aux fonctions animales; les globules rouges du Sang, (le grand principe de la vie et de la chaleur) ne sont pas non plus duement paîtris, et n'acquiè-

rent ni la rondeur ni la densité naturelle. De-là les concrétions irrégulières dans les vaisseaux, cette viscosité et cette graisse dans le Serum et la Limphe, cette disette d'esprits animaux, et toutes les secrétions foibles et imparfaites. De ces causes s'ensuivent la Cachexie, la Leucophlegmatie, l'Hydropisie, les Fièvres intermittentes et rémittentes irrégulières, et celles de l'espèce lente nerveuse; les humeurs tombant dans une espèce de putrescence, manque de mouvement et de la circulation requis, et se croupissant dans les dernières ramifications des vaisseaux, à cause des obstructions qui se forment continuellement, faute d'action suffisante dans ces vaisseaux, qui n'agitent point assez, ne broyent et ne poussent point suffisamment les liqueurs qu'ils contiennent.

Toute humeur dans le corps qui est en repos commence à se corrompre, et contracte une acrimonie; et cela trop souvent au point de donner des Fièvres de la plus mauvaise espèce: car quoique la circulation soit languissante à cause de la foiblesse des vaisseaux, dont la contraction donne l'impulsion au Sang, elle suffit pourtant pour causer quelque degré de chaleur fébrile, à

cause de l'acrimonie piquante du Sang et à la fin elle produit une putréfaction générale ; témoin *la Fièvre Chlorotique* qui est quelquefois de la plus dangereuse conséquence. Les tumeurs froides Hydropiques des Jambes aboutissent souvent à une espèce d'Erisipèle et de Gangrène.

Il est donc de la dernière importance aux Médecins, non-seulement dans les maladies Chroniques, mais aussi dans les maladies aiguës d'examiner attentivement l'état des Solides ; car ils sont généralement la première cause efficiente de l'état particulier des Fluides : par exemple, on peut naturellement conclure qu'un homme d'une constitution robuste, qui a les fibres fortes et rigides, et qui fait beaucoup d'exercice, a le Sang épais, et contient beaucoup de parties utiles, et est disposé à un degré de viscidité assez grand pour causer une inflammation, s'il vient à avoir la Fièvre ; et, d'ordinaire, une Saignée faite à-propos prévient cela : au contraire, qu'un tempérament foible, lâche et mou, a le Sang appauvri, clair, aqueux, et ne peut supporter si bien la Saignée, ni de fortes évacuations.

Un examen diligent de cet état de la

nature, est d'une extrême importance au commencement des maladies aiguës, particulièrement dans la petite Vérole, ou autres Fièvres éruptives, pour se déterminer s'il faut saigner, ou non.

Par exemple, lorsqu'un homme robuste, avec un pouls fort, est saisi de violens symptomes de petite Vérole, il ne seroit pas pardonnable de ne le pas faire saigner avant l'éruption; car on peut bien supposer qu'une pareille constitution ne manquera pas de contracter une Fièvre inflammatoire; mais ce seroit une grande témérité de saigner une personne d'une complexion foible et lâche, à moins que quelque symptome urgent ne le demandât. Cependant que l'on fait peu ces attentions dans la pratique ordinaire! Car quelques-uns saignent, et donnent des vomitifs d'ordinaire à la moindre apparence d'une attaque de petite Vérole; au lieu que d'autres ont si peur d'affoiblir leur malade, qu'ils le laissent mourir de l'inflammation seule, indépendamment de la virulence du mal.

Lorsqu'un Médecin connoît un malade personnellement et avant la maladie, il n'a pas beaucoup de peine à juger de sa constitution; c'est pourquoi Celse dit avec raison, *cum par scientia*

sit, utiliorem tamen Medicum esse amicum, quam extraneum *. Quand on n'est pas dans le cas, une habitude rude et ferme, une peau sèche, une grande chaleur, la soif, le visage haut en couleur, une respiration chaude et de violentes douleurs, avec un pouls fort, tendu et vif, sont des symptomes assez évidens de fibres fortes et élastiques, d'une Fièvre ardente inflammatoire. Un pouls foible, peu vif et mou, la chaleur languissante, peu de couleur, peu de soif, les Urines pâles, la chair et la peau molles, des sueurs pâteuses, de quelques parties et non de tout le corps, irrégulières, froides ou abondantes, avec pesanteur et anxiétés, plutôt que de grandes douleurs, la chemise moite, quoique peut-être blanche, la langue pâle, dénotent le contraire. Mais, comme il est certain que ces sortes de connoissances s'acquièrent plutôt par l'expérience que par des préceptes, je n'en dirai pas davantage sur ce Chapitre.

* Prælat. sub finem.

CHAPITRE IV.

De l'Etat des Fluides.

L'Etat des Fluides doit être examiné après celui des Solides ; il dépend en grande partie, comme il a été dit ci-devant, de la condition des Solides. Le premier qui se présente est l'état du Sang, dans lequel les molécules sont trop denses et visqueuses, dans lequel les globules sanguins sont en trop grande quantité, ou trop serrés, compacts et condensés, dans lequel les globules séreux ont les mêmes défauts : en un mot dans lequel toute la masse des Fluides est trop gluante et trop disposée à se congeler, et à prendre une forme solide. Les gens d'une constitution vigoureuse, qui ont les fibres fortes font beaucoup d'exercice, et se nourrissent bien, sont particulièrement sujets à cette disposition ; or cet état des Fluides dans lequel les globules du Sang, sont denses et en grande quantité et les vaisseaux forts et élastiques, doivent produire dans les humeurs une grande quantité de mouvement, un grand frottement et beau-

coup de chaleur, qui dissipe les parties les plus Fluides du Sang et augmente sa viscosité, de façon que ce qui reste devient gommeux et moins propre à couler dans les dernières branches des Artères capillaires ; et de-là les obstructions, et les inflammations.

De plus, la grande chaleur tend à coaguler le Serum. Une chaleur qui n'est pas beaucoup au-dessus de la chaleur ordinaire dans une Fièvre ardente, est capable de tourner en gelée le Serum du Sang, ce qui est fondé sur l'expérience ; de-là vient que le Sang, quand on le tire dans une forte Fièvre inflammatoire, paroît couvert par-dessus d'une peau gluante ou coëne, comme on l'appelle ; j'ai vu cette peau épaisse de près d'un pouce dans plusieurs Pleurésies et Fluxions de Poitrine. Il est manifeste que c'est la chaleur fébrile qui la forme ainsi ; car à la première Saignée, tout au commencement de la Fièvre, il paroît souvent assez fleuri, quoique épais ; au-lieu qu'à la seconde, troisième ou quatrième Saignée, lorsque la chaleur a continué long-tems et est beaucoup augmentée, il devient extrêmement gluant et couvert d'une peau fort épaisse ; et en général plus la Fièvre et les Personnes

que l'on saigne sont fortes, plus il est épais et tenace. Ceci arrive d'une manière plus particulière dans les Fièvres accompagnées de beaucoup de douleurs, comme Pleurésies, Fluxions de Poitrine, *etc.* car la douleur étant un aiguillon qui augmente beaucoup le mouvement, le frottement et la chaleur, elle épaissit le Serum à proportion de sa véhémence : et la colle inflammatoire piquotant aussi les petits vaisseaux des membranes à leurs extrémités, *etc.* les tiraille et les étend, et produit de nouvelles inflammations et de nouvelles douleurs, de sorte qu'elles s'augmentent l'une l'autre. Quoique cet état épais du Sang en santé soit accompagné d'une grande force de corps, d'un pouls ferme et soutenu, et de beaucoup de chaleur naturelle ; cependant, s'il survient un accès de Fièvre, il produit des Symptomes très-violens et très-funestes, à moins qu'on ne les prévienne par une Saignée à propos, des boissons et des remèdes rafraîchissans, délayans et émolliens.

Mais de plus, la trop grande abondance de ce même Sang, quoique bon, est un degré de maladie; c'est pourquoi

quoi Hippocrate déclare que l'Εὐεξία athlétique est dangereuse *; et Celse dit élégamment, à ce sujet, que ces sortes de personnes *suspecta habere bona sua debent* **. Une pareille Pléthore non-seulement étend trop les Artères sanguines, mais de plus elle dilate trop les orifices des Artères séreuses et lymphatiques; ce qui fait qu'à la moindre occasion les globules sanguins y sont poussés, et forment des obstructions *errore loci*, comme on dit: et de-là suivent fréquemment les inflammations et ruptures de vaisseaux, particulièrement au cerveau et aux poumons. Alors rien ne procure un si grand soulagement que la Saignée, qui, si elle n'est point immodérée, bien loin d'affoiblir le Malade, lui rend ses forces, en rétablissant l'équilibre naturel entre les Solides et les Fluides: le maintien de cet équilibre est une affaire d'une grande délicatesse en certains cas et certains tempéramens, quoique en général il admette beaucoup de plus et de moins, même en pleine santé. Quelques personnes délicates, fleuries et Pléthoriques sont immédiatement incommodées du plus

* Aphorism. 3. Sect. I.
** Lib. II. Cap. 2.

petit degré du trop ou du trop peu de nourriture qu'elles prennent ; et j'ai connu quelques hommes de cette constitution, qui ont eu des évacuations Menstruelles (par quelque sorte d'Hémorrhagie) aussi régulièrement que le Sexe. L'homme de la meilleure constitution, et qui se nourrit le mieux, ne peut conserver cet état Athlétique, plus de vingt-quatre heures * ; après quoi il diminue d'une manière surprenante, *quia non ultrà progredi potest, retrò, quasi ruinâ quâdam revolvitur* **, comme Celse dit d'un homme Pléthorique. Il y a, en second lieu, une constitution ou *Crasis* du Sang, entièrement opposée à la première, dans laquelle il y a trop peu de globules sanguins, et ceux-ci mal composés, et d'une compaction trop lâche, et en qui la Sérosité est trop aqueuse et trop *vapide*, et quelquefois d'une nature trop gluante et trop glaireuse. Toutes les Secrétions de ce Sang foible et pituiteux sont imparfaites, ne participant point assez à la nature animale, la Bile a peu d'action, les Esprits animaux sont sans vigueur, la salive est

* Voy. le Docteur Bryan Robinson, de la nourriture et décharge du corps humain, p. 119.

** Lib. 2. Cap. 2.

un pur *Mucus* insipide, ainsi du reste. De-là une indigestion universelle, foiblesse, froid, pâleur, Cacochymie, Hydropisie, *etc.* en un mot un mouvement si lent des humeurs, qu'à la fin, faute de la circulation naturelle, elles tombent dans des Concrétions morbifiques, que bouchent les vaisseaux en quelques endroits, et croupissent en d'autres, où elles se corrompent d'elles-mêmes, et produisent un si grand degré d'acrimonie, qu'il en vient, à la fin, des Fièvres d'une très-maligne nature, et d'une dangereuse conséquence : et cela d'autant plus, que les vaisseaux, dans un si misérable état, ont beaucoup perdu de leur élasticité, et le Sang ses principes les plus vitaux, de sorte qu'il arrive, ou que cette viscosité glaireuse s'arrête et se fixe sur le Cœur, ou que les humeurs corrompues corrodent et détruisent les parties les plus délicates, et les plus essentielles de la fabrique animale, particulièrement les fibres du Cerveau, où naturellement les humeurs ont un mouvement plus lent, et où les vaisseaux sont de la structure la plus délicate ; comme une circulation trop rapide rompt souvent les petits vaisseaux, de même les humeurs

qui se meuvent trop lentement croupissent, se corrompent et corrodent à la fin les mêmes vaisseaux.

Ces deux différens états des Fluides, peuvent être assez proprement nommés constitutionaux, puisqu'ils suivent naturellement l'état respectif des Solides, de sorte qu'un Sang fleuri et riche de parties accompagne toujours des vaisseaux forts et élastiques, et un Sang foible et aqueux, suit une constitution du corps trop lâche: quand l'un ou l'autre s'éloigne considérablement du train ordinaire de la nature, il en vient un dérangement réel, et il faut y faire l'attention convenable, en quelque Maladie compliquée que cela se rencontre*.

* Les Fièvres ardentes et inflammatoires, sont un effet naturel des fibres trop élastiques et trop roides, et d'un Sang trop épais et visqueux, de même que les Fièvres internes et lentes nerveuses le sont d'un état trop lâche des vaisseaux, et d'un Sang trop foible et trop délié; mais il y a quelques maladies, principalement celles qui naissent de Contagion, qui accompagnent également ces deux constitutions.

CHAPITRE V.

De l'Etat dissous et putride du Sang.

MAis outre ces deux états du Sang, il y en a un troisième d'une bien plus dangereuse conséquence ; j'entens cet état qui tend plus immédiatement à la dissolution et putréfaction : c'est évidemment le cas de quelques maladies Scorbutiques, lorsque, sans qu'il ait précédé aucune indisposition tant-soit-peu considérable (excepté peut-être une espèce de lassitude et langueur) une personne éprouve tout d'un coup par tout le corps, une éruption de taches livides et violettes, et même noires et bleues, et tout de suite tombe dans une forte Hémorrhagie quelquefois dangereuse et même funeste, sans qu'à peine elle-même ou les autres se soient doutés qu'elle fût en aucune manière incommodée. On en voit beaucoup d'exemples, j'en ai vu grand nombre tant dans les Enfans, que dans les Adultes, et j'ai souvent prédit l'Hémorrhagie qui a suivi.

Quand les Femmes ont de ces éruptions, de ces marques noires et bleues,

ou de grandes taches irrégulières ; comme des meurtrissures, elles sont toujours sujettes à un grand débordement des règles, si elles n'ont pas quelqu'autre forte Hémorrhagie : de plus quand des personnes de l'un ou de l'autre Sexe, ont ces indices, elles perdent beaucoup de Sang à la moindre blessure, sans en avoir aucune aux gencives, au nez, au fondement et au passage des Urines.

Quand on saigne ces personnes-là, pour prévenir, à ce qu'on croit, le progrès de l'Hémorrhagie, ce qui soit dit en passant, ne convient nullement, à-moins qu'il n'y ait des signes manifestes de Pléthore, il semble que ce n'est qu'un Sang pourri qu'on tire ; on n'y voit aucune séparation du *Crassamentum* et du *Serum*, comme il est d'usage, mais ce n'est qu'une masse uniforme à demi coagulée, généralement d'une couleur livide, et plus foncée qu'à l'ordinaire, quoiqu'il reste quelquefois long-tems assez fleuri ; mais toujours il se putrifie très-vîte. Il faut même remarquer que communément l'haleine de ces gens-là sent très-mauvais avant l'éruption, que leur Urine jette une odeur de pourriture, signe évident d'un commencement de putréfaction dans

les humeurs, laquelle devenant de plus en plus acrimonieuse, ronge à la fin les vaisseaux. Car ces sortes d'Hémorrhagies arrivent souvent à des personnes qui n'ont pas le moindre signe de Pléthore, le pouls ni plein ni trop vif, peu ou point de Fièvre habituelle, et qui ne sont point dans l'usage d'aucun exercice violent, de sorte qu'elles viennent de la corrosion des vaisseaux et non de leur rupture, occasionnée par la trop grande quantité et par la vélocité du Sang. Il est vrai que dans quelques constitutions tendres et délicates, un très-petit effort peut quelquefois rompre les vaisseaux minces et déliés, comme on voit dans ceux qui sont sujets au crachement de Sang ou saignement du nez, au moindre accident, mais ces Hémorrhagies sont rarement accompagnées ou précédées d'éruptions livides ou d'une couleur violette, *etc.* auquel cas il est à propos de tirer un peu de Sang, pour abattre sa trop grande impétuosité dans ces vaisseaux tendres, quand même il n'y auroit aucune apparence de Pléthore.

Quoique je sois persuadé que ces Hémorrhagies dérivent très-communément d'un état acrimonieux des humeurs, qui rompt la connexion des

principes du Sang et corrode les extrémités des Artères Capillaires, elles proviennent aussi quelquefois de ce que les globules du Sang ont une contexture trop lâche, et de ce qu'ils ne sont pas rendus assez compacts par l'action du Cœur, des Artères, *etc.* faute de quoi ils deviennent des Sphéroïdes trop larges, ou des Molecules irrégulièrement formées, au lieu de Boulettes régulières, et d'ordinaire ont un Diamètre plus grand, et une Compaction moins ferme que la naturelle. Or il paroît par les observations faites avec le Microscope, (spécialement avec le Microscope solaire) que les globules du Sang, en passant par les plus petites ramifications des Artères sanguines changent souvent leur forme Sphérique en une oblongue, afin de passer par ces vaisseaux d'une petitesse qui passe l'imagination, et il est aisé de concevoir comment ces globules lâches et mal unis, se rompent en leur passage, d'autant qu'étant plus gros qu'il ne faudroit, ils y rencontrent plus de difficulté. Or comme ces parcelles brisées sont d'un Diamètre beaucoup plus petit que les globules d'où elles sortent, elles sont très-propres à entrer dans quelques conduits excré-

toires, et même à les traverser, et transpirer *per Diapedesin*, comme parloient les Anciens. Que cela soit ainsi, c'est ce qui paroît par les Urines et les Selles mêlées de Sang, et autres Hémoragies qui arrivent souvent, sans aucune sorte de peine, de violent mouvement, ou sans le moindre soupçon de rupture d'aucun vaisseau. En effet, j'ai vu, plus d'une fois et plus de deux, dans des Fièvres Malignes, et dans un tems où le mouvement du Sang étoit bien éloigné d'être trop rapide*, une espèce de Sueur de Sang sous les Aisselles, qui teignoit le linge d'une couleur semblable presque à celle du Vin de Bourgogne. Et il est à observer que, lorsque ces sortes d'Hémoragies viennent par le nez, la matière est un *Ichor* sanguin clair, non-concret, comme est communément le Sang qui sort du nez des personnes en santé, ou qui ont Fièvre inflammatoire, qui généralement est épais, luisant et fleuri. Quelques Filles *Chlorotiques* sont fort sujettes à saigner du nez, et cependant leur Sang teint le linge d'une bonne couleur. Les *Petechiæ*, *Vibices* et les

* Le Docteur Hodges, dans la Peste, a observé une Sueur pourprée et quelques autres comme du Sang.

Stigmates livides, qui suivent fort souvent ces Hémorrhagies, montrent que les globules du Sang sont dissolus ou brisés, et entrent dans les Artères séreuses, *Vasa exhalantia, etc:* où s'attachant fortement, ils forment ces apparences ; et j'ai particulièrement remarqué, dans quelques Fièvres putrides malignes, une espèce de taches putrides*, jaunes ou plutôt brunes, en fort grand nombre, et d'un Prognostic non moins fatal que les autres ; ici les globules du Sang étoient brisés en de si petites parcelles, qu'ils avoient entièrement perdu la couleur naturelle qu'ils ont lorsqu'ils sont combinés ensemble. Peut-être que les Sueurs fuligineuses, et les Urines d'une couleur foncée et noirâtre, avec un sédiment livide, qui arrivent souvent dans les Fièvres d'une espèce maligne, proviennent de l'état des globules de Sang brisé et corrompu : J'ai vu plusieurs fois des Urines rendues presqu'entièrement noires, avec un dépot d'une très-grande quantité de matières approchant de la couleur du marc de Café : et nous sommes quelquefois surpris de voir le visage et

* Vid. obs. nostr. de Aëre et Morb. Epidem. Vol. I. anno 1735. Mart. et Aprili ; et Vol. II. anno 1740. Junio.

les mains des Malades, sales et comme pleines de Suie, quoiqu'on prenne tout le soin imaginable pour les tenir nettes.

Outre cela, il y a plusieurs choses qui semblent détruire la liaison des globules du Sang, et avancer beaucoup la disjonction des six globules séreux qui le composent, en les séparant l'un de l'autre, particulièrement l'Eau de Laurier qui rend le *Crassamentum* beaucoup moins dense, et excessivement plus mou et moins ferme que le naturel, et fait prendre au Serum une couleur rouge, ou comme du vin de Bourgogne, comme il paroît par les curieuses expériences du Docteur Nicholls * et du Docteur Langrish **. La morsure du Serpent *Hœmorrhous* *** cause une telle dissolution du Sang, qu'il sort par toutes les parties du corps, même par les pores, et fait mourir par une Hémorrhagie universelle. Peut-être que les Sueurs avec profusion, la Diarrhée, la Diabète, les Salivations spontanées peuvent venir d'une espèce de dissolution des

* Le Docteur Mead des Poisons. 3e Edit. p. 270.
** Voy. ses Expériences sur les brutes.
*** Voy. Lucain, Dioscorid. Nicander in Theriacis *etc.* Le Docteur Mead des Poisons.

globules séreux. Un long et grand usage du Mercure, tourne toute la masse du Sang en un pur amas d'Eau.

Mais, comme je l'ai dit ci-devant, cet état brisé et corrompu des globules du Sang, est en général l'effet de l'acrimonie *. Le Sel volatil huileux mêlé avec du Sang fraichement tiré, détruit ou dissout les globules en moins d'une minute **; l'Esprit de Corne de Cerf, pris en grande quantité, produit l'Hémorrhagie, de même que de fréquentes et grandes doses d'Aloëtiques, comme je l'ai observé maintes et maintes fois. Un pareil état du Sang vient communément de l'acrimonie des Alimens, des Médicamens, *etc.* Ainsi, les provisions salées et à-demi pourries des Marins, dans les longs voyages, causent une si grande âcreté et une corruption si corrosive dans les humeurs, qu'elles deviennent presque hors d'état de servir aux usages communs de la vie, et produisent de grandes foiblesses, des langueurs, des douleurs Erratiques, une haleine puante, des gencives rongées et spongieuses, des taches noires, bleues et pâles, des Ulcères sor-

* Voy. Leeuwenhoek Epist. ad Christoph. Wren, Arcan. natur.

** Arbuthnoth des Alimens. p. 106.

dides, noirâtres, livides et fongueux, des Gangrènes, *etc.* et ces Scorbutics tombent souvent dans des Fièvres Pétéchiales, des Dysenteries, des Hémorrhagies, *etc.* Ce qui est rapporté par Mr. *Walter* dans le Voyage du Lord *Anson*, est fort surprenant, savoir que l'on a vu le Sang sortir des Blessures de quelques Scorbutics, qui s'étoient cicatrisées vingt ou trente ans auparavant. J'ai vu beaucoup d'Equipages de Vaisseaux se mettre en course en pleine santé, et au bout de deux ou trois mois revenir très-malades, et mangés du Scorbut, et la troisième partie à moitié pourrie, et incapable de servir davantage. Quatre ou cinq semaines après l'Embarquement, ils commencèrent à tomber l'un après l'autre, et ensuite par douzaine, tant qu'à la fin à peine la moitié de l'Equipage est en état d'agir. Je me ressouviens particulièrement que, de l'Escadre commandée par l'Amiral Martin, il y a peu d'années, nous mîmes à terre 1200 hommes malades en même-tems*, quoique tous

* C'est à ce sujet que j'ai proposé un Remède pour prévenir le Scorbut parmi les Marins, que j'ai communiqué à plusieurs Capitaines et Chirurgiens des Vaisseaux. Il a été depuis publié dans les nouvelles générales d'Octobre 1747, et publié de nouveau dans le *Magasin des Nobles, etc.* Oct. 1747. Comme on s'en

ayent depuis recouvert une très-bonne santé, et se soient rembarqués environ douze ou treize semaines après.

Ceux qui s'accoutument à user de beaucoup de Sels alkalins volatils et fixes, d'Epiceries et d'Aloëtiques, sont toujours sujets à ces maladies; et beaucoup de ceux qui prennent de la Drogue Alkaline Savoneuse de Mlle. Stephens, et de leur *Lessive* pendant un long tems tout de suite, tombent dans des chaleurs Etiques, le Scorbut chaud, l'Hémorrhagie, la Dysenterie, *etc.* Une preuve remarquable de ceci est ce qui arriva dernièrement à un Gentilhomme de l'Ouest du Comté de Cornouailles, qui souffroit de la pierre depuis plusieurs années. Il étoit naturellement d'une constitution délicate, et avoit pris de ce *Lixivium*, *etc.* pendant plusieurs semaines, tant qu'à la fin les Gencives commencèrent à devenir extrêmement spongieuses, enflammées et livides, et ensuite lui faisant beaucoup de mal, et pourries, de façon qu'on pouvoit très-aisément enlever la chair; elles saignoient considérablement, pour peu qu'on les pressât, et

est servi jusqu'à présent avec succès, tant les gens de guerre, que les Armateurs, et comme je suis pleinement convaincu de son utilité, je le recommande de nouveau, à la fin de cet Ouvrage.

il en sortoit continuellement un *Ichor* clair sanguin. Il parut aussi sur lui des taches livides, spécialement aux jambes et aux cuisses, qui lui faisoient beaucoup de mal, et étoient d'une couleur tirant sur le clair, ou plutôt livide, de sorte qu'il y avoit à craindre la mortification. Sur cela je fus consulté pour lui par Mr. Hingston, très-habile Apothicaire de Penryn, qui m'expliqua le cas. Appréhendant une *Alcalescence*, une putréfaction d'humeurs et une dissolution du Sang, de la façon dont les choses avoient été jusques-là, et suivant les nouveaux Symptomes qui survenoient; je conseillai une décoction et un extrait de Quinquina, avec un Elixir de Vitriol, une nourriture et une boisson tant soit peu acide; ce qui emporta aussi-tôt l'Inflammation, la Spongiosité et le Saignement de ses Gencives, et prévint l'augmentation de la couleur livide de ses cuisses, *etc.* qui disparut en peu de jours. Environ deux ou trois semaines après, il sortit de tout son corps une copieuse éruption de Pustules rouges et enflammées, ce qui sembloit promettre quelque avantage: malgré cela étant réduit à une extrême foiblesse par la

complication de ses maux, et tombé en une Phthisie confirmée, il mourut quinze jours ou trois semaines après, tout desséché. Après sa mort on tira de sa vessie une très-grosse pierre de la figure d'une poire, du poids de huit onces trois gros, le bout le plus petit étoit tourné du côté du col de la vessie.

Il paroît indubitable par les expériences faites sur l'Urine de ceux qui ont pris une quantité passable de ce *Lixivium*, ou Remède de Mlle Stephens, que l'Urine devient Alkaline, et d'ordinaire le Serum même du Sang, qui par-là en a été séparé *. A la vérité, c'est-là un fort argument en faveur du *Lithontriptic*, ou du pouvoir dissolvant de ce Remède; et cela démontre qu'il produit indubitablement cet effet sur les pierres du corps humain, lorsqu'on les en a tirées, et qu'on les macère et dissout dans ce même Remède. Mais je pense en même tems, que cela nous fournit de justes raisons de craindre les plus dangereuses conséquences du long usage de ces Remèdes, particulièrement pour les constitutions délicates.

* Voy. les Expériences du Docteur Hartley, Rutty, Mr. Morand, *etc.* sur cette matière.

On sait que les Sels Volatils Alkali, mêlés avec le Sang, dès qu'on le vient de tirer, ou plutôt lorsqu'il coule de la veine, arrêtent sa coagulation, et empêchent qu'il ne se partage en *Crassamentum* et en *Serum*, comme à l'ordinaire: l'expérience est aisée, et chacun la trouvera vraie en l'essayant. Ceci représente parfaitement bien le Sang que l'on tire, quand on saigne un Scorbutique et des Malades de Fièvres Putrides Pétéchiales, si l'on tire le Sang de bonne heure dans la maladie.

Toutes les humeurs du corps, actuellement putréfiées, deviennent un violent Alkali, et le Sang pourri perd sa consistence, et aussi-tôt après sa couleur tombant dans une *Sanie* d'un jaune foncé, le Sang tiré dans de grosses Fièvres Putrides Pétéchiales a toujours eu ces apparences, et l'on a observé qu'il puoit aussi-tôt qu'il étoit tiré, aussi bien que l'Urine, aussi-tôt qu'elle étoit rendue*, tant la putréfaction étoit avancée, pendant même que le Malade vivoit encore. L'étonnante et prompte corruption des corps qui meurent de Fièvres pestilentielles, en est encore une preuve. J'ai vu quelques-

* Voy. van der Mye *de Morbis Bredanis*, Morton *Pyretholog. Prologomen.* p. 26.

uns de ces corps * se corrompre autant en sept ou huit heures, que d'autres cadavres ordinaires en sept ou huit jours, et répandre par toutes les issues une *Sanie* très-corrompue. ce qui, en passant, est une raison de faire enterrer très-promptement les personnes qui meurent de pareilles Fièvres.

Certains poisons, particulièrement la *Morsure* de la *Vipère* et de quelques autres animaux vénimeux, produisent une très-soudaine corruption et dissolution du Sang, et le changent en une *Sanies* jaunâtre. Les Miasmes pestilentiels détruisent aussi sur le champ la consistence du Sang, produisent dans les humeurs une disposition universelle à la Gangrène; cela est évident par les fréquentes et funestes Hémorrhagies, les sueurs, les vomissemens, et les selles d'une fort mauvaise odeur, et qui sont suivies d'une mortification universelle, toutes choses qui ont été observées par les meilleurs Auteurs dans la Peste et les Fièvres Pestilentielles **. Les Hémorrhagies, en particulier, sont sou-

* *De Aëre et Morb. Epidem. Vol. I. Martio* 1735.
** Particulièremeut Diemerbroek, Hodges, et lès Auteurs du Traité de la Peste, fait par ordre du Roi à Paris 1744. 4°.

vent très-abondantes et obstinées dans la Peste ; et j'ai souvent remarqué la même chose dans des Fièvres Pestilentielles et Pétéchiales ; alors le Sang qui sort n'est pas coagulé *, comme à l'ordinaire, ce qui fait autant de preuves de la grande acrimonie et de la dissolution dans le Sang.

La contagion de la petite Vérole, dans quelques constitutions, ne produit que trop les mêmes effets, des taches pourprées, la putréfaction, et de grandes effusions de Sang par plusieurs parties du corps, souvent en une seule et même fois. J'ai vu beaucoup d'exemples de cette maladie, où environ quatre ou cinq jours après la première attaque, le Pourpre a paru par tout le corps, avec une Hémorrhagie abondante par plusieurs endroits; en particulier l'*Uterus*, le passage de l'urine et le nez ; et les pustules sont devenues toutes noires avec un *Ichor* qui en sortoit abondamment ; et cela sans qu'aucune sorte de violent Symptome eût précédé. La Demoiselle R-n, âgée d'environ cinq ans, en a eu de cette espèce, il y a près de quatorze ans ; les taches parurent sans presque aucune Fièvre considérable, douleur, indisposition ou autre chose pareille ;

* Traité de la Peste. Part. I. p. 343.

mais elles étoient en même tems fort larges, livides et noires ; il y avoit peu de petite Vérole, quelques grains seulement aux lèvres, au-dedans des joues et à la langue ; ces grains devinrent fort noirs, et jettoient assez de Sang ; l'Enfant tomboit souvent dans de petites foiblesses, et dans l'instant recommençoit à jouer, comme auparavant ; à la suite elle rendit par les selles du Sang assez fleuri, enfin d'autre noir et coagulé, et mourut le neuvième jour sans le sentir.

J'ai vu dernièrement un cas terrible de cette nature dans la personne de Mlle. B-y, jeune fille de condition qui s'étoit extrêmement fatiguée dans une saison fort chaude, immédiatement avant que d'être attaquée de la petite Vérole, par des promenades, des courses à cheval, la danse, *etc.* elle avoit un million de vrais grains de petite Vérole, et un grand nombre de taches noires et bleues, qui parurent partout son corps, le troisième jour inclusivement depuis l'attaque, et ses jambes et ses cuisses paroissoient toutes couvertes de Pourpre; elle saignoit beaucoup des gencives et du nez, et encore dans le même tems, elle eut une grande évacuation des Ménstrues, environ six jours avant

qu'ils dussent venir ; elle mourut le sixième jour depuis l'attaque. Dès le commencement jusqu'à la fin, elle avoit eu un poids inexprimable sur la poitrine, avec beaucoup d'anxiété, de fréquens évanouissemens, et le pouls très-vif, vacillant et petit.

C'est toujours un prognostic très-fatal, quand l'éruption de la petite Vérole est accompagnée de taches et d'Hémorrhagie, et rarement, pour ne pas dire jamais, le Malade survit le neuvième jour de la Maladie ; le Sang tombant immédiatement en dissolution et en putréfaction. Je suis persuadé qu'à-peine un entre mille en réchappe dans des circonstances aussi terribles ; principalement si les grains sont livides, noirs, et en grand nombre. S'il y a quelque chose à faire dans ces déplorables cas, c'est de donner à-propos et de la manière qui convient, des Acides, le Quinquina et des Alexipharmaques Astringens, qui produisent souvent les meilleurs effets dans les Fièvres Pétéchiales accompagnées d'Hémorrhagies. Le Docteur Mead, dans son élégant Traité *de Variolis et Morbillis* *, nous a donné dernièrement toute rai-

* *Cap. III. de Variolarum Curationibus.*

son d'espérer un bon succès de l'usage de ces Médicamens, dans les petites Véroles Pétéchiales et accompagnées d'Hémorrhagies, aussi-bien que la méthode de s'en servir.

Cet état de dissolution du Sang, arrive encore assez souvent dans les Fièvres Putrides Malignes, venant fréquemment de contagion; mais il est souvent le pur effet de la Fièvre dans des personnes dont le Sang et les humeurs sont âcres, et c'est-là le cas des Malades qui ont le Scorbut au plus haut point : dans les premiers il se passe quelque chose d'analogue à ce que produit dans le Sang le Poison de Vipère : dans les derniers, ce sont les *Salina Spicula* qui agissent sur les globules du Sang, l'action en est rendue bien plus considérable par l'agitation de la Fièvre, et l'effervescence du Sang; ainsi les tumeurs inflammatoires, dans des personnes d'une constitution louable, tempérée et saine, rendent par la suppuration une matière belle et louable; si les humeurs sont en mauvais état, il sort de ces tumeurs ou un pús Gangreneux, ou un mauvais Sang Cancereux. On peut voir dans ceux qui meurent de famine, ce que l'action de la chaleur animale, et le

mouvement opèrent sur les Sels des humeurs : car qu'on prenne une personne en parfaite santé, et qu'on la prive de tout aliment liquide et solide, les Sels deviendront continuellement de plus en plus acrimonieux ; jusqu'à ce que la Fièvre, le délire, *etc.* soient enfin portés jusqu'au plus haut point d'irritation, qui finit bientôt par une putréfaction universelle et la mort. Pour voir combien les humeurs se putréfient, prenez une Nourrice en bonne santé, son lait, quelques heures après qu'elle a mangé, est blanc, clair, doux et agréable ; qu'elle demeure à jeun six ou huit heures, il devient épais, jaune, salé, et désagréable : faites-la jeuner quelques heures de plus, il deviendra plus épais et plus jaune, dégoutant, et même il sentira mauvais ; et cela bien plus encore, si elle vient à avoir la Fièvre, car au lieu de lait il sortira une espèce de Sang : que si cela arrive aux humeurs du corps les plus douces, et où il y a le plus d'acide, que pensez-vous qu'il doive arriver à la Bile, la Limphe, *etc.* ?

Lorsque la chaleur et l'attrition du Sang sont considérables, sa putréfaction s'opère avec une vîtesse et une force étonnante ; cela paroît par une ex-

périence de Boerhaave* sur un chien qu'il enferma dans le four d'une Rafinerie de Sucre; toute la masse des humeurs se corrompit en peu de minutes à un tel point, qu'elles jettoient une puanteur insupportable ; il s'y fit une si grande dissolution, que la salive étoit de Sang, et si pernicieuse, qu'un homme robuste employé à l'expérience, s'évanouit.

Les humeurs animales tombent naturellement dans la dissolution et dans la putréfaction, à moins qu'on ne les prévienne et qu'on ne les corrige journellement par le secours de quelque aliment d'une nature accessante ; une personne qui ne vivroit que de viande, de poisson, d'épiceries et d'eau, tomberoit bientôt dans une Fièvre Putride: le pain est le soutien de la vie, non-seulement comme nourriture, mais aussi parce qu'il corrige, par sa qualité acide, les Sucs rances des viandes. Les prisonniers Espagnols et Français qui étoient ici, en mangeant avec excès, et contre leur coutume, beaucoup de viande, tombèrent dans des Fièvres si dangereuses, qu'il en mourut un grand nombre; ils en étoient si

* Vide Boerhaavii Chem. Cap. de Igne Experiment. 20. Coroll. 16.

friands

friands qu'ils mouroient, pour ainsi dire, la viande à la bouche.

Mais en voilà assez sur la génération de l'Acrimonie Alkaline dans le Sang; qu'il me soit permis d'ajouter qu'il semble, par tout ce qui a été dit ci-dessus, qu'en certains cas les Sels Animaux, deviennent si Alkalins, si Volatils, qu'ils corrodent et détruisent les globules du Sang, aussi-bien que les dernières ramifications des vaisseaux, pendant même que la vie subsiste. Lorsque les Huiles Animales sont aussi fortement exaltées et rances, elles s'unissent avec les Sels, et forment un Savon très-destructif et très-dissolvant, en un mot, de la nature d'une Bile pourrie qui ronge et dissout tous les principes de la vie.

Mais, comme d'un côté, l'état acrimonieux du Sang peut être compliqué avec des fibres trop tendues et trop roides, et avec un épaississement inflammatoire, il peut aussi, d'un autre côté, se rencontrer avec un Sang clair et dissous, et avec des fibres foibles et lâches.

Mettons la Contagion au-lieu de l'Acrimonie (car elle agit de la même manière et produit les mêmes effets) et nous aurons dans la Petite Vérole un

juste exemple de ces différens cas : car cette Maladie se rencontre quelquefois avec un Sang visqueux, une forte Fièvre inflammatoire, des douleurs violentes et aiguës, des Symptomes Péripneumoniques, la Phrénésie, et autres semblables : d'autres fois au contraire avec un Sang foible et dissous, un Pouls foible et languissant ou foible et prompt, des Symptomes nerveux, une Urine claire et crue, des Hémorrhagies diverses et copieuses, peu ou point de douleur, avec enflure, anxiété, et autres semblables Symptomes : dans le premier cas la Fièvre est trop forte et brûle le Patient : dans le dernier cas il n'y a pas assez de Fièvre pour faire une protrusion complette, et mûrir les pustules ; mais elles demeurent sans maturation, crues sans coction ; à la fin toute la masse du Sang se tourne en un *Ichor* putride corrosif ou un Pus Gangreneux.

Examinons cette matière sous un autre point de vue. J'ai vu bien des fois des Fièvres Pulmonaires, ou Pleuro-Péripneumoniques attaquer des personnes d'une constitution de Sang ténu et âcre, et être accompagnées d'une très-grande inflammation ; ce qui ar-

rive souvent aux gens de mer attaqués du Scorbut.

Dans les années 1740 et 1745, beaucoup de monde étoit saisi de frissons suivis d'une grande chaleur, de Fièvre, difficulté de respirer, d'une toux fatiguante et importune, de douleurs aiguës et piquantes, dans la poitrine, les côtés et le dos, et souvent encore à la tête et aux tempes : ces Malades avoient le pouls vif et dur, mais comme concentré; l'haleine chaude et offensive, et la matière qu'ils crachoient étoit souvent claire et crue, et quelquefois jaune comme du Safran; mais le plus souvent elle étoit claire, et mêlée de glaires teintes de Sang d'une mauvaise odeur, et quelquefois si âcre, qu'elle causoit un enrouement et de la douleur au gosier et à la gorge, et même l'excoriation de ces parties : le Sang qu'on leur tiroit, étoit ou d'un noir livide, couvert d'une pellicule de couleur de plomb, ou verte, ou bien très-fleuri (particulièrement à la première Saignée) mais d'une consistence lâche et molle, quand il étoit chaud; ces apparences spécieuses trompoient souvent les Chirurgiens et les Apothicaires, qui s'attendoient à voir une toute autre apparence de Sang, vu les Symp-

tomes: néanmoins dans beaucoup de ces Fièvres, le Sang que l'on tiroit étoit couvert d'une peau assez épaisse et dure, non d'un blanc jaunâtre, comme c'est l'ordinaire dans les Pleurésies et les Péripneumonies, mais d'une couleur approchant de celle de la Cornaline, ou bien un peu plus claire que la gelée commune de Groseilles. J'ai observé constamment, que cette couleur de la surface du Sang est d'un mauvais augure; je conjecture que c'est parce qu'elle indique et une grande viscosité et une grande quantité de Sels âcres dans le Sang, qui brisent ses globules, et le mettent dans un Etat putride et dissous; car il semble que ces phénomènes naissent de ce que les globules brisés sont collés et embarrassés avec une Poix inflammatoire. Si l'on mêle une portion de Sel Alkali, Volatil avec le Sang d'une personne attaquée d'une forte Pleurésie, lorsqu'il coule de sa veine, le dessus du *Crassamentum* ressemblera beaucoup au Sang dont je parle : Et il faut remarquer de plus que le *Serum* de cette espèce de Sang, a souvent une teinture sanguine presqu'aussi rouge que du Vin de Bourgogne. Il est vrai que le *Serum* d'autres Sangs est souvent de même couleur,

quoique plus souvent il soit d'un jaune trouble. L'Urine étoit communément forte, quelquefois noirâtre, avec une espèce de sédiment plombé; elle étoit généralement rendue en petite quantité; il y avoit, surtout au visage et à la tête, des Sueurs, de foiblesses incertaines et partiales; quoique bien des fois, vers le période fatal, elles fussent fort abondantes et colliquatives; des taches noires et livides, paroissoient souvent vers le fort de la Maladie, et elles étoient presque toujours des signes certains de la mort du Malade; une Cloche noire et brune, qui quelquefois crevoit vers la fin, n'étoit pas un prognostic plus favorable; mais une Gale universelle et une démangeaison brûlante, terminoit quelquefois la Fièvre: et quelquefois elle finissoit par une éruption de grandes Pustules enflammées et ulcéreuses au col, aux épaules et aux bras, mais plus spécialement au nez et aux lèvres.

Mais je parlerai plus au long ci-après de cette sorte de Fièvres Péripneumoniques, et de la méthode de les traiter; je remarquerai seulement pour le présent, que dans le même tems que cette Péripneumonie maligne, si je puis l'appeler ainsi, régnoit à Plimouth et

aux environs, les Pleurésies, les Péripneumonies, et les Pleuro-Péripneumonies étoient par-tout Epidémiques, et généralement celles qui sont inflammatoires étant produites par un vent du Nord et d'Est froid et sec, qui domina très-long-tems. Dans ces Maladies le Sang étoit dense et visqueux, et très-communément couvert d'une peau assez épaisse, blanche ou jaunâtre ; et le Malade supportoit très-bien, et même avec avantage, qu'on lui tirât quarante onces de Sang, et quelquefois plus : au lieu que le Sang, dans les Fièvres Malignes Pulmonaires, étoit comme je l'ai décrit ci-dessus ; et lorsqu'il étoit fort couvert, il l'étoit suivant la manière que nous venons de dire, et le Malade mouroit après la première ou la seconde Saignée, quelquefois à mon grand regret et à mon étonnement, puisque, eu égard à la dureté du pouls, à la poitrine chargée, aux douleurs de côté piquantes, à la force de la Toux, je pensois avoir des garants suffisans pour l'ordonner : en outre, quoique ces derniers crachassent, en assez grande quantité, une matière crue et claire, ou plus souvent des glaires avec du Sang, ils n'en étoient point du tout soulagés ; au lieu que, quand les pre-

miers crachoient beaucoup et librement, cela leur étoit d'un très-grand avantage.

Je dois encore remarquer de plus, que dans le même tems, outre ces deux Maladies, une Fièvre Contagieuse Putride Pétéchiale étoit fort répandue dans la ville et aux environs ; spécialement parmi les Marins et les Prisonniers, et ceux qui les fréquentoient beaucoup, et c'étoit principalement parmi ces sortes de gens que la Fièvre Maligne Pulmonaire faisoit du ravage, de sorte qu'il sembloit que c'étoit une complication de la Péripneumonie inflammatoire commune, avec la Fièvre Contagieuse Pétéchiale : les Miasmes contagieux faisant sur le Sang l'effet des Sels âcres, et détruisant son mêlange naturel. Il est certain que nous rencontrons souvent des Péripneumonies de cette espèce, qui ne viennent que de l'état âcre et incendiaire des humeurs de ceux qui en sont attaqués.

De plus il y a des Fièvres, dans lesquelles un épaississement inflammatoire est compliqué avec un grand degré d'acrimonie, ou mêlé avec une sorte de Miasmes d'un poison dissolvant ; mais nous en rencontrons sou-

vent d'autres, dans lesquelles une très-grande acrimonie d'humeurs est jointe à des vaisseaux d'un tissu trop lâche, et à un Sang dont les globules ne sont point assez paîtris; ce qui est le cas le plus commun dans les Fièvres Pétéchiales, spécialement dans celles qui sont accompagnées d'Hémorrhagies.

Je demande la permission de donner l'histoire d'une de ces Fièvres, que je crois avoir été la plus violente que personne ait jamais souffert, de ceux qui ont survécu à la Maladie: d'autant mieux que je spécifierai la méthode que j'ai employé pour la cure; méthode que j'ai éprouvé pour être très-salutaire, non-seulement dans le cas dont je parle, mais en beaucoup d'autres de la même nature, mais non au même degré; et qui est, comme j'en suis persuadé, la seule dont on puisse se servir avec succès, quoiqu'elle me semble différente de la Pratique commune.

Un Chirurgien distingué d'une ville voisine, d'une petite constitution et un peu délicate, quoique accoutumé à agir et à se donner de l'exercice, fort sujet à la Fièvre et aux Rhumatismes Scorbutiques, en prenant du froid, *etc.* tomba en Octobre 1741, dans une [illegible] Fièvre lente, ac-

compagnée de petits frissons, quelques bouffées de chaleur, un pouls très foible, ayant perdu la force et l'appétit : il sentoit un grand poids sur la poitrine, et la respiration étoit embarassée ; malgré cela il continuoit ses affaires, alloit souvent à cheval, et se fatigua pendant quatre ou cinq jours depuis qu'il étoit tombé malade. Je le rencontrai chez un de mes Malades, et le trouvant dans l'état que je viens de décrire, j'observai que son haleine étoit fort mauvaise ; je le sollicitai avec empressement de prendre soin de lui et de se faire quelque chose. Deux jours après, étant chez une autre personne du voisinage, il fut surpris tout d'un coup d'une très-grande défaillance, et tomba de son siège : en le relevant, la compagnie remarqua plusieurs taches livides et violettes à ses bras et à son col. On avoit eu beaucoup de peine à le conduire chez lui, quoiqu'il n'y eût que deux ou trois milles, parce qu'il s'évanouissoit souvent en chemin : le mal augmentoit à chaque instant : il étoit dans une extrême langueur, avec une très-grande oppression de poitrine ; il soupiroit continuellement, son haleine étoit d'une puanteur abominable, et il couloit continuellement de ses gencives un Sang gâté et

corrompu, et un million de taches livides, violettes et noires paroissoient par tout son corps, au tronc aussi-bien qu'aux extrêmités.

On lui avoit tiré douze onces de Sang du bras, mais cela ne lui avoit apporté aucun soulagement; l'oppression, les soupirs, les défaillances et l'anxiété continuant aussi fortes que devant, et même augmentant; il lui prit encore un violent saignement de nez, lequel continuant par les deux narines, on lui tira de nouveau dix onces de Sang, douze heures environ après la première Saignée: cela ne le soulagea pas non-plus; au contraire, sa foiblesse augmentoit considérablement; l'anxiété, le manque de repos et l'oppression continuoient toujours, sans avoir le moindre instant de sommeil; de plus le Sang lui sortoit non-seulement des gencives et du nez, mais ce qu'il crachoit, en toussant, etoit du Sang. A la vérité, son saignement du nez cessa un peu, mais celui des gencives augmenta, et ce qu'il y a de surprenant, le Sang dégouttoit, quoiqu'en petite quantité, d'une de ses paupières; et plusieurs pustules livides à la langue, et autour des lèvres crevèrent, et jettè-

rent abondamment une matière sanguine claire.

L'Hémorrhagie ayant été un peu arrêtée, il lui vint une Dysenterie avec de violentes tranchées, et une excessive foiblesse, toujours sans aucun repos, et avec Fièvre : son pouls s'arrêtoit après six ou huit battemens, et recommençoit en désordre et plus vîte; il avoit de même un tremblement et des soubresauts continuels : l'Hémorrhagie pendant tout ce tems continuoit de part ou d'autre, et lorsqu'on l'arrêtoit en un endroit, elle sortoit sur le champ par un autre; de sorte que son Urine sembloit teinte de Sang, étant fort brune, et presque noire. Aussi-tôt après la seconde Saignée, on m'avoit envoyé chercher, et je me hâtai d'y aller; je le trouvai dans l'état que je viens de décrire, dans un accablement inexprimable, pourtant sans aucun délire, quoiqu'il n'eût pas fermé l'œil pendant plusieurs jours et plusieurs nuits : sa langue étoit fort noire, et son haleine sentoit si mauvais, qu'on ne pouvoit la supporter; même à une distance considérable, et ses selles étoient si dégoutantes et si puantes, que les gardes en les portant dehors vomissoient et se trouvoient mal.

Je trouvai qu'aucune des portions du Sang qu'on lui avoit tiré (pas même la première fois) n'étoit séparée en *Crassamentum* et en *Serum*, comme à l'ordinaire, quoique le premier eût reposé plusieurs heures ; mais qu'il continuoit à être comme à demi coagulé, et d'un bleu livide à la surface supérieure ; il se divisoit très-aisément pour peu qu'on y touchât, et ressembloit plus à du Pus qu'à du Sang, avec une espèce de poudre de Suie au fond. Son Hémorrhagie continuoit toujours, surtout par la langue, les lèvres et les gencives, et il tomboit continuellement de son nez des gouttes d'un *Ichor* de Sang clair ; de façon qu'il étoit réduit à la plus grande foiblesse, ne cessant jamais de trembler, ayant toujours ses soubresauts de Tendons et des défaillances presque continuelles.

Que falloit-il faire dans ce cas terrible? les chauds Alexipharmaques, les Cordiaux volatils, les Vésicatoires, de quoi tout cela lui auroit-il servi! on peut se l'imaginer, en considérant son extrême foiblesse, l'oppression de sa poitrine, ses tremblemens, *etc.* mais plutôt ces remèdes n'auroient-ils pas été surement destructeurs, ne l'auroient-ils pas certainement tué, puis-

qu'ils auroient augmenté l'acrimonie, accrû la Fièvre, et détruit encore plus la constitution naturelle du Sang, déjà presqu'entièrement dissous et pourri ?

J'envisageai la chose dans ce point de vue ; et comme par des expériences réitérées j'ai reconnu la grande utilité du Quinquina*, pour prévenir et arrêter le progrès de la Gangrène, je lui en donnai fréquemment et en petites doses, avec de l'Elixir de Vitriol, lui faisant prendre auparavant un peu de Rhubarbe : outre cela, il buvoit de la Teinture de Rose, avec de l'Eau de Canelle rendue acide, et de la Décoction d'Ecorce d'Orange, de Roses rouges, de Canelle, et un peu de terre du Japon ou Cachou, rendue bien acide ; il buvoit avec plaisir du Vin de Port clairet et rouge ; comme le Quinquina s'accorde bien avec ce Vin, je continuai à m'en servir en plus grande quantité, le donnant avec un peu de *Confect. Fracastor. sine Melle*, pour arrêter la Dysenterie ; et outre cela j'interposai une petite dose de Rhubarbe,

* Outre cela, j'avois ci-devant donné le Quinquina avec succès, dans les Fièvres Malignes Pétéchiales de 1735. Vid. Obs. nost. de Aëre et Morbis Epidemicis. Mense Maïo.

pour chasser la matière sanguine, bilieuse, ou qui pouvoit rester, et croupir dans les Intestins ; en même tems j'ordonnai qu'il fût fréquemment sustenté avec du Riz, de la Panade, de la Gelée de Corne de Cerf rendue bien acide, des rôties avec du Vin de Port clairet ou rouge. J'ordonnai aussi des Fomentations d'aromatiques et d'astringens, bouillies dans du Vin rouge, pour lui appliquer sur tout l'Abdomen.

Par cette méthode, que je suivis constamment, ce pauvre Malade fut retiré, par la bonté Divine, d'une espèce de pourriture universelle, et remis en une santé parfaite. Ce n'est pas qu'il n'ait continué à être extrêmement foible, long-tems après que la Fièvre l'eut quitté ; et même lorsqu'il fut en état de sortir, son Hémorrhagie du nez revenoit à la moindre occasion ; ses gencives saignoient, pour peu qu'il les frottât, et son haleine demeura long-tems fort mauvaise. En continuant de faire usage du *Quinquina*, de l'*Elixir Vitrioli*, *etc.* tout cela cessa entièrement : mais il eut long-tems les jambes et les pieds enflés, et la chair partout le corps extrêmement molle, tendre et douloureuse, pouvant à peine souffrir qu'on le touchât. Des Purga-

tions avec la Rhubarbe, des Chalibés légers et stomachiques, de l'Elixir de Vitriol, de l'Eau de Pyrmont, avec des Diurétiques appropriés, et un exercice modérément réglé, emportèrent à la fin tous ces Symptomes; et dans l'espace d'environ deux ou trois mois, il recouvra une santé parfaite, de laquelle il jouit encore.

J'ai rencontré plusieurs de ces Fièvres Pétéchiales avec une Hémorrhagie pendant l'été et l'automne de 1745: en particulier, une Dame d'Antony, proche Plimouth, fut saisie d'une de ces Fièvres, avec des Symptomes à-peu-près semblables à ceux que j'ai rapporté dans le cas décrit ci-dessus, mais non dans un degré si fort. Elle eut une très-grande évacuation de l'*Uterus*, quoiqu'hors de saison, après une violente Hémorrhagie par le nez; elle saignoit aussi des gencives; à la fin elle eut une Dysenterie Sanguine: elle étoit dans une sorte de Phrénésie, avant que le Saignement du nez la prît et elle avoit par tout le corps un grand nombre de taches pourprées et noires quelques-unes larges au moins comme sol. Je la traitai exactement de la manière marquée ci-dessus, et elle réchappa heureusement, quoique ses jambes

demeurassent enflées, et qu'elle restât dans une grande foiblesse long-tems après. Elle avoit été saignée deux fois avant que je la visse ; je ne vis pas son premier Sang, mais M. Freke son Chirugien, me dit qu'il étoit très-fleuri et riche (ce sont ses termes) mais très-mol, et qu'il ne rendoit qu'un peu de *Serum* rougeâtre : je vis le second qui étoit d'un brun noir, couvert d'une petite peau mince, tendre et verte ; son Urine, au moins pendant tout le tems qu'elle avoit la Fièvre, étoit comme du Vin blanc ou du Cidre, qui, après avoir été long-tems exposé à l'air, tourne au noir ; à la longue, elle déposoit une espèce de sédiment noir farineux.

La Fièvre qui accompagne la Gangrène est communément de cette sorte, corrompant et dissolvant le Sang ; la matière infecte des parties gangrenées, étant portée dans toute la masse du Sang, produit dans les humeurs une disposition Gangreneuse universelle, et dissout les globules rouges et solides ; de-là viennent les taches, les Hémorrhagies, les langues noires, le délire, *etc.* Celse * observe avec raison que, dans les Fièvres aiguës, le délire,

* Lib. V. Cap. 26.

une grande soif, une haleine puante, accompagnent la Gangrène, tous signes de corruption et de grande acrimonie dans le Sang. J'en vais donner un exemple en un cas, qui, je crois, est assez peu commun en beaucoup de circonstances.

Mlle Elisabeth S-th de St Germain en Cornouaille, âgée d'environ vingt-cinq ans, d'une foible constitution, et mauvaise habitude de Corps, qui n'avoit jamais de Menstrues réglés, fut attaquée à la fin de Mai 1742 d'une douleur au pied droit près de l'orteil, avec un engourdissement dans toute la jambe, qui augmentant d'heure en heure, elle envoya chercher M. Dyer, habile Chirurgien de *Looe*, qui frotta la partie avec de l'Esprit de Vin Camphré, et lui donna quelques Médicamens nerveux et cordiaux. Cela ne faisant point effet, il y mit une Fomentation d'une décoction chaude aromatique, appliquant le *Magma*, fait avec les Esprits, la Thériaque *etc.* à la jambe et au pied; nonobstant quoi, les parties devinrent aussi-tôt sans couleur, froides et entièrement insensibles. Quand j'y vins, j'ordonnai que les parties fussent scarifiées profondément, mais il n'en sortit pas le moindre Sang, seulement quel-

ques gouttes d'un Sang tout noir, de la grosseur d'un pois, sortoient lentement par-ci, par-là ; la peau et la chair sembloient celles d'une jambe coupée depuis quelques jours. Quoique ceci se passât le matin du quatrième jour, depuis la première attaque ; il n'y avoit aucune vessie d'eau sur la peau, et les Scarifications ne rendoient ni odeur, ni matière, ni pus. Je lui ordonnai immédatement le Quinquina avec de l'Elixir de Vitriol, la *Confect. Ralegh.* et un Julep chaud avec des acides qu'elle prit, étant dans une grande foiblesse ; l'après-midi, elle sentit une violente douleur à la cuisse et à l'aîne droite, et aussi-tôt la Fièvre, de rudes tranchées, et le flux de Sang survinrent, qui la reduisirent pour le moment à la plus grande foiblesse, avec des défaillances, et des agonies continuelles.

La nuit suivante elle tomba en délire ; sa langue devint toute noire et mauvaise, son pouls vîte, foible et flottant, avec de continuels soubresauts des tendons, et des tremblemens. Comme le Quinquina n'avoit pas réussi, mais qu'il avoit empiré le mal, je lui en donnai seulement une forte Teinture avec le *Decoct. Fracastor.*, *l'Elixir Vitriol.*, *etc.* ce qui fit un bien meilleur effet.

Elle fut trois ou quatre jours dans cette misérable position; ceux qui étoient autour d'elle, s'attendant d'heure en heure à la voir mourir ; pourtant le Sphacèle n'avançoit point, et ne se laissoit nullement voir au dessous du genou, quoique toute la cuisse fût affectée de très-violentes douleurs, qui sembloient être principalement dans le Périoste. A la fin il parut une raie ou ligne noire livide autour de la jambe, immédiatement sous le genou, tracée à l'endroit où la nature étoit prête à séparer la partie morte de la partie vivante. Cette disposition à la séparation devenoit chaque jour de plus en plus visible, et le Chirurgien faisoit tout son possible pour qu'on en vînt-là; mais quelque bien fondée que fût l'amputation, ni elle, ni ses amis n'en vouloient point. Dans cette déplorable circonstance (la partie morte de ce membre pourrissant journellement à côté de celle qui étoit saine) elle alla jusqu'au 14 de Juillet; alors le Chirurgien trouvant la peau morte tombée, et la séparation à la jointure presque parfaitement faite, sépara avec un couteau la jambe morte de la cuisse en santé, précisément à l'articulation, avec très-peu de peine, sans le consen-

tement de la Malade, et presque sans qu'elle s'en apperçût, que quand la chose fut faite. Aussi-tôt après cette opération, elle se porta mieux de jour en jour; et, avec un régime propre et de bons Médicamens, elle a acquis en peu de tems une santé passablement bonne.

CHAPITRE VI.

De la différence qui est entre la Fièvre Lente Nerveuse, et la Putride Maligne.

JE ne puis conclure cet Essai sur les Fièvres, sans faire remarquer la grande différence qui se trouve entre les Fièvres Putrides Malignes, et les Fièvres Lentes Nerveuses. Je suis très-persuadé que, manque de faire cette distinction, on est souvent tombé, dans la Pratique, dans des fautes assez grandes, parce qu'elles se ressemblent l'une l'autre, à quelques égards, quoiqu'essentiellement différentes dans d'autres. Et je doit le faire d'autant mieux, que je n'ai pas suffisamment marqué cette différence dans ma Dissertation *de Febribus Lentis et Nervosis.* Je ne connois

même aucun Auteur qui l'ait fait d'une façon claire et précise, excepté le Docteur Langrish dans sa *Théorie et Pratique Moderne*.

Par ce qui a été dit ci-dessus, je crois qu'il semble évident que dans les Fièvres Putrides Malignes et Pétéchiales, le Sang, proprement dit, est affecté ; au lieu que la Fièvre lente nerveuse semble avoir son siège principalement dans les Sucs Lymphatiques et nerveux. Dans les premières, la corruption des humeurs et la dissolution du Sang se font remarquer dans un haut degré ; mais les Fièvres lentes nerveuses durent souvent un très-long-tems, sans aucun signe considérable de Putréfaction.

Outre cela, ces deux différentes sortes de Fièvres, peuvent être produites artificiellement, si je puis parler ainsi, par deux différentes sortes de Diète et de Régime, *etc.* ce qui ne s'effectue réellement que trop souvent. Des Alimens et des Remèdes chauds, âcres, salés, volatils et épicés, un air chaud *etc.* produisent la Fièvre Putride Maligne : au contraire, les choses froides, aqueuses, glaireuses, mucilagineuses, comme les Concombres, les Melons, let mauvais fruits cruds, les liqueurs

éventées, un air épais et froid *etc.* causent les Fièvres Lentes Nerveuses.

Supposons que les unes et les autres naissent de Contagion. (C'est le cas ordinaire dans les Fièvres Pestilentielles et Pétéchiales, et cela peut être quelquefois dans les Lentes Nerveuses.) Je comparerai l'action des Miasmes morbifiques, dans les premières, à l'action du Poison des Vipères, qui affecte et détruit immédiatement la contexture des globules du Sang, et apporte une corruption très-prompte; et dans les dernières, au virus d'un chien enragé, qui opère, mais lentement, et semble affecter principalement la Lymphe et le Suc nerveux, et ne manifeste point de signes de putridité, au moins jusqu'au dénouement de la tragédie.

Or, comme ces deux Fièvres ont des origines différentes, elles doivent se manifester par des Symptomes différens et demandent dans le traitement une méthode différente. Ce n'est pas que je ne sois très-persuadé que l'une peut être, et e t souvent mêlée avec l'autre: je veux dire qu'un état acrimonieux du Sang peut se rencontrer avec des vaisseaux lâches, quoiqu'il ne se rencontre pas avec autant de violence, que si les forces motrices, et les vaisseaux

étoient plus forts et plus élastiques, et qu'il en est d'autant plus susceptible des aiguillons des Sels acrimonieux morbifiques *etc.* que d'ordinaire il est plus lent dans ses progrès, quoique peut-être également fatal. Quand la Contagion est la cause prochaine de la Maladie, le différent état des fibres et des pouvoirs de la nature qui précédoit, peut indubitablement altérer de beaucoup la qualité de la Fièvre qui en provient. La nature et la différence de ces deux Fièvres se fera bien mieux connoître, par une description soigneuse de chacune d'elles.

CHAPITRE VII.

De la Fièvre Lente Nerveuse.

JE commence par la description de la Fièvre Lente Nerveuse, qui a été exactement déduite d'après beaucoup de Malades, qui ont été la victime de cet ennemi trompeur et dangereux.

Au commencement, le Malade devient indifférent à tout et ne prend plaisir à rien; il ressent quelques petits sentimens de froid, avec des accès de chaleur subits et incertains dans la

tête; et une espèce de lassitude partout, comme celle que l'on ressent après une grande fatigue : elle est toujours accompagnée d'une sorte de pesanteur, et d'abattement d'esprit, et plus ou moins de poids, de douleur et de vertige dans la tête : la nausée et le dégoût de tout suit bientôt, sans aucune soif considérable, mais fréquemment, avec des envies de vomir, quoiqu'on ne rende rien qu'un peu de Phlegme insipide. Il survient quelquefois un bon intervalle de peu d'heures, mais les Symptomes reviennent plus forts, spécialement vers la nuit : la tête se trouve plus pesante et plus brouillée, ses chaleurs plus grandes, le pouls plus prompt, mais foible, avec une espèce de respiration oppressée. Un grand engourdissement, ou bien une douleur obtuse et une fraicheur considérable affectent souvent le derrière de la tête, et souvent aussi une douleur pesante se fait sentir sur le sommet de la tête, autour de la *Suture Coronaire* ; cette douleur et celle du derrière de la tête, accompagnent généralement les Fièvres Nerveuses, et sont communément suivies de quelques degrés de délire.

Le Malade demeure dans cette position

tion cinq ou six jours, avec une habitude de corps pesante, pâle et défaite, ne paroissant point bien malade, mais cependant fort éloigné d'être en bonne santé ; sans repos, accablé, communément tout-à-fait privé de sommeil, quoique assoupi et appesanti : ceux qui sont avec lui croient qu'il dort continuellement ; mais il est insensible au sommeil, et contredit ceux qui pensent qu'il est endormi.

Le pouls, durant tout ce tems, est prompt, foible et inégal, quelquefois flottant, et quelquefois lent et même intermittent pendant quelques minutes : vient-il, dans ces quarts d'heure, au visage du Malade, une bouffée de chaleur, son pouls se précipite, et tout aussi-tôt il devient extrêmement calme et égal, et il subsiste toujours dans cette alternative. Les chaleurs et les frissons sont de même incertains et inégaux ; quelquefois une couleur soudaine et subite et un feu dans les joues, se font sentir, tandis que le bout du nez et des oreilles est froid, et en même tems le front est arrosé de sueur comme d'une rosée froide. En effet, il est assez ordinaire que le visage paroisse haut en couleur et échauffé,

tandis que les extrémités sont entièrement froides.

L'Urine communément est pâle, et souvent limpide, de la couleur du petit lait, ou comme de la petite Bière éventée, dans laquelle, ou il n'y a aucun sédiment, ou bien c'est une matière détachée, comme du son, qui y est irrégulièrement dispersée en haut et en bas; au commencement la langue est rarement ou jamais sèche ou décolorée, mais elle est couverte d'un *Mucus* fin et blanchâtre: il est vrai qu'à la longue elle paroît souvent fort sèche, rouge et fendue, de la couleur d'une Ecorce de Grenade; et cela le plus souvent dans le fort ou à la fin de la maladie: cependant quoique la langue et les lèvres semblent sèches, le malade se plaint à peine d'avoir soif, mais quelquefois il se plaint de chaleurs à la langue.

Environ le septième ou huitième jour, les vertiges, la douleur et la pesanteur de la tête, deviennent beaucoup plus fortes; le malade y souffre un bruissement continuel, ou un *tinnitus aurium* qui l'incommode très-fort, et lui cause fréquemment le délire. L'oppression de Poitrine, l'accablement, les défaillances augmentent,

et souvent tout cela aboutit à une défaillance, surtout s'il essaie de se lever. Dans l'instant, des Sueurs froides lui viennent au front et au dos des mains, (quoiqu'en même tems il ait trop de chaleur aux joues, et aux Paumes des mains) il s'évanouit aussi-tôt : si l'Urine devient plus pâle et limpide, il faut certainement s'attendre à des tremblemens, et des *Subsa'tus tendinum* universels ; le délire est rarement violent, mais il est comme une confusion de pensées et d'actions ; il marmotte continuellement quelque chose en lui-même, et s'explique mal : quelquefois c'est seulement en s'éveillant qu'il est troublé et en désordre ; il revient à lui pour le moment : il recommence à marmotter, et puis se rassoupit.

Souvent la langue devient sèche au fort de la maladie, spécialement sur le milieu, avec une lisière jaunâtre de chaque côté, et elle tremble beaucoup, quand le malade veut la tirer. Si alors elle devient plus moite, et qu'il crache en abondance, c'est toujours bon signe ; mais s'il survient une difficulté d'avaler, des efforts continuels du Pharynx et un étranglement dans la gorge, c'est un symptome très-dangereux, surtout s'il est accompagné du Hocquet.

Il survient souvent des Sueurs subites et abondantes environ le neuf, le dix et le douzième jour ; elles sont froides et gluantes aux extrêmités : souvent le malade rend plusieurs selles claires, mais les unes et les autres sont généralement colliquatives et affoiblissent : cependant une moiteur chaude à la peau en général est salutaire, et une Diarrhée modérée emporte le délire et les dispositions au *Coma*.

C'est dans ce tems que la nature manque tout d'un coup, les extrêmités deviennent froides, les ongles pâles et livides ; on pourroit dire que le pouls tremble et flotte, plutôt qu'il ne bat, ses vibrations étant tellement foibles et promptes, qu'à peine peut-on les distinguer ; quoique d'autres fois il soit extrêmement lent, et souvent intermittent. Le malade devient entièrement insensible et stupide ; le bruit le plus grand et la lumière la plus vive, l'affectent à peine, quoiqu'au commencement il fût fort sensible aux impressions de l'une et de l'autre. Le délire se tourne en un profond *Coma*, et peu après en un sommeil éternel. Les selles, l'Urine et les larmes coulent involontairement, et annoncent une prochaine dissolution, de même que

les tremblemens et soubresauts des nerfs et des tendons, sont le prélude d'une convulsion générale, qui coupe tout d'un coup le fil de la vie. Les malades sont emportés par l'une de ces deux voies, après avoir langui quatorze, dix-huit, ou vingt jours, et même plus.

Tous deviennent sourds et stupides vers la fin de la maladie (quelques-uns extrêmement sourds) quoiqu'au commencement ils fussent fort vifs et sensibles, en sorte que le plus petit bruit et la plus foible lumière les incommodoit beaucoup. Plusieurs, par leur crainte immodérée, semblent se précipiter eux-mêmes dans le tombeau, quoiqu'au commencement il ne parût pas un grand danger; en effet il y en a qui ne veulent point dormir du tout, de peur de dormir tout-à-fait; et d'autres, à cause du trouble, de l'anxiété et de la confusion qu'ils éprouvent en dormant, ou bien à leur réveil. Lorsque la surdité finit par un aposthume dans l'oreille, c'est généralement un bon symptome; il en est de même quand la *Parotide* suppure, ou qu'il se forme vers les lèvres et le nez quelque large pustule enflammée.

Telle est la description (à la vérité

ennuyeuse, mais assez exacte) de la Fièvre lente nerveuse, dans ses circonstances les plus importantes, j'y ai rapporté les Symptomes, dans l'ordre qu'ils viennent naturellement; et c'est ce que je pense qu'il faut toujours observer en décrivant une maladie. Celle-ci attaque le plus communément les personnes qui ont les nerfs foibles, une habitude de corps lâche, et le Sang ténu et apauvri; ceux qui ont souffert de grandes évacuations, un long abattement d'esprit, des veilles immodérées, l'étude, la fatigue, et autres choses semblables; ainsi que ceux qui ont pris des nourritures crues et malsaines, des boissons éventées et impures, ou qui ont séjourné long-tems dans un air épais et infect; ceux qui on détruit la vigueur de leur constitution, par des salivations, de trop fréquentes purgations, un usage immodéré des plaisirs de l'amour, *etc.* d'où je pense qu'il est évident que cette maladie vient d'un état trop relâché des Solides, d'un Sang pauvre et amaigri, et d'un *Lentor ou éventement des Sucs Lymphatiques et Nerveux*, ce qui paroît par la méthode de leur cure, qui consiste en cordiaux doux, piquotans, atténuans, appropriés, une nourriture et des remèdes

fortifians. *Hippocrate* remarque quelque part que la méthode de traiter, qui réussit, montre la nature de la Maladie.

Mettons-nous donc en devoir de montrer la méthode la plus propre de traiter cette Fièvre.

Il y a une autre maxime du grand *Hippocrate*, que quiconque connoît la nature d'une Maladie, connoît la méthode de la traiter*; au moins est-ce une obligation indispensable à tout Médecin, avant que de rien ordonner à son Malade, de bien considérer sa constitution et la nature de sa maladie; car, comme le dit élégamment *Celse, AEstimatio Causæ sœpe Morbum solvit* ** ; et ceci n'est dans aucun cas plus nécessaire que dans les Fièvres, dans lesquelles le tems est court et les expériences dangereuses : quand le mal n'est pas des plus violens, il vaut mieux attendre un peu, et observer les mouvemens de la nature, que d'être trop précipité. Mais il est rare que les Médecins soient appelés dès le commencement des Fièvres lentes ; en effet elles sont déjà fort avancées, quand on les consulte.

Par l'histoire de la Fièvre lente ner-

* Lib. de Arte sub finem.
** Celsi præfat. sub finem.

veuse, je pense qu'il est évident, que les grandes évacuations n'y sont point propres (et en particulier la Saignée) sur-tout aux personnes d'une constitution originairement foible et lâche, qui sont celles qui y sont les plus sujettes. J'ai vu une purgation ordinaire, donnée inconsidérément au commencement de cette Fièvre, immédiatement suivie de langueurs surprenantes, de Syncopes et d'une longue suite d'autres mauvais symptomes: cependant il peut être nécessaire quelquefois, même au commencement, de nettoyer les premières voies par un doux vomitif, un peu de Rhubarbe, de Manne, *etc.* Si vous donnez quelque médicament Drastique, soyez persuadé que votre malade s'en trouvera mal, et que vous aurez lieu de vous en répentir; et ici je ne puis m'empêcher d'observer qu'un léger vomitif troublera la nature beaucoup moins qu'une médecine ordinaire; et en effet il est utile et même nécessaire, quand la nausée, l'oppression et le mal d'Estomac sont urgens, ce qui arrive fréquemment aux premières attaques de cette Fièvre. On peut sans danger, et même avec utilité, le second et le troisième jour, donner des lavemens de Lait avec du

Sucre et du Sel, si la nature a besoin d'être aidée pour les selles.

Les médicamens tempérés, Cordiaux, Diaphorétiques sont certainement très-propres dans ces Fièvres; et il est nécessaire d'observer un régime réglé, soutenant et délayant. Ce dernier point, bien menagé, peut avancer à grand pas la guérison, spécialement s'il est aidé par les Vésicatoires appliqués à tems et comme il faut, et si l'on a soin d'entretenir le Malade dans toute la tranquillité possible, pour le corps et pour l'esprit. Mais il faut remarquer que tous les Narcotiques forts sont communément très-pernicieux, quoique le manque de sommeil et la grande agitation semblent les demander. Des Diaphorétiques doux comme *Pul. Contrayerv. comp.* avec un peu de Castor, et de Safran, et une petite quantité de *Theriaca Andromach.* ou *d'Elixir Parégorique*, font de très-bons effets : ils excitent une sueur douce et aisée, ou du moins une transpiration pleine, calment le trouble et le tumulte du Sang et des Esprits, d'où suit un sommeil tendre et rafraichissant. Quand la confusion et l'abattement d'esprit est considérable, il faut y ajouter du *Galbanum* ou *Silphium*, avec un peu de

Camphre, et appliquer incontinent les Vésicatoires au cou, *à l'Occiput*, ou derrière les oreilles : et pendant tout cela, il faut accorder au malade le libre usage de la piquette de Vin, de quelque Ptisanne agréable, ou du Grueau avec un peu de Vin. En effet en ce cas, il faut qu'il boive fréquemment : quoiqu'il ne soit pas nécessaire qu'il le fasse dans la même quantité, que dans les Fièvres ardentes, ou même dans les Putrides Malignes, il faut pourtant qu'il boive assez pour délayer les humeurs, aider les Sueurs, et fournir au Sang un fluide frais et sain, au lieu du liquide âcre et gâté qui y passe continuellement. C'est dans la même vue que je pense que le bouillon de Poulet est d'une grande utilité, comme aliment et comme remède, particulièrement vers la fin de la maladie ; et pour la même raison des Gélées légères de Corne de Cerf, et de la panade, sont bonnes, en y ajoutant un peu de Vin et de jus d'Orange ou de Limon.

Il est remarquable que le malade n'est jamais plus à son aise, que lorsqu'il est dans une sueur douce et aisée ; car elle emporte aussi-tôt l'augmentation de la chaleur, l'embarras, *etc.*

mais il ne faut jamais exciter des sueurs considérables, beaucoup moins les accompagner de Médicamens forts et chauds, de *Sels*, *d'Esprits Volatils Alkalins*, etc. spécialement au commencement ou dans les progrès de la Fièvre : car ils épuisent trop tôt le fluide Vital, et sont suivis d'un grand abattement d'esprit, de tremblemens, de tressaillement des tendons, et quelquefois finissent par des frissons, des sueurs froides pâteuses, par la *Syncope* ou une disposition au *Coma* : d'autres fois suivent des chaleurs et des rougeurs irrégulières et partiales, avec grande anxiété, agitation, délire, difficulté de respirer, un grand poids et oppression de poitrine, jusqu'à faire penser aux observateurs qui sont moins sur leurs gardes, qu'il peut y avoir de la *Peripneumonie*. Mais ici gardez-vous bien même de saigner, car vous trouverez le pouls très-petit et inégal, quoique prompt : non seulement la foiblesse et la fluctuation du pouls sont des contr'indications de la Saignée, mais encore le même remède est contr'indiqué par l'Urine pâle, aqueuse et limpide qui accompagne communément cette maladie. Ces Symptomes dénotent que le poids, l'*anxiété*

et l'oppression de la poitrine viennent d'un *Orgasme* nerveux, et non d'une obstruction ou d'une inflammation Péripneumonique : la respiration, en ce cas, quoique dense et pénible, n'est pas chaude ; c'est une espèce de respiration de soupirs et de sanglots : bien des fois il n'y a aucune sorte de toux qui accompagne ; ainsi cette gêne vient réellement de quelque degré de *Spasme* des Esprits Vitaux, non d'inflammation, ce qui est très-manifeste dans les *Paroxismes Hystériques*.

Ici donc l'indication est pour les remèdes nerveux cordiaux, et les vésicatoires aux cuisses, aux jambes et aux bras. Je me sers communément du *Bolus* et de la prise Saline qui suivent.

℞. *Pulv. Contrayerv. C. Gr.* XV.* *Croc. Anglic. Gr.* III. *Confect. Raleigh.* ℥j. *Syr. Croci q. s. m. f. Bolus.*

℞. *Sal. C. C.* ℈ß. *Succ. Limon* ʒiij. *Aq. Alexit. Simpl.* ℥jß. *m. peractâ effervescentiâ adde Sp. Lavend. c. Syr. Croci ana* ʒjß. *m. f. Haust.*

Voilà ce que j'ordonne, ou quelque

* Lorsqu'il survient de grand tremblement et soubresaults des tendons, j'emploie Mosch ℈ß. au lieu du *Pulv. Contrayerv. c.* avec un grand succès.

chose de semblable, à prendre chaque cinq, six ou huitième heure, avec un Julep tempéré cordial, l'*Esprit Volatil Aromat.* ou *Fétide*, peut se donner de tems en tems, dans du Vin léger, ou du petit Cidre, ou ce qui est mieux en bien des cas, dans de la Moutarde détrempée, qui n'est pas un remède à mépriser quoique de peu d'appareil, mais qu'on peut employer en particulier pour les pauvres. Il aiguillonne doucement les vaisseaux engourdis et ranime leur force oscillatoire ; il atténue les humeurs, et les délaye, et par le même moyen, il provoque des sueurs faciles et soulageantes, qui emportent aussi-tôt l'*Erethisme* pour me servir des termes des Anciens. Les liqueurs Salines, préparées comme ci-dessus, sont plus disposées à passer par les pores de la peau, que si elles étoient faites avec du Sel d'Absynhte, qui se porte plutôt aux passages de l'Urine. Lorsqu'après des expériences réitérées, je répons du succès de la liqueur décrite ci-dessus, et dans les cas d'Asthme, chacun peut aisément juger de son efficacité dans celui-ci.

Mais pour revenir à mon sujet, la difficulté de respirer, l'*anxiété* et l'oppression précèdent bien des fois l'é-

ruption miliaire, qui souvent paroît le septième, neuvième ou onzième jour de cette Fièvre, et quelquefois plus tard: en effet une grande *anxiété* et oppression de poitrine, précède toujours toute sorte d'éruptions Pustulaires dans les Fièvres de cette espèce. Chacun peut voir combien la Saignée seroit mal placée, et peu convenable, dans une semblable occasion, où l'on doit prendre tout le soin possible de ne pas retarder l'opération de la nature dans ce point-ci, qui est souvent entièrement critique; au contraire il faut l'aider par des cordiaux légers et qui passent facilement, par des délayans propres, et autres choses semblables; on y joindra quelquefois un peu de *Theriaca Andromachi*, ou *Elixir Asthmaticum*, qui, non-seulement tend à calmer le *mal-aise* universel dont on se plaint, mais aussi qui seconde efficacement la *Diaphorèse*, ou une douce transpiration, ou même des sueurs légères, moyennant lesquelles les éruptions miliaires avancent librement et aisément.

Mais quelqu'avantageuses que soient communément les Sueurs, celles qui sont trop considérables ne le sont que rarement ou jamais, quoique même

accompagnées de beaucoup d'éruptions ; car j'ai vu deux ou trois reprises de pustules miliaires se succéder l'une à l'autre, et de grandes et longues Sueurs, sans le moindre soulagement des malades ; elles leur sont au contraire d'un grand préjudice, les réduisant à une foiblesse extrême. Dans le vrai ces fortes Sueurs sont bien plus communément symptomatiques que critiques, et l'éruption qui suit est simplement symptome d'un autre symptome; car les glandes miliaires de la peau paroissent enflées, et ressemblent à l'état où on les trouve dans les personnes Galeuses, après des Sueurs trop considérables, et même dans la meilleure santé.

Dans ces Sueurs considérables et colliquatives, j'ai souvent donné un peu de bon Vin rouge, (trempé s'il étoit nécessaire) avec la plus grande utilité : modérant la sueur dans l'instant, fortifiant le malade, et secondant aussi l'éruption des pustules miliaires, si elles viennent à paroître. *Celse* conseille *vinum austerum meraculum in morbo Cardiaco* *, que je pense avoir été une espèce de Fièvre nerveuse avec

* Lib. III. Cap. 19.

des sueurs colliquatives vers le déclin de la Fièvre. Lorsque les Sueurs sont abondantes, et affoiblissent, je donne plus volontiers une petite dose de Teinture de Quinquina avec du Safran et de la Serpentaire, que je décrirai ci-après, interposant de tems en tems une dose de Rhubarbe, pour emporter la *Saburre* corrompue dans les premières voies, *elle rend en même tems les Rémissions* ou *Intermissions*, qui arrivent souvent dans le déclin des Fièvres nerveuses, plus distinctes et plus manifestes, et donnent plus de commodité pour faire usage des préparations de Quinquina. Je le donne généralement, vers ce tems-là, dans des boissons Salines faites avec du Sel d'Absynthe et du jus de Limon, qui le rendent bien plus efficace. Je suis persuadé que cette méthode abrège ces Fièvres, même celles qui sont accompagnées d'éruptions miliaires, qui durent un tems infini, et sont souvent suivies de dangereuses rechûtes. J'ai vu plus d'une fois les malades succomber à cette Fièvre après avoir été tenus dans les Sueurs pendant cinq ou six semaines tout de suite, et après avoir passé par trois ou quatre reprises successives d'éruptions miliaires, (comme on les

appeloit) fondant et nageant dans leurs Sueurs pendant tout ce tems, et leur lit pourrissant sous eux.

Quoiqu'une Diarrhée modérée soit souvent d'une utilité manifeste vers la fin de cette Fièvre, si les Selles sont crues, claires et colliquatives, il s'en faut de beaucoup qu'elles soient bonnes, car elles abattent prodigieusement le malade : lorsqu'elles sont livides et comme de couleur de plomb, quoiqu'ayant de la consistence, c'est un signe dangereux.

Il n'y a point d'évacuation qui promette un succès plus heureux, qu'une Salivation libre, sans Aphthe, lorsqu'elle vient avec une douce moiteur de la peau. Je ne désespère jamais de mon malade, quelque foible et stupide qu'il puisse paroître : en effet la surdité à la fin de la maladie, fait souvent paroître le malade beaucoup moins sensible qu'il ne l'est en effet ; ce n'est pas qu'il n'y en ait quelques-uns qui, dans ces circonstances, échapant au tombeau, dégénèrent en stupides et hébêtés.

Après chacune de ces évacuations abondantes, une nourriture fortifiante et délayante est absolument nécessaire pour relever les esprits, réparer la

perte des sucs qui se dissipent journellement, et rendre meilleurs ceux qui restent ; et, si le malade est trop pesant et trop stupide, il faut souvent l'y pousser de force ; car elle est tout aussi nécessaire que les remèdes.

Rarement nous avons quelque chose de pleinement critique dans cette Fièvre ; dans plusieurs cas le tems seul paroît les emporter. L'Urine est à peine cuite, mais crue, pâle et claire, pendant tout le cours de la maladie, et souvent même beaucoup trop abondante. Il est vrai que quelquefois, après les redoublemens, ou pendant les Sueurs, elle est colorée, mais sans sédiment, en petite quantité et communément comme si elle étoit grasse.

Il me semble évident qu'une des causes conjointes de la Fièvre lente nerveuse, est le trop grand épaississement des Sucs Lymphatiques et trop exaltés du corps, et je conçois que, comme le *Serum*, quand une fois il est coagulé par la chaleur fiévreuse, ne se résout jamais en un fluide propre aux usages de l'économie animale, mais se tourne en une pourriture acrimonieuse ; de même la Lymphe collée et croupissante se corrompt par de-

grés, et devient un *Ichor* putride qu'il faut faire sortir du corps par les issues ordinaires, ou lui procurer un écoulement artificiel. Quoique les pores de la peau et les conduits salivaires passent généralement par les voies les plus avantageuses ; cependant souvent il en sort une partie par les Intestins et le conduit de l'Urine. Maintenant, quoique ces évacuations soient souvent abondantes, on a trouvé par expérience, qu'il ne faut pas les supprimer trop vîte, autrement on cause un transport dangereux de la matière morbifique sur les parties vitales ; en arrêtant tout d'un coup la Sueur, il s'ensuit très-communément des frissons convulsifs, un *Malêtre*, une oppression de poitrine, une *Syncope*, *etc.* de même que les *Nausées*, le mal d'Estomach, la Colique et le délire sont les effets communs des puissans Astringens donnés prématurément, on ne doit pas non plus, en ce cas-ci, sécher trop vîte les Vésicatoires ; plus ils déchargent, et mieux vont les choses ; et même, si quelquefois ils écorchent, communément ce n'est pas un Symptome défavorable : car, quoique cela dénote l'Acrimonie des humeurs qui coulent ; c'est aussi une

preuve que la nature a assez de force pour les chasser. Ainsi quand les premiers Vésicatoires commencent à guérir, il en faut appliquer de nouveaux à d'autres endroits; car ce n'est pas seulement pour le *Stimulus* qu'ils sont utiles, mais encore à cause de l'écoulement qu'ils produisent. Les larges pustules enflammées, qui sortent souvent pendant ou après le fort de la Fièvre, qui s'ulcèrent et rendent beaucoup, sont une espèce de Vésicatoires naturels qui procurent l'issue à l'*Ichor* putride corrosif, et indiquent suffisamment comment il faut aider la nature.

Après tout, quand quelqu'une de ces évacuations est immodérée, on peut prudemment la diminuer, mais non la faire rentrer, et par conséquent un air froid, des linges froids, des liqueurs froides, un régime froid, sont très-impropres. Il est aussi imprudent de fatiguer continuellement son Malade par des cordiaux chauds, des Sels Volatils Alkalins, un air chaud, pour exciter la Sueur, et l'entretenir, c'est réellement le faire fondre, et non le rétablir. A l'égard du grand nombre et de la répétition des éruptions de boutons miliaires blancs et rouges,

non-seulement ils montrent la quantité de la Maladie, (suivant notre façon de parler) mais bien souvent aussi les fausses démarches du Médecin. Nous en trouvons-nous mieux de faire sortir un grand nombre de grains de petite Vérole par un régime chaud? Et cependant cette dernière maladie le demanderoit bien plutôt que la première pour une évacuation pleinement critique. Or j'en appelle aux Médecins expérimentés, s'ils ont jamais vu de grandes et d'abondantes Sueurs, être d'aucune utilité dans la petite Vérole et la Rougeole: pour moi je suis sûr que je les ai trouvés bien des fois d'un très-grand préjudice.

J'ai été un peu long sur ce Chapitre, parce que je suis pleinement persuadé, que la méthode commune de traiter les Fièvres miliaires avec des remèdes et un régime chaud, et qui provoquent la Sueur, ont été la ruine d'un millier de malades. En un mot soit dans les Fièvres miliaires soit dans les Lentes Nerveuses sans éruption, la seule fin de la Médecine doit être d'assister la nature dans ses opérations, et de la soutenir, mais d'une façon qui puisse quadrer avec les lois générales de l'économie animale; en excitant par l'art les évacua-

tions, quand la nature les refuse, ou en les diminuant quand elles sont abondantes et désordonnées ; prenant soin en même-tems de ne jamais déranger dans une maladie particulière, certaines crises qui, par de justes observations, et une longue expérience, ont été trouvées régulières, constantes et salutaires, mais de les favoriser toujours. Ainsi, par exemple, dans la Fièvre dont nous parlons, quand la Diarrhée est trop abondante, on peut bien la diminuer par un Opiate cordial et modéré, comme la *Theriaca Andromachi* ou autre semblable, qui en appaisant l'irritation, et ouvrant les pores pour la transpiration, modère l'écoulement ; car des Sueurs benignes, faciles et modérées, ont toujours été trouvées avantageuses. En les arrêtant tout d'un coup par de forts astringens, c'est renverser l'opération de la nature, car leur effet est d'arrêter et les Selles et les Sueurs. Mais si quelqu'un veut être informé plus pleinement de la méthode de traiter les Fièvres lentes nerveuses, il peut consulter le judicieux traité que M. Richard Mannigham a publié dernièrement sur les *Fébricules*, *etc.*

CHAPITRE VIII.

De la Fièvre Putride, Maligne Pétéchiale.

EXAMINONS maintenant les Fièvres Putrides, Malignes ou Pestilentielles Pétéchiales, et ensuite nous essayerons de donner quelques indications pour la méthode de les traiter.

Les Fièvres les plus Putrides, Malignes, et même Pétéchiales, ne viennent souvent que de l'acrimonie précédente du Sang, agitée par la Fièvre qui survient; mais généralement les Pestilentielles et Pétéchiales, ont leur origine de la contagion; et peuvent par conséquent affecter des personnes de toutes constitutions, ce qui d'ordinaire produit une grande diversité dans les Symptomes. Car, comme la contagion reçue une fois dans le corps agit à peu près de la même manière que l'acrimonie, elle produit des effets bien différens, lorsqu'elle attaque une constitution forte et vigoureuse, et un Sang riche et nourri, ou lorsqu'elle tombe sur un tempérament foible et lâche, un Sang pauvre et chétif, et une constitu-

tion détachée et mal jointe de ses globules; et dans l'un et l'autre de ces états, lorsqu'elle rencontre la masse des humeurs pleine d'acrimonie.

En général cependant ces Fièvres attaquent avec bien plus de violence, que les Lentes Nerveuses; les frissons, s'il y en a, sont plus forts (et quelquefois ils le sont extrêmement) les chaleurs plus rudes, et permanentes, quoiqu'au commencement soudaines, passagères, et remittentes; le pouls plus tendu et plus dur, mais d'abord prompt et petit, quoique quelquefois lent et en apparence réglé pour un tems, mais ensuite flottant et inégal. Le mal de tête, les vertiges, la nausée et les vomissemens sont beaucoup plus considérables, même dès le commencement. Quelquefois on sent une forte douleur fixe dans les deux tempes, ou sur les deux sourcils, fréquemment au fond de l'orbite des yeux. Les yeux paroissent toujours chargés, pesants, jaunes, et assez souvent un peu enflammés. Le corps du malade semble enflé, et d'une couleur plus morte que de coutume: communément les artères des tempes battent violemment, et l'on est fort incommodé d'un *Tinnitus aurium*: fréquemment aussi on sent une forte

forte vibration à l'artère Carotide, dans le progrès de la Fièvre, quoiqu'au poignet le pouls soit petit, et même lent : c'est un signe certain d'un délire prochain, et généralement ce Symptome vient de quelque obstruction considérable dans le Cerveau.

L'accablement des esprits, les foiblesses, les défaillances sont souvent très-grandes et subites, quoiqu'il n'y ait pas d'évacuations désordonnées; et cela quoique le pouls paroisse passablement fort. La respiration est pour l'ordinaire pénible, et interrompue par une sorte de soupirs ou sanglots, et l'haleine est chaude et offensive.

Il y a peu, ou il n'y a point de ces Fièvres, qui ne soient accompagnées d'une espèce de *Lumbago*, ou douleur dans le dos et les reins; on sent toujours une lassitude universelle, et du mal dans tout le corps, et souvent de grandes douleurs dans les membres : quelquefois les malades sentent au creux de l'Estomac une grande chaleur avec un poids pénible, et des vomissemens perpétuels d'une Bile d'un verd de Poireau ou noire, et des hocquets très-incommodes; la matière que l'on rend est souvent d'une mauvaise odeur.

La langue, quoique seulement blan-

che au commencement, devient chaque jour plus noire et plus sèche; quelquefois d'un luisant livide, avec une sorte d'ampoules, obscure dessus, quelquefois excessivement noire, et continue ainsi plusieurs jours de suite; souvent cette teinture ne s'en va pas même plusieurs jours après une crise favorable: au fort de la maladie elle devient généralement très-sèche, roide et noire, ou de la couleur d'une grenade foncée, de-là suit la parole mal articulée, et à peine intelligible.

La soif, à mesure que la Fièvre augmente, est communément très-grande, quelquefois inextinguible; cependant aucun breuvage ne plaît, mais ils semblent tous amers et fades; d'autres fois cependant on est étonné de voir que le malade ne se plaint point de la soif, quoique la bouche et la langue soient extrêmement sales et sèches; c'est toujours un dangereux Symptome, et qui finit par la Phrénésie ou le *Coma*. Les lèvres et les dents, spécialement au fort du mal, sont couvertes d'une ordure noire et tenacé.

Lors de l'assaut de la Fièvre, l'Urine est souvent crue, pâle et sans force, mais elle prend couleur ensuite et ressemble à de la lessive chargée; ou elle

est de couleur de citron, teinte d'un peu de sang; elle est sans le moindre sédiment, même sans nubecule, et continue ainsi plusieurs jours de suite: elle devient par degrés plus foncée, comme de la forte Bière bien colorée, lorsqu'elle est éventée, et a une odeur puante et nuisible.

J'ai souvent vu l'Urine, dans les Fièvres Pétéchiales, presque noire, et puante; particulièrement celle d'un M. *Shirlei*, Chirurgien de Marine, étoit presque toute noire, avec un sédiment comme de la Suie: il avoit beaucoup de taches noires, *Vibices*, la Dysenterie sanguine, et une Phrénésie avec *Coma*: il mourut le troisième jour.

Les selles, spécialement vers le fort ou le déclin de la Fièvre, sont la plûpart d'une puanteur insupportable, vertes, livides ou noires, souvent avec de fortes tranchées, et du Sang. Quand elles sont plus jaunâtres, ou brunes, il y a moins de danger; mais il est des plus grands, lorsqu'elles sortent sans qu'on le sente, de quelque couleur qu'elles soient. C'est de même un mauvais Symptome lorsqu'après des selles abondantes, le ventre continue à être dur, enflé et tendu; car c'est généralement la suite d'une inflammation,

ou mortification des Intestins. Une Diarrhée modérée fait souvent beaucoup de bien, et quelquefois il semble que ce soit l'unique voie que la nature prenne pour expulser la matière morbifique.

Si l'on voit paroître des taches noires, livides, brunes ou vertes, il est hors de doute qu'il y a Malignité; cependant plus les taches sont fleuries, moins il y a à craindre; c'est un bon signe quand les *Petechiæ* noires ou violettes deviennent d'une couleur brillante; de grandes taches noires ou livides, sont presque toujours accompagnées de fortes Hémorrhagies. De petites taches d'un brun obscur, comme de taches de rousseur, ne sont guères moins dangereuses que les livides et noires, quoique le flux du Sang les accompagne rarement; il vient souvent en même tems des sueurs excessivement abondantes, froides et pâteuses, qui font disparoître aussi-tôt ces petites taches, quoique sans avantage pour le malade. L'éruption des *Petechiæ* est incertaine, quelquefois elles paroissent le quatrième ou le cinquième jour, d'autres fois ce n'est que le onze, et même plus tard. Les *Vibices* ou grandes marques livides

d'un verd brun, ne paroissent rarement que vers le Période fatal. Nous rencontrons encore assez souvent dans les Fièvres malignes une effloressence, comme la Rougeole, mais d'une couleur plus sombre et plombée, qui rend la peau, principalement la poitrine, comme marbrée et bigarrée : c'est en général un mauvais Symptome, et je l'ai souvent vu suivi de conséquences funestes.

Souvent, vers le onze ou quatorzième jour, les *Petechiæ* disparoissent, à l'arrivée d'une grande Sueur, et il sort un grand nombre de petites Pustules miliaires blanches: je les ai rarement vu suivies de quelqu'avantage considérable ; mais si c'est une Gale rouge, démangeante et cuisante, communément elle soulage beaucoup le Malade ; de même que de grandes Cloches écorchées et pleines d'eau, qui viennent quelquefois au dos, à la poitrine, aux épaules, *etc.*

Pareillement la Gale qui vient aux lèvres et au nez, est certainement un Symptome salutaire, et plus elle est chaude et enflammée, meilleure elle est. Mais les *Aphtes* d'un brun obscur ont une suite bien plus incertaine et dangereuse : celles qui sont excessivement

blanches et epaisses comme du lard, ne promettent rien de bon ; elles sont bientôt suivies d'une grande difficulté d'avaler, de douleurs et d'ulcères au gosier, à l'*OEsophage*, *ect.* avec un *Hocquet* qui ne cesse point : toutes les premières voies en sont enfin affectées, une Dysenterie de Sang survient, suivie de la *Sphacélation* des Intestins ; comme il est évident par les selles noires, pleines de Sang et de *Sanie*, d'une odeur et d'une infection horribles.

On voit souvent vers la fin de la Fièvre des *Vibices*, ou de grandes marques noires et bleues, comme des meurtrissures, et lorsqu'elles sont accompagnées de lividité et de froid aux extrêmités, elles sont des signes certains d'une mort prochaine : j'ai vu ces marques noires gagner presque jusqu'au coude, et les mains froides comme la mort, un jour ou deux avant que le malade expirât. J'ai vu, il y a peu d'années un exemple remarquable de ceci dans la personne d'une Madame *Hopkins*, près de laquelle je fus appelé le septième jour de sa maladie. Elle étoit stupide avec un peu de délire, soupirant continuellement, comme si elle eût été à l'extrêmité, et se plaignant d'un poids et d'une oppression

extrême sur le Cœur. Elle avoit le pouls prompt, petit, tremblant et inégal, la respiration courte, coupée et pénible ; elle n'avoit dormi en aucune façon depuis long-tems, et étoit pourtant toute assoupie ; elle n'avoit pas une grande chaleur, quoiqu'elle eût une soif insatiable : sa langue n'étoit pas trop sèche, mais noirâtre ; elle avoit mal à la gorge et avaloit avoit difficulté : ses yeux étoient brillans, fixes et enflammés. Le huitième jour, elle eut une Sueur excessive, sa langue devint toute noire ou plutôt livide et très-sèche : le soir, les *règles* vinrent immodérément. Elle étoit nourrisse, et c'étoit la première fois qu'elles paroissoient depuis qu'elle étoit relevée : les sueurs continuèrent, et sentoient fort mauvais. Le neuf, on découvrit des *Vibices*, ou larges taches noires, en plusieurs endroits de son corps, une en particulier au bout du nez, et l'autre à l'entrée des deux narines, qui devinrent toutes noires, comme firent deux autres grandes marques à chacune des joues, de la largeur à peu près d'un écu. Le dix, les règles cessèrent; elle alla beaucoup du ventre qui devint enflé : ses mains devinrent noires et froides comme marbre : l'Urine et les selles couloient inv-

lontairement ; elle étoit totalement insensible jusqu'au onzième jour qu'elle mourut. Elle rendoit une odeur insupportable au moins quarante heures avant sa mort, quoiqu'on eût tout le soin possible de la tenir propre.

Je n'ignore pas que le nom de *Malignes* qu'on applique à ces Fièvres, est tombé depuis ces dernières années dans un grand discrédit, et que probablement on s'en est souvent servi pour couvrir l'ignorance ou pour exalter une cure. Mais il y a un fondement réel et naturel à une telle nomination, ou du moins pour quelque mot qui puisse distinguer la maladie que je viens de décrire, d'avec la Fièvre inflammatoire ordinaire : en effet le terme de *Fièvre inflammatoire*, suppose qu'il y a d'autres espèces de Fièvres. Il peut être indifférent qu'on l'appelle, Putride, Maligne ou Pestilentielle. Quand il y a des *Petechiæ*, tout le monde la nomme pourprée ou Pétéchiale, et si elle vient de contagion, contagieuse. Je ne veux disputer avec personne sur les mots, mais il est nécessaire que nous en ayons pour nous communiquer nos idées, et lorsqu'ils sont bien définis, on n'a pas beaucoup de raison de chicaner dessus.

J'ai toute la vénération possible pour

la mémoire du grand *Sydenham* ; et cependant je puis dire que s'il n'eût pas traité toutes ces Fièvres, la Peste même comme purement inflammatoire, sa pratique auroit été plus universellement juste et imitable, étant extrêmement bien adaptée à celles qui dépendent d'un *Lentor* inflammatoire. Mais surement il n'est pas toujours à suivre, même dans la petite Vérole, qu'il a en général admirablement bien décrite et très-judicieusement traitée. Il y a, sans aucun doute, des Fièvres qui demandent quelque chose de plus que la lancette, de la petite bière et une purgation. La Fièvre Lente Nerveuse doit-elle être ainsi traitée? Est-ce ainsi qu'il faut se conduire dans certaines petites Véroles, Fièvres Pétéchiales, Miliaires, *etc* ? J'en appelle à tous les Praticiens expérimentés et raisonnables. Mais honneur à qui l'honneur est dû : c'est avec raison qu'il a combattu et rejetté le régime chaud, tout de sueurs et de feu, que l'on pratiquoit alors communément dans toutes sortes de Fièvres, et qu'il a introduit des évacuations propres et un régime tempéré, rafraichissant et délayant : méthode très-certainement convenable, dans toutes les Fièvres

inflammatoires et ardentes. Cependant de simples évacuations et des délayans froids aqueux, ne conviennent pas indifféremment à toutes sortes de constitutions et de Fièvres. On pousse quelquefois la méthode opposée trop loin ; et une maxime favorite peut porter les uns à éteindre presque la chaleur naturelle, et les autres à mettre le feu à la maison, de peur qu'il n'y reste quelques *Miasmes* destructeurs.

Si la Fièvre est un effort de la nature pour chasser la matière destructive et morbifique, comme très-certainement c'en est un, il est sûr qu'il n'est pas toujours à propos de l'arrêter. Un accès de chaleur dans les Fièvres tierces, en atténuant l'épaississement des humeurs et écartant les obstructions des extrémités des Artères capillaires, termine le Paroxisme. Souvent une Saignée et une purgation donnée mal-à-propos, le prolongent beaucoup, et le rendent anomale et dangereux. Quand la contagion de la petite Vérole est reçue dans le Sang, elle produit une Fièvre, qui dans les espèces plus douces, finit par une éruption complette, et alors se termine heureusement ; la Fièvre, ou l'effort de la nature, poussant au dehors la matière morbifique. Mais bien souvent,

à cause des évacuations abondantes, d'une crainte immodérée, de l'abattement des esprits, ou d'un mauvais régime, elle n'a pas la vigueur nécessaire pour chasser le mal par une bonne crise; mais les Pustules sont pâles, maigres, sans force et demeurent crues sans venir à une juste maturation. Et c'est souvent le cas dans les autres Fièvres éruptives, et même dans la Peste.

Ainsi le raison qu'on peut avoir de saigner au commencement de ces Fièvres, c'est pour empêcher que la Fièvre ne devienne trop forte, et ne produise une inflammation dans le Cerveau, les Poumons ou autres parties vitales; la trop grande plénitude d'un Sang riche et dense, mu avec violence et échauffé, étant très-propre à causer ce Symptome. D'ailleurs il n'y a aucune indication pour saigner dans les maladies contagieuses, en tant qu'elles viennent simplement de contagion; parce que la contagion est intimément mêlée avec les humeurs, et en tirant une petite quantité de Sang, vous diminuez bien peu la masse de la contagion, qui doit avoir son effet, suivant son degré et indépendamment de la Saignée. Nous trouvons par l'expérience de l'inoculation que la plus petite quantité de la matière Véro-

lique, introduite dans le Sang, produit la petite Vérole: et nous voyons la même chose en d'autres cas, comme la morsure de la vipère ou d'un chien enragé, et nous remarquerons que cette dernière est généralement trouvée plus mauvaise, lorsque la plaie est petite, que quand elle est grande et déchirée, parce que celle-ci procure au venin une issue plus libre.

Quand on a bien mêlé un Ferment avec une liqueur, pour la faire fermenter, on ne peut empêcher la fermentation, en tirant une partie de cette liqueur, parce que chaque partie de la liqueur, lorsqu'elle est en fermentation, devient elle-même Ferment; de même la contagion reçue dans le Sang, agit de tous côtés, sur chacune de ses parties. Il est vrai qu'en le rafraichissant et y mêlant des acides, *etc.* on peut modérer la fermentation; et lorsqu'elle est trop violente, on peut prévenir la rupture des Vaisseaux, (s'ils sont trop pleins et trop bouchés) en donnant de la liberté au Sang: ainsi, dans les Fièvres contagieuses, en tirant du Sang, vous en pouvez diminuer la quantité, prévenir la trop grande tension, l'inflammation et le déchirement des Vaisseaux, et affoiblir la chaleur, qui autrement peut

beaucoup augmenter la force de la contagion, et tourner toute la masse des humeurs en une colle inflammatoire. Mais, pour suivre la comparaison, si vous rafraichissez trop une liqueur qui fermente, et si vous arrêtez prématurément la fermentation, vous la rendrez toute éventée et gluante, et elle ne se purifiera jamais elle-même par une *despumation* propre pour en faire devenir une liqueur bonne et vineuse. Ainsi, lorsque la contagion est reçue, si vous affoiblissez trop le pouvoir de la nature, en saignant, *etc.* et si vous empêchez son opération, ou la *despumation*, comme parle Sydenham, des humeurs vitiées, vous concentrerez le mal, qui tournera toute la masse du Sang en *Ichor* putride ou sanie. Cependant comme la Saignée peut diminuer la Fièvre, quoiqu'elle n'éteigne pas le feu contagieux, elle est très-propre, lorsqu'il y a abondance de Sang. Mais l'infection aura toujours son effet; et j'ai vu des petites Véroles aussi remplies de boutons, et aussi mauvaises, après une Saignée copieuse, que d'autres où elle avoit été omise. De plus, il est certain que la Peste, qui est à la tête des Fièvres contagieuses, supporte rarement la Saignée, au moins à un certain degré, comme

il paroît par les meilleures autorités.

Mais finissons ce chapitre par une courte méthode de la manière de traiter l'espèce de Fièvres dont il est ici particulièrement question. Je remarquerai, en premier lieu, que, quoique les Fièvre malignes et pestilentielles, à leur premier abord, affaissent beaucoup les esprits, et causent une foiblesse soudaine et surprenante, spécialement quand elles naissent de contagion; cependant la Saignée, en quelques degrés, est très-communément requise (même nécessaire dans les tempéramens forts et Pléthoriques) non-seulement pour diminuer la masse que les organes ont à mouvoir et donner un jeu libre aux Oscillations des Vaisseaux, mais encore pour prévenir les obstructions inflammatoires qui peuvent se former au commencement, et pareillement pour modérer le frottement et la chaleur, qui souvent sont très-considérables le premier jour de la maladie, et qui exaltent de plus en plus les sels et les souffres du Sang, augmentent l'acrimonie et l'état putride des humeurs, et favorisent beaucoup l'action de la matière morbifique. Ainsi, quand il y a indication pour la Saignée, il faut la faire le plutôt qu'il est possible. Un pouls vîte et ten-

du, une violente chaleur, une grande difficulté de respirer, la palpitation du Cœur, une forte douleur à la Tête et au Dos, le demandent évidemment. Mais il faut bien observer que, quoique le frisson précède la chaleur et que l'oppression de Poitrine soit fort considérable ; cependant il faut alors tirer bien moins de Sang, que dans la vraie Péripneumonie, qui souvent fait son invasion de la même manière ; mais la foiblesse soudaine et le grand abattement d'esprits, le tremblement des mains, la pâleur et la crudité de l'Urine ; joignez-y l'absence de la toux, la respiration chaude, qui accompagnent les vraies Fièvres Péripneumoniques, distinguent assez l'une de l'autre. Outre cela, on est moins sujet à s'y méprendre, quand les Fièvres putrides, pestilentielles ou pétéchiales sont communes, et la constitution de l'air disposée à les produire. En tout cas le Sang tiré, en fait bientôt voir la différence : dans les Fièvres malignes, il est d'une contexture plus lâche et d'une consistence plus molle (quoiqu'il puisse paroître bien fleuri) que dans les Pleurésies ou les Péripneumonies, dans lesquelles, quoiqu'il puisse paroître à la première Saignée, brillant, et sans être couvert

d'une pellicule dure et blanche, spécialement s'il tombe goutte à goutte du bras, et ne sort pas à plein ruisseau ; cependant, lorsqu'il est réfroidi, il se tourne en un *crassamentum* ferme et dense. Lorsque vous le trouvez tout différent, agissez avec précaution, et ne soyez point prodigue de ce fluide vital.

Maintenant quoiqu'il puisse être nécessaire de Saigner les tempéramens forts et robustes, au commencement des Fièvres contagieuses, nous devons cependant faire l'attention la plus soigneuse à la nature de la Fièvre, qui en tant qu'elle vient de contagion, semble affecter non-seulement le Sang, mais principalement aussi les esprits animaux : je pense que la moiteur soudaine, des foiblesses, les tremblemens, le grand abattement d'esprit, qui saisissent au moment de l'attaque, le montrent évidemment. Il y a eu des Pestes où quelques personnes sont tombées mortes, en un clin d'œil, sans aucune Fièvre, ou autre indisposition précédente. Il est impossible de rendre raison de l'opération immédiate de la morsure du Serpent à sonnetes qui tue souvent en moins d'une minute ou deux, par toute autre supposition ; non plus que du soudain et surprenant effet de quel-

ques odeurs, sur certaines personnes, qui jettent, presque dans un instant, toute la machine animale dans la plus grande confusion, et même dans des convulsions. Les effets aujourd'hui bien connus des coups des écoulemens électriques, semblent non-seulement confirmer cette notion, mais aussi montrer la manière analogue dont cela s'opère. Ceux qui veulent en voir davantage sur ce sujet, peuvent lire l'illustre Docteur Mead, dans l'introduction de la troisième édition de son Essai sur les Poisons.

Mais les nerfs et les esprits animaux étant affectés par les *Miasmes* contagieux n'animent plus suffisamment, ni régulièrement les fibres musculaires, et les vaisseaux; de-là vient une grande débilité et une vibration trop foible dans le système des vaisseaux, et par cette raison le Sang, en quelques endroits, tombe en des concrétions grommeleuses, et dans d'autres il est entièrement dissous. Le Cœur et ses oreillettes se trouvent extrêmement tendus par des grumeaux de Sang dans ceux qui meurent de la Peste, le Sang reculant vers le Cœur qui n'a pas assez de force pour le repousser; mais dans les autres vaisseaux, le Sang paroît entièrement clair et dissous; de sorte que souvent *quá*

datâ portâ ruit: Timoni * et d'autres observent qu'il est très-difficile de l'étancher aux ouvertures faites par la Saignée et les Vésicatoires. J'ai aussi observé cela plusieurs fois dans les Fièvres Pétéchiales et Pestilentielles.

De la disposition particulière des filamens nerveux, et de celle des parties les plus subtiles et exaltées du fluide animal, qui sont si différentes en diverses personnes, naît cette diversité étonnante d'affections produites par une même cause. L'odeur d'une herbe, d'une fleur, du Musc, qui fait du plaisir à mille personnes, en fait tomber quelques-unes en pamoison. Le coup des écoulemens électriques affectent différentes personnes en différentes manières, au moins en différens degrés : et cela probablement à cause non-seulement de la différente constitution des esprits animaux, mais encore de la différente tension, de la force, *etc.* des petites fibres nerveuses: de même que les cordes d'un instrument de Musique d'une différente longueur et de tension différente, sont différemment affectées d'un même coup d'archet. C'est à cette disposition particulière des nerfs et des Esprits animaux qu'il faut peut-être attribuer la raison

* Voy. Transact. Philosoph. No. 364.

pour laquelle il y en a qui sont réellement infectés de la Peste, de la petite Vérole, *etc.* et d'autres qui ne le sont jamais, quoiqu'ils soient environnés d'une multitude de gens attaqués de ces Maladies.

Mais, de quelque façon que cela soit, certainement la contagion affoiblit la force des solides, et tend à dissoudre le Sang; ainsi, quand nous avons quelque soupçon que la Fièvre naît de contagion, nous devons être réservés et sur nos gardes, pour tirer du Sang, quand même les Symptomes seroient violens au commencement, et sembleroient demander que l'on en tirât une assez grande quantité. Dans les Pleuro-péripneumonies et Péripneumonies, je n'ai que trop souvent eu le chagrin de voir de malheureuses méprises sur cette matière, particulièrement dans les années 1740, 1741 et 1745: c'est pourquoi, bien que la première Saignée puisse être convenable, une seconde peut ne pas l'être, mais pernicieuse; le premier Sang paroît fréquemment fleuri, celui qui est tiré vingt-quatre heures après, communément est livide, noir et clair, et le tiers en est dissous et en Sanie. Tel est fréquemment le cas dans les Fièvres

Malignes Pétéchiales : j'ai plusieurs fois observé la constitution du Sang tellement brisée, qu'il déposoit au fond une poudre noire comme de la Suie, ce qui étoit fluide étant ou une pourritude livide, ou une espèce de gelée d'un verd noirâtre extrêmement molle. Outre cela, le pouls, dans ce cas-là, tombe souvent très-fort après la seconde Saignée, et même quelquefois après la première : et cela je l'ai remarqué plus d'une fois avec peine et surprise, lors même que je pensois avoir des indications suffisantes par le pouls, *etc.* pour ordonner une seconde Saignée. Tant il est nécessaire par conséquent de faire l'attention convenable à une Fièvre épidémique.

Presqu'aucune Fièvre contagieuse n'attaque personne, sans lui causer du mal à l'Estomac, et des vomissemens. Comme les Miasmes morbifiques sont avalés avec la salive, *etc.* ne pourroient-ils pas, au moins en partie, être nettoyés et rejettés, en coopérant avec la nature, pour exciter le vomissement par lequel la Saburre bilieuse, âcre et putride, qui peut rester dans l'Estomac, est rejettée au-dehors; cette Saburre sans cela devenant de plus en plus corrompue, doit produire quantité de

mauvais Symptomes, et augmenter beaucoup la maladie primitive. De plus la nature s'efforce souvent en vain de se décharger par les vomissemens, sans le secours de l'art, et même sans les secours violens, comme l'Emétique, ou autre vomitif semblable: en général prendre quelque chose pour exciter le vomissement, cela le rend et plus aisé, et plus efficace, et même en ôtant les matières irritantes, cette méthode tend beaucoup à l'arrêter; mais je voudrois le faire par des voies douces, comme une infusion ou décoction d'*Ipécacuanha*, d'*Oxymel Stillitique*, avec une petite infusion de Fleurs de Camomille, ou semblable. Je n'approuve pas la méthode de faire vomir seulement avec de l'eau chaude, parce que l'on est souvent obligé d'en avaler une quantité immense, avant que l'envie de vomir vienne, ce qui quelquefois surcharge tellement l'Estomac, que sa force ne suffit pas au poids qu'on lui impose, et qu'il ne peut le rejetter, de sorte que plus l'on boit, moins il est capable de faire son office; et ainsi étant trop tendu il tombe totalement dans l'inaction, d'où il s'ensuit des effets terribles. En tout cas donc, si l'on ne vomit pas après avoir bu une pinte ou deux, il faut s'exciter à vomir avec

les doigts ou avec une plume, et se bien garder de ce déluge de boisson, que l'on n'employe que trop souvent très-mal-à-propos. Je pense en passant que cette observation que l'Estomac devient sans action, et ne peut rien rejetter, quand il est trop tendu, de même que la vessie urinaire, quand elle est trop pleine, montre que le vomissement ne vient pas uniquement de l'action du *Diaphragme* et des Muscles de l'Abdomen, comme M. Chirac et d'autres le supposent; car souvent leurs plus grands efforts ne font aucun effet sur un Estomac trop plein, ni sur la vessie : pour cette dernière, nous sommes obligés bien des fois de recourir à la sonde.

Si le vomissement continue, après que l'Estomac a été bien lavé, prenez un peu de Thériaque d'Andromaque dans une Mixture Stomacale appropriée, comme Sel d'Absynthe, Jus de Limons, Eau de Menthe, *etc.* ou servez-vous d'une Fomentation aromatique, ou plutôt d'un Cataplasme d'aromatique, avec de la Thériaque, ce qui bien des fois réussit, quand tout le reste ne fait rien.

Il faut décharger dans le commencement de ces Fièvres, non-seulement l'Estomac, mais tout le Canal Intes-

tinal; mais je suis sûr que la raison et l'expérience montrent la nécessité de le faire par une méthode douce et modérée; des Clystères avec du Miel et du Sel, des Laxatifs de Manne, de Crême de Tartre, de Sel Cathartique de Glauber, de Tamarins et de Rhubarbe: voilà ce que je conseillerois principalement, sinon uniquement. J'ai trop souvent vu les plus mauvais effets des Purgatifs âcres et violens. Hoffmann * se méfie même du Séné. Les Emétiques et *Eccoprotiques* doux, dont je viens de parler, ont cet autre avantage qu'ils peuvent se répéter et se donner de tems en tems, à mesure que la Saburre putride bilieuse coule dans les premières voies; moyennant cela, je ne crains jamais de provoquer une selle ou deux, quand elles sont indiquées, dans quelque tems de la Fièvre que ce soit, par un goût mauvais et amer dans la bouche, le mal d'Estomac, des *Eructations nidoreuses et fœtides*, ou par une trop grande constipation, l'enflure de l'Abdomen, des *Borborygmes*, des tranchées, *etc.*

Quoiqu'*Hippocrate* ** conseille en général de ne point purger les humeurs

* De Febribus Petechial. veris. Tom. IV.
** Aphor. 22. Sect. I. et Lib. de humoribus.

crues, au commencement d'une Maladie, avant qu'elles soient cuites; cependant il veut bien qu'on saigne au commencement, quand il y a une turgescence d'humeurs, et qu'elles font des efforts pour être déchargées; ainsi, le *Cholera Morbus* est un effort de la nature pour se débarrasser d'une Bile âcre surabondante. Lorsque les Fièvres Putrides Malignes d'Automne naissent d'une rédondance de Bile putrescente et *aduste*, comme les anciens l'appeloient, dans la région du Foie, de l'Estomac, *etc.* ce qui est très-souvent le cas, après qu'un Eté chaud a beaucoup augmenté, et exalté la bile, les huiles et les sels animanx; nous devons certainement commencer par ces Émétiques et ces *Cathartiques* dont j'ai fait mention.

Il est hors de doute que le principe bilieux ne prédomine trop dans toutes les Fièvres Putrides Malignes et Pétéchiales. La vesicule du Fiel, et les Pores Biliaires se trouvent toujours pleins d'une bile noire et verte dans ceux qui meurent de la Peste, aussi bien que l'Estomac, le *Duodenum*, *etc.* *; or si cette bile pourrie n'est pas chassée au dehors, elle se corrompt de plus en

* Traité de la Peste, etc. Paris 1744. 4°.

plus

plus, et cause beaucoup d'anxiétés, de mal d'Estomac, de douleurs, *etc.* et étant resorbée dans le Sang, elle cause des maux infinis, irrite extrêmement le genre nerveux, détruit la constitution du Sang, et change la Lymphe en un *Ichor* corrosif. Lors donc qu'il y a des Signes qui démontrent qu'elle abonde, on doit l'évacuer promptement, par les vomissemens, ou les selles, comme la nature l'indique. J'ai vu bien de fois avec le plus grand plaisir dans ces Fièvres Putrides, un changement merveilleux en bien, immédiatement après avoir vomi, ou après une selle ou deux; avant son usage le Malade sentoit une anxiété inexprimable, un poids sur la Poitrine, un mal continuel, des éructations et des Hocquets. La langue extrêmement chargée, le mal et pesanteur d'Estomac, le dégoût, l'amertume de la bouche, une haleine mauvaise et puante : les rots montrent l'état de l'Estomac; et les selles d'une odeur fœtide et insupportable, noires et bilieuses, la nécessité de cette évacuation. S'il y avoit quelque Poison dans l'Estomac ou les Boyaux, nous n'hésiterions pas un moment sur la nécessité de le faire sortir le plutôt qu'il seroit possible; or une Bile pourrie n'est guères moins pernicieuse qu'un Poison

actuel. Communément vers l'état de ces Fièvres, ou entre le septième et le quatorzième jour, la nature, de son propre mouvement, travaille à se délivrer elle-même de cet amas de Bile corrompue par les vomissemens, et plus fréquemment par le flux de ventre; et ses opérations réglées doivent toujours être secondées par l'Art: c'est pour m'accorder avec elle que généralement le huit ou le neuvième jour, je donne un laxatif doux, à moins que je ne trouve que quelques éruptions qui commencent à paroître, ou une sueur louable, me le défendent. Jusqu'à ce tems j'use rarement d'aucun purgatif, excepté d'un peu de Manne, de Crême de Tartre ou semblables; dès le commencement, (spécialement quand j'ai raison de croire que la Maladie vient plus de Contagion que d'aucune *Saburre* putride) ordonnant, quoiqu'il en soit, un lavement émollient laxatif, le second ou troisième jour, quand il y a lieu. Je répète de tems en tems ce laxatif, suivant que les Symptomes l'indiquent, et durant l'opération j'ai soin de soutenir mon Malade par des alimens, de breuvages et de remèdes propres et cordiaux. Par ce moyen j'empêche que cette matière putride, bilieu-

se, non seulement ne s'amasse et ne se corrompe davantage dans les premières voies, mais encore qu'elle ne soit *résorbée* dans le Sang. Je sollicite pareillement par ce moyen l'évacuation de la matière morbifique dans le canal intestinal, et de-là hors du corps. Je me suis très-bien trouvé pendant plusieurs années, de cette douce méthode de purger vers ces tems-là, dans ces sortes de Fièvres; mais je proteste contre les purgatifs composés d'Aloës, de Scammonée, de Coloquinte, qui, dans cet état du Sang putride, dissous, acrimonieux, sont des poisons et non des remèdes; et ceux qui les employent ont besoin d'avoir le cerveau purgé, si tant est qu'ils en aient un. En effet la nature, sans ces puissans stimulans, n'agit que trop elle-même assez souvent, et tombe dans de violentes Diarrhées, ou même Dysenteries, qui deviennent bientôt fatales, si elles ne sont point arrêtées: or cela vient fort souvent de ce qu'on laisse la matière bilieuse corrompue, séjourner et se putréfier trop long-tems dans les boyaux; et le meilleur moyen de l'éviter, c'est de la déloger dans le tems et les intervalles qui conviennent. Quand nous sommes menacés de ces évacuations immodérées,

nous devons avoir recours à de bons Alexipharmaques astringens, tels que la *Theriaca Andromachi*, *Confectio Fracastor*, la teinture de Roses, le Vin rouge brûlé, avec de la Canelle, *etc.* mais sur-tout, si le cas est urgent, à un clystère astringent *de Confect. Fracast.* ou *Thériac. Andromachi*, avec un peu de décoction de Tormentille, de Roses rouges, ou de Terre du Japon. Mais l'usage de ces choses demande un grand degré de prudence; car il est toujours d'une conséquence dangereuse de supprimer trop-tôt une Diarrhée critique, et je crois qu'on ne doit jamais le faire, sans faire prendre auparavant une petite dose ou deux de Rhubarbe. Avant que de conclure ce Paragraphe, je ne puis m'empêcher d'observer que, quoique j'aie vu très-souvent la Diarrhée être critique et salutaire dans l'état et le déclin de ces Fièvres, je l'ai généralement trouvée préjudiciable au commencement, spécialement si elle est claire, séreuse et abondante. Rien ne marque plus certainement qu'une Diarrhée est bonne, que lorsqu'elle est accompagnée d'une sueur bénigne et d'une moiteur chaude de la peau.

Quoique la nature, dans les Fièvres

putrides, malignes, cherche souvent à se décharger de la matière morbifique, par le vomissement et les selles; cependant son plus grand et plus constant effort est par les pores de la peau. J'assure avec une entière confiance, que je n'ai jamais vu aucune de ces Fièvres pleinement décidée ou guérie, qu'à proportion du plus ou du moins de Sueurs qui sont sorties. Si elles sont modérées, chaudes et également répandues par tout le corps, ce qu'on appelle Sueurs louables; si elles sortent vers l'état de la Maladie, et que le Pouls devienne plus ouvert, plus mollet et plus calme, un peu avant et tant qu'elles continuent, c'est toujours un signe salutaire: mais si elles sont abondantes, froides, gluantes, ou partiales à la Tête et à la Poitrine seulement, nous avons plus lieu de craindre que d'espérer. Lorsqu'au commencement de la Maladie, il survient des Sueurs abondantes, elles sont généralement pernicieuses, spécialement si le frisson succède à cette évacuation. Or comme ces Sueurs sont toujours très-favorables, quand elles sont plus l'ouvrage de la nature que de l'Art, on ne doit jamais les attirer trop-tôt ou par force, en employant des médicamens ou un régime, *etc.* chauds

et violens ; il suffit de les aider et de les soutenir par des Délayans un peu acides et abondans et des Cordiaux doux et Diaphorétiques, qui puissent détremper et laver les Sels, tempérer l'acrimonie, prévenir l'augmentation de la *pourriture* et de la dissolution du Sang, et entretenir la force et le ton des Solides.

Mais, comme il arrive que des personnes d'une constitution très-différente, tant dans les Solides que dans les Fluides, peuvent être attaquées d'une Maladie contagieuse, il faut employer une méthode différente pour les traiter, par rapport à l'état actuel où ils se trouvent. Ceux qui ont des Fibres fortes et un Sang riche et dense, ne demandent pas des Médicamens si chauds, que ceux qui sont nécessaires pour soutenir les personnes d'un tempérament foible et Phlegmatique. On doit cependant observer en général que, comme dans les Fièvres Pestilentielles et Pétéchiales, le Sang et les humeurs tendent à la dissolution, à la stagnation et à la putréfaction, les méthodes qui entretiennent la force contractile des vaisseaux, et préviennent l'avancement de la putréfaction, sont nécessaires ; les Acides végétaux et même les minéraux

préparés comme il faut, sont d'un grand secours pour remplir la dernière de ces indications, et les Alexipharmaques légèrement astringens pour la première. Mais je suis très-certain que l'usage des Sels et des Esprits volatils alkalins est pernicieux, puisqu'il n'est pas douteux qu'ils augmentent l'état putrescent des humeurs, et agissent comme autant de pointes pour leur entière destruction ; et l'on trouve qu'indépendamment de la Contagion, le trop grand usage de ces choses apporte la corruption et la dissolution du Sang et une espèce de Fièvre, même dans la meilleure santé. Peut-être que les *Miasmes* Pestilentiels ne sont eux-mêmes que les Sels animaux extrêmement volatilisés et subtilisés : la génération des Fièvres Pestilentielles, causées par les exhalaisons putrides des corps morts, après des batailles, des sièges, *etc.* semble le montrer.

Ce que j'ai dit des Sels volatils alkalins me mène à une réflection sur l'usage que l'on fait, sans distinction, des Vésicatoires dans ces Fièvres, et que quelques-uns regardent comme l'unique ressource dans ces dangereux cas, je crois que souvent on les applique

trop-tôt et mal-à-propos, spécialement dans le commencement, quand la Fièvre est forte, et n'a pas besoin d'être excitée par de nouveaux *Stimulans*: car l'action des *Cantharides* ne se borne pas à la peau seulement, mais elle affecte tout le système nerveux et les vaisseaux. De plus, lorsque l'irritation et les vibrations ne sont déjà que trop fortes, comme il arrive souvent au commencement de ces Fièvres, il n'est pas prudent de les appliquer. Outre cela, les Sels de ces Mouches agissent de la même manière que les Sels volatils alkalins, et ils tendent certainement à avancer la dissolution et par conséquent la putréfaction du Sang. Il est vrai que la nature peut quelquefois avoir besoin d'éperon, et sur-tout envers le déclin de ces Fièvres; lorsque les Solides deviennent engourdis, la circulation languissante, les Esprits sans vigueur et la Maladie *Comateuse*, c'est alors qu'il faut appliquer les Vésicatoires, et qu'ils sont de la plus grande utilité, dans quelque tems de la Fièvre que ces sortes de Symptomes paroissent. Mais dans les circonstances que nous avons marquées plus haut, j'ai vu bien de fois les plus pernicieux effets, suivre leur application trop précipitée;

comme des insomnies obstinées, le délire, la suppression d'urine, les tremblemens, les tréssaillemens, *etc.* C'est pourquoi j'avertis les jeunes Praticiens de consulter *Baglivi de usu et abusu Vesicantium*, avant que de faire un grand usage de ces Remèdes violens et dangereux; et ils le comprendront beaucoup mieux, s'ils lisent préalablement son Traité de *Fibrâ motrice* et *Bellini de stimulis*. Il faut ajouter encore que, lorsque dans les cas aigus, on emploie beaucoup les Vésicatoires, le Malade doit boire librement du petit lait, des émulsions ou quelque autre liqueur un peu acide et adoucissante; autrement il souffriroit presque autant du Remède que de la Maladie.

On s'attend bien que je ferai mention du *Camphre*, comme du grand correctif de l'acrimonie des Cantharides, et je m'en sers souvent dans cette vue, sachant bien que rien n'émousse plus efficacement les pointes des Sels, que ce Souphre extrêmement délié, volatil et végétal; il adoucit même beaucoup ceux des préparations mercurielles. Je crois de plus que dans ces Fièvres putrides pestilentielles, il répond à quantité de fins très-importantes, en provo-

quant la *transpiration*, et la rendant aisée, elle est universellement reconnue pour être d'une grande utilité en pareil cas. Or rien ne le fait plus certainement que le Camphre, et de plus avec cet avantage, qu'il n'échauffe pas à beaucoup près, tant que les Sels volatils alkalins et les Esprits ardens. Sa qualité anodyne et adoucissaute le rend encore très-recommandable, pour faire cesser *l'Eréthisme*, calmer les esprits, et procurer un sommeil aisé, lorsque les Narcotiques ne font rien, et augmentent au contraire le tumulte et la confusion. En effet, quand on le joint avec quelque Narcotique, c'est le sudorifique le plus certain qu'il y ait dans la nature; et l'Elixir *Astmaticum* ou *Paregoricum* est un très-excellent médicament, non-seulement à cet égard, mais encore à beaucoup d'autres. Quand on donne des Narcotiques dans ces Fièvres, ce doit toujours être en petite quantité, par dose, et on peut les réitérer, quand ils sont indiqués; la *Thériaque d'Andromaque*, le *Mithridate*, le *Diascordium* et *l'Elixir Paregoricum*, sont sans contredit les meilleurs. Le Camphre néanmoins a ce défaut, qu'il est très-désagréable au goût; mais quand il est dissous dans du

Vinaigre chaud, ou plutôt qu'il est intimément mêlé avec, en façon *de Julep è Camphorá*, il est bien plus aisé à prendre, et c'est un Remède excellemment adapté aux Fièvres malignes putrides, et même à la Peste : car le Camphre et le Vinaigre sont beaucoup recommandés par presque tous les Médecins dans les Maladies pestilentielles. Les Médecins Français ont fait un grand usage de tous les deux avec succès, dans la dernière Peste de *Marseille*, *etc.* et on a érigé une statue à la mémoire *d'Heinsius* * à cause du service qu'il rendit pendant la Peste de Vérone, par un Remède dont la base étoit du Camphre.

Or, comme nous sommes obligés de donner des Acides et des Astringens mitigés dans les Fièvres putrides, malignes, pétéchiales, pour conserver la *constitution* du Sang et le *ton* des vaisseaux, et prévenir une plus grande putrescence des humeurs; il faut y joindre des Diaphorétiques (le principal desquels est le Camphre) pour entretenir une transpiration libre et une sueur louable, que les premiers pourroient retarder : cela est entièrement

* Vid. Etmuller. de Peste, tom. 1. p. 263. edit. Francofurt. 1688. fol.

conforme à la Pratique des anciens qui excluoient les Astringens avec les Alexipharmaques, dans la composition de leur Antidote, comme on peut le voir dans la Thériaque d'Andromaque, le Mithridate, *etc.* Je suis persuadé que c'est pour cela qu'ils sont les meilleurs. Ils ont passé par l'épreuve des différens âges des tems, et sont sans difficulté d'excellens remèdes, quand on les emploie bien, quoiqu'il puisse y avoir plusieurs précautions à prendre, tant pour leur quantité, que pour leur qualité. Je sais fort bien qu'on peut donner avec avantage *l'Alun* et la *Noix Muscade* dans d'autres Fièvres que les Intermittentes, spécialement si on y joint le Camphre et le Safran.

Je demande la permission d'insérer ici la préparation suivante du Quinquina que j'ai employé avec succès pendant bien des années, non-seulement dans les Fièvres intermittentes et lentes nerveuses, mais aussi dans les putrides, pestilentielles et pétéchiales, spécialement au déclin, et cela en bien des occasions, quoique les rémissions aient été fort obscures, et pourtant avec un très-bon effet. Mais si le Malade est constipé ou a le ventre tendu et enflé, je fais toujours précéder une dose de

Rhubarbe, de Manne ou semblables purgatifs.

℞. *Cort. Peruv. opt. pulv.* ℥ij. *Flaved. aurant. Hispal.* ℥iiß. *Rad. serpent. Virgin.* ℥iij *Croc. Anglic.* ℈iv. *Coccinel* ℈ij *Sp. Vini Gallici* ℥xx f. *Infusio clausa per dies aliquot (tres saltem quatuorve) deinde coletur.*

Je donne de cette préparation depuis ℥j. jusqu'à ℥ß. chaque quatrième, sixième ou huitième heure, avec dix, quinze ou vingt gouttes d'Elixir de Vitriol, dans une boisson propre ou du Vin trempé. J'ordonne qu'on la garde dans ce canton-ci, comme un Remède officinal; et comme je m'en suis servi avec succès, je recommande aux autres d'en essayer. Je sais qu'elle a souvent réussi dans les Fièvres intermittentes, quand le Quinquina donné en substance ou en décoction, paroissoit nuire aux Malades: c'est en quoi les Médicamens clairs et bien liquides l'emportent souvent, parce que les autres sont désagréables à plusieurs sujets; c'est pourquoi quand on peut les donner liquides sans inconvénient et efficacement, il le faut faire. Cette composition tend à raffermir les

Solides, à prévenir une plus grande dissolution et corruption du Sang, et dans le cas à rétablir sa *Crasis*. Et cela se fait sans trop resserrer les pores de la peau; ce que le Quinquina en substance ne fait que trop souvent. Car il faut bien remarquer que, quoique les sueurs abondantes dans ces Fièvres, et je crois dans toutes les autres, soient préjudiciables; cependant des sueurs louables, aisées, modérées, doivent être encouragées, particulièrement dans l'état et au déclin de la Maladie par d'abondans délayans convenables, des alimens liquides, *etc.* En effet, comme ces Fièvres durent souvent bien long-tems, il faut nécessairement des breuvages et des alimens fortifians, sans quoi le malade y succomberoit certainement. C'est dans cette dernière vue et dans les autres mentionnées ci-dessus, que je ne puis trop recommander le bon Vin rouge, comme un Cordial très-distingué, naturel et astringent, et l'art peut-être n'en fournit pas de meilleur. J'ai une pleine connoissance que souvent dans le déclin des Fièvres putrides, malignes, il rend les plus grands services, principalement quand il est rendu acide, avec du jus d'Orange de Seville, ou de Limon. On peut aussi l'empregner

avec quelques Aromatiques, comme Canelle, écorces d'Oranges, Roses rouges et semblables, suivant qu'il est indiqué, et on y peut joindre quelque peu de gouttes d'Elixir de Vitriol. Je ne veux pas dire comme le fou d'*Asclépiade* *: *Utilitatem Vini æquari vix Deorum potentiâ*; mais il est hors de doute que le Vin est d'un usage admirable, non-seulement dans la vie civile, mais aussi en Médecine. Les Vins blancs du Rhin et de France trempés, forment une boisson très-salutaire en beaucoup de sortes de Fièvres; le bon Cidre est un peu inférieur à l'un et à l'autre; Et, comme je l'ai dit plus haut, du bon Vin rouge, vieux et qui a du corps, est un excellent Julep cordial et un peu astringent. Les Asiatiques et d'autres Nations où les Maladies pestilentielles sont bien plus communes que chez nous, insistent beaucoup plus dans ces Fièvres sur le jus de Limon que sur les plus célèbres Alexipharmaques. Ce n'est pas seulement dans cette occasion-ci, mais en beaucoup d'autres que nous cherchons dans l'Art, ce que l'Auteur de la nature, qui est souverainement bon, nous offre, et qui seroit autant à notre portée qu'ef-

* Plinii Histor. natural. ex edit. Harduin. Paris. 1723. fol. tom. 2. p. 301.

ficace, si nous avions assez d'intelligence et de sagacité pour le remarquer et en faire usage ; et je ne puis m'empêcher d'observer que je crois qu'on n'étudie pas la partie de la Médecine qui traite de la Diète, autant qu'elle le mérite. Je suis sûr que c'est la voie la plus naturelle pour le traitement, quoique moins pompeuse, à la vérité, que les Bolus Alexipharmaques, les breuvages Fébrifuges et les Juleps Cordiaux.

Comme je crois que la Dissertation suivante ne peut que mettre dans un plus grand jour, et confirmer d'avantage la Doctrine exposée ci-dessus, je vais la joindre ici.

ESSAI

SUR LA

PETITE VÉROLE.

LA différence des effets de la même Maladie sur des constitutions différentes, soit pour les Solides, soit pour les Fluides, ne paroissent plus évidemment dans aucun cas, que dans la Petite Vérole. Car premièrement, lorsque la Contagion variolique attaque une personne qui a les Fibres fortes et tendues, et le Sang riche et dense, communément il s'ensuit une forte Fièvre inflammatoire dans laquelle quelquefois les Poumons, d'autres fois le Cerveau, la Gorge ou d'autres parties sont très-fort enflammées. En saignant, on trouve un Sang très-épais, inflammatoire; et l'on est bien des fois obligé de redoubler les saignées, à moins qu'on ne veuille exposer son Malade à être emporté par une Phrénésie, ou étouffé par une inflammation Péripneumonique. Ici le pouls

est rapide, plein, tendu; la respiration chaude, courte et pénible, la chaleur très-rude, les Urines hautes en couleur, la soif grande, la langue sèche et sale, les maux de Tête, du Dos, des Reins, des Membres, extrêmement aigus. D'après de pareils Symptomes je saignerois dans une Maladie pestilentielle, ou dans toute autre; sinon l'on est menacé du dernier danger par la disposition inflammatoire du Sang, indépendamment de la Contagion.

Mais je ne puis approuver en aucune façon la méthode de saigner indifféremment, comme cela se pratique si communément dans toutes les attaques de la petite Vérole. Dans des cas différens, cette Maladie paroît accompagnée de Symptomes ordinaires aux Fièvres lentes, nerveuses; et le Malade souvent est bien long-tems *languissant*, comme on dit vulgairement; la Fièvre est lente, les Esprits abattus, le pouls foible, vîte et vacillant, l'habitude du corps pâle et défaite, l'Urine crue et claire, le Malade sans grande soif, sans chaleur, avec un tournoyement, une pesanteur de Tête continuels, avec des tremblemens, une nausée et une envie de vomir, un *mal-être*, une foiblesse, une lassitude universelle, *etc.* J'ai vu bien

des fois des Symptomes de cette nature, continuer pendant sept ou huit jours de suite, et enfin aboutir à la petite Vérole, qui presque toujours est d'une mauvaise espèce, pâle, crue, enfoncée et fixe, jamais ne poussant bien, ni ne mûrissant comme il faut, mais demeurant plate et flasque, ou se réunissant ensemble en de grandes Cloches aqueuses, remplies d'un *Ichor* clair et mal digéré, et restant ainsi jusqu'à la fin, tandis qu'au visage, elle se change en une croûte horriblement noire et très-adhérente, ou d'une couleur pâle, morte et cadavereuse, si le Malade vit assez pour cela, alors elle est généralement fatale.

Troisièmement, la petite Vérole est accompagnée quelquefois d'une Fièvre Maligne ou Pétéchiale, dans laquelle la disposition du Sang est entièrement à la dissolution; il paroît des taches noires et livides; les Hémorrhagies suivent et les Pustules deviennent noires, gangreneuses et souvent sanglantes, aussitôt après l'éruption; cela arrive même trop souvent lorsque les grains sont en petit nombre et distincts. Nous trouvons donc ici trois sortes de Fièvres, produites par la même espèce de Contagion, et nous sommes obligés dans la

méthode du traitement, d'avoir égard à la Fièvre particulière, aussi-bien qu'au fond et à la nature de la Maladie contagieuse.

Nous voyons par-là combien est absurde la notion générale d'un régime chaud ou froid, pour être employé indifféremment dans toute sorte de petites Véroles. Quelquefois la méthode de Sydenham peut être nécessaire, d'autresfois celle de Morton. En un mot, les cas particuliers demandent une méthode particulière, et un Médecin attentif fera voir son jugement en l'appliquant à propos.

Quoique la Contagion de la petite Vérole produise la même Maladie spécifique, cependant les degrés de cette Maladie sont très-différens. Et la même Contagion dans la même maison, dans la même famille, le même village, produit souvent différentes sortes de petite Vérole : les unes sont douces et distinctes, d'autres très-malignes et dangereuses. Nous voyons des exemples sans nombre, que celui qui en est attaqué le premier, l'est d'une espèce favorable, le suivant d'une confluente, Maligne et fatale : c'est une expérience journalière, et parmi tout cela pourtant et après toutes les espèces les plus

mauvaises, il y a quelques exemples entre deux de bonnes espèces de petite Vérole : ainsi cela forme une démonstration entière, que la constitution des Malades particuliers, diversifie beaucoup les Maladies dont ils sont attaqués et il en est de même dans tous les cas ; car même une simple égratignure dans l'un produit du pus et devient un ulcère obstiné ; dans un autre une large plaie écorchée se guérit avec peu ou point de peine. Un *Phlegmon* ordinaire, dans l'un, se résout aisément et aboutit à une bonne suppuration ; dans un autre, il devient gangreneux, skirrheux, et cancereux.

La Contagion de la petite Vérole, ne produit pas toujours la Fièvre, au moins à un degré considérable, quoiqu'elle produise la petite Vérole; car beaucoup d'enfans et même de grandes personnes, l'ont eue, par la voie naturelle, d'une espèce si douce, qu'ils n'ont eu aucune Fièvre sensible, et n'ont presque point senti de mal, avant et durant la Maladie. Le Pus Variolique infecte souvent la peau de ceux qui l'ont déjà eue, produisant un grand nombre de Pustules tout-à-fait semblables à celle de la petite Vérole, de la même durée et de la même façon de mûrir, mais sans

aucune Fièvre. Ceci est très-commun parmi ceux qni soignent et touchent les personnes atteintes de cette Maladie, spécialement ceux qui ont la peau fine et tendre. Ici la Contagion affecte les glandes cutanées, *ect.* seulement, et non le Sang qui a supporté, dans la première petite Vérole, une altération telle qu'il n'en est plus susceptible après. Il y a des constitutions particulières qui n'ont jamais cette Maladie ; car quelques personnes n'ont jamais la petite Vérole, quoiqu'elles hantent souvent, et même soignent des gens qui l'ont. Je connois une vieille garde et un Apothicaire qui, depuis plusieurs années, soignent les Malades de la petite Vérole, (même qui en soignent un très-grand nombre) et qui pourtant ne l'ont jamais eue. Plusieurs même qui ont tâché exprès de gagner cette infection, en fréquentant les chambres des Malades, l'ont fait sans effet ; et pourtant quelques-uns d'entr'eux, plusieurs mois ou même plusieurs années après, ont été attaqués de la petite Vérole. Le Pus Variolique, dans l'inoculation, n'infecte pas tout le monde, et on sait assez que le Pus venant de la même personne, produit en différentes personnes un nombre de grains et des degrés de Fiè-

vre différens. Il est donc évident après tout que l'état préalable du corps et la disposition des humeurs, contribuent beaucoup à déterminer la quantité et la qualité de la petite Vérole. Ce n'est pas que les Miasmes contagieux ne puissent être d'une nature plus virulente et plus active dans un tems que dans un autre, ou durant une certaine constitution de l'air, plus que dans un autre: et en effet nous trouvons actuellement que cela est ainsi. Cela même peut être occasionné par un état particulier de l'air, qui introduit telles et telles qualités dans les solides et les fluides, qui les rend susceptibles de telles et telles Fièvres particulières. Car nous trouvons qu'une constitution de l'Atmosphère est disposée aux Fièvres inflammatoires, une autre aux lentes nerveuses, rémittentes, intermittentes, *etc.* et une troisième aux putrides, malignes ou pétéchiales. Or, quand la Contagion concourt et coopère avec telle et telle constitution, elle doit produire telle et telle sorte de petites Véroles, ou plutôt telle et telle sorte de Fièvre avec la petite Vérole. Car nous observons certainement bien des fois qu'une Fièvre très-mauvaise accompagne une petite Vérole où les grains sont en petit

nombre, et très-distincte, quoique d'une méchante sorte ; en effet, je crois avoir observé souvent que les Fièvres ordinaires Epidémiques concouroient manifestement avec la petite Vérole, et que la Contagion variolique diversifioit seulement la Maladie ; ou plutôt que les Fièvres Epidémiques étoient concidentes avec la petite Vérole dans un même sujet. C'étoit un cas assez ordinaire dans les années 1740, 1741 et 1745, lorsqu'une violente Fièvre Epidémique d'une espèce Pestilentielle faisoit ici un grand ravage, principalement parmi les Marins, les Soldats et les Prisonniers (en particulier dans la dernière de ces années) ces gens avoient communément les Symptomes les plus évidens d'une Fièvre Maligne avec la petite Vérole, qui pour cela devint très-fatale parmi eux ; tandis que plusieurs personnes dans le voisinage, qui n'avoient point de communication avec les Hôpitaux, et qui d'ailleurs étoient d'une santé passable, l'ont eue d'une espèce favorable, et probablement cette Fièvre Maligne n'étoit principalement que l'effet d'une mauvaise disposition des corps attaqués du grand Scorbut occasionné par la manière de vivre, par la prison, *etc.* à laquelle les gens en question

tion étoient sujets, quoique je pense que la Fièvre de 1740* fut d'une autre nature et d'une espèce toute particulière.

Il sembleroit donc que, si nous pouvions conserver ou produire une certaine disposition salutaire dans le Sang et dans les humeurs, nous pourrions éluder la force de l'infection : on a même dit beaucoup de choses là-dessus; mais, à ce que je pense, avec peu de fondement. Quelques préparations particulières du Quinquina et des Mercuriaux, comme Antidotes, ont passé pour avoir eu du succès, et j'ai vu quelques exemples qui me portoient à le croire; mais il s'en faut bien que j'en sois satisfait, encore moins que je les conseille, et que je m'y livre.

En effet, un même Remède produit différens effets en différentes constitutions, et ce seroit une folie de donner le Quinquina et des Cordiaux corroborans à une personne qui auroit les fibres fortes et roides, et le Sang dense et épais, en forme de Prophylactiques; quoique cela pût être fort bon pour un autre dont les Vaisseaux seroient foibles et lâches, et le Sang pauvre et a-

* Vid. hujus Historiam. Obs. nostr. de Aëre, vol. 11, mense Junio 1740.

queux. Les Mercuriaux seroient-ils propres pour un Sang mal-cohérent et dissous ? On a remarqué que leur usage a souvent eu de mauvais effets, particulièrement des taches pourprées, des Hémorrhagies, de fortes Diarrhées lorsque la petite Vérole survenoit, quoique je sois persuadé qu'en d'autres circonstances ils peuvent être très-bons Ainsi tout ce que l'on peut raisonnablement faire sur cela, doit être dans la vue de corriger ce qui est vicieux, ou de suppléer ce qui manque à la constitution, soit pour la fortifier contre l'attaque de la Maladie, soit pour la mettre plus en état de lutter contr'elle, si elle est déja venue. Ce peu de réflexions n'est peut-être pas indigne de l'attention particulièrement de ceux qui préparent et disposent des personnes à l'inoculation.

Je suis assuré que si des personnes préparées, comme il faut, venoient à prendre naturellement la petite Vérole la plus grande partie l'auroient d'une bonne espèce ; car les mauvaises, sans contredit, viennent souvent d'une trop grande plénitude de Sang, de l'acrimonie des humeurs, et d'une trop grande quantité de matières impures dans les premières voies ; et souvent

aussi l'on pèche dans le régime de vie, l'exercice, *etc.* après que l'infection a été reçue, ce qui produit des conséquences fâcheuses dans la suite. Ceux qui sont inoculés en sont et doivent en être garantis; de-là le grand succès de cette opération. Ce n'est pas que l'espèce favorable, d'où l'on prend le Pus de la petite Vérole, et la petite quantité de matière infectée qui est reçue par l'*incision*, ne contribuent aussi en partie à rendre la maladie douce. C'est-là peut-être tout le mystère de l'*inoculation*. Si l'on considère pareillement, qu'elle se pratique principalement sur de jeunes gens hardis et pleins de santé. Au reste on est convaincu depuis peu par un nombre infini d'exemples, du grand succès et de l'avantage de cette méthode; et malgré tout ce que le préjugé et l'esprit de parti ont dit contre, le danger dans la voie ordinaire est au moins dix contre un dans celle-ci.

Il faut donc faire une attention particulière à la constitution du Malade, et à celle de l'air, si l'on veut se conduire avec raison et succès dans la petite Vérole, et même dans toutes les autres Maladies Epidémiques.

Car, *premièrement*, les constitu-

tions robustes et vigoureuses, ont les humeurs plus denses et plus épaisses, et une plus grande quantité d'un Sang rouge, globuleux et compact; et d'ordinaire sont sujettes à des Fièvres plus fortes, et des inflammations plus grandes, que les personnes qui ont les fibres lâches et un Sang pâle et aqueux, et pour cette raison, elles peuvent mieux dans tous les cas supporter les évacuations, spécialement la Saignée.

Il est donc prudent, lorsque les premiers sont attaqués de la petite Vérole, de leur tirer du Sang; et si les Symptomes augmentent, de recommencer. Un pouls plein, tendu et violent, une grande chaleur, une respiration difficile et brûlante, le visage haut en couleur, la rougeur des yeux, la Phrénésie, *etc.* le demandent particulièrement; une grande douleur de tête, l'inflammation des yeux, le battement des Artères Carotides et Temporales, dénotent l'inflammation du Cerveau ou de ses membranes; et l'on ne peut travailler à l'éloigner avec trop de soin, ni trop-tôt. Après qu'on a tiré du bras une quantité suffisante de Sang, la Saignée du pied produit ordinairement un effet admirable.

La Saignée dans ces circonstances ne

retarde point l'éruption, au moins pour ce qui regarde le tems où elle se doit faire. Quand le Sang et les Esprits sont dans une grande agitation et la circulation excessivement rapide, la nature est assez embarrassée, pour n'être pas en état de faire l'expulsion convenable de la matière morbifique, beaucoup moins d'en faire la coction, et même de faire les sécrétions naturelles ordinaires.

Dans les Fièvres ardentes, inflammatoires, ordinaires, on est souvent obligé de saigner une ou deux fois, avant que de pouvoir procurer la moindre sueur. Outre cela un certain degré de coction est nécessaire dans toutes les éruptions critiques, au moins celles qui doivent devenir salutaires, et c'est pour cela que généralement l'on a moins de sédiment dans l'Urine, avant ou pendant que l'éruption et la Fièvre subsistent. Pendant que tout est dans le trouble, et que la petite Vérole est poussée dehors trop-tôt, souvent même en trente heures ou environ, la Fièvre continue, et l'événement est presque toujours fatal. La Saignée dans ces circonstances, ne sauroit diminuer le pouvoir de la nature; au contraire elle l'aide en calmant la trop grande violence

du mouvement des fluides vitaux, et causant une sécrétion plus régulière des Esprits animaux, elle la soulage et la soutient dans son travail.

On sait que la Saignée du pied fait une puissante révulsion de la Tête et de la Poitrine, parties qu'on doit tâcher de garantir, autant qu'il est possible, de la violence de ce mal. Et pour cette raison, je recommande encore de baigner les Pieds et les Jambes dans de l'eau chaude, ou de lait et de l'eau, pendant quelques minutes, deux ou trois jours avant et durant l'éruption; on mettra de même aux pieds des Cataplasmes de lait et de mie de pain, de navets bouillis ou autres semblables. J'ai pratiqué cela avec succès pendant plusieurs années, et je l'ai particulièrement recommandé dans une courte Relation * d'une petite Vérole anomale, qui régnoit ici en 1724 et 1725. Cette précaution attire le Sang en grande quantité vers les parties inférieures, et d'ordinaire soulage la Tête et la Poitrine; et comme cette méthode retire de ces parties plus de Sang, elle en retire aussi plus de matière variolique; et ce qui est de plus grande con-

* Philosoph. Transact. No. 390.

séquence, cela y facilite l'éruption, diminuant la quantité de cette matière, qui autrement pourroit se porter à la Tête, *etc.* car la qualité laxative des bains chauds tend à calmer l'impétuosité du Sang, et le délaye aussi jusqu'à un certain point. Ce qui est certain, c'est que quand on pratique cette méthode, une grande quantité de petite Vérole sort aux jambes et aux pieds; et quelquefois pendant l'application des Cataplasmes, le Malade y sent une grande douleur. C'est le grand nombre de Pustules à la Tête, à la Gorge et à la Poitrine, que l'on a raison de craindre: un simple Erésipèle au visage et à la Tête, est beaucoup plus dangereux qu'aux parties inférieures. C'est pourquoi il ne faut jamais tenir la Tête trop chaudement; mais on doit la raser avant l'éruption, particulièrement s'il y a beaucoup de cheveux; cela non-seulement tient la Tête plus fraîche et moins sujette à être surchargée de Pustules, mais prévient aussi beaucoup de fâcheux accidens dans le cours de la Maladie.

Si, nonobstant cela, la Fièvre continue à être forte, et que l'éruption n'avance pas comme il faut, je conseille de baigner non-seulement les pieds et

les jambes, mais encore les bras et les mains, et même aussi le tronc du corps. J'ai eu occasion de le pratiquer plus d'une fois à quelques enfans à qui on avoit fait prendre les bains froids, à cause qu'ils étoient noués; ce qui leur avoit rendu la peau plus épaisse et plus dure qu'elle ne l'est naturellement; ce qui probablement avoit retardé l'éruption au tems prescrit. A l'un d'eux (aujourd'hui jeune homme fort et vigoureux) la petite Vérole ne parut qu'au sixième jour, quoiqu'il eût eu une forte Fièvre depuis le commencement; et cependant, en le baignant jusqu'à la Poitrine dans du lait et de l'eau, la petite Vérole sortit promptement et d'une espèce favorable, quoique en assez grande quantité. Cette méthode de baigner ainsi le corps tend non-seulement à soulager la Tête et la Poitrine, mais encore à attirer en bas la matière morbifique, et à en procurer l'éruption à l'extérieur, et par ce moyen les parties internes et plus nécessaires à la vie, sont moins exposées aux ravages du mal; l'on n'a que trop souvent trouvé que les *Pustules varioliques aux Poumons*, *aux Viscères de l'Abdomen*, *etc.* ont produit des effets mortels. Cette méthode n'est pas tout-à-fait nouvelle:

car Rhazis * conseille de mettre le malade dans une espèce de *Balneum vaporis*, pour faciliter l'éruption.

Il arrive quelquefois que des gens forts et Pléthoriques tombent dans un grand abattement et dans une foiblesse générale, accompagnée d'un pouls fort oppressé, dans le moment qu'ils sont saisis de la petite Vérole ; ce qui met les Praticiens moins expérimentés dans une grande défiance de la Saignée quoiqu'aussi nécessaire ici ; et rien ne les soulage plus vîte, spécialement quand cet accident provient en grande partie de crainte et de l'effroi de la Maladie : c'est ce qui arrive souvent dans les adultes, qui en même tems peuvent mieux supporter la Saignée, à moins qu'ils ne soient dans un âge bien avancé. Car non-seulement la contagion elle-même affecte peut-être les Esprits animaux, mais la crainte et l'impression troublent encore et affoiblissent le pouvoir de la nature ; ce qui fait que le Cœur et les Vaisseaux contractiles ont moins de force sur les fluides qu'ils contiennent ; d'où les sécrétions et les excrétions régulières sont considérablement diminuées, particulièrement celles qui sont

* Vid. Rhaz. de Variolis et Morbillis, Cap. VI. ex edit. Mead.

les plus importantes, telles que le fluide nerveux et la transpiration : ce qui fait que la masse que le Cœur doit mouvoir est augmentée, et la force motrice diminuée ; en ôtant donc une portion du Sang, cela équivaut dans ces circonstances à l'augmentation de la force mouvante. D'ailleurs quand on a tiré une partie des humeurs visqueuses, le reste est plus aisément atténué, et rendu plus propre à former les principes agissans ou les Esprits animaux, dans la quantité requise. Il faut donc, en ce cas, tirer du Sang le plutôt qu'il sera possible, mais pas trop à la fois. Il vaut certainement mieux réitérer la Saignée, s'il est nécessaire, ou au moins il faut de tems en tems boucher l'ouverture de la Saignée : car par ce moyen on évite les évanouissemens qui autrement arrivent fréquemment, à moins que le Malade ne soit saigné dans une posture penchée ou couché.

Mais de plus, quand une crainte immodérée et un abattement d'esprits concourent avec la Maladie, il est souvent nécessaire de donner quelque chose de Cordial, même dès le commencement; et cela souvent encore en assez grande quantité. Or, lorsqu'on tire cette quantité surabondante de Sang, on

peut user des Remèdes Confortatifs avec beaucoup de sûreté et d'avantage; et j'ai vu bien des fois qu'ils ont fait des merveilles, lorsque la crainte excessive et l'oppression des Esprits du Malade avoient rendu les Pustules comme enterrées dans la peau, et qu'elles n'avançoient presque point pendant deux ou trois jours de suite. Je ne suis pas beaucoup porté pour le régime chaud, spécialement au commencement de la petite Vérole, mais je sais qu'il faut l'employer en ces cas, et il faut appliquer les Vésicatoires pour réveiller les Oscillations paresseuses des vaisseaux, ou bien le Malade succombera certainement à la Maladie. Cependant en général je n'aime pas les Vésicatoires appliqués trop-tôt dans la petite Vérole, à moins qu'il n'y ait une grande raison de craindre que sans cela la Langue, le Gosier, les Narines n'en soient trop infectés : quand la Maladie prend par une crudité, par une douleur ou une grande chaleur dans la Bouche et le Gosier, par un enchifrènement considérable, par l'obstruction des Narines, avec de fréquens éternuemens et une toux irritante, il faut s'attendre à ces accidens, à moins qu'on ne les prévienne par les Vésicatoires appli-

qués à tems, que j'ai souvent trouvé d'une grande utilité. De grands éternuemens, un grand enchifrènement de la Bouche et du Nez, montrent que la Membrane pituitante, qui tapisse toutes ces parties, est considérablement affectée; et pour lors il faut en procurer la révulsion; car quelques Pustules dans le Gosier et aux Narines, sont d'une bien plus dangereuse conséquence, que s'il y en avoit cent fois autant à l'extérieur du Corps: une grande douleur et une difficulté constante de respirer et d'avaler, en sont les effets certains, particulièrement vers la fin de la Maladie: ce qui souvent étouffe tout-à-fait le Malade, à moins qu'on ne soit extrêmement attentif à faire usage des Gargarismes, des injections, *etc.* J'ai vu quelquefois un écoulement si violent en ces parties, qu'il causoit une abondante salivation, même au commencement; ce qui tenoit le Malade constamment éveillé, lui écorchoit la Langue, les Lèvres et le Gosier, et lui causoit une douleur si excessive, qu'elle le privoit absolument du sommeil, et ne lui permettoit de rien avaler ni breuvages, ni alimens, *etc.* Dans ce cas il faut indispensablement appliquer les Vésicatoires au Col, derrière les oreilles, *etc.*

Secondement, quand ceux qui ont des fibres foibles et lâches, et le Sang pauvre et ténu, ou ceux qui ont depuis peu passé par de grandes évacuations, sont atteints de la petite Vérole, abstenez-vous de la lancette, si la vie de votre Malade vous est chère. Ces personnes généralement ont l'habitude du Corps abattue, pâle, le Pouls foible, précipité, tremblant, une grande dépression d'Esprits, avec une Urine pâle, crue, séreuse ou claire, des frissons et des chaleurs alternatives, peu de soif, et douleurs, mais une pesanteur perpétuelle, mal d'Estomac, de Vertiges, *ect.* dans ce cas je l'avance, le Vin de Canarie et le Safran conviennent fort avec quelques Médicamens légers, cordiaux propres aux Nerfs. Mais tout cela peut se faire sans de fortes doses de Sels et d'Esprits volatils alkalins, de Serpentaire, d'Eau-de-vie, de Vin fort, *ect.* cependant j'ai vu donner une assez grande quantité de Vin, dans quelques cas où le Malade étoit très-foible, avec un grand avantage ; on peut encore ici appliquer les Vésicatoires et des Cataplasmes stimulans aux pieds : les bains ne semblent pas si propres.

Un bon vomitif avance beaucoup l'éruption varioliqne dans ces cas où le

Malade est foible et la circulation lente, où les Pustules ne sortent pas d'une façon régulière, au tems accoutumé, mais demeurent ensevelis sous la peau, avec peu ou point d'enflure et encore moins de couleur. La nature fait presque toujours cet effort d'elle-même dans cette Maladie, et je pense que nous devons suivre son indication; car non-seulement il chasse en partie la matière morbifique qui avoit d'abord affecté l'Estomach, mais encore l'amas d'ordures et de bile putride qui auroient pu s'y ramasser, aussi bien qu'au Foie et à la Vésicule du Fiel. On sait assez que le vomissement pousse à travers la peau la transpiration, la sueur et les Pustules. Je sais que l'on objecte que le vomitif fait monter trop de Sang au Cerveau, et ainsi qu'il est à craindre au commencement de la petite Vérole. Je pense que cela est vrai, lorsqu'on le donne avant la Saignée dans les constitutions pléthoriques; et en effet j'ai vu de terribles accidens s'ensuivre, quand on ne se conduit pas en cela avec jugement. Mais que l'on fasse attention que, sans le ministère de l'Art, la nature tend toujours à cette évacuation, et fait des efforts presque continuels, quoique bien des fois inutiles, pour décharger

l'Estomac : il est donc certain qu'en coopérant avec elle, et en aidant ses efforts en un grand lavage, nous secondons ses desseins, et même le vomissement en cesse plutôt, et il est remarquable que dans une éruption complette, le vomissement cesse entièrement quand même on le provoqueroit par ces sortes de moyens. Je voudrois que les Cataplasmes aux pieds succédassent immédiatement à l'Emétique, pour des raisons qui se présentent assez d'elles-mêmes.

L'Emétique a communément cet autre bon effet, de produire une selle ou deux, par lesquelles les intestins sont déchargés des gros excrémens endurcis et d'autres matières bilieuses putrides; que si cela n'arrive pas, on peut donner ensuite un clystère laxatif émollient, et dans quelque cas un petit Cathartique doux et rafraîchissant de Manne, Crême de Tartre, Sel de Glauber ou Rhubarbe est nécessaire; même si la Diarrhée est urgente, il faut donner une dose ou deux de Rhubarbe.

Les différentes constitutions de l'air ont des effets différens sur les personnes de la meilleure santé, encore bien plus sur les Malades et les personnes foibles et d'ordinaire sur les Maladies

elles-mêmes. Il y a long-tems que l'on a observé qu'une constitution de l'Athmosphère avance, et qu'une autre retarde le progrès des Maladies Epidémiques, particulièrement de la petite Vérole qui dans un tems commence par les quartiers les plus reculés d'une Ville et la ravage bientôt toute; et dans une autre, se porte au cœur même de cette Ville, et cesse pourtant aussi-tôt. La Peste elle-même est ordinairement arrêtée par le changement d'air qui de chaud et humide devient froid et sec. L'état du Sang dépend beaucoup de la constitution précédente et présente de l'air, et il a été bien prouvé que la contagion fait différens effets sur différens états du Sang. Ainsi une considération attentive de la constitution présente et passée de l'air, n'est pas d'une petite importance dans notre méthode de traiter.

Comme la continuation d'un air froid et sec, rend les fibres fortes et élastiques, et le Sang dense et visqueux, on peut raisonnablement conclure, que les Malades, dans cette constitution de l'air, tout étant d'ailleurs égal, supporteront avec plus d'avantage la Saignée, qu'elle sera même plus nécessaire que dans un air chaud et hu-

mide, et qu'ils auront besoin de breuvages, d'alimens et remèdes délayans émolliens et *Antiphlogistiques;* au lieu que dans l'autre il faudra quelque chose de plus cordial; astringent et *Antiputrescent.*

Il est certain que dans une saison froide et sèche, de même que dans une chaude et sèche, les Malades de la petite Vérole crachent beaucoup moins que dans les constitutions contraires; de sorte que, dans un Athmosphère sec, on doit employer tous les moyens propres pour délayer les humeurs et exciter la *salivation*, si nécessaire et si salutaire dans cette Maladie. Elle est néanmoins dans quelques saisons et quelques personnes trop abondante et préjudiciable, et je pense que cela arrive plus particulièrement dans une saison un peu froide et humide, et dans des personnes sujettes aux Maladies Catharrales. J'ai vu plusieurs fois la salivation commencer sitôt, et continuer si fortement, qu'à la fin elle avoit éraillé l'enveloppe commune de la Langue, de la Bouche et du Gosier, causant une douleur très-cuisante, empêchant de dormir et d'avaler, et tenant le Malade dans une torture perpétuelle: ainsi, j'ai toujours appré-

hendé une salivation prématurée, spécialement quand elle est abondante et âcre.

Comme certaines constitutions de l'air empêchent une salivation suffisante, d'autres disposent à en avoir une trop âcre. Un Rhume Epidémique dans un tems sera seulement une évacuation d'un *Mucus* clair, mol et insipide; dans une autre, ce sera une évacuation de glaires abondantes et âcres, écorchant le Nez, les Lèvres, le Gosier, *etc.* Il est probable que le même Athmosphère, qui dispose à une excessive salivation, peut aussi produire en partie cette petite Vérole crue, crystalline, indigeste que nous ne rencontrons que trop souvent. Car une saison humide et froide, non-seulement relâche trop les vaisseaux, et impregne le Sang des vapeurs froides, nitreuses; mais outre cela elle empêche beaucoup la transpiration: et de-là vient un amas d'une humeur mordicante et séreuse; et c'est principalement dans une pareille saison que cette sorte de petite Vérole prédomine; de même que l'autre, qui est grainue et noire, avec peu ou point de salivation, est plus communément observée durant une longue continuation d'un vent sec

du Nord-Est, et une saison chaude ou froide, mais sèche. Cette observation ne nous montre-t-elle pas qu'il faut user de régimes différens dans des saisons différentes?

Cette petite Vérole Crystalline ou Lymphatique ne meurit jamais, comme il faut; mais la matière demeure crue, et n'est à la fin qu'un *Ichor* purement aqueux, et dans quelques endroits elle coule d'une pustule dans l'autre, et forme de grandes vessies, qui se crevant à la longue, et *corrodant* leurs environs, le malade est ulcéré partout, et paroît avoir été écorché. J'en ai vu quelques-uns continuer dans cette espèce de *Tabes* pendant vingt ou trente jours tout de suite; l'humeur âcre en sortant et dégouttant continuellement, jusqu'à leur *dissolution dans un double sens*. Souvent une grande partie de cette matière claire et crue, est réabsorbée dans le Sang, et laisse un grand nombre de Pustules flasques, vuides, et *siliqueuses*, comme on les appelle. Cela produit de terribles désordres, et la tragédie recommence, pour finir par une catastrophe funeste; les Frissons convulsifs; les Fièvres péripneumoniques, dans le déclin, la Dysenterie, les Syncopes,

etc. en sont les suites ordinaires. Cependant lorsque la Maladie finit par une Diarrhée modérée, ou par une copieuse évacuation d'une Urine bien colorée avec sédiment, le Malade en revient souvent ; mais quand les selles sont noires, sanglantes ou sanieuses, cela marque généralement la mortification des Intestins, spécialement si l'Abdomen est enflé, douloureux et tendu. Et la *micturation* ou l'envie continuelle d'uriner, sans aucune évacuation considérable, est un mauvais Symptome, à moins qu'il ne provienne des Vésicatoires. Si les sueurs abondantes sont toujours bonnes dans la petite Vérole, c'est dans l'espèce dont nous parlons, et je pense que je les ai souvent trouvées fort avantageuses.

Dans cette petite Vérole crue, *Ichoreuse*, indigeste, et ces *Ptyalismes* abondans, lorsque la peau et les Pustules sont pâles ou blêmes, le pouls foible, l'Urine claire, aqueuse et crue; les Médicamens les plus chauds sont nécessaires, comme *Pulv. Contrayerv. c. Myrrh, Musc, Safran, Camphre, Thériaque, Mithridate, Confection Cardiaque.* Ces Remèdes sont d'un grand avantage pour faire lever les

Pustules et digérer la matière, on peut les délayer avec du Vin de Canarie trempé, du *Decoct. rubicund.* un Julep tempéré de *Testacées* ou dans une tasse de Café, de tems en tems, avec un peu de lait dedans. J'ai vu plus d'une fois boire de ces choses-là pendant tout le cours d'une petite Vérole, sans aucun mauvais effet, au contraire avec succès; puisqu'elles appaisoient la toux cuisante et incommode, causée par une matière âcre et ténue.

Dans ces cas, sans doute, les narcotiques sont fortement indiqués, et la *Thériaque*, l'*Elixir Paregoricum* ou la *Tinctura Thebaica* doivent être souvent donnés avec le *Diacode*, mais en telles doses que le Malade en soit tranquillisé, et non pas trop assoupi. C'est en effet la méthode la plus sure de donner les Narcotiques dans toute sorte de Fièvres, et celle qui a le plus d'effet. Car quoiqu'une forte dose à la fois, puisse plus immédiatement procurer le sommeil, cependant elle est moins rafraîchissante: or, quand elle ne produit pas cet effet, le délire en est presque toujours la conséquence certaine, ou bien un profond et long assoupissement. En général les fortes doses d'Opium causent un grand relâche-

ment et une débilité universelle à laquelle rien ne peut remédier, qu'une nouvelle dose de cette même drogue, après quelque tems, ou un Cordial chaud. Les fortes doses de Narcotiques sont semblables en leurs effets aux fortes doses de liqueurs spiritueuses qui produisent l'ivresse pour un tems, ou endorment et finissent par une foiblesse générale, des tremblemens et le plus grand abattement des esprits. De plus, personne ne peut dire quel effet une dose particulière d'*Opium* aura sur une telle personne, jusqu'à ce qu'il l'ait éprouvé. Il y en a qui ont une telle disposition particulière, qu'une très-petite dose fera beaucoup d'effet sur eux, tandis que d'autres qui paroîtront à peu près de la même force et constitution, *etc.* en prendront quatre fois autant, avec un bien moindre effet. Quelques-uns supportent le *Diacode*, et on ne peut leur donner l'*Opium*; ainsi il est toujours prudent de commencer au moins par des Narcotiques modérés et en petites doses.

Cependant nonobstant cette précaution, il n'y a point de médicament, soit pour épaissir les humeurs claires et âcres; soit pour appaiser leur irritation et leur écoulement, et pour mû-

rir les Pustules ; il n'y en a point, dis-je, de si efficaces que les Narcotiques donnés à propos. La vérité est que, quand les Pustules sont nombreuses, nous ne pouvons pas faire grand chose sans eux, spécialement vers l'état de la Maladie, lorsqu'elles deviennent excessivement douloureuses. Et pourtant même alors quand la salivation est extrêmement visqueuse et difficile, et la respiration courte et pénible ; nous prenons bien des précautions pour nous en servir, et nous y joignons *la Gomme Ammoniaque*, l'*Oximel scilliticum*, *etc.*

Nous ne devons pas dans ces petites Véroles Lymphatiques ou Crystallines, épargner les vésicatoires, qui, outre leurs bons effets, donnent beaucoup d'issue aux humeurs âcres morbifiques; et pour la même raison, les larges cloches que les Pustules causent, en se joignant les unes aux autres, doivent être ouvertes avec la lancette, et faire sortir la matière avec une aiguille d'or, comme *Avicenne* * le conseille, est plus fastueux que nécessaire. Qu'on fasse comme on voudra il en viendra une cicatrice pire, que si on laissoit agir

* Avicenna, Canon. Medic. Lib. IV. Cap. de Variolis, p. 66 ex edit. Plempii.

la nature : mais ici le danger l'emporte sur cette considération; car souvent cette matière corrosive produit la mortification ; tandis qu'une partie en est continuellement *résorbée* dans le Sang.

Je voudrois encore que l'on joignît aux Remèdes Alexipharmaques, des Diurétiques propres, comme le *Nitri Sal Succini. Spirit. Nitri dulcis*, et autres semblables : car j'ai observé plusieurs fois qu'un écoulement copieux des Urines, compense avec succès le manque d'autres évacuations ; et si cela arrive, lorsque la salivation commence à cesser, et que le visage se désenfle, c'est toujours un signe salutaire ; l'Urine coulant, il faut la provoquer autant qu'il est possible, et l'on doit souvent exciter le Malade à cette évacuation, que l'on facilitera beaucoup, en le faisant mettre à genou. Car tant qu'il demeure couché, il n'a souvent ni l'envie, ni le pouvoir d'uriner, et cependant aussi-tôt qu'on l'a levé, il urine en assez grande quantité.

Rien n'est plus commun que de voir cette matière claire, âcre, vérolique, prendre son cours par les Intestins, et souvent d'une façon violente. On a des exemples sans nombre que, dans la petite Vérole, une Diarrhée critique

que a sauvé la vie au Malade : la nature substitue même cette évacuation dans les enfans, à la salivation dans les adultes. Nous devons donc avoir grand soin de ne jamais la supprimer trop-tôt ; et même lorsqu'elle est abondante, nous ne devons pas l'entreprendre, sans faire précéder une dose ou deux de Rhubarbe ; et alors, à la vérité, on peut employer des Astringens propres, des Opiates, *Decoct. Rubicund. Decoct. Fracast. Tinct. Ros. etc.* et lorsque toute autre chose manque, un Clystère avec du *Diascordium*, ou de la Thériaque arrêtera le torrent ; mais en général, il faut seulement le modérer, spécialement pendant ou après l'état, en prenant soin néanmoins de soutenir le Malade pendant le flux, avec une nourriture propre, fortifiante et un peu astringente.

Je n'ai jamais remarqué que les Acides ou Végétaux ou Minéraux fussent d'un plus grand service dans les Véroles crues Crystallines ; mais je les ai souvent trouvés très-utiles dans celles de l'espèce *petite*, *noire*, *confluente* avec des *Petechiæ*, dans lesquelles la putréfaction des humeurs en général semble bien plus grande, et la matière

des Pustules est bien plus corrompue et *sanieuse* que dans les Crystallines dont l'*Ichor* a souvent très-peu ou point du tout de mauvaise odeur. Quoique peut-être il en réchappe à peine un sur quatre de cette espèce petite, noire et confluente, (et quand elle est accompagnée de taches noires, d'Urines sanglantes ou d'autres Hémorrhagies, à peine un sur mille); cependant quelquefois il s'est fait de grandes cures par les Acides minéraux, les Alexipharmaques astringens et les préparations de Quinquina, quand les taches pourprées ont été nombreuses, et la petite Vérole noire, petite et confluente; et même avec quelque degré d'Hémorrhagie. J'ai vu quelques exemples que dans ces circonstances on en a réchappé par cette méthode, mais je n'en ai pas rencontré un seul qui ait survécu à la Maladie, si ses Urines ont été sanglantes, à moins que cela ne soit provenu manifestement des *Cantharides*; mais comme cette espèce de petite Vérole est d'une longue durée, et que le Malade (si tant est qu'il prenne le dessus) demeure plusieurs jours de suite, comme entre la vie et la mort, non-seulement les Remèdes ci-dessus indiqués

sont nécessaires; mais il faut encore soutenir abondamment le Malade, spécialement dans le dernier période, avec des boissons et des alimens propres *Analeptiques* et *Antiseptiques*; jusqu'à ce qu'enfin, comme un serpent, emblême de la santé rétablie, il se traîne par le dépouillement de sa vieille peau noire, à une nouvelle vie et une nouvelle vigueur: et véritablement j'ai vu plusieurs cas qui ressembloient plutôt à une résurrection qu'à une guérison. Quand je recommande l'usage du Quinquina dans quelques espèces de petites Véroles, je le fais après des expériences et des autorités suffisantes; si quelqu'un n'est pas satisfait des miennes, il peut consulter le grand Docteur *Mead* *, le Professeur *Monro* ** et le Docteur *Wall* *** sur cette matière. Je commence communément par la *Teinture Alexipharmaque de Quinquina*, décrite ci-dessus, bien *acidulée* avec de l'Elixir de Vitriol, et ensuite je passe à la Décoction ou Extrait, s'il est nécessaire. Mais je me donne bien garde de donner aucune de ces choses,

* De Variolis et Morbillis, p. 45.
** Médic., Essais, Vol. V. p. 102.
*** Philosoph. Transact. No. 486.

quand la respiration est difficile, le corps resserré et le ventre dur et enflé, au moins jusqu'à ce que j'aie écarté ces Symptomes. Je dois ajouter qne la *Tinct. cort. Alexipharm.* est d'un secours particulier dans la *petite Vérole Lymphatique*, et doit être donnée aussi-tôt après l'éruption complette, pour procurer, autant qu'il est possible, quelque degré de maturation : il est certain que le Quinquina produit une digestion louable dans les Ulcères glaireux. *Morton* * donnoit le *Quinquina* non-seulement au déclin, mais durant la maturation de la petite Vérole, s'il y trouvoit quelque relâche : et cela toutes les trois ou quatre heures, jusqu'à la quantité d'une Drachme, et je sais que cela a été pratiqué avec succès depuis quelques années par d'autres Médecins illustres.

La plus grande difficulté et le plus grand danger de cette Maladie, arrive dans *l'état* ou dans le tems où se fait le changement de la petite Vérole (ce qui arrive plutôt dans certaines espèces, que dans d'autres, et toujours plutôt, plus la petite Vérole est douce). Car quelque bien que les choses ayent pu

* De Variolis, Cap. IX. p. 250.

aller jusqu'à ce tems, nous sommes souvent très-surpris alors (c'est-à-dire le sept, le neuf, ou l'onzième jour depuis l'éruption) de trouver un changement révoltant et des Symptomes terribles. L'enflure du visage tombe tout d'un coup, la Salivation cesse soudain, les Pustules deviennent flasques, les interstices pâles, tannés et couleur de cendre; le frisson prend, la Fièvre suit, avec une grande difficulté de respirer, des défaillances, du mal par-tout, une perpétuelle anxiété, des tremblemens, des tressaillemens, le délire, *etc.* viennent bientôt après. On doit s'attendre à ce changement, si les Pustules sortent en grand nombre le premier, le second ou le troisième jour depuis l'attaque; si après l'éruption complette, elles ne se remplissent et ne s'arrondissent pas bien, si leurs sommités ne se terminent pas en pointe, mais s'applatissent et s'élargissent; ou si elles ont une petite fossette ou une tache noire au milieu: si leur base n'est pas fleurie tout autour mais paroît terne ou noirâtre: si avec cela les Urines ont été ou deviennent pâles, crues et claires, et si les *Carotides*, et les Artères des Tempes battent fortement, le danger dont on est menacé, n'est pas petit. Ici donc le Médecin

doit, d'une manière plus spéciale, soigner son Malade avec la plus grande attention; car la question, ou de la vie ou de la mort, doit être décidée en peu d'heures. Et quoiqu'on ne puisse pas donner des règles absolument sûres dans une Maladie accompagnée d'une aussi grande varieté d'accidens que la petite Vérole; cependant les réflexions suivantes ne seront peut-être pas entièrement inutiles.

Premièrement, si l'enflure des mains ne succède pas régulièrement à la tumeur du visage, et l'enflure des pieds à celle des mains, cela passe avec raison pour un mauvais Symptome; car ceci est un transport régulier et critique de la matière morbifique en ces parties, et arrive communément, quand la Salivation commence à diminuer, et le visage à s'affaisser. Lors donc que les circonstances menacent, je conseillerois d'appliquer les *Epispastiques* aux poignets et aux chevilles des pieds, un peu avant le tems, où l'on attend l'enflure de ces parties; car cela non-seulement attire là les humeurs plus certainement, mais cela leur donne aussi de l'issue, et je crois que l'usage des Cataplasmes ou Fomentations émollientes à ces parties, doit précéder de quelque

tems les Vésicatoires, parce qu'elles tendent aussi à avancer ces tumeurs critiques. *Baglivi* * dit qu'il ordonnoit avec grand succès des éponges trempées dans des Décoctions émollientes. En effet la nature, de son propre gré, pousse quelquefois la matière morbifique aux extrêmités avec tant de violence, que cela cause à ces parties de grandes inflammations, des tumeurs et des douleurs fort aiguës; que rien ne soulage si efficacement que les Fomentations émollientes, en relâchant ces parties, et en ouvrant les pores.

J'ai recommandé, il y a plus de vingt ans, la méthode que je propose **, et je l'ai depuis pratiquée dans nombre d'occasions avec grand avantange. La délitescence des tumeurs critiques est toujours d'une dangereuse conséquence, témoin la Goutte ordinaire elle-même : de façon que nous sommes quelquefois obligés de la fixer avec des Cataplasmes âcres. Dans le cas ci-dessus, les Vésicatoires non-seulement attirent, mais déchargent la matière morbifique. Je joins fréquemment les Cantharides aux Cataplasmes, et je

* De Variolis et Morbillis.
** Philosoph. Transact. No. 390.

trouve que c'est aujourd'hui la pratique de quelques grands Médecins, d'appliquer les Vésicatoires à la plante des pieds, dans les cas dangereux.

Secondement, si la chaleur, le mal de Tête, le mal et la pesanteur d'Estomac, une grande insomnie, ou un profond assoupissement surviennent environ le six ou le huitième jour depuis l'éruption; le corps étant constipé, comme cela arrive d'ordinaire, un bon Lavement avec du Lait, du Sucre et du Sel, manque rarement de faire un prompt et bon effet, et cela est nécessaire, sur-tout lorsque le Malade fait de fréquens, mais de vains efforts pour aller à la selle. Car les excrémens recuits par la chaleur et par la longue rétention, sont entassés dans le *Colon* et le *Rectum*, où pressant le fond de l'*Aorte*, des *Iliaques*, et le col de la Vessie, ils empêchent la descente libre du Sang aux parties basses, d'où la Tête et la Poitrine sont surchargées : en outre ils suppriment l'Urine; et ni vents, ni selles, ni eau ne peuvent sortir jusqu'à ce que les excrémens endurcis soient amollis, et les Boyaux relâchés, lubrifiés et excités à leurs fonctions par un Lavement approprié. Il est vrai que je

souffre rarement que mes Malades, particulièrement les jeunes gens, deviennent resserrés à cet excès : car généralemnt j'ordonne, s'il est nécessaire, qu'on prenne un lavement émollient, le second, le troisième ou le quatrième jour depuis le commencement de la Maladie, jusqu'à ce que je commence à employer les purgatifs tempérés ; ce qui entretient le Malade plus frais et rend l'usage des Anodyns et plus salutaire et plus efficace : car très-souvent ils n'ont que très-peu ou point d'effet, tant que le corps n'est pas déchargé, ou bien ils causent une disposition *Comateuse*.

Et ainsi, troisièmement, les Anodyns sont presque toujours propres, même nécessaires dans la petite Vérole, spécialement pendant ou vers les crises : ils seroient requis, quand ce ne seroit que pour adoucir la douleur de l'inflammation de la peau et des Pustules ; car si une seule Aposthume est incommode, qui sera-ce de dix mille? Néanmoins c'est généralement un bon Symptome, quand le Malade se plaint de sentir de la douleur ; c'en est certainement un mauvais, quand ni la peau, ni les Pustules ne s'enflamment pas et ne font point de ma

car c'est une preuve qu'il y a un grand épuisement de la force de la vie, faute d'une circulation compétente dans les Capillaires des extrêmités, et un engourdissement universel. Il faut que j'ajoute encore, que vers l'état spécialement, on doit donner les Narcotiques de bonne heure le soir, avant que *l'exacerbation* vienne, et en plus grandes doses; et s'il y a nécessité, les répéter plus souvent. Ici le *Diacode* est rarement suffisant, excepté aux enfans. La dose des Anodyns particulièrement doit toujours être augmentée le soir, avant le tems des crises, afin d'appaiser l'émotion qui survient généralement la nuit qui les précède : car, comme l'observe Hippocrate *, la nuit avant les crises dans toutes les Fièvres, est extrêmement agitée. Quand le Malade a beaucoup de Fièvre et une grande chaleur, je trouve qu'il est mieux de lui donner les Narcotiques avec quelqu'*Acide*, ou dans une *Potion Saline*; mais s'il est foible et languissant avec la *Thériaque*, ou bien quelqu'Alexipharmarque.

Quatrièmement, si, aux approches de la Fièvre secondaire, le Pouls est

* Aphorism. 13. Sect. 11.

prompt, dur et fort, si les Artères Carotides battent violemment, qu e a chaleur devienne violente, la respiration difficile, un grand mal de Tête et plus ou moins de Phrénésie, il faut saigner immédiatement; car, pour peu qu'on différât cette opération, il n'y auroit plus de remède. Il est remarquable que le Sang que l'on tire dans ces circonstances est extrêmement visqueux, et aussi couvert que dans les plus grandes Pleurésies: il est evident qu'il est dans un état inflammatoire, par les Ophtalmies, les Esquinancies, les Péripneumonies, les Rhumatismes et les inflammations extérieures qui suivent communément.

Cinquièmement, mais si au contraire le Pouls s'affoiblit, si le Malade a des défaillances, que les Pustules et les Interstices deviennent pâles, ridés et abattus, ou livides, les extrêmités froides et gluantes; on ne peut donner des médicamens, des potions, *etc.* trop chaudes, ni appliquer trop de Vesicatoires: j'ai vu donner dans ces circontances une grande quantité de Vin chaud avec un succès surprenant.

Sixièmement, vers la fin du troisième période de la petite Vérole, la Salivation communément diminue beau-

coup et la matière devient souvent si épaisse et si glutineuse, qu'on a beaucoup de peine à la cracher, et qu'on est menacé presque à chaque minute d'être suffoqué, à moins qu'on ne la détrempe continuellement par des Gargarismes, des Séringuemens et autres choses propres. Je ne connois pas de meilleurs Gargarismes en ce cas, que du *Cidre* et du *Miel*, ou bien du *Vinaigre*, de l'*Eau* et du *Miel*, ou bien l'*Oximel Scilliticum* avec un peu de Nitre, ou du *Sel Ammoniac cru*. On peut aussi avec avantage faire bouillir dans les Gargarismes de la Moutarde, si l'on n'a pas de plus forts *stimulans* : les Acides végétaux sont beaucoup plus savoneux et *abstergens* que l'Esprit de Vitriol, quoiqu'on se serve plus communément de ce dernier. Bien des fois toutes ces choses sont sans effets, et rien ne peut soulager qu'un vomissement actuel. *Sydenham* faisoit vomir en ce cas avec ℥iß. de *Vinum Benedictum*. Nous avons quelque chose de plus doux, et également efficace ; en effet l'*Oximel Scilliticum* donné souvent, réussit bien des fois, en excitant un doux vomissement, et facilitant l'expectoration et la respiration. En outre il a cet autre avantage, de

provoquer l'Urine et les selles, qui souvent manquent en ce tems de la Maladie ; mais quand le cas est urgent, il faut ranimer avec une décoction ou infusion d'*Ipecacuanha*. J'ai eu assez de probité et de résolution, pour le mettre en pratique bien des fois, annonçant que c'étoit-là *la dernière ressource*, et par-là j'ai souvent arraché mon Malade des portes de la mort, quoiqu'avec le risque de ma propre réputation ; il est vrai que j'ai quelquefois perdu l'un et l'autre. Mais je serai toujours de l'opinion de *Celse*, de tenter un Remède douteux, plutôt que de n'en faire aucun. Il n'est pas rare de trouver la Langue et le Gosier couverts d'une pellicule épaisse, adhérente, blanchâtre ou brune, de façon qu'ils paroissent, comme s'ils étoient à moitié cuits, l'*OEsophage* et la *Trachée-Artère* sont d'ordinaire de même; cela ne s'en va ni par le vomissement, ni par les Gargarismes, ni par aucune autre méthode et est un fort mauvais Symptome, parce que cela marque qu'il n'y a aucune sorte de sécrétion par les Glandes de ces parties.

La grande tenacité du *Mucus* de la Bouche, du Gosier, *etc.* vient quelquefois de ce qu'on n'a pas bu librement pen-

dant le cours de la Maladie. Or cela est absolument nécessaire pour délayer le Sang, soutenir la Salivation, emplir les Pustules, laver les Sels âcres morbifiques et fournir aux vaisseaux un fluide plus salubre : les Alimens dans cette Maladie doivent être principalement liquides, et même on y est bien forcé, puisqu'on ne trouve aucun goût à la plûpart des solides, et qu'on ne sauroit les avaler, Dans la petite Vérole noire ou confluente, il faut boire ou mourir. Du Petit Lait suffisamment rendu acide, *Decoct. Lusitan.* du Grueau, de l'Eau avec de petit Vin blanc du Rhin, ou de France, du Cidre et de l'Eau, et semblables, sont très-propres : et si les taches pourprées, ou les Hémorrhagies paroissent, de la Teinture de Roses, ou du Vin clairet, et de l'Eau rendus suffisamment acides.

Mais, septièmement, lorsque l'incrustation est entièrement formée, et que la Salivation cesse, nous devons nous attacher à procurer quelqu'autre évacuation ; car à présent rien ne doit plus sortir par l'extérieur, peu de choses ou rien ne peut transpirer à travers la peau pleine de croûtes et d'écailles, qui enveloppe le corps, comme une

cotte de mailles, ou plutôt, attendu ses conséquences, comme la tunique empoisonnée d'*Hercules* : ce qui non-seulement s'oppose beaucoup à la transpiration, mais retient aussi le Pus et la *sanie* qui deviennent chaque heure de plus en plus putrides, et étant continuellement *réabsorbés* dans le Sang, causent, nourrissent et augmentent la Fièvre secondaire.

Si l'on pouvoit réveiller la Salivation, et procurer un flux convenable d'Urine bien cuite, dans ce période les choses iroient passablement bien ; mais trop souvent l'un et l'autre manquent totalement tout d'un coup, et le Malade tombe dans un très-grand danger. Ici il faut tout employer pour renouveller ces évacuations, il faut appliquer vîte plus de Vésicatoires, et donner dans l'instant un lavement émollient laxatif, il faut faire prendre souvent des mixtions expectoratives, comme l'*Oximel Scilliticum*, *Lac Ammoniacale*, *etc.*

De plus, il n'est pas plus avantageux dans ce tems de la Maladie, de changer le Malade de linges qui sont devenus très-sales, roides et puans, et qui l'incommodent beaucoup : en outre ils gâtent l'air de la chambre,

et le rendent si peu propre à la respiration, que même les plus sains le peuvent à peine soutenir ; en effet, non-seulement il nuit à la respiration, mais les *Miasmes* de ce lieu empoisonné, passent continuellement dans le Sang, par le moyen des *vasa exhalantia*, des Poumons, *etc.* et le corrompent de plus en plus. Il est surprenant de voir combien les Malades sont rafraîchis en changeant l'air de la chambre, en ouvrant prudemment les fenêtres et les portes, éloignant les linges qui sentent mauvais, *etc.* Ils reçoivent une nouvelle vie, comme ils s'expriment souvent assez proprement ; car l'air frais est le souffle de la vie. Il est certainement de la plus dangereuse conséquence d'emprisonner le Malade dans un air si putride. La méthode absurde de faire une espèce d'hôpital d'une des chambres de la maison, et d'y fourrer deux, trois ou plus de Malades, est une pratique très-dangereuse, et je l'ai souvent trouvée manifestement fatale ; la puanteur, les gémissemens, les cris de l'un troublent et rendent les autres plus malades ; il est rare qu'ils dorment tous à la fois ; mais il n'arrive que trop souvent qu'ils soient obligés de veiller

tous ensemble : il ne fait pas bon vivre avec de tels voisins. Quoique l'on puisse prétendre, il n'y a pas le moindre danger à changer les Malades, pourvu qu'on ait soin de le faire avec des linges secs et chauds ; mais c'est une simplicité de faire porter une chemise à une autre personne pendant douze ou vingt-quatre heures, avant que de le mettre au Malade : ne peut-on sans cela la rendre bien sèche et bien chaude ? La transpiration et la sueur des plus sains ne peuvent-elles pas la salir et la rendre humide ? Mais en voilà assez là-dessus : je retourne à l'affaire de l'évacuation, et je finirai ce Chapitre par quelques observations sur les purgations dans la Fièvre secondaire de la petite Vérole.

Lorsque la Salivation continue régulièrement, que les Pustules se soutiennent et mûrissent comme il faut, que l'enflure du visage, des mains et des pieds viennent au tems convenable, que le Malade dort tranquillement, et respire librement, et que la nature fait ses fonctions très-efficacement, il faut l'assister d'une manière appropriée, et ne la jamais troubler. Ici je m'abstiens même de lavemens, quoique le Malade puisse avoir été constipé

pendant plusieurs jours de suite, jusqu'après l'incrustation complette ; et alors ils conviennent pour préparer aux purgations qui doivent suivre, et qui, sans doute, sont alors nécessaires.

Mais il arrive souvent, et même presque toujours, que dans les petites Véroles *Cohérentes* et *Confluentes*, à ce période ou devant, il survient plus ou moins de Fièvre secondaire; en partie à cause que la matière des Pustules externes et internes est résorbée, en partie parce que la transpiration est supprimée, et en partie par la Saburre putride du Canal intestinal, qui ne peut être que très-considérable, parce qu'indubitablement une partie de la matière morbifique, séparée par les Glandes de la Bouche, du Gosier, *etc.* est avalée, et qu'il s'en doit faire une plus grande sécrétion dans les Intestins par les Glandes des Boyaux, des Conduits Bilieux, *etc.* Car, comme en ce tems, il en passe une bien moindre quantité par la peau que de coutume, une plus grande quantité d'humeurs doit se porter vers les Intestins, puisque c'est une maxime bien connue, que la diminution d'une évacuation est l'augmentation d'une autre ; de plus il y a dans cette Maladie une correspondance par-

ticulière entre la peau et les Intestins : ajoutez à tout cela la matière purulente des Pustules qui peuvent se trouver dans l'Estomac et les Intestins. Ainsi il ne peut qu'y avoir un grand amas de matières putrides dans les premières voies qui deviennent d'autant plus virulentes ; qu'elles y séjournent plus long-tems, et que passant continuellement dans le Sang par les vaisseaux absorbans des Intestins, ils fournissent à la Fièvre de nouveaux matériaux pour l'enflammer ; que la nature s'efforce de chasser par cette voie, au moins en partie. Doivent-ils donc demeurer-là, ou faut-il les en évacuer ? La réponse se présente d'elle-même : La nature l'entreprend souvent de son propre mouvement avec le plus grand avantage dans les adultes, et presque toujours dans les enfans, chez qui la Diarrhée tient lieu de la Salivation qui se trouve dans les grandes personnes Cela n'indique-t-il donc pas suffisamment comment il faut la soulager dans de pareilles conjonctures ? En effet, n'observons-nous pas qu'après l'usage d'un lavement et plus encore après une purgation, les Malades attaqués de cette Maladie rendent des selles horriblement puantes, putrides et copieu-

ses, sur-tout dans l'état ou dans le déclin. Effectivement cette masse de corruption demeurant long-tems dans les Intestins, et devenant chaque jour plus putride, se trouve enfin si excessivement âcre, qu'elle les ronge; au moins elle les irrite si fort, qu'elle cause la Diarrhée ou la Dysenterie, que quelques-uns appréhendent avec si peu de fondement de provoquer par un Cathartique doux et léger.

Mais de plus, si la nature, après une soudaine rétrocession des tumeurs du visage et des mains, une suppression prématurée de la Salivation et autres semblables évacuations, ne peut ni par ses propres efforts, ni par le secours de l'Art, empêcher les humeurs morbifiques de tomber sur les parties les plus essentielles à la vie, et semble, par un malheureux transport de ces humeurs, prêt à succomber sous leur poids, ne paroît-il pas nécessaire de chasser les matières nuisibles par quelqu'autre issue, comme par les Intestins en particulier, qu'on sollicite beaucoup plus aisément et plus certainement à une évacuation, que les pores de la peau, les passages de l'Urine ou les conduits de la Salive? En effet lorsque la Salivation cesse, il me paroît

à propos de provoquer quelqu'autre évacuation à sa place ; et si nous faisons usage d'un lavement ou d'une douce purgation, nous pouvons réellement arrêter leur évaçuation trop abondante par les Narcotiques.

On peut objecter à cette pratique, qu'elle tend, comme il est vrai, à attirer les humeurs nuisibles de l'extérieur aux parties vitales ; mais à cela je réponds que la purgation est plus spécialement autorisée, quand l'incrustation est formée, et que les matières morbifiques sont cuites, au moins autant qu'elles le peuvent être (car on ne doit jamais s'attendre à une coction et à une maturation parfaite dans les espèces lymphatiques de la petite Vérole) ; qu'elle est particulièrement nécessaire, lorsqu'une mal heureuse *Métastase* des parties morbifiques est déjà arrivée, et qu'on ne peut y rémédier bien et réellement par d'autres moyens ; qu'elle est substituée à la place des évacuations critiques supprimées ; et que la nature essaie, requiert même à la fin une décharge par cette voie : qu'il n'y a point d'autre méthode pour faire sortir des Intestins l'amas des matières putrides qui nourrissent la Fièvre secondaire,

et que toutes les fois qu'il y a une grande quantité d'ordures corrompues dans les premières voies ; de quelque nature qu'elles soient, la Fièvre s'ensuit ; témoin les Fièvres vermineuses, celles qui sont causées par la crapule et la Bile, qui ne peuvent être emportées que par les purgations et les vomitifs ; enfin que chacun tombe d'accord de la nécessité absolue de purger à la fin de la petite Vérole ; autrement il en arriveroit des Aposthumes, des enducissemens des Glandes, des Ulcères sanieux, la carie des Os, la pourriture des Poumons, ou une Phtysie consumante.

Mais quand je recommande la purgation dans la Fièvre secondaire de la petite Vérole, je conseille toujours de commencer par les *Cathartiques* rafraîchissans les plus doux : les purgations *Drastiques*, *Scammoniées* et *Aloëtiques*, sont certainement très-impropres, jusqu'à ce que la Fièvre soit beaucoup diminuée ; alors, il est vrai, on peut employer quelques forts purgatifs (auxquels je joins toujours quelques Grains de Calomèle).

L'usage imprudent de forts Médicamens, échauffans au commencement, de ne point donner des Anodyns pro-

pres après la purgation, de manquer à soutenir, comme il faut, le Malade, durant l'opération ; toutes ces choses ont été suivies très-souvent de fâcheuses conséquences ; mais je suis persuadé que la méthode de purger dans la Fièvre secondaire de la manière que je le conseille, est d'une très-grande utilité, et j'ai beaucoup d'exemples de son grand succès.

DISSERTATION
SUR LES PLEURESIES ET PERIPNEUMONIES.

CHAPITRE I.

Du pouvoir des Vents et des Saisons pour produire ces Maladies.

Comme les Pleurésies et les Péripneumonies sont et ont toujours été très-communes, *Hippocrates* en a beaucoup plus parlé que d'aucune autre Maladie aiguë, et ses Observations se trouvent parfaitement justes, et mériteront toujours d'être lues et relues attentivement par tous les Médecins. Une de ces Observations, c'est que les Vents froids du Nord-Est, causent du désordre dans la Poitrine, les Côtés et les Poumons, * et cela a été tenu pour constant et véritable par tous ceux qui l'ont suivi. Ce n'est pas que

* Aphorism. 5. Sect, III.

les

les Pleurésies et les Péripneumonies particulièrement, ne se rencontrent fréquemment dans d'autres constitutions de l'air, ces dernières survenant souvent à d'autres Fièvres aiguës: cependant il est toujours certain que ces deux Maladies sont beaucoup plus fréquentes, lorsqu'une saison froide et sèche, et les vents du Nord et de l'Est ont continué pendant un tems considérable.

Les effets des Vents froids et secs sur le corps humain, qui se présentent d'abord, sont d'en resserrer tout l'extérieur, de rendre la peau plus sèche et plus ridée, de boucher les pores, de diminuer la transpiration, et de ne laisser sortir que les parties les plus déliées des humeurs. Ainsi, par un froid sec tout le système des Nerfs est rendu plus fort, plus ferme et plus élastique, et l'action des vaisseaux sur les fluides qu'ils contiennent, plus vigoureuse et plus active; de-là une circulation plus vive, plus de chaleur d'Esprits et d'activité, qui rendent les globules du Sang plus denses, plus compacts, plus nombreux, et toute la masse des humeurs disposée à un plus grand degré de tenacité. On peut ajouter que comme un air froid et sec, est presque

toujours pesant et élastique, il peut, par sa trop grande pression sur le corps, coopérer avec ses qualités froides et sèches, à produire les plus violens effets. C'est un fait que, toutes choses égales, dans une pareille constitution de l'air, le Sang est constamment trouvé plus dense et plus visqueux, que dans une saison qui a été long-tems humide et chaude; et que les personnes sujettes à l'Asthme souffrent beaucoup tant que le Vent du Nord-Est dure.

Néanmoins tous ces effets peuvent être compatibles avec une santé plus robuste, et le sont même communément; c'est pour cela que Celse *, (quoiqu'en parlant des Maladies causées par un Vent du Nord froid) dit: *Sanum tamen corpus spissat, et mobiliùs atque expeditiùs reddit.*

Mais helas! telle est la fragilité de l'homme mortel, qu'il n'y a rien de plus commun que le passage d'une santé parfaite à une grande Maladie: car ce Sang, riche et dense, porté par des vaisseaux forts et vigoureux, est extrêmement propre à parvenir à un tel degré de viscidité, qu'il ne peut plus passer par les dernières ramifications des Artères; de-là viennent les

* Lib. II. Cap. 1.

obstructions, et conséquemment les inflammations ; particulièrement après quelqu'excès dans les alimens, après un violent exercice, quelqu'arrêt survenu à la transpiration, une altération subite dans la température de l'air, qui peut raréfier les humeurs en général bien plus vîte, que quelques vaisseaux particuliers ne peuvent être relâchés. De-là, de tems en tems ces douleurs dans les membres qui ont été jadis cassés, aux cicatrices des anciennes blessures, aux cors des pieds, *etc.* qui se font sentir quand le tems change tout d'un coup en orageux ou en humide et chaud, parce que les petits vaisseaux ont été retrécis dans leurs capacités, et roidis dans leurs substances ; à quoi rien ne remédie plus vîte que des fomentations émollientes, en élargissant et amollissant les vaisseaux. Toutes les bonnes femmes vous disent de tremper vos cors des pieds, quand ils vous font mal. Cette méthode est encore d'une grande utilité, dans ces maux de côté, qui restent souvent après les Pleurésies et les Péripneumonies pendant plusieurs années de suite, et qu'il faut attribuer à un resserrement contre nature des vaisseaux, et à l'adhésion des Poumons à la Pleure,

qui souvent par la grande raréfaction du Sang, le changement de tems, *etc.* ramènent tout de nouveau la Maladie, et rendent le Malade très-sujet à de fréquentes rechûtes pour la suite.

Il est vrai que les personnes qui ont naturellement le Sang épais et les fibres roides, sont sujettes aux inflammations de toutes espèces dans toutes les saisons: mais cependant certaines constitutions de l'air, non-seulement sont plus propres que d'autres à enflammer le Sang, mais encore disposent plus aux inflammations des différentes parties. Car lorsqu'un air froid resserre l'extérieur du corps, endurcit la peau et bouche les pores, il se porte plus de Sang vers les parties internes et vitales, particulièrement vers les Poumons, qui par la vaste étendue de leur surface extérieure (excédant de beaucoup celle de toute la peau*) sont destinées par la nature à seconder la peau, pour exhaler au-dehors les sérosités superflues, âcres et inutiles du Sang: et ainsi lorsque les pores de la peau sont bouchés à un certain degré, les exhalaisons des Poumons compensent le manque d'évaporation par la peau. Et nous trouvons en effet qu'immédiate-

* Voy. le Docteur Hales, Vegetables, statics, p. 239.

ment après avoir pris du froid, les Poumons sont plus ou moins affectés de la Toux, rendent une grande quantité d'une pituite claire, et souvent d'une manière qui incommode beaucoup. Or de même, quand un air froid est continuellement introduit dans les Poumons, il racornit leurs membranes extérieures, bouche leurs conduits excrétoires, et empêche ainsi l'exhalation et l'*expiration* convenable, si je puis le dire, du superflu de ce qu'il leur faut pour faire leurs fonctions. On peut ajouter que l'air par sa trop grande froideur, le contact presqu'immédiat du Sang dans les petits vaisseaux et les cellules des Poumons peut fort bien le congéler, ou du moins le condenser beaucoup : beaucoup d'exemples nous ont appris qu'un air extrêmement froid, a causé une soudaine et totale stagnation du Sang dans les Poumons, et fait mourir presque dans l'instant. Nous voyons souvent que des vents froids affectent et même resserrent tellement la peau des mains, des bras et du visage, qu'ils la rendent rude, fendue et douloureuse; pourquoi ne pourrions-nous pas supposer qu'ils font le même effet sur les Membranes plus tendres et plus délicates de

la *Trachée-Artère*, *des Bronches*, *etc.?* En effet, la Toux, l'enrouement et le mal que nous sentons communément en respirant un air froid, montrent que cela est ainsi. Le Pharynx et le Larynx sont souvent si fort affectés par des vents froids et rigoureux, qu'ils en souffrent de violentes inflammations, des tumeurs, *etc.*

Il est donc aisé de concevoir que lorsqu'une quantité plus grande qu'elle ne devroit l'être d'un Sang épais et visqueux est poussé dans les Poumons, que les vaisseaux de ces mêmes Poumons sont plus resserrés qu'il ne convient, et que les conduits excrétoires, et les orifices des glandes du gosier et des *Bronches* sont considérablement bouchés, ce vice doit généralement produire des inflammations peripneumoniques.

Mais de plus, un Sang visqueux, suite naturelle d'une longue constitution de l'air froid et sec, dispose non-seulement aux inflammations engénéral, et aux Péripneumonies en particulier, mais aussi aux Pleurésies. Car, comme les Artères répandues dans les parties membraneuses, sont extrêmement petites; elles sont d'ordinaire sujettes aux obstructions causées par un Sang

grossier et dense : ce qui fait que les Rhumatismes sont aussi fort communs dans ces saisons, les parties membraneuses des fibres, étant enflammées par un épaississement inflammatoire. Or la Pleure est une membrane qui s'étend fort au large, et qui est parsemée d'une infinité de petites Artères, qui sont des ramifications des Intercostalles, qui sortant de l'Aorte presqu'à angles droits, reçoivent par conséquent la partie la plus visqueuse du Sang, comme étant la plus légère (la plus pesante passant proche de l'Axe de la grande Artère) et par-là sont fort sujettes aux obstructions d'un épaississement inflammatoire : les Muscles intercostaux le sont de même, aussi-bien que le Périoste des Côtes, qui reçoit le Sang, en partie au moins d'une pareille distribution des Artères.

De-là les Pleurésies, aussi-bien que les Péripneumonies, sont très-communes, ou épidémiques dans les Saisons froides et sèches, et dans les lieux où on sent un froid rigoureux, trop exposés aux Vents du Nord-Est, elles sont communément Endémiques. De plus, les Pleurésies, proprement dites, sont très-propres à produire les Péripneumonies, et le font fréquemment par les raisons

que je dirai ci-après. De-là vient que nous trouvons beaucoup plus de Pleurésies compliquées avec des Symptomes Péripneumoniques, que des Pleurésies véritables et parfaites ; ce qui compose une Maladie que les Modernes appellent assez *Pleuro-Péripneumonie.*

Comme ces deux Maladies sont souvent jointes ensemble, les Anciens aussi-bien que quelques modernes les ont entièrement confondues, assignant à l'une et à l'autre indifféremment les mêmes Symptomes ; mais il y a certainement une différence réelle entre ces deux Maladies, tant pour leur siège que pour leurs signes. A la vérité, les Anciens, comme *Cœlius Aurelianus* *, nous apprennent qu'ils étoient fort partagés dans leurs opinions au sujet du siège de la Pleurésie, quelques-uns affirmant que c'est une affection ou passion de la *Pleure*, proprement dite, d'autres, des Poumons et de leurs Membranes ; et ces deux opinions, ont eu aussi respectivement leurs Défenseurs parmi les Modernes. Je me flatte que les Remarques suivantes éclairciront plus en détail leur nature et la méthode de les traiter.

* Lib. II. Cap. XVI.

CHAPITRE II.

De la Péripneumonie et Pleur-Péripneumonie.

LA Péripneumonie, dans le sens le plus étendu de ce mot, est une Maladie si commune, soit comme Maladie primitive, soit comme la suite de quelqu'autre, que sa nature doit être exactement étudiée par tout Médecin: Comme elle est une affection morbifique de l'un des principaux organes de la vie, elle est souvent accompagnée du plus grand danger, et demande un traitement différent selon ses différens degrés; puisque cette Maladie a différens étages, ou pour mieux dire différentes espèces, qui demandent une attention particulière, et une méthode de traiter spécialement adaptée à chacune.

Car la Péripneumonie qui vient d'une violente inflammation des Poumons, par un Sang épais et dense, qui bouche un grand nombre des Artères des Poumons et des *Bronches*, est une Maladie toute différente, et qui demande un traitement différent d'une

obstruction des Poumons, causée par une matière pituiteuse, pesante et visqueuse; comme dans le cas que les Médecins modernes appellent *Péripneumonia notha*. Et celle-ci encore doit être traitée avec une méthode différente de cette autre qui ne dépend proprement que d'une fluxion claire et âcre sur les Poumons. Et cependant il y a des Symptomes généraux communs à toutes ces espèces, particulièrement la pesanteur de la Poitrine, une respiration courte et difficile, la Toux et plus ou moins de Fièvre: ce peu de Symptomes qui se présentent d'abord, font pourtant la dénomination générale des Péripneumonies, quoique d'une nature différente, et devant être traitée différemment. Car dans le premier cas des Saignées promptes, copieuses et répétées, sont absolument nécessaires pour diminuer la quantité et la force du Sang trop rapide, avec une nourriture et des Médicamens rafraîchissans, relâchans et délayans. Dans le second cas, il faut, à la vérité, tirer une certaine quantité de Sang, tout au commencement, pour prévenir un plus grand embarras de l'épaississement qui forme obstruction, et

faire place aux atténuans propres à diviser et à délayer ; mais si vous employez trop la lancette, vous affoiblissez le Malade et non la Maladie qui demande des Atténuans, des Détergens, des Expectorans des doux Vomitifs, des Purgations propres, quelquefois l'usage des Vésicatoires, que je pense être tout-à-fait inutiles dans le premier cas, excepté vers la fin de la Maladie, où ils peuvent quelquefois être nécessaires. Le troisième cas peut aussi requérir la Saignée, pour empêcher l'avancement de l'inflammation : mais ici il faut une méthode douce, amollissante et lubrifiante, avec quelques Narcotiques propres et fréquens en doses modérées, qui, dans le second cas, seroient tout-à-fait nuisibles.

On doit avoir encore beaucoup d'égard aux différens degrés d'une même sorte de Péripneumonie, et aux différens Symptomes qui l'accompagnent. Car, quoiqu'au commencement d'une forte inflammation des Poumons, il faille indispensablement saigner copieusement et à plusieurs reprises ; cependant, si après la seconde ou la troisième Saignée, le Malade commence à cracher librement une ma-

tière bien cuite teinte de Sang, on doit arrêter les évacuations par cette voie ; autrement on affoiblit le Malade sans nécessité, et souvent on supprime entièrement l'Expectoration, ce qui produit la ruine totale du Malade. Mais s'il crache une quantité considérable d'un Sang clair, fleuri et écumeux, il faut tirer davantage de Sang, appaiser la Toux avec des Narcotiques rafraîchissans, comme le *Diacode* ou semblables, et donner assez librement des Acides appropriés avec des *Incrassans* doux et rafraîchissans : au lieu que si le Malade crache une matière claire, glaireuse et noirâtre, c'est une marque non-équivoque d'une grande malignité, et que le Sang est dans un état de putréfaction et de dissolution, et qu'il ne peut aucunement supporter d'abondantes Saignées. Bref cette Maladie est tout une autre chose, lorsque l'inflammation se forme, de ce qu'elle est, lorsque les matières obstructives sont cuites, et suppurent actuellement.

Mais pour entrer dans un plus grand détail, si une personne se portant parfaitement bien aupa avant, vient à l'occasion d'un violent exercice, d'une débauche ou d'un froid rude, à être

saisie d'un grand frisson, suivie d'une Fièvre brulante, d'une oppression et d'un poids sur la Poitrine, avec une respiration difficile, fréquente et chaude, et plus ou moins de Toux; il faut tirer subitement du Sang en assez grande quantité par un large orifice: plus le Malade est fort et Pléthorique, plus la quantité en doit être grande, même jusqu'à ce qu'il paroisse tomber en défaillance, par une sueur froide au front et au visage, des baillemens *etc.* ce que l'on peut prévenir en grande partie, en saignant la personne couchée. En général, les gens gras et gros ne supportent pas si bien la Saignée que les maigres et musculeux, n'ayant ni une si grande quantité de globules rouges de Sang, ni les vaisseaux si élastiques. Il faut considérer encore l'âge et la taille des personnes: il seroit absurde de tirer autant de Sang à un Nain qu'à un Géant, quoique tous deux forts en leur façon. Il ne faudroit pas non plus trop saigner des gens trop âgés, ni trop jeunes, quoique souvent la Saignée leur soit utile.

Sanctorius observe qu'avant la Fièvre le corps devient plus pesant, et d'ordinaire plus pléthorique, et les

frissons dénotent la viscosité du Sang qui s'arrête dans les extrêmités des Artères Capillaires (on peut le voir aussi aux ongles, aux lèvres, *etc.* qui deviennent pâles et livides) et cette viscosité qui s'augmente, diminue la transpiration, et augmente la quantité des humeurs. Généralement plus le frisson et l'*Horror* est violent quand ils prennent, plus la Fièvre qui suit est violente, et cela nous peut guider jusqu'à un certain point pour tirer du Sang, devant nous attendre après un violent frisson qui dure long-tems, à une forte Fièvre et à une grande viscosité du Sang.

Si les Symptomes ne diminuent pas par une première Saignée, ont doit tirer davantage du Sang, huit, dix ou douze heures après, et même plutôt s'ils augmentent : et il faut continuer si la Fièvre, l'oppression, l'anxiété et la difficulté de respirer augmentent, ou continuent dans la même force, spécialement si le Sang tiré paroît ferme et dense, ou couvert d'uno Couenne dure et jaunâtre ; ce qui assez souvent ne paroît qu'à la seconde ou troisième Saignée, quoique les Symptomes puissent indiquer une grande inflammation. Et cela vient

souvent de ce que l'ouverture faite au bras est trop petite, la bande trop serrée, ou à cause du glissant de la peau au-dessus de l'orifice; tout cela empêchant le Sang de sortir librement et de ruisseler comme il faut.

Cette couenne épaisse qui paroît sur le Sang avec un pouls ferme et fort, sont de bons garans qu'il faut tirer du Sang, au moins jusqu'à ce que la respiration devienne plus libre et plus aisée. Mais si le *Crassamentum* ou la *Masse concrète* est d'une consistence lâche, et n'est pas couverte d'une peau ou couenne assez épaisse, que le pouls semble tombé, fourmillant, et devenir plus foible et plus petit par la Saignée, il est tems de s'arrêter et d'essayer une autre méthode pour soulager le Malade. Une petite peau mince et bleuâtre sur le Sang, avec une espèce de gelée molle et verte immédiatement dessous (le corps du Sang étant lui-même livide, lâche et mou avec un *Serum* trouble, rouge ou vert) est un signe que la constitution du Sang se dissout, qu'il y a une *grande acrimonie*, et qu'il n'est pas à propos d'en tirer une grande quantité. Et même en Sang fleuri, clair et détaché, qui

après avoir reposé quelque tems, ne rend que peu ou point de *Serum*, quelque spécieux qu'il paroisse aux gens sans expérience, est bien éloigné d'être d'aussi *bon Sang* qu'ils s'imaginent; mais c'est généralement une preuve en particulier dans cette Maladie-ci, qu'il tend beaucoup à la putréfaction et à l'âcreté : car en mêlant de l'Esprit de Corne de Cerf ou du Sel Ammoniac, avec le Sang des personnes de la meilleure santé, lorsqu'on le tire, il prend toujours cette apparence fleurie, et ne donne que peu ou point de *Serum*, quelque tems qu'on le garde; mais il reste détaché comme s'il étoit à demi-fluide. Il est remarquable que l'Esprit de Corne de Cerf, si l'on en use fréquemment et en grande quantité, dissout le Sang et cause de grandes Hémorrhagies; ce qui, je pense, est une observation à laquelle ceux qui usent si fréquemment et si librement de cet Esprit, devroient faire beaucoup d'attention.

Le Pouls fort, violent et prompt dans les Péripneumonies, indique toujours qu'il faut continuer de Saigner, au moins jusqu'à ce qu'on obtienne un certain degré d'aisance dans la respiration, et une libre expectoration

d'une matière louable. Mais il arrive fréquemmment que le Pouls, même dès le commencement, semble obscur et oppressé, irrégulier, paresseux, et quelquefois intermittent; le Malade se plaignant, en même tems, d'une grande foiblesse et d'une oppression considérable: ce qui sembleroit être une contr'indication à la Saignée, et cependant la pesanteur sur la Poitrine, la difficulté de respirer, la grande anxiété, et la chaleur que l'on sent autour du Cœur, la demandent très-fort. Cela embarrasse souvent les jeunes Praticiens. Mais ils doivent considérer que cette privation soudaine de force, d'Esprits et de Pouls, ne vient pas d'un manque de Sang, puisque le peu de tems qu'il y a que la Maladie a commencé soit de quelques heures, soit d'un jour ou deux, ne peut être supposé avoir épuisé le liquide vital à un degré si considérable. La vérité est que ce n'est pas le manque, mais la trop grande quantité de Sang, qui, dans ce cas, est la cause réelle de ces Symptomes. Car les vaisseaux du Sang étant surchargés par les humeurs, et tendus au-delà du ton convenable, ne peuvent agir avec une vigueur suffisante. L'équilibre entre les Solides et les Fluides,

ne se maintenant pas comme il faut, les vaisseaux ne peuvent pas pousser avec la force convenable, de même qu'un trop grand poids au piston d'une seringue empêche son jeu libre. De-là, en effet suit bientôt la défaillance des Esprits, par le défaut de la circulation et de la sécrétion qui doit s'en faire dans le Sang. Et de-là, la disposition prochaine à la *stagnation*, à la concrétion, et une grand suite de cruels Symptomes, et la mort même, à moins qu'on ne la prévienne à tems, en saignant suffisamment; ce qui, en diminuant la trop grande quantité de Sang, rétablit l'équilibre entre les solides et les fluides, et l'action libre des Canaux élastiques musculaires, qui exercent de nouveau plus de force sur les humeurs qu'ils contiennent et conduisent la circulation d'une manière plus régulière et plus constante. Tout cela tend à atténuer le Sang trop épais et trop visqueux, à le rendre plus propre à la sécrétion des esprits animaux, qui redonnent une nouvelle vigueur à l'action du Cœur et des vaisseaux. Ainsi, dans ce cas, bien-loin que la Saignée affoiblisse, elle ranime le pouvoir de la nature; comme il paroît toujours en tirant du Sang aux personnes pléthori-

ques, qui ont le pouls *oppressé*, comme on l'appelle proprement, et qui se relève constamment par la Saignée.

Dans quelques Péripneumonies violentes ou les Lobes des Poumons sont dans une grande inflammation et fort obstrués, il survient immédiatement une excessive foiblesse, avec une anxiété inexprimable, une oppression de Poitrine, le Pouls petit, foible et tremblottant, les extrêmités froides, avec des sueurs gluantes, froides et partiales, les yeux brillans, fixes et enflammés, le visage bouffi et presque livide; et tout cela bientôt suivi du *stupor* et du délire: et j'ai vu dans quelques cas (quoique rares à la vérité) une *Paraplégie* complette.

C'est-là effectivement un cas terrible; mais il ne provient pas d'un manque de Sang, mais d'un défaut dans la circulation et sa distribution: car, y ayant tant et de si grandes obstructions dans les branches des Artères pulmonaires, le Sang est arrêté dans les Poumons, et empêche de passer librement, comme il devroit, du ventricule droit du Cœur au reste du corps: de sorte que l'Aorte et ses branches, ne reçoivent pas assez de Sang pour fournir aux actions communes de la

vie, d'où suit aussi-tôt une *stagnation* absolue, et immédiatement la mort. Les dissections ont fait voir que la chose étoit ainsi; les Poumons ayant été trouvés entièrement étouffés par un Sang concret, rouge, dur, comme charnu, ou plutôt de la couleur et de la consistence du Foie, et si chargé qu'en coupant une partie, elle tomboit en eau *. S il y a quelque chose à faire dans un cas si déplorable, c'est de saigner vîte; et immédiatement, ou bien en peu d'heures, il n'y aura plus aucun remède. J'ai vu quelques effets admirables en saignant des deux bras à la fois, lorsque cela est fait à propos.

Cependant, il y a quelques Péripneumonies qui ne peuvent supporter en aucune manière les grandes Saignées, comme il a été remarqué par des Médecins de la plus grande autorité. Et je l'ai observé dans plusieurs Péripneumonies épidémiques, particulièrement à la fin de l'année 1745, et au commencement de 1746 **, durant lesquelles nous eûmes une Péripneumonie épidémique, dans laquelle après la seconde Saignée (et même plusieurs

* Vid. Hoffman. de Febribus Pneumonicis, Observ. I.

** Vid. Obs. nostr. de Aëre et Morb. Epidemic. Vol. II.

fois après une seule) le Pouls et la force des Malades s'abattoient à un degré surprenant ; et ils tomboient dans une espèce de Fièvre Nerveuse avec de grands tremblemens, soubresauts de tendons, une sueur abondante, ou une Diarrhée atrabilaire, avec la langue noire, le *Coma* ou Délire ; quoiqu'au commencement le Pouls semblât être plein, et battant vivement, et la douleur, la toux et l'oppression assez urgentes, pour indiquer une forte Saignée. Or, dans ce cas, on trouvoit rarement le Sang couvert d'une couenne passablement forte, mais communément il étoit fleuri, et d'une *consistence lâche et molle*, ou d'une *couleur noire et couvert d'une petite peau mince, bleue ou verte*, sous laquelle il y avoit *une gelée verte* molle, et au fond un *cruor* noir et livide, quelquefois à la vérité la couenne étoit plus épaisse et plus dure, mais d'un *rouge pâle, comme la Cornaline* ou *la gelée de groseilles détrempée*. J'ai souvent remarqué ce dernier phénomène dans les Pleuro-péripneumonies réelles. Toutes les fois que je vois un pareil sang détaché et dissous je suis très-réservé à ordonner de nouvelles Saignées, spécialement si je trouve que le Pouls et le Malade devien-

nent plus languissans, quoique l'oppression, le poids et la douleur, le mal même semblent le demander. C'est sur de pareilles observations, que *Lancisi* et *Baglivi* après lui, se tenoient sur leurs gardes contre de nouvelles Saignées, quand il ne paroissoit pas sur le Sang *une couenne assez épaisse* à la seconde Saignée. *In Pleuritide, Peripneumonia, etc. Si in Sanguine è venâ sectâ extracto non appareat in superficie crusta alba ....pessimum; ... si verò in alterâ Sanguinis missione incipiat apparere, bonum: contrà, si in secundâ nequidem apparebit, abstineto statim à Sanguinis missione, aliter interficies ægrotantem* *.

Et je me joins à Baglivi pour la première partie du *Prognostic* aussi bien que pour la dernière, ayant toujours trouvé d'un mauvais augure, le Sang fleuri que l'on tire au commencement des Fièvres pulmonaires, car cela montre ou que la constitution du Sang est trop rompue et dissoute, ou bien que le Sang grossier inflammatoire est arrêté dans les Artères pulmonaires, et qu'il n'y a que la portion la plus fine et la plus séreuse qui puisse échapper et passer dans la ventricule gauche du Cœur.

* Cap. de Pleuritide.

Il faut observer cependant, que quelquefois dans les Péripneumonies et Pleuro-peripneumonies, le premier et même le second Sang ne paroissent pas couverts d'une couenne, et le troisième pourtant est fort épais ; et cela particulièrement, lorsque le Sang tombe du bras goutte à goutte, et ne coule pas à plein ruisseau ; mais alors on remarque toujours que ce Sang, quoique fleuri en apparence, quand il est froid, est dense et tenace ; au lieu que dans le cas dont j'ai fait mention ci-dessus, le Sang, quoique fleuri, étoit d'une contexture lâche et molle, et ne se formoit jamais en un *crassamentum* régulier et ferme. C'étoit souvent cette sorte de Sang lâche, dissous et fleuri, que l'on tiroit aux gens de mer au commencement de l'année 1746 *, et il étoit toujours suivi de mauvais Symptomes, souvent funestes. Ces Péripneumonies malignes saisissent en effet les Marins assez fréquemment après de longs voyages, et les personnes sujettes au *Scorbut*. D'abord ils ont la respiration fort courte, ne prennent plaisir à rien, sentant des foiblesses à la moindre agitation, des frissons, des

* Vid. Obs. nost. de Aëre, *etc.* Vol. II. mens. Jan. Feb. Martio.

chaleurs, et des douleurs passagères et vagabondes par tout le corps, la Fièvre succède avec un grand poids sur la Poitrine, une Toux sèche, courte et importune, le Pouls prompt, petit, et plus mince qu'il n'a coutume d'être dans les vraies Péripneumonies inflammatoires, des sueurs pâteuses et inégales une insomnie et une anxiété continuelles: à la fin ils commencent à cracher, une matière claire, glaireuse, sanglante et d'une couleur noirâtre, souvent d'une très-mauvaise odeur: de plus ces choses sont assez communément accompagnées d'une éruption de *Petechiæ* rouges, brunes, livides, ou noires. L'Urine est ordinairement d'un noir pâle, ou de la couleur *de la lessive sur le feu, comme si on y avoit mêlé un peu de Sang*: elle est rendue en petite quantité et sans aucune sorte ce sédiment; mais la première a quelquefois une sédiment large et livide, d'autre fois rien qu'une matière comme du son répandue indistinctement par tout haut et bas. Comme ces Symptomes sont de forts argumens que la constitution du Sang est rompue, et qu'il y a une grande acrimonie dans les humeurs, les grandes Saignées n'y sont pas bonnes non-plus, quoique l'on n'ait que

que trop souvent l'imprudence d'en faire.

Quoiqu'en général, dans les Fièvres Pulmonaires, ce ne soit pas un mauvais Symptome de voir sur le Sang une couenne assez épaisse ; cependant lorsqu'elle est excessivement dure, ou très-jaune, ou d'une couleur pâle et plombée, elle menace d'un danger imminent, et montre que l'épaississement inflammatoire est fort avancé, et très-difficile à résoudre ou à atténuer, et qu'à peine admet-il aucun des Remèdes et des Délayans qu'on tâche d'y introduire. Cela paroît par la forme étrange que le *Crassamentum* du Sang prend souvent, (forme non pas globulaire, mais plutôt une espèce de sphéroïde oblongue,) après de grandes et de fréquentes Saignées dans les violentes Fièvres Pleurétiques, ou Péripneumoniques ; car alors le coaguleux du Sang se trouve nager dans une grande quantité d'un *Serum* clair, et quelquefois tout-à-fait limpide : sa surface ou sa couenne concave, extrêmement *contractée*, étant presqu'aussi dure que du cuir, et toute la masse approchant de la solidité et de la fermeté d'une pièce de chair. Or, dans ce cas, comme une grande partie des globules du Sang

a été ôtée par les Saignées réitérées, le *Crassamentum* est beaucoup diminué dans sa quantité; mais il retient toujours sa grande viscosité morbifique ; et ses globules étant fort denses, s'attirent l'un l'autre avec une extrême force, comme il paroît par sa figure et sa consistence; et, quoique la proportion du *Serum* puisse avoir été beaucoup augmentée par l'usage copieux des Délayans, il paroît cependant clair et limpide, parce qu'ils n'ont pas été bien mêlés et unis avec les parties globuleuses et sulphureuses, ou huileuses du Sang. En effet, on observe souvent, dans ces Fièvres rebelles, que les Malades boivent beaucoup de Délayans clairs et aqueux, et les rendent par les Urines presque aussi limpides et insipides que de l'eau * ou que ces Délayans se dissipent par de grandes et abondantes sueurs, ne se mêlant aucunement, comme il faut, avec le Sang, proprement dit, et n'agissant point du tout sur ses Sels et sur ses Souphres; car leur combinaison et leur cohésion extrêmement solides éludent

* Hippocrate observe que d'uriner immédiatement après avoir bu, est un dangereux symptome dans les Pleurésies et les Péripneumonies ; *Coac. Prænot. Sect. V. Ed. Lind.*

la force des Délayans. J'ai vu cela plus d'une fois dans les Péripneumonies, où le mal continuoit aussi violent que jamais, après quatre ou cinq Saignées, et les parties globuleuses du Sang étoient tellement diminuées, que le *Crassamentum* faisoit à peine la sixième partie de tout le volume du Sang, et étoit pourtant aussi ferme qu'un morceau de chair. Ces cas sont généralement mortels.

Si après la seconde ou la troisième Saignée, même si après la premiere, votre Malade commence à cracher librement une matière jaunâtre bien cuite, légérement teinte de Sang, arrêtez-vous-là, et particulièrement si la respiration devient plus libre, qu'elle n'étoit d'ordinaire; autrement vous affoiblirez mal-à-propos votre Malade; et qui pis est, vous supprimerez l'expectoration; par laquelle la nature chasse la maladie par la crise la plus prompte, et l'issue la plus à portée; la matière obstructive qui étoit dans les extrêmités des Bronches et des Artères Pulmonaires étant assez dissoute, cuite et digérée, pour passer librement dans les cavités des Vésicules, des Bronches, *etc.* et pour entrer et sortir de la Trachée par la toux et l'expectoration:

par-là les dernières ramifications de ces Artères redeviennent libres et perméables, et la circulation par les Poumons enfin duement rétablie.

Qu'il y ait un passage des Artères Bronchiales dans la cavité de la Trachée et ses ramifications, cela est évident ; car le *Mucus* huileux, qui, dans un état naturel, double et lubrifie la membrane intérieure de la Trachée-Artère et ses branches, vient des Artères Bronchiales. Et il est certain encore que l'Eau, le *Serum*, *etc.* passe librement des Artères Pulmonaires dans les cavités des Bronches et des Vésicules, comme il paroît par les expériences de *Ruisch* et de l'exact Docteur *Hales*. En effet, comme les Artères Bronchiales et Pulmonaires, dans leurs différentes ramifications, se joignent par des *Anastomoses* sans nombre, les Artères Pulmonaires peuvent par cette même voie avoir communication avec les Bronches. Or, quand la matière obstructive est duement atténuée et cuite, et les Vaisseaux assez dilatés, pour donner un libre passage, cette matière est poussée dans les cavités des Bronches et tout de suite hors des Poumons par l'expectoration. Il semble évident que les branches latérales et séreuses de

ces Artères, à leurs extrêmités, se peuvent assez dilater, pour laisser passer dans quelques cas des globules rouges, et cela trop librement dans les cavités des Bronches, comme cela se voit particuliérement dans ces crachemens de Sang qui sont produits *per Diapedesin*, comme Galien et les Anciens l'appeloient ; car je pense qu'il est assez certain qu'il y a des *Hémoptysies* qui ne viennent d'aucune rupture de Vaisseaux, n'étant précédées, suivies, ni accompagnées de nulle douleur, purulence et semblables accidens.

Or, quand ces petits Vaisseaux des Poumons se trouvent, soit naturellement, soit par l'Art, aisés à se dilater, ils souffrent moins de l'épaississement inflammatoire, que lorsqu'ils sont roides et élastiques ; comme cela arrive ordinairement dans les gens robustes et laborieux, qui, suivant l'observation d'Hippocrate, y sont fort sujets, et souffrent beaucoup des inflammations de la Poitrine et des Poulmons*. Cela effectivement est confirmé par l'expérience de tous les jours ; il en est de même de la remarque suivante de cet illustre Père de la Médecine, par rap-

* Coac. Præn. 29. lib. II. Cap. XVI. de Pleuritide. Edit. Dureti.

port à la louable expectoration, dont j'ai fait mention ci-dessus. « Αἷμα δὲ » ξυμμεμιγμενον μὴ πολλῷ πυθμενον ξανθὸν ἐν, » τοῖσιπεριπλευμονικοῖσιν, ἐν ἀρχῇ μὲν τῆς νόσου » πλευόμενον Περιεσικὸν * καὶ κάρτα ὠφελέει ». *Hippoc. Prognost.* En effet telle a été l'observation de toutes les Gardes dans plusieurs *Pleuro-pneümonies* et *Péripneumonies*, que tout ceux qui ont craché le Sang, s'en sont bien trouvés. Il s'en faut cependant beaucoup que cela soit toujours vrai, à moins que la matière ne soit conditionnée, comme ci-dessus. Car toutes les fois que le Sang craché est ou écumeux, ou purement fleuri, ou noir et en partie coagulé, spongieux et de la couleur du Foie, il en est tout autrement, ce qui fait voir qu'il n'y a aucune sorte de résolution ou digestion de la matière obstructive qui s'est formée, mais que l'obstruction étant profondement enracinée, et la force expulsive du Cœur véhémente, quelques vaisseaux ont été rompus et le Sang s'est extravasé dans les cavités des Poumons et craché ensuite. Car lorsqu'une grande obstruction s'est formée dans quelque partie des Poumons,

* J'aime mieux lire ainsi, avec *Foësius*, plutot que περιεσικὸν, cela quadrant mieux au sens et à la diction d'Hippocrate.

le Sang est poussé en plus grande quantité, et avec plus de rapidité à travers les vaisseaux qui sont libres; lesquels devenant par-là plus tendu, crevent souvent, et le Sang ruissèle dans les cavités des Bronches et quelquefois dans les réduits les plus intérieurs des cellules vésiculaires. Le Sang que l'on crache immédiatement après, paroît fleuri et écumeux, et il ne s'ensuit aucun inconvénient, mais le grand mal est qu'il en reste communement une grande partie dans les Poumons, qui étouffe les petites vessies pleines d'air, et comprime et bouche leurs vaisseaux sanguins, ce qui augmente beaucoup la difficulté de respirer, et empêche grandement la circulation du Sang à travers les Poumons; et comme il est extrêmement difficile de le repomper de ces petites cellules vésiculaires, quand il y séjourne, il devient de plus en plus putride, et forme à la fin une sanie corrosive, qui détruit la substance des Poumons; mais j'en dirai dans la suite davantage sur ce sujet.

Comme toutes les inflammations des Poumons, ou suffoquent le Malade, en empêchant que le Sang ne passe, ou bien se terminent en suppuration,

gangrène, ou skirrhosité, si la matière obstructive n'est promptement dissoute ou digérée comme il faut, nous devons nous attacher le plutôt qu'il sera possible à abattre et détruire l'inflammation, en tirant du Sang dans une quantité convenable; car dès qu'une fois l'abcès est actuellement formé, la Saignée ne peut plus être d'aucun service. Il y a plus, lorsqu'une fois le *Phlegmon* est trop avancé pour être résous, la Saignée est réellement désavantageuse, parce qu'elle retarde l'opération prochaine de la nature, pour se délivrer elle-même par une douce suppuration des matières obstructives qui lui nuisent: car par ce moyen la matière croupit plus long-tems, et devient de plus en plus acrimonieuse: ce qui, à la longue, en affectant les parties adjacentes, forme un abcès beaucoup plus grand qu'il n'auroit été d'abord, si l'on avoit laissé procéder la nature, suivant sa propre règle, et même souvent cela finit par une gangrène manifeste, et quelquefois par une skirrhosité obstinée, qui rend le peu de tems qui reste à vivre extrêmement misérable.

Les Médecins remarquent en général, qu'après le quatrième ou le cin-

quième jour d'une vraie Péripneumonie, la Saignée est de peu de service pour prévenir la suppuration : car trop de *Phlegmons* commencent à suppurer dans ce tems, s'ils n'ont pas été résous auparavant : cela doit arriver plus particulièrement et plus vîte dans des parties telles que sont les Poumons, entourées de tous côtés de chaleur et de moiteur, et si voisines du cœur qui agit constamment et avec beaucoup de force, sur les obstructions inflammatoires. Ainsi, quand les symptomes Péripneumoniques continuent avec beaucoup de violence successivement quatre ou cinq jours au plus, on a tout lieu de craindre un abcès ou une mortification, et il n'y a pas grand avantage à attendre de poursuivre les Saignées.

Mais cependant si la douleur revient avec violence, après avoir cessé un tems considérable, ou qu'elle saisisse quelqu'autre partie de la Poitrine, c'est une preuve qu'il se forme une nouvelle inflammation, qui indique de saigner comme devant ; mais non au même degré : car cette attaque accessoire étant totalement de la même nature, et aux mêmes organes que la première, requiert la même méthode pour préve-

nir son accroissement et les mauvaises conséquences qui peuvent suivre. La force et le pouls du Malade, la violence du mal, et la difficulté de respirer, en déterminent la quantité en grande partie : il faut aussi avoir égard à la couleur et à la consistence du Sang, et à la quantité et qualité du *Serum*. J'ai quelquefois ordonné la Saignée le neuvième ou le dixième jour depuis la première attaque, et trouvé le Sang presqu'aussi épais que celui qui avoit été tiré le second ou le troisième, et celà lorsque la lancette avoit été employée trop hardiment ; mais le *Crassamentum*, quoiqu'extrêmement dur, étoit beaucoup diminué à proportion du Serum.

On observe communement, que dès que cette seconde attaque, et cette nouvelle douleur arrive avec un certain degré de violence, l'Expectoration, quoiqu'auparavant libre et copieuse, cesse tout-à-fait, ou ne se fait qu'avec bien de la peine ; la violence du mal ne permettant pas que le *Thorax* s'étende comme il faut, ni que les Muscles des Poumons, de la Poitrine et de l'Abdomen agissent avec assez de force, pour rejetter la matière : sans compter que l'inflammation empêche la sécrétion louable du *Mucus* lubri-

fiant, qui doit naturellement être détaché, pour polir la membrane interne de la *Trachée* et des *Bronches*, et faciliter la décharge des matières qui peuvent s'y trouver, et l'on trouve par l'événement, après que l'inflammation a été abattue par la Saignée; que l'expectoration revient avec aisance et liberté.

Ainsi, quoique dans les Péripneumonies il faille sur-tout procurer les évacuations par la saignée avant le cinquième jour; cependant dans les nouvelles attaques d'une douleur violente, la respiration difficile, et l'expectoration supprimée, il faut recommencer tout de nouveau *, mais avec beaucoup de précaution et de modération: parce que toutes rechûtes, spécialement dans ce cas, sont dangereuses, le Malade devenant journellement plus foible, et moins capable de supporter une perte considérable de Sang. Il est donc fort imprudent, à chaque légère douleur d'avoir recours à la Saignée; car la douleur plus ou moins grande continue souvent, particulièrement dans les Pleuro-péripneumo-

*. Hippocrate saigna *Anaxion* le huitième jour, à cause que la douleur continuoit, et qu'il ne crachoit pas. *Lib. III. Epid.*

nies, long-tems après que la Fièvre est entièrement cessée: *Debet priùs cessare Febris, et posteà dolor affecti lateris*, dit *Baglivi**. Mais la Saignée est en particulier moins appropriée, lorsqu'une copieuse expectoration d'une matière louable, vient assez aisément, quoiqu'elle continue d'avoir une teinture de Sang, par les raisons que j'ai dit plus haut; savoir, parce que cela marque la résolution et la concoction de la matière de la nouvelle inflammation. En effet, c'est pour cette raison qu'on doit éviter la Saignée, quoique trop souvent imprudemment ordonnée, s'abstenir des astringens que l'on donne inconsidérément, pour arrêter cette légère teinture de Sang. Mais ces gens-là font bien peu d'attention aux opérations de la nature, et encore moins à *Hippocrate* leur grand Interprète. Il est certainement bien plus à propos d'appaiser la douleur et l'importunité de la toux par de doux Opiates, et des Expectorans rafraîchissans, tendres, adoucissans et aisés.

Je n'ai plus que deux choses à ajouter à l'Article de la Saignée dans les maladies des Poumons. La prèmière, que

* Prax. Medic. Cap. de Pleuritide.

la Saignée à la Saphène, ou au Pied, est bien moins pratiquée dans ces cas, qu'on ne devroit l'attendre de la raison et de l'expérience certaine de sa grande efficacité dans les crachemens de Sang du Poumon ; j'entens après qu'on aura tiré du bras une quantité suffisante de Sang. *Alexandre* le *Tralien* * la conseilloit, il y a plusieurs siècles, comme très-utile en ce cas. La seconde, que, lorsque le Pouls et la force du Malade semblent ne pas favoriser qu'on tire davantage de Sang d'une grosse veine, et que cependant la Toux et la Suffocation oppressante, laborieuse et pénible, presse beaucoup, la méthode de tirer du Sang par les ventouses aux Epaules, *etc.* peut se pratiquer avec sureté, et apporte souvent beaucoup de soulagement dans les Maladies de la Poitrine, comme dans celles de la Tête, quoiqu'on n'en puisse pas assigner de raisons bien palpables. Il faut néanmoins considérer que la plus grande partie du Sang que l'on tire par cette voie, est un Sang artériel, et que l'usage des vésicatoires, des cautères, des sétons, et même des ventouses à ces parties, est d'une utilité no-

* Cap. VII p. 94. ex edit. Rob. Stephan. Lutetiae 1548. fol.

toire dans les Toux asthmatiques, les Fluxions de Poitrine, *etc.* et semble montrer que les révulsions et les évacuations faites par cette voie, peuvent être bonnes dans les inflammations des Poumons, et par l'événement elles le sont en effet.

Quoique la Saignée, dans toutes les inflammations des Poumons, soit indispensablement nécessaire en quelque degré, et que plusieurs fois elle guérisse entièrement, quand on la fait bien et à propos; cependant en général il y a plusieurs autres indications auxquelles il faut répondre; car, tant la Fièvre que l'Inflammation particulière, demandent un Régime rafraîchissant et délayant, et des Remèdes nitreux et laxatifs, avec un air modérément frais, et le plus de repos qu'il est possible au corps et à l'esprit C'est peu de chose que de tirer une certaine quantité d'un Sang épais, obstructif et inflammatoire, si celui qui reste n'est pas rafraîchi, délayé et atténué, et si l'on ne prévient la génération continuelle du *Lentor* inflammatoire, par des Atténuans Nitreux, des Remèdes rafraîchissans et savoneux, des Potions et des Emulsions délayantes, laxatives et émollientes, *etc.* lequel

Lentor est au contraire disposé à s'augmenter considérablement par un Régime chaud, des Médicamens chauds, un air brûlant, trop de mouvement dans le corps et d'agitation dans l'esprit. Les gens qui ont des Paroxismes asthmatiques, sont obligés de se tenir dans une posture tranquille, et de respirer un air frais, ou bien ils sont dans un danger immédiat d'être suffoqués; combien plus tout cela doit-il être nécessaire, quand il y a non-seulement une grande obstruction dans les vaisseaux des Poumons, mais de plus une inflammation dans leur substance? Une chambre fermée, étroite et étouffée est extrêmement incommode à une personne malade de la Fièvre, mais bien plus encore à ceux qui ont une Péripneumonie, comme je l'ai observé bien de fois, spécialement parmi les petits Ouvriers, où deux ou trois familles peut-être vivent ensemble dans un même lieu. Le conseil de *Celse* n'est dans aucune Fièvre plus salutaire, même plus nécessaire que dans les Péripneumonies: *In amplo conclavi tenendus æger**. Si l'on ne peut absolument éviter ces petites chambres renfermées, il faut certainement les

* Lib. III. Cap. VII. Edit. Dureti.

aërer souvent, mais avec prudence.

Il y a peu ou point de Péripneumonies, ou Pleuro-péripneumonies qui finissent bien, sans une libre et copieuse Expectoration; car c'est la crise naturelle de cette Maladie, comme il a été remarqué par *Hippocrate* et tous les Médecins judicieux, et de ne point cracher la matière morbifique obstructive, comme il faut, a toujours été estimé très-dangereux. Αἱ ξηραὶ τῶν πλευριτίδων ἀπύυσοι χαλεπωταῖαι *, et il dit encore dans les Pronostics ** que c'est un mauvais Symptome, lorsque μηδὲν ἀνακαθαίρεται,... ἀλλὰ πλήρης ἐὼν ζέῃ ἐν τῷ φάρυγγι. Plus l'expectoration est aisée, prompte, grande et cuite, mieux elle vaut. A la vérité, elle est généralement crue et claire au commencement; mais elle devient bientôt d'un blanc jaunâtre, et prend beaucoup de consistence, quand la matière sort comme il faut, et environ le troisième jour, elle est communement avec des rayes de Sang, ou bien il s'y est tellement incorporé, qu'il lui communique une teinture de Sang *Flavo-rubescens*, comme Baglivi *** l'appelle, ou en

* Coac. Praenot. 3. Cap. XVI.
** Sect. XIII. Edit. Linden.
*** Cap. de Pleuritide.

phrase d'*Hippocrate* Πτυελον υφαιμοι. Cette sorte de matière, quand elle est crachée librement soulage beaucoup la respiration, le mal et l'oppression de la Poitrine, et généralement termine la Maladie en sept jours.

Mais rien ne conduit plus efficacement à l'expectoration (en atténuant et résolvant les matières compactes) que de boire librement et souvent des Délayans laxatifs, rafraîchissans et un peu savoneux, comme du Petit Lait clair, de la Ptisanne d'Orge avec de la Réglisse, des Figues, *etc.* une Décoction, ou plutôt une infusion d'Herbes pectorales, comme du Lierre terrestre, du *Capillus Veneris*, du Pas-d'âne, de l'Hyssope, *etc.* Ces choses doivent être rendues un peu acides avec du Jus de Limon ou d'Oranges de Seville; s'il faut quelque chose encore de plus détergent que tout cela, on y peut joindre du *Miel*, qui est un Savon admirable, naturel et cordial, presque banni de la matière médicale moderne, je ne sais ni pourquoi ni comment; car, pour un qu'il purge avec tranchées, il fait du bien à mille autres, et même sa qualité purgative et tranchante, peut aisément être corrigée, en le faisant bouillir: *Hippocrate* usoit d'Oxymel et d'Eau

miellée en pareil cas, et il défend de boire de l'Eau pure dans les Fièvres Pulmonaires, car elle n'est utile ni pour la Toux, ni pour l'Expectoration * : chacun de ces remèdes, ou tous, tour-à-tour, bus chauds, répondent fort bien à l'intention dont nous avons parlé, si on les prend fréquemment, mais en petites doses, buvottant, pour ainsi dire, continuellement. Car par ce moyen une plus grande quantité de la vapeur laxative et résolutive, est introduite dans les Poumons, et imbibe plus surement leurs vaisseaux absorbans; ainsi ces laxatifs et ces délayans pénètrent doublement, et d'ordinaire avec beaucoup de succès. Il ne faut pas boire à la fois de trop grands coups; car ils surchargent l'Estomac, produisant l'indigestion et des flatuosités, et comprimant trop le *Diaphragme*, ce qui embarrasse beaucoup la respiration : c'est pourquoi *Hippocrate* conseille dans ces Maladies de boire dans un gobelet en étrécissant la Bouche * *, afin probablement que

* De Vict. in Morb. acut. Sect. xxx. Edit. Linden.

** Μὴ ψυχρὸν, ὀλίγον δὲ ἐκ βομβυλιὸς ἢ κυσόμυς car c'est ainsi qu'il faut lire, ou simplement βομβυλιὸς, comme tous les Commentateurs en conviennent. *Lib. III. de Morbis. Sect* XXIV. *Edit Lind.* Voyez Galien, Erotian et Foësius au mot Βομβυλι.

tant la liqueur, que la vapeur puissent se conserver plus long-tems chaudes, et qu'on n'en puisse boire qu'un peu à la fois, et qu'ainsi la vapeur se porte en plus grande abondance à la Bouche et au Nez. Il conseille néanmoins de boire toujours librement, pour exciter l'expectoration, sans laquelle le Malade meurt * : et il ordonne plusieurs sortes de potions à ce propos; mais il recommande particulièrement l'Eau d'Orge, du Miel avec de l'Eau, de l'Oxymel, et du Vinaigre avec de l'Eau.

Ces boissons et vapeurs laxatives et émollientes sont plus spécialement nécessaires quand l'expectoration est difficile et dure, et pour ceux qui ont une constitution de corps maigre et sèche, et les fibres rigides, tels que sont généralement les gens employés à des travaux rudes, et les tempéramens chauds et secs. Car, comme un air sec, soit qu'il soit froid ou chaud, est contraire à une libre et copieuse expectoration; s'il est humide et chaud **, ne peut que lui être favorable, en relâchant

* *Lib. I. de Morbis. Sect.* XXVI. . . . *De Locis in Homine. Sect.* XXX. XXXVII. *Edit. Linden.* et en plusieurs autres endroits.

** Aretée dit: ni la boisson froide, ni l'air froid n'est bon dans les Pleurésies.

les vaisseaux, et en atténuant aussi en quelques degrés les humeurs trop visqueuses. Baglivi * recommande beaucoup la boisson brulante, pour résoudre les obstructions des Poumons ; mais je crois qu'un degré modéré de chaleur est plus propre tant pour résoudre que pour relâcher. Les fomentations appliquées trop chaudes à l'extérieur, épaississent les humeurs et rident la peau, et conviennent peu aux parties enflammées. On peut rendre les vapeurs plus ou moins stimulantes ou relâchantes, selon que les cas le requièrent. J'ai vu les fumées mêmes du Vinaigre faire fort bien dans les Péripneumonies mâlignes. Plusieurs sortes de Remèdes peuvent, sans doute, s'administrer par la voie des vapeurs : la fumée du Vinaigre camphré n'est pas une chose à mépriser en beaucoup d'occasions.

Hippocrate et les Anciens étoient si persuadés de la nécessité de l'expectoration dans les Maladies du Poumon, qu'ils travailloient à la procurer, non-seulement par les moyens que je viens de dire, mais encore, dans les cas difficiles, ils employoient des Expectorans

(*) De Pleuritide.

d'une plus grande force *. La Crême d'Orge avec du Miel ou de l'Huile, de l'Oxymel, l'Hyssope, la Rue, le Galbanum, la Moutarde, le Poivre, le *Silphium* **, étoient quelques-uns des plus doux : dans les cas désespérés, on ordonnoit de l'Hellébore blanc ***. L'*Elaterium* Ανθως χαλκῆ : il faudroit en effet que les choses fussent bien désespérées, pour que cela fût approuvé aujourd'hui ; mais comme alors ils n'en avoient pas d'autres dans les Maladies désespérées, ils employoient des Remèdes désespérés. Nous avons une matière médicale plus étendue, et nous pouvons nous aider de choses d'une nature plus douce : mais j'ai plusieurs fois donné l'Emétique dans les Peripneumonies avec beaucoup d'avantage, lorsque l'expectoration étoit supprimée subitement, et que la difficulté de respirer augmentoit beaucoup ; mais c'étoit quand on avoit tiré précédemment une quantité convenable de Sang, et

* Ἰσχυρὰ ταῦτα ἐπαφαιρεμπλήσια φάρμακα. *De Locis in Homine. Sect.* xxx. *Edit. Linden.*

** *Lib. III de Morbis. Sect.* xviii. xxv. *Ed. Linden, et alibi passim* ; et Aretée ordonne aussi les mêmes choses dans les Pleurésies et les Péripneumonies.

*** *Lib. III de Morbis. Sect.* xvii. *Edit. Lindon.*

que la violence de la Fièvre étoit diminuée. Or, en ce cas, il ne faut qu'en boire un peu ensuite, pour provoquer le vomissement. L'*Oxymel Scilliticum* rend souvent de grands services à cet égard ; et sa vertu dans les Maladies Asthmatiques est connue. Quand on le prend en juste dose, non-seulement il fait vomir doucement, mais c'est de plus un merveilleux atténuant rafraîchissant, un *Eccoprotique* utile, et un bon dieurétique : il est sans contredit bien supérieur au simple oxymel, et on peut le mêler avec des remèdes oléagineux émolliens, de façon qu'il devient d'une grande utilité, et un expectorant utile. Quand des médicamens adoucissans et lubrifians sont indiqués, notre *Linctus*, comme de *Sperma Ceti*, *Ol. Amygdal. dulc.* ou de l'*Huile de Lin* tirée à froid avec *Syrup. Althœæ. Papav. Errat*, *Diacodium*, ou semblables répondent à l'intention. Mais si on a de la répugnance pour les Huiles, un Mucilage de la Graine de Coing ou de la Graine de Lin avec de la Conserve de Graines de Sureau ou de Groseilles noires, ou bien leurs Syrops ou celui de Pavot, est très bon et fort agréable. Le Nitre, cet atténuant rafraîchissant si nécessaire, se donne dans quelqu'une

de ces compositions, et les rend plus ragoûtantes, et peut-être que le Camphre donné ainsi est le moins dégoûtant. Il faut avoir grand soin de ne jamais donner de forts expectorans au commencement des Péripneumonies, qu'après que des Saignées convenables auront diminué l'impétuosité du Sang et de la Fièvre, autrement ils augmenteroient l'inflammation et le danger de suffocation, et intercepteroient ce qu'on leur veut faire attirer; les matières doivent être premièrement bien cuites, et alors on les fait sortir. Il y a encore un autre chose nécessaire à observer dans l'usage des Expectorans tels que l'*Oxymel scilliticum*, les médicamens huileux, les mixtions gommeuses et les décoctions pectorales, c'est de ne point donner de fortes purgations, qui certainement supprimeroient l'Expectoration, et mettroient en danger la vie du Malade.

Quoique l'expectoration libre d'une matière bien cuite soit très-favorable dans la cure des Péripneumonies et Pleuro-péripneumonies, et qu'il faille toujours l'augmenter, il y a cependent quelques expectorations d'un mauvais augure. C'est particulièrement un mauvais signe, lorsqu'on crache le Sang tout

pur, vermeil, ou écumeux; et c'est ainsi qu'*Hippocrate* et *Aretée* ont prononcé; quoique l'un et l'autre parlent avantageusement d'une matière bien cuite rendue avec une teinture de Sang: le premier condamne le Πτύελον λίην αἱματώδες * l'autre le Δίαιμον ἄνθρον σφόδρα; *Aretee* dit de plus: Εἰ δὲ τὸ Δίαιμον τῶν ἄλλων κάκιον **; et je le crois ainsi, par les raisons ci-dessus alléguées; car ce Sang frais écumeux procède de quelque rupture d'artères dans les Poumons, et non de la résolution de l'obstruction inflammatoire. Or s'il y a quelqu'Artère rompue dans les Poumons, le Sang ruisselle dans les cavités des bronches, quelquefois en assez grande quantité pour causer une suffocation soudaine, s'il n'est pas immédiatement rejeté; mais plus communément il se filtre dans les Vésicules pulmonaires, et quelquefois les Vaisseaux se rompent dans les plus petits réduits des Poumons: une partie peut, à la vérité, être aussi-tôt crachée fraîche et fleurie; mais la plus grande est disposée à demeurer dans les dernières

* Coact. 17. Lib. 11. Cap. XVI. de Pleuritid. etc. ex Edit. Dureti.

** Cap. de Pulmonoriâ,

ramifications

ramifications, et les interstices cellulaires des Bronches, laquelle étouffe les Poumons, comprime les Vaisseaux sanguins, qui y sont répandus, et enfin putréfie et corrode tout ce qui est autour : de-là une prompte suffocation, une Vomique dangereuse, où souvent la gangrène se déclare. Il est vrai que cette matière ainsi extravasée, peut être crachée en partie, en forme de *Sanie sanglante*, ou sous la forme de concrétions livides et noires ; mais communement c'est avec tant de difficulté, et une toux si violente, qu'elle augmente même l'extravasion ; et presque toujours si imparfaitement, qu'il en reste beaucoup dans les Poumons, qui y produit les plus dangereuses conséquences. C'est pour cela qu'Hippocrate * déclare que ces sortes d'expectorations sont très-dangereuses ; et en effet c'est très-souvent le signe d'une mortification prochaine, ou actuellement formée. Je me ressouviens, il y a quelques années, que j'observai que la matière que crachoit un certain M. *Clark*. Capitaine d'un Vaisseau-Marchand de cette Ville, à la fin d'une Péripneumonie, ressembloit exactement à des mor-

* Prognostic. Coac. Praenot. 45. Cap. de Pleuritid, ex Edit. Dureti.

ceaux de rate bouillis, étoit même plus spongieuse, et en partie fort fétide : il mourut le dix-neuf de la Maladie. Ceci répond au Prognostic de Baglivi * tiré de *Dodonæus* : *Qui spuunt Sanguinem nigrum porosum* **, *ad instar spongiæ, iis pars aliqua sphacelo correpta est in Pulmone, et omnes pereunt.*

Aussi-tôt donc que cette Expectoration d'un Sang fleuri paroît, j'ordonne immédiatement la Saignée dans la quantité qui convient aux forces du Malade; afin d'abattre le mouvement trop rapide du Sang, diminuer l'inflammation, et prévenir, autant qu'il est possible, une plus grande effusion de Sang dans les vésicules et les cellules Pulmonaires, ce qui causeroit des maux infinis. Si l'*Hémoptysie* continue, la Saignée à la *Saphène* est très-bonne; outre cela il faut des émulsions rafraîchissantes, des remèdes nitreux, adoucissans, mucilagineux, des Acides des Végétaux, ou même des Minéraux, si l'*Hémoptysie* est bien considérable : une décoction de Pavots rouges, de Pas-d'Ane, et de Figues, rendue nn peu acide avec de l'Elixir de Vitriol, fait une admira-

* Vid. Baglivi. Opera. Lugduni 1704. 4°. p. 87.

** Αἵματος θρομβους μέλανας Hippocr. Lib. II. de Morbis, Sect. XIX. Edit. Linden.

ble boisson dans ces cas : Nous devons nous attacher à modérer la violence de la Toux avec le *Diacode*, un *Lincus* doux, et autres Remèdes semblables. Mais je désapprouve entièrement les forts Astrigens, et les grandes doses de Narcotiques, parce que j'ai souvent reconnu, que l'usage que l'on en fait imprudemment dans de telles circonstances, produit une grande *Orthopnœa* et beaucoup de Symptomes terribles. Car le Sang extravasé doit finalement être craché, ou le Malade n'en reviendra jamais : or cela est impossible, sans qu'un peu plus ou moins de Toux ne le fasse sortir. J'ai vu plusieurs fois de grands Abcès arriver après ces sortes de Péripneumonies, dans lesquelles le Malade a survécu à la Fièvre pendant plusieurs jours et même plusieurs semaines.

Quoique communement, dans les Fièvres Pulmonaires, la *viscosité* morbifique domine, si cependant il y en a beaucoup, c'est une *ténuité* âcre qui prévaut. Et comme dans les *Ophthalmies* nous observons que la fluxion est quelquefois aussi épaisse que de la colle, d'autres fois aussi claire que l'eau, et mordicante comme de la saumure, écorchant la peau des joues, où elle coule ;

de même la matière qu'on crache dans certaines Péripneumonies est extrêmement claire et crue, et la fluxion si âcre qu'elle écorche le gosier, *etc.* et cause une Toux violente et continuelle.

Les humeurs âcres, claires, dans les Fièvres Catarrhales apportent souvent des symptomes Péripneumoniques, en causant une irritation et une agitation constante des Poumons ; et même il arrive beaucoup d'inconvéniens, de violentes concussions occasionnées par les fréquens éternuemens qui accompagnent ordinairement ces sortes de Catarrhes âcres, qui sont quelquefois si *virulens*, qu'ils enflamment les Narines, et gonflent les Lèvres. L'illustre Père de la Médecine, dans son Livre admirable des Prognostics, a prononcé que c'est un accident fcâheux et dangereux, lorsque les Catarrhes, et les éternuemens précèdent et surviennent dans les Maladies Péripneumoniques. J'ai une fois vu quantité de fâcheux accidens Pleuropneumoniques reparoître immédiatement après une crise d'éternuemens, quoiqu'ils eussent entièrement cessé pendant un tems considérable.

Dans ces Péripneumonies Catarrhales, si je puis me servir de ce terme, il n'est pas nécessaire de tirer beaucoup

de Sang ; il en faut pourtant tirer une certaine quantité un commencement, pour abattre la disposition inflammatoire pressante, et prévenir les mauvais accidens futurs. Il faut aussi appliquer de bonne heure les vésicatoires, pour détourner, et faire sortir les fluxions âcres : ici même de douces Purgations sont propres pour emporter la *Colluvies* séreuse. L'Auteur du second Livre *de Morbis*, parmi les écrits d'*Hippocrate*, conseille de purger dans une érésipèle des Poumons, quand l'expectoration est copieuse et claire : et j'ai souvent connu par expérience le bon effet des purgasions dans ces Péripneumonies Catarrhales, quoiqu'elles ne conviennent absolument point dans celles, où l'expectoration est louable et bien cuite. La boisson est bien moins nécessaire dans ces Péripneumonies, que dans celles d'une espèce sèche ; cependant quelque ptisanne pectorale adoucissante y convient pour tempérer l'acrimonie des humeurs, et il la faut prendre chaude avec quelques doux Diaphorétiques, pour exciter une sueur aisée et modérée. Le Café dans ce cas est un breuvage tout à la fois agréable et bienfaisant. Il faut pareillement quelques doux Opiates pour modérer la toux, comme

le *Diacode* ou l'*Elixir Asthmaticum*, non en fortes doses, mais fréquemment répétés. On y peut joindre du *Sperma Ceti*, de la Myrrhe, de l'Oliban et du Camphre, parce que ces choses sont bonnes aussi pour épaissir l'humeur Catharrhale trop claire, et pour abattre son irritation, qui, comme dit *Hippocrate*, produit les Péripneumonies, *etc.* et qui cesse aussi-tôt que la fluxion devient plus épaisse et plus cuite *.

Mais cette Expectoration claire et crue est d'un bien moins mauvais augure, que celle qui est livide, glaireuse et sanieuse, ressemblant souvent à de la lie de Vin rouge, quelquefois plus noire, et quelquefois fétide; car cela procède ou d'un état gangreneux des Poumons, où de la destruction de la *Crasis* du Sang par la trop grande acrimonie, qui est souvent le cas des Malades du Scorbut en son plus haut point. Nous en avons eu dernièrement beaucoup d'exemples parmi les Marins après de longs voyages et des expéditions aux Indes Occidentales. Le Sang que l'on tiroit à ces Péripneumoniques paroissoit dans un état dissous et putrescent; le *Crassamentum* détaché et tendre, le *Serum* trouble et rougeâtre, la lan-

* De veteri Medicinâ Sect. xxxiii. Edit. Linden.

gue noire, les dents garnies d'ordures noires et épaisses, l'haleine mauvaise, l'urine haute en couleur, noirâtre et sentant le pourri : on faisoit généralement ces observations qui dénotoient une grande corruption des humeurs; et les taches noires ou la Dysenterie sanglante, qui paroissoient souvent le cinq, le six, ou le septième jour, en convainquoient plus fortement. Il étoit étonnant combien le pouls et la force du Malade baissoient après la Saignée dans ces cas. Je n'étois pas peu touché et surpris d'observer quelquefois une grande anxiété, des foiblesses, une sueur froide, suivies aussitôt après d'un pouls comme un filet et intermittent, quoique la Fièvre commençât, et que le pouls parût fort et vigoureux auparavant. J'ai vu cela même dans des Pleuro-péripneumonies, lorsque la douleur de Côté étoit violente, le poids sur la Poitrine grand, et la Toux considérable; autrement les apparences péripneumoniques auroient été prises pour de purs Symptômes d'une Fièvre Maligne. Je suis persuadé que ces Péripneumonies putrides, ne soutiennent pas une seconde Saignée avec avantage, rarement même la première, à moins qu'il ne s'y

trouve un degré considérable de fermeté et de tension dans le Pouls*. Lorsque je n'étois pas sûr de la saignée, j'ordonnois les scarifications et les ventouses, quelque fois avec succès; quoiqu'en deux ou trois cas, l'effusion de la scarification se soit trouvée trop abondante, et n'ait pu être totalement arrêtée jusqu'à ce que le malade expirât.

Dans ce cas il faut employer quelques Remèdes anti-putrescens pectoraux, la décoction de Figues, de Pas-d'âne et de Pavots rouges, rendue un peu acide avec du jus d'Orange de Seville, ou de Limon d'abord, et puis avec *Gas Sulphuris* ou *Elixir Vitrioli* est très-propre. Le Nitre, *l'Olibanum*, la Myrrhe, les fleurs de Souphre en bols se peuvent donner avec *Conserv. Lujulæ rob.* de Sureau ou de Groseilles, Mucilage de graines de Coing et *Syrup. de rubo Idæo*: du Vinaigre camphré avec du Syrop de Sureau, et de Framboises, est une excellent médicament; on peut donner une cueillerée ou deux de ces dernières de tems à autre. Du bon cidre, du vin et de l'eau, avec du jus d'Orange ou de Limon bus chauds, excitent l'expectoration, lorsqu'elle vient à manquer, et corrige *l'acrimonie alca-*

* Vid. Obs. nostr. de Aëre, *etc.* vol. II. Jan. Feb. 1746.

lescente. La Teinture de Roses avec des fleurs de Pavot rouge modéroit la fluxion désordonnée de *l'Ichor* clair sanguinolent ; souvent pourtant il a fallu de *l'Oxymel scillit.* et *aq. Cinnamom. fort.* pour attirer la matière, lorsqu'un grand râlement du gosier, et la difficulté de respirer, indiquoient qu'il y en avoit une grande quantité dans les Poumons : et souvent aussi l'importunité et la violence de la Toux ont été appaisées par *l'Elixir Asthmaticum*, *Diacodium*, *etc.* du *Sago*, de la panade, de la Gelée de Corne de Cerf, des Pommes cuites, de la Crême d'Orge, du Grueau épais avec un peu de Vin et du jus de Limon, donnés peu à la fois, mais souvent, étoient nécessaires pour soutenir le Malade. On permettoit quelquefois avec avantage des Fraises, des Framboises, des Groseilles et des Cerises. Et ceci n'est pas une pratique nouvelle ; car *Aretée* * ordonne les fruits de la saison, comme des Figues, *etc*, dans la Cure des Pleurésies ; et le même Auteur dit avec beaucoup de raison, qu'on peut de la nourriture ordinaire en faire un médicament **. J'ai été encore plus in-

* De curatione Pleuritidis.

** Ἐν Τροφῇ γὰρ κεῖνται τὰ φάρμακα, ἀτὰς καὶ τὰ φάρμακα ἐν Τροφῇ. Ibid.

dulgent pour ce qui regarde la diète ; car, en un mot, de sustenter, comme il faut, le Malade, et de gagner du tems, jusqu'à ce que l'acrimonie des humeurs fût corrigée, et les Poumons débarrassés de cette *Colluvies* putride qui les assiégeoit, sembloit être le grand point ; à la fin du moins, le tout dépendoit d'une diète bien réglée, des Rôties avec du Vin de Post, trempé et brûlé avec des pélures d'Orange, de la Muscade, ou de la Canelle, et rendues suffisamment acides, étoient d'une utilité remarquable. J'ai rarement observé que les Vésicatoires eussent aucun usage en ce cas ; ils étoient même souvent malfaisans, trop irritans, et attirant une grande quantité de matière claire, sanguinolente, et même quelquefois accompagnées de mortification.

Le crachement clair, jaune, comme s'il étoit teint de Safran, est un autre mauvais Symptome dans les Fièvres Pneumoniques, dénotant que l'épaississement inflammatoire est fortement attaché aux Artères des Poumons, et que rien n'en est extrait, sinon la partie séreuse ou la plus déliée du Sang ; ou bien cela montre que toute la masse du Sang commence à se dissoudre, et que ses principes bilieux sont forte-

ment exaltés, et que tout tend à une putréfaction générale. Dans les Fièvres Putrides, le Lait même, la Sueur, *ect.* deviennent jaunes, et le Sang croupissant qui se putréfie et se dissout, montre toujours la même apparence. *Hippocrate*, à la vérité, loue l'Expectoration, dans laquelle les crachats sont beaucoup mêlés * de jaune (ou un mélange intime de jaune et de blanc); mais en même tems il déclare que les crachats purement jaunes (ξανθὸν ἄμικτον) sont dangereux**, et cela se trouve ainsi constamment: cette Expectoration est communement accompagnée d'une violente Toux, et de beaucoup de difficulté d'expectorer. En outre, ils sont souvent suivis d'une *Hémoptysie* par la rupture des Vaisseaux; et cela particulièrement lorsque la Langue paroît rouge, sèche, polie et luisante, avec une espèce de *Vessie livide* dessus***; ce qui, en passant, est un mauvais Symptome dans toute sorte de Fièvres. Il faut soigneusement distinguer dans

* Τὸ ξανθὸν ξυμμεμιγμένον ἰσχυρῶς τῶν ὠδίνων
Prognostic.

** Ibid.

*** Πομφόλυξ ὑποπέλιος, sur la Langue, *Hippocrate* les déclare dangereux; et qu'ils précèdent le crachement de Sang. *Coac. Præn.* VI, *Cap. de Pleurit.*

la Pratique, de laquelle des causes ci-dessus cette Expectoration claire, bilieuse, procède ; et pour cet effet nous devons considérer attentivement le Pouls, l'état du Sang et la température du corps ; car des causes différentes doivent donner des indications différentes.

Je conclurai ces Remarques sur l'Expectoration dans les Fièvres Pulmonaires, par les Observations suivantes du grand *Hippocrate* : « La matière » doit être crachée aisément et promptement dans les Péripneumonies et » les Pleurésies ; la couleur en doit être » jaune, bien mêlée avec le crachat, » ou une matière cuite jaune, teinte » d'un peu et non de trop de Sang : si » cela arrive au commencement de la » maladie, la chose est très-avantageuse ; mais il ne faut pas y compter » si fort après le septième jour. C'est » un Symptôme très-mauvais quand la » Poitrine paroît remplie de beaucoup » de matières, avec râlement, et que » cependant on ne cracherien. En effet » c'est un cas toujours très-dangereux » que de ne produire aucune Expectoration ; mais la matière que l'on rend, » si elle est visqueuse, ténue et globulaire, ou écumeuse, n'apporte aucun

» profit. Des crachemens purement » jaunes, sans être mêlés, sont mau- » vais : lorsqu'ils sont tous sanglants ou » livides, il y a du danger, spéciale- » ment, lorsque ce phénomène vient » au commencement ; mais ceux qui » sont tout-à-fait blancs, sont les pires » de tous. C'est encore un mauvais » signe, quand ils sont verts (ἰῶδες). » Toutes les fois que l'on crache avec » une grande difficulté, une Toux vio- » lente, et sans aucune diminution de » la douleur et de l'oppression, cela » montre que le cas est mauvais ». Voyez *Coac. Prænotion.* 13. 14. 15. 16. 17. 18. *Ed. Dureti. Cap. de Pleuritide*, comparés avec les *Prognostics d'Hippocrate*, qui dit que l'Expectoration bien cuite ressemble au bon Pus *, ni clair, ni glaireux, ni trop jaune, ni trop sanglant, ni vert, ni livide ; et en effet, dans tous les Abcès ou Ulcères, ces couleurs sont d'un mauvais présage, dénotant un grand degré d'acrimonie.

Or, quand la résolution ou concoction des obstructions inflammatoires des Poumons se fait, non-seulement une partie est jettée dans les cavités des

* Πεπονα δε ἐσι τα μὲν Πτύελα, ὁκόταν γόνιζαι ὁμοια Ἰῶδεσι. De Vict. acut. Sect. IV. Ed. Lind.

Bronches, et ensuite crachée; mais une partie aussi passe dans les veines correspondantes, et de-là est apportée avec le reste du Sang, par la route commune de la circulation; jusqu'à ce qu'enfin elle sorte par les urines épaisses et troubles en grande quantité, déposant un sédiment rougeâtre, tirant sur le jaune, ce qui est toujours un bon signe dans les Maladies Péripneumoniques, et en partie aussi quelquefois par les selles bilieuses.

Hippocrate observe que cette urine épaisse avec un sédiment rougeâtre est un signe salutaire dans les Pleurésies * et qu'elle emporte les Peripneumonies, lorsqu'elle est épaisse et abondante **. Il décrit ces urines bien cuites comme ayant ὑποσάσιας ὑπηθέας ὁκοῖον Ὄμφακος ***, c'est-à-dire, une sorte de sédiment pâle, couleur de briques, comme nous l'appelons. Mais il observe justement que c'est un très-mauvais symptome, si d'épaisse qu'elle étoit d'abord elle devient claire vers le quatrième jour ****; et en effet cela est ainsi à chaque tems de la maladie, tant

* 586. Coact. Praenot. Edit. Foesii.
** De Vict. acut. Sect. IV. Ed. Lind.
*** Ibid.
**** Coact. Praenot. 53. Cap. de Pleuritid. 20 Cap. de Urinis. Ed. Dureti.

que la Fièvre continue d'être considérable.

Rien ne provoque les urines et les selles plus efficacement que les lavemens laxatifs émolliens, étant une sorte de fomentation et un stimulant léger pour toutes les parties du bas ventre, qui tend non-seulement à décharger les Urines et les Selles, mais aussi les vents, qui, en soulevant l'Abdomen et le Diaphragme, empêchent beaucoup la respiration. En outre, lorsque les excrémens pressent le fond de l'*Aorte* et les têtes des *Iliaques*, trop de Sang regorge vers les parties supérieures, particulièrement vers la Poitrine, ce qui augmente l'inflammation, l'oppression, *etc.* c'est pour cela qu'Hippocrate ordonne * des Lavemens rafraîchissans dans les Fièvres Péripneumoniques, spécialement les trois premiers jours **. Et Aretée dit que nous devons injecter un Lavement âcre, en quelques cas, quand nous ne pouvons pas bien saigner ***. Le plus grand soin cependant doit être de ne pas jetter le Malade dans une Diarrhée trop abondante qui supprimeroit l'expecto-

* De affect. Sect. VIII. edit. Linden.
** De vict. acut. Sect. III. edit. Linden.
*** De curatione Pulmon.

ration, sans diminuer la Maladie; et conformément à ce que dit le grand Oracle de la Médecine*, c'est un mauvais Symptome, quand cela arrive aux Malades de la Pleurésie ou Péripneumonie; parce que lorsqu'il y a un grand Flux d'humeurs par en-bas, les parties supérieures se sèchent, le crachement cessant, et le Malade meurt**. Il ne faut donc pas que le corps soit trop constipé, ce qui augmenteroit la Fièvre; ni trop relâché***, de peur que le crachement et la force du Malade ne tombent. C'est là une *Médecine Hippocratique*, et, j'ose le dire, aussi raisonnable, et aussi bien fondée qu'aucune de celles des modernes. Mais avançons.

Quelquefois la matière morbifique est transportée par quelque crise aux parties basses, produisant des phlegmons, des aposthumes, des thumeurs et des ulcères érésipelateux et œdémateux, *etc.* particulièrement aux personnes auparavant sujettes à avoir les jambes enflées et Malades, que l'on remarque souvent s'enfler et crever à la fin des Péripneumonies, au grand

* Hippocrat. Aphorism. 16. Sect. III.
** Lib. III. de Morb. Sect. XVII.
*** Ibid.

soulagement de la Poitrine. C'est une chose bien connue, que si l'on sèche subitement les ulcères des jambes, les Poumons sont incontinent affectés ; et que les tumeurs hydropiques de ces parties que l'on force à remonter par le moyen de bas, de lacets, de bandages, *etc.* causent promptement des accès d'Asthme. C'est pourquoi il paroît raisonnable dans beaucoup de maladies des Poumons, de tenter la dérivation des humeurs aux jambes par des bains chauds, des vésicatoires, *etc.* et en effet cela a été praiqué souvent avec succès. Combien de fois éprouvons-nous que la *Metastasis* de la goutte aux Poumons, est soulagée sur le champ par la révulsion qu'on en fait aux pieds par le moyen de Cataplasme âcres ? Lorsqu'il y a un grand danger, il ne faut rien négliger. Quand les vésicatoires appliquées aux jambes dans les maladies des Poumons, font de grands ulcères, elles apportent communement beaucoup de soulagement ; mais ils sont souvent très-difficiles à guérir ensuite. Cela étoit particullèrement remarquable dans les années 1740. 41. 46. 47. **. J'observai donc alors, que si

** Vid. Obs. nostr. de Aëre et Morb. Epidemic, Vol. II.

les écoulemens des ulcères causés par les vésicatoires étoient subitement supprimés, non-seulement la Toux et la difficulté de respirer revenoient, mais il survenoit quelquefois une grande évacuation et des sueurs profuses; de sorte qu'en bien des cas le Malade ou étoit emporté par la douleur et la trop grande évacuation des vésicatoires, ou bien il tomboit dans une Diarrhée et une sueur colliquative; de terribles *Aphthæ* terminant fréquemment la fatale scène. Cela venoit probablement de la grande acrimonie de la Lymphe et du Serum, qui ayant été comme tournés en gelée par la Fièvre qui avoit précédé, et maintenant dissous, s'étoient changés en une espèce d'*Ichor* putride (car quand le Serum est coagulé par la chaleur, son état prochain est un *liquamen* putride, ou la dissolution:) et il prenoit son issue non-seulement par des selles et des sueurs abondantes, mais il s'échappoit encore par d'autres voies, comme des urines sales, âcres et troubles, des éruptions pustulaires, des aposthumes enflammés, des cloches remplies d'eau, douloureuses et écorchées en beaucoup de parties du corps, comme les Epaules, les Bras, le Dos, la Poitrine, *etc.* Par des observations de

cette sorte, il est probable que les Anciens (qui s'appliquoient toujours soigneusement à suivre, et à seconder les opérations de la nature) appliquoient des *épithèmes* âcres, comme du Sel, de la Moutarde, *etc.* à la Poitrine, au Dos et aux Epaules, dans les maladies des Poumons. Il est certain qu'il y a une grande correspondance entre la peau et les Poumons, comme il est évident dans la Gratelle repoussée, la petite Vérole, la Rougeole, *etc.* qui tombent immédiatement sur la Poitrine. C'est pourquoi il semble que c'est une pratique raisonnable d'appliquer les Vésicatoires aux parties d'en-haut, après qu'on a tiré une quantité suffisante de Sang, particulièrement vers le déclin des Fièvres Péripneumoniques.

Quoique la nature prenne quelquefois ces différentes manières de se soulager elle-même dans les Péripneumonies, cependant son effort ordinaire est par l'expectoration; et lorsqu'elle va bien, nous pouvons favoriser son intention; mais ne jamais l'interrompre, ce que de violentes purgations, des sueurs et semblables feroient infailliblement: de sorte que ces évacuations, dont je viens de parler, sont des détours de la nature, et on ne doit entrepren-

dre d'expulser la matière morbifique par ces voies, que lorsque le grand chemin est ou bouché, ou fort embarrassé.

CHAPITRE III.

De la fausse Péripneumonie.

CE que j'ai dit ci-dessus se rapporte à la nature, et au traitement des Péripneumonies inflammatoires ou véritables; mais il y a une maladie dénotée principalement par *Sydenham* et les Auteurs les plus modernes sous le nom de fausse Péripneumonie, dans laquelle, quoique le poids de la Poitrine soit grand, la respiration difficile et la Toux importune, et quelquefois violente) tout cela marquant suffisamment que les Poumons sont considérablement affectés;) cependant la Fièvre et la chaleur sont petites, quelquefois à peine sensibles, le Pouls ou prompt, foible et petit, ou paresseux et oppressé, jamais dur et tendu. Ainsi comme cette Maladie a des symptômes différens, et presque tout à-fait contraires à ceux de la vraie Péripneumonie à beaucoup d'égards, il est raisonnable

de supposer qu'elle naît de différentes causes, et demande pour sa cure une méthode différente. Et en effet nous voyons que les fausses Péripneumonies saisissent communement les gens âgés et phlegmatiques, foibles, lâches, gras et pésants, et sont fort communes dans les saisons humides, sales et nébuleuses, et dans l'hyver: au lieu que la vraie Péripneumonie inflammatoire s'attaque généralement aux gens robustes, vigoureux et actifs, et est fort fréquente dans les saisons froides et sèches, pendant les vents du Nord-Est, et lorsque le Baromètre est haut. Ces deux maladies semblent donc être presqu'aussi différentes que les Fièvres ardentes, et les Lentes Nerveuses, ou autant qu'une Esquinancie inflammatoire l'est d'une autre purement humorale, ou qui vient simplement d'une défluxion séreuse. Et cette *Colluvies* âcre, séreuse, peut tomber sur les Poumons, se répandre et pénétrer dans les réduits les plus intimes de leurs cavités vésiculaires et cellulaires, et occasionner une grande oppression, et quelques degrés d'obstruction dans les Artères des Poumons et des Bronches, et ainsi arrêter beaucoup la circulation régulière du Sang à travers les

Poumons. Les fréquens frissons cependant et les accès de chaleur, la promptitude et l'irrégularité du Pouls, l'anxiété, et le poids de la Poitrine, les douleurs et les vertiges de la tête, la saleté de la Langue, *etc.* indiquent suffisamment une habitude fiévreuse.

Après tout, cette Maladie semble tirer son origine d'un épaississement pituiteux du Sang, et d'une disposition gluante de la *Lymphe* et du *Serum*, qui étant en trop grande quantité à cause de la suppression de la transpiration, et mis en mouvement par la chaleur de la Fièvre, ou par une soudaine agitation des humeurs, sont poussées dans les Poumons plus vîte qu'elles ne peuvent les traverser : (car les humeurs visqueuses ne passent jamais aussi librement à travers les extrêmités des Artères, que lorsqu'elles sont plus claires et plus fluides) ainsi s'accumulant toujours, elles bouchent de plus en plus les Vaisseaux Pulmonaires, jusqu'à ce qu'enfin il s'ensuive une fatale stagnation, et par conséquent la mort. Nous voyons un exemple de cela d'une manière particulière, en faisant naître une Péripneumonie artificielle, si je puis l'appeler ainsi. Supposons, par exemple, une fille travaillée d'une

Ch'orosis Leucoph egmatique, (dans laquelle cette pituite lourde et visqueuse dont je viens de parler, prédomine) et qu'elle soit obligée d'être continuellement dans un grand et long exercice: ses Poumons se trouvent à la fin si étouffés et chargés, qu'elle tombe dans une grande difficulté de respirer, et même dans une entière suffocation. Cela est réellement arrivé en beaucoup d'occasions, où l'exercice a été poussé trop loin. J'aurois pu remarquer encore que cet épaisissement pituiteux du Sang et ces humeurs ne fournissant pas une quantité suffisante d'esprits animaux, ne peuvent mettre en action les vaisseaux avec assez de force pour conduire la circulation comme il faut.

Comme il y a bien des états intermédiaires entre la violente Péripneumonie inflammatoire, et cette dernière dont je traite, on ne peut donner ni établir aucune méthode distincte pour la cure, et l'on doit se comporter pour y réussir, selon que l'on s'apperçoit que la Péripneumonie incline plus ou moins vers l'état inflammatoire.

La Maladie est un désordre dans l'économie animale, distingué à la vérité par tels et tels Symptomes particuliers, et appelé de tels et tels noms; mais

chaque Maladie particulière, dans chaque individu, doit être considérée par un Médecin attentif, non suivant sa dénomination, mais suivant la nature, les causes et les symptomes de la Maladie dans chaque sujet; et sur cela il doit prendre ses indications. Ainsi, quand je rencontre un grand poids avec un embarras dans la Poitrine, une respiration difficile et brulante, la Toux, *etc.* avec un Pouls plein, fort et vif, ou tendu et dur dans une personne forte et vigoureuse, j'ai une raison suffisante pour saigner plus librement et plus fréquenment, que lorsque l'oppression et la Toux, *etc.* ne sont pas accompagnées d'un Pouls aussi rapide et si fort, ou aussi vif et tendu; particulièrement si j'ai reconnu auparavant que le Malade est d'une constitution foible, lâche ou phlegmatique.

Ainsi quand le Pouls est foible et bas, la chaleur petite ou peu au-dessus de la naturelle, l'urine pâle et crue, *etc.* je dois être bien sur mes gardes pour saigner une personne attaquée d'une maladie du Poumon, quoique le poids et l'oppression de la Poitrine puissent être urgents; et en effet lorsqu'on tire du Sang à un Malade d'une fausse Péripneumonie, il paroît ou dissous, clair et

et fleuri, ou plus communement d'un noirâtre livide, et n'est pas couvert d'une couenne épaisse, visqueuse comme dans les inflammations ordinaires des Poumons. Et il est remarquable que le Malade tombe aussi-tôt et devient d'une extrême foiblesse après une pareille évacuation, quoique soulagé en apparence dans le moment pour ce qui regarde l'anxiété et le poids sur la Poitrine. Car, comme la Saignée, spécialement dans ce cas, affoiblit la force de la nature, et l'action des solides sur les fluides, l'épaisissement morbifique, qui est la cause prochaine de la Maladie, en est augmentée. *Sydenham* lui-même en étoit si persuadé, qu'il veut qu'on soit particulièrement en garde contre les Saignées réitérées dans la fausse *Péripneumonie*, surtout à l'égard des gens d'un gros volume de corps, et qui ont passé la fleur de leur âge *; quoiqu'il pensât que dans la vraie Péripneumonie il pouvoit emporter la matière de la Maladie, aussi efficacement par l'ouverture d'une veine, que par la Trachée elle-même**. Il est certain de plus que si les Fièvres Catarrhales communes,

* Cap. de Peripneumoniâ nothâ.
** Cap. de Pleuritide.

dans lesquelles il se forme une *colluvies* séreuse, ne supportent pas de fortes saignées, la fausse Péripneumonie dans laquelle abonde une pituite gluante, la supportera encore moins.

Or, comme la saignée doit être ménagée avec beaucoup de précaution dans cette maladie, de même les remèdes échauffans et stimulans ne doivent être employés qu'avec beaucoup de prudence, principalement au commencement du mal; autrement non-seulement l'oppression de la Poitrine est beaucoup augmentée, mais de plus cette méthode produit réellement une disposition comateuse: car l'épaississement morbifique peut être poussé en trop grande quantité dans les vaisseaux du cerveau et dans les Poumons, et s'y accumuler; ce qui est évident par les vertiges, la douleur et la pésanteur de la tête, qui accompagnent communément les fausses Péripneumonies: ce qui fait que la descente libre des humeurs de la tête étant considérablement empêchée par la trop grande réplétion, et presque par la stagnation qui est dans les Poumons, le ventricule droit du cœur n'a pas assez de lieu pour faire avancer ce qu'il contient de Sang, et en recevoir librement d'autre.

Ainsi, nous devons procéder avec beaucoup de circonspection dans le traitement de cette espèce de maladies, qui sont toujours dangereuses et fréquemment fatales; et cela d'autant plus qu'au commencement, la bénignité des symptomes est très-propre à jetter dans quelque méprise, tant le Malade que des Médecins moins sur leurs gardes et peu expérimentés, par la négligence de l'un et l'autre, et un mauvais régime de vivre. J'ai vu plusieurs fois que cette maladie a été prise pour un simple accès d'*Hippocondriasme*, et que peu d'heures après on a malheureusement reconnu la méprise fatale; mais lorsqu'un enrouement perpétuel et laborieux, une grande anxiété et une oppression constante sur les *Praecordia*, des symptomes comateux, les extrémités froides, les ongles et le visage noirs et plombés; quand, dis-je tout cela est venu à paroître, le Médecin devoit être plus aocablé que le Malade, de ne s'être pas apperçu du danger imminent.

Je crois qu'en général, il faut tirer plus ou moins de Sang au commencement; et, comme Sydenham observe fort bien*, il faut tenir le Malade cou-

* De Peripneumoniâ notha.

ché tout de son long durant l'opération, pour éviter les défaillances, qui autrement ne manqueroient pas d'arriver. Par cette précaution non-seulement on diminue le trop grand poids et la trop grande tension des vaisseaux, mais encore on se ménage de la place pour les potions et les médicamens qui pourront être nécessaires dans le cours de la cure : nous devons sur-tout être précautionnés sur la répétition de la Saignée, et bien considérer l'état du Sang, la force et le pouls du Malade, avant que de l'ordonner. Il n'est pas douteux que quelquefois cela ne soit nécessaire ; et nous sommes fréquemment obligés de réitérer les Saignées dans les Paroxysmes astmatiques, dans lesquels il n'y a pas la moindre Fièvre. Des Médicamens doux, atténuans et savonneux, des potions légères, délayantes et détergentes, et l'application des Vésicatoires doivent succéder à la Saignée : une infusion d'Herbes *incisives*, détergentes et pectorales, comme le Lierre terrestre, l'Hysope, le Pouliot, la Réglisse, ou une légère Moutarde détrempée, adoucie avec du Miel, et réhaussée avec du Limon, sont propres pour la boisson ordinaire. Il y a aussi quelques Délayans propres

pour cette Maladie, quoiqu'ils ne soient pas si nécessaires à beaucoup près, que dans la vraie Péripneumonie; et en effet la nature n'y invite par aucune grande soif: cependant comme l'épaississement qui prédomine dans cette Maladie, réellement dissous par des liqueurs chaudes, aqueuses, il en faut indubitablement donner quelques-unes.

Comme la fausse Péripneumonie est communement accompagnée de fréquentes envies de vomir, je pense que cela nous montre assez clairement qu'il faut chercher des expédiens pour aider en cela la nature, et j'ai souvent éprouvé les bon effets d'un doux vomitif en cette Maladie, après avoir tiré un peu de Sang: une cuillerée d'*Oxymel scilliticum* ou de *vin d'Ipécacuanha*, avec quelques gouttes de Moutarde détrempée, ou autre chose semblable, suffisent. Il ne faut pas boire une grande quantité d'aucune liqueur. Trop de boisson non-seulement attire la pituite la plus pesante de l'Estomac et des Poumons, mais encore procure une atténuation et une fluidité générale, par la concussion qu'elle cause à tout le système des vaisseaux *dans les humeurs*; ce qui fait que les selles et les sueurs succèdent communement.

Les fameuses cures dans les Pleurésies, *etc.* si vantées par *Rulandus* * et les autres avec *l'Aqua benedicta antimonialis*, étoient principalement dues à sa qualité Emétique, et la célèbre *Poudre de Chartreux*** ou *Kermès minéral*, est parvenue à une haute réputation dans les Pleurésies, les Péripneumonies et les Fluxions de Poitrine, au moins en grande partie, à cause des doux efforts qu'elle procure pour vomir. Il est hors de doute qu'elle a eu de bons effets dans les Fièvres Catharrhales et les Péripneumonies Pituiteuses; mais il seroit tout-à-fait mal-à-propos, dangereux et empyrique de donner l'une ou l'autre de ces choses dans les Péripneumonies inflammatoires, ou dans les Pleurésies, sans tirer du Sang auparavant.

Qu'il me soit permis de faire ici mention de ce que j'ai avancé il y a plusieurs années, que la meilleure de toutes les préparations de l'Antimoine, que j'aye jamais éprouvé (et j'en ai éprouvé beaucoup) est, suivant mon opinion, le *Vinum benedictum* commun, ou l'infusion de Verre d'Anti-

* Mart. Rulandi curat Empiric. passim.

** Voy. Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, année 1720.

moine dans du Vin *. Il est étonnant que nous en cherchions d'autres, celle-ci possédant toutes les vertus de l'Antimoine. On peut en faire un Emétique doux à fortes doses ; on peut n'en donner que quelques gouttes, seulement pour exciter la transpiration : avec elle on fait vomir, on purge, on fait suer. Cinq ou six de ces gouttes font un atténuant, altérant, diaphorétique et diurétique ; quelques gouttes de plus font une purgation douce, et chacun sait qu'une forte dose fait puissamment vomir. Quelle autre préparation de l'Antimoine faut-il donc choisir ? Il est ici *in solutis principiis*, comme parlent les Chymistes, ce n'est que sa pure substance, atténuée autant qu'il est possible, et mêlée très-intimément et très-également avec un dissolvant, capable de traverser et d'affecter les plus embarrassés des petits Vaisseaux, même les plus petits, et pourtant assez puissant pour aiguillonner le Canal alimentaire. Les préparations solides de l'Antimoine communes sont une Chaux ou tout-à-fait sans action, ou très-incertaine dans ses opérations, quelquefois trop forte et trop nuisible,

* *Vid. obs. nostr. de aëre, etc. Vol. I. p.* 140. On l'appelle en Angleterre *Essentia. Antimonii.*

restant quelquefois long-tems dans l'Estomac et les Boyaux, et produisant des Symptomes sinistres ; au lieu que celle-ci agit vîte, et passe aussi vîte. C'est certainement un admirable atténuant et déobstruant, sans échauffer la dixième partie autant que les Sels Alkali volatils, et en beaucoup de cas, bien plus salutaire et plus efficace, particulièrement dans la Maladie dont il est question. En un mot, il mérite le nom de *Catholicon* à bien plus juste titre, qu'aucun de ces *nostrum* dont on fait tant de bruit, et qui se distribuent dans le monde par le Grand W------d, ou par le moindre passant. Dans de bonnes mains il fera certainement de grandes choses. La conduite timide, foible et insipide de certains Praticiens est presqu'aussi dangereuse que le brusque et téméraire Charlatanisme de quelques autres; les premiers perdent souvent le tems et l'occasion qui ne se recouvrent jamais, pendant que les derniers par un coup hardi font périr en un moment leurs Malades.

Il ne faut jamais négliger les Vésicatoires dans la fausse Péripneumonie, qui sont d'un grand usage non-seulement à cause de leur qualité atténuante et stimulante, mais encore parce

qu'ils attirent une partie de la *Colluvies* morbifique ; on doit toujours les appliquer à la nuque du col dès le commencement, et les *Epispastiques* aux jambes et aux cuisses, soulagent souvent la Tête et la Poitrine, quand les autres méthodes ne font rien. Mais comme il arrive souvent dans cette Maladie que les membres deviennent engourdis et froids, Symptome très-mauvais, il faut les bien frotter avant que d'y mettre les Vésicatoires, et ensuite les bien envelopper dans de la Flanelle (ce qui, en passant, est nécessaire souvent encore dans les Fièvres lentes, nerveuses) : car cette méthode favorise beaucoup la sortie des ampoulles, et conséquemment la décharge des humeurs.

Lorsqu'après la Saignée les Symptômes comateux, et la difficulté de respirer subsitent, on peut encore tirer du Sang par les ventouses, et les scarifications au cou et aux épaules, quand on n'est pas dans le cas de hazarder de rouvrir la veine, et cela fait souvent un effet merveilleux : dans les cas ménaçans, on peut appliquer les ventouses sur les scarifications.

Les fréquentes selles sont certainement bonnes dans cette maladie. Sy-

denham conseille de purger de deux jours l'un *, après avoir saigné une ou deux fois. Mais je pense que c'est outrer les choses à ces deux égards. Car quoique la saignée et la purgation puissent être nécessaires au commencement, cependant il est très-rarement convenable de réitérer la première; et la dernière doit être ménagée avec précaution, spécialement quand il s'agit de recommencer. Car le malade peut tomber en défaillance, dans des sueurs froides, *etc.* à moins qu'il ne soit soutenu, comme il faut, durant l'opération, ce qui est à la vérité fort facile; mais sûrement dans bien de cas il faut autre chose que de la petite Bière et du Grueau à l'eau, pour le faire. Il y a une chose à observer au sujet de ces deux évacuations, qui est, que si le Malade crache abondamment une matière bien cuite, ce qui est quelquefois le cas même dans cette Péripneumonie-ci, ni l'une ni l'autre ne conviennent, et il faut simplement donner des lavemens laxatifs, ou de doux *Eccoprotiques*, au moins tant que l'Expectoration vient abondamment, et l'on donnera souvent pour l'exciter de la Moutarde claire détrempée, de l'*Hydromel*, ou quelque décoc-

* Cap. de Pleuritide notha.

tion pectorale, avec un peu de petit vin blanc dedans. *Hippocrate* en plusieurs endroits, ordonne l'*hydromel* et du vin avec de l'eau *, dans les Pleurésies et Péripneumonies, pour provoquer le crachement. Les *Diurétiques* en ce cas, si l'on est assez heureux pour que la méthode proposée réussisse, sont d'un très-grand usage, particulièrement s'ils procurent des urines chargées et couvertes; mais la vétité est que dans cette maladie, on doit peu compter sur l'urine, soit comme *crise* ou comme *pronostic*: ce qui est certain, c'est que l'urine ténue, pâle ou limpide, est universellement mauvaise dans les maladies du Poumon.

Le Nitre, le *Sperma Ceti*, le Cinnabre, le Safran, les *Pulv. Contrayerv.* le Camphre, le *Sp. vol. oleos.* le *Lac Ammoniacale*, et l'*Oxymel Scilliticum*, les décoctions de Figues, Réglisse et *Enula Campana* sont dans la matière médicale, ce qui convient le mieux pour cette maladie: les *Prises salines faites avec du Sel ou de l'esprit de Corne de Cerf, et du jus de Limon ou du vinaigre distillé*, sont très-utiles, parce qu'elles provoquent beaucoup l'expectoration, soulagent la difficulté de res-

* Οἶνῳ γλυκὺς καὶ ὑδαρής. Lib. III. de Morb. Sect. XXIV. Ed. Lind.

pirer, et opèrent communement par les sueurs et les urines. Mais les Narcotiques, et les Médicamens huileux, mucilagineux sont contraires; il en est de même des grands Stimulans et Sels Volatils, si on les donne trop tôt, quoique quelquefois ils fassent fort bien vers la fin. Mais les différens degrés de chaleur, de Fièvre et de difficulté dans la respiration, l'état du Pouls et du Sang, et les autres Symptomes qui accompagnent cette Maladie, peuvent uniquement déterminer en quelle manière, et jusqu'à quel degré les Médicamens atténuans et chauds, aussi-bien que ceux qui sont plus rafraîchissans, peuvent être employés.

CHAPITRE IV.

Des Pleurésies.

UNE grande douleur à un des côtés de la Poitrine, accompagnée d'une Fièvre aiguë, est communement appelée *Pleurésie*; et cela, soit qu'elle vienne d'une inflammation des *Muscles intercostaux*, du *Périoste* des Côtes, ou de la *Plèvre* même, n'y ayant que cette dernière, en prenant le terme à la

rigueur, qui soit une vraie Pleurésie, les autres étant une espèce de Rhumatisme inflammatoire, et on les appelle Pleurésies fausses ou bâtardes. Cependant comme elles affectent beaucoup la respiration, lorsqu'elles sont violentes, elles sont toujours suivies de conséquence bien plus fâcheuse, que les douleurs rhumatisantes dans les autres parties du corps, et demandent une attention particulière et une prompte expulsion.

Car, comme la violence de la douleur empêche l'expansion suffisante du Thorax, la respiration en est immédiatement affectée; de-là les Poumons n'étant pas suffisamment enflés, le Sang ne peut pas passer librement des Artères aux Veines Pulmonaires, et au Ventricule gauche du Cœur. Et de-là il doit se faire dans les Poumons une congestion, et en quelque sorte une stagnation du Sang. Or, comme le Ventricule droit du Cœur, pousse continuellement plus de Sang dans les Artères Pulmonaires, leurs branches deviennent de plus en plus tendues, jusqu'à ce qu'enfin elles se trouvent si gonflées, qu'elles compriment et bouchent aussi les branches des Artères bronchiales; et ainsi une inflammation dans les Poumons, ou une Péripneu-

monie complette, est souvent la suite d'une Pleurésie vraie ou fausse, particulièrement lorsque le Sang est épais. En effet tout ce qui interrompt la liberté de l'inspiration et de l'expiration, est capable de produire tous ces accidens. Ainsi assez souvent l'Esquinancie cause la Péripneumonie, le passage libre de l'air par la Glotte dans les Poumons, étant bouché. Fréderic Hoffman* remarque que même les Coliques flatueuses et spasmodiques, si elles continuent quelque tems, sont souvent suivies de Pleurésies et de Péripneumonies; la douleur, les spasmes et les flatuosités, empêchant l'action libre du Diaphragme; et en partie aussi, comme il dit, retardant le passage du Sang à travers les viscères de l'Abdomen qui, par ce moyen, est poussé en trop grande quantité vers les Poumons, la Plèvre, *etc.* Quelques jeunes filles en se laçant trop serré et en se gênant trop, pour avoir la taille fine, ont craché le Sang, et se sont ruinés les Poumons, parce que cela les empêchoit de respirer pleinement et aisément. Une côte cassée ou même une simple contusion à la Poitrine, causent souvent l'*Hémoptysie*, la

* Consult. Médicinal. tom. 1. Francof. 1734. 4°. p. 450.

Toux, *etc.* Lorsque quelqu'un des Muscles qui servent à la respiration est beaucoup affecté, il en peut suivre des symptomes Péripneumoniques. Mery * rapporte le cas d'un jeune homme, blessé au Tendon du grand Pectoral, qui fut saisi dans le moment d'une grande difficulté de respirer et d'une Fièvre aiguë. En un mot, toutes sortes de maux à la Poitrine, et spécialement les Pleurésies, sont dangereuses d'une manière particulière, étant capables de causer plus ou moins la Péripneumonie, interrompant beaucoup la facilité et la régularité de la respiration. Et c'est-là la raison pour laquelle nous rencontrons bien plus de Fièvres Pleurétiques, accompagnées de Symptomes Péripneumoniques, que de vraies et pures Pleurésies : lorsqu'une grande douleur à la Poitrine est accompagnée d'une Fièvre aiguë, d'un poids sur la Poitrine, de la Toux, et de difficulté de respirer, et du crachement de Sang, ce cas se présente toujours, et c'est ce qu'on nomme très-proprement *Pleuro-péripneumonie*. En effet, il arrive quelquefois que lorsque la Péripneumonie survient, la douleur de côté cesse ; ce qui peut ar-

* Mémoires de l'Académie Royale des Sciences. 1713.

river lorsque les Poumons sont tellement embarrassés, qu'il ne passe que peu de Sang du ventricule droit du Cœur au gauche, et que l'*Aorte* n'est pas à moitié fournie de Sang : de sorte que les pouvoirs de la nature tombant faute de ce secours, tout tend à une stagnation universelle, et le Malade devient comme insensible, ou, comme dit *Arétée** il ne se plaint de rien, quoique son pouls soit intermittent, et ses extrêmités froides, j'ai vu plusieurs exemples de cela. Il y a quatre ans qu'un M. *Cam*, Marin, fut saisi d'une *Paraplegia* complette le neuvième jour d'une *Pleuro-péripneumonie*, et environ 24 heures avant qu'il mourût. C'est donc un fatal symptome dans les Pleurésies quand la douleur cesse tout d'un coup, et que cependant la difficulté de respirer et le poids sur la Poitrine continuent ou augmentent ; et l'*Aphorisme* suivant est très-certainement vrai. La Péripneumonie qui survient à une Pleurésie est dangereuse**.

Mais la nature et les conséquences des Pleurésies, paroîtront mieux par les considérations suivantes.

Premèirement, la *Plèvre* enflammée est capable de s'attacher à la membrane

* De Pulmonariâ.

** Hipp. Aphorism. 11. Sect. VII.

extérieure des Poumons, et de leur communiquer l'inflammation ; et cela arrive plus aisément, lorsque soit naturellement, ou par quelque Maladie, il s'est en partie formé une cohésion précédente. De-là ceux qui ont eu une fois la *Pleuro-péripneumonie*, sont souvent sujets dans la suite à ce même mal ; la *callosité*, si je puis l'appeler ainsi, formée par la *concrétion*, gênant les vaisseaux sanguins de la *Plèvre*, et les rendant plus exposés aux obstructions d'un Sang visqueux pour l'avenir, sans parler de plus ou moins d'empêchement que l'adhésion des Poumons à la Pleure cause à la respiration pleine et libre.

Secondement, comme la membrane extérieure des Poumons, n'est qu'une continuation de la *Plèvre* elle-même, l'inflammation peut se communiquer d'une partie de la *Plèvre* à une autre, et même à celles qui investissent immédiatement les Poumons; car elle peut s'étendre bien au large ; précisément comme un petit bouton inflammatoire à l'œil, gagne bientôt et enflamme tout le globe, les paupières, *etc.* De plus, l'inflammation peut premièrement tomber sur les membranes des Poumons, et alors on ressent une

douleur entièrement semblable à la douleur Pleurétique, quoique la membrane intérieure du Thorax (ou la Plèvre) puisse n'être point affectée. Je suis tout-à-fait de l'opinion d'Hoffman * qui avoit beaucoup d'expérience que ce cas se présente fort souvent.

Troisièmement, le *Médiastin* n'est qu'un répli de la Plèvre, et une inflammation peut attaquer quelqu'une de ses parties, ou y être communiquée; dans ce cas on ressent des douleurs très-aiguës dessous le *Sternum* ou entre les omoplates: c'est ce que nous voyons souvent, et les Malades en cet état sont en grand danger. *Hippocrate* ** te *Arétée* *** font mention d'une *Pleurésie Dorsale*, dans laquelle la douleur passoit de l'Epine aux os de la Poitrine, et étoit accompagnée d'une *Orthopnœa*, de la Toux et d'une expectoration petite et difficile. Il semble que c'est-là le cas dont il s'agit. Quelquefois la douleur s'avance jusques dessous le *Sternum*, à l'endroit où s'attache le *Mediastin*, et c'est pour cela qu'il s'est quelquefois trouvé des abcès en cette partie. Lorsque la douleur semble être enfoncée

* Cap. de Febribus Pneumonicis. Tom. IV. Part. I.
** Lib. III. de Morbis, Sect. XXI. Edit. Linden.
*** Cap. de Pleuritide.

dans la Poitrine, avec un grand poids et anxiété, palpitation de Cœur, et comme une envie continuelle de tousser, le *Péricarde* (dont la membrane extérieure vient aussi de la Plèvre,) communement est enflammé. Quand la douleur est répandue par toute la Poitrine, avec une grande oppression, des élancemens et des picotemens çà et là, non seulement le *Médiastin*, mais encore la Membrane extérieure des Lobes des Poumons, semble être enflammée. La grande difficulté de respirer, le poids et l'anxiété, la Toux continuelle, le désir constant de se tenir droit, montrent que c'est le cas : et cette inflammation est très-dangereuse, aussi-bien que celle du *Péricarde*. Les inflammations du *Médiastin* et du *Péricarde*, et des Membranes des Poumons, semblent être ce que les Anciens appeloient une *Erésypèle des Poumons; Hippocrate* la décrit comme une Fièvre aiguë, avec de grandes douleurs dans le devant de la Poitrine, et au dos un grand poids, comme de plénitude, et une Toux sèche *.

Quatrièmement, la membrane supérieure du *Diaphragme*, vient pareillement de la *Pleure*, et peut être d'abord

* Lib. I. de Morbis, Sect. XIII. Edit. Lind.

enflammée, ou être en conséquence d'une inflammation à la Plèvre: et cela certainement arrive plus communement qu'on ne s'imagine. On appelle cela une *Paraphrenitis*, et elle est accompagnée d'une Fièvre aiguë, et d'une douleur violente; qui s'étend depuis les basses côtes, jusqu'aux Vertèbres basses du dos, une sorte de respiration courte, convulsive, sanglotante, beaucoup d'anxiété et de malaise, une Toux sèche, des hocquets, et le délire. On sent particulièrement à chaque inspiration une douleur excessive, qui s'élance depuis le creux de l'Estomac jusqu'aux Reins; l'*Hypochondre* du côté malade, est tiraillé en dedans et en montant sur les côtes *, et à peine s'apperçoit-on que l'Abdomen se meuve en respirant; mais il est comme arrêté et en convulsion à chaque inspiration.

Ainsi toutes les parties de cette large Membrane étant enflammées, il se forme une espèce de Pleurésie, dans laquelle les Poumons mêmes sont bien vîte affectés, à cause de la *continuité*, *contiguité*, *cohésion* ou *sympathie*. En effet les Poumons peuvent être, et sont

* *Si Septum transversum percussum est, præcordia sursùm contrahuntur.* Celsus, Lib. V. Cap. XXVI.

souvent attachés au *Médiastin* et au *Diaphragme*, aussi-bien qu'à la *Plèvre* proprement dite. Mais quand même les Poumons ne seroient adhérens à aucune partie de la *Plèvre*, ils peuvent pourtant être sujets aux symptomes péripneumoniques et à l'inflammation ; parce que la respiration régulière étant arrêtée et empêchée, cela interrompt beaucoup la circulation du Sang à travers les Poumons. On peut dire la même chose, par rapport à une inflammation considérable aux Muscles intercostaux, ou au *Périoste* des côtes. A la vérité, dans ces cas les symptomes péripneumoniques ne viennent pas tout d'un coup, si ce n'est communement deux, trois ou quatre jours après. Or, comme la douleur inflammatoire empêche l'expension compétente du *Thorax*, et fait que les Poumons ne sont pas suffisamment enflés, il arrive de-là qu'à la fin ils sont beaucoup affectés.

Tout cela étant donc souvent les conséquences des Fièvres Pleurétiques ; nous devons nous attacher à détruire l'inflammation dans les vraies et fausses Pleurésies, le plutôt qu'il sera possible, par des copieuses saignées réitérées, des médicamens et des potions Nitreuses rafraîchissantes, des Fomentations, des

Narcotiques, *etc.* En un mot, nous devons traiter cet accident comme une *pure inflammation des Membranes, des Muscles ou du Périoste*; mais lorsque le poids de la Poitrine, la Toux, l'Expectoration, *etc.* surviennent, nous devons avoir égard à ces choses, aussi-bien qu'à la douleur de côté, *etc.*

Et c'est afin que la nature, la situation et la différence des maladies de la Poitrine et des Poumons, pussent être plus aisément connues et distinguées dans la pratique, que je les ai décrites si particulièrement: car ce ne seroit pas une petite absurdité de donner des Expectorans, des *Linctus oleagineux* et pectoraux dans une simple inflammation des Muscles de la Poitrine ou de la Plèvre; quand même une petite Toux symptomatique, et quelque difficulté de respirer s'y rencontreroient, spécialement pendant l'accès de Fièvre; au lieu que des saignées faites à propos et un régime propre, auroient aussi-tôt emporté le mal. D'un autre côté, on se méprendroit absolument, en se bornant seulement aux Saignées et aux Fomentations, dans le cas où les Poumons seroient considérablement affectés ou premièrement ou même secondairement.

La distinction des Pleurésies en vraie et fausse, a un fondement réel dans la nature, et est de quelqu'importance dans la pratique. Car, lorsqu'il n'y a que les Muscles intercostaux qui soient enflammés, on doit beaucoup plus attendre des applications topiques, comme Fomentations, Cataplasme, Vésicatoires, Ventouses et autres, que lorsque le mal de côté vient d'une inflammation à la *Plèvre* ou à la membrane extérieure des Poumons. La sensibilité au toucher, la douleur qu'on ressent étant couché sur le côté malade, et principalement dans l'inspiration, la tumeur et la rougeur de la partie, qui paroissent quelquefois, distinguent cette Maladie de la Pleurésie intérieure.

Il y a outre cela des maux de côté, et même assez violens, qui viennent d'une fluxion âcre sur les Muscles de la Poitrine et le Périoste des côtes; et dans lesquelles il y a bien plus lieu de recourir aux applications Topiques, aux remèdes adoucissans, et aux purgations propres, qu'à la Saignée, qui dans ce cas n'est nécessaire tout au plus que pour ôter la Pléthore, s'il y en a. En effet, si c'est une humeur âcre qui est la cause, saignez et ressaignez tant qu'il vous plaira, cela ne servira qu'à affoi-

blir votre Malade. La saignée guérit-elle un Scorbut obstiné, ou le mal Vénérien ? Elle ôteroit aussi bien la douleur d'une dent gâtée, ou d'une épine enfoncée dans la chair.

Les Anciens distinguoient très-bien les Rhumatismes vagabonds, ou les douleurs flatueuses de la Poitrine et des côtés, d'avec les vraies Pleurésies. *Hippocrate* décrit celle-là : Αιγήματα ἰσχνῶς ἐσηκότα ἄσημα *, et défend alors la Saignée. Ils entreprenoient de les guérir par les fomentations, les purgations, *etc* et non par la Saignée ; au lieu qu'une inflammation de la Poitrine fixe et *systrophique*, comme les Commentateurs l'appellent, demande toujours la Saignée. Et nous voyons tous les jours par l'événement que les douleurs errantes, scorbutiques et rhumatisantes, se chassent bien mieux par les purgations, les fomentations, les diaphorétiques et les adoucissans, que par la Saignée. Il est vrai qu'il y en a qui ne demandent que des emplâtres mercuriaux, antimoniaux, anodyns, les ventouses et les vésicatoires ; et d'autres se dissipent seule-

* Des douleurs petites, point fixes, et errantes, sont les vrais symptômes Pleurétiques. *Coact Prænot.* 491. *Edit. Foësii.* Comparez cela avec les précautions sur la Saignée à la fin du second Livre de Duret sur les *Coac. Prænot.*

ment

ment avec le tems, la patience et l'exercice. Quand les douleurs sont au fond du *Thorax*, dans les Hypocondres, ou sous le Diaphragme, suivies de *Borborygmes* et de l'enflure à l'*Abdomen*, il n'est pas douteux qu'il ne faille des lavemens et des purgations: et ces douleurs sont quelquefois très-aiguës, et à cause de l'enflure des intestins, causée par les vents, elles sont souvent accompagnées d'une assez grande difficulté de respirer; mais, comme *Aretée* l'observe, c'est très-improprement qu'on les appelle Pleurésies. J'ai vu souvent ces plaintes s'évanouir en prenant un lavement, ou par quelques selles, au grand étonnement de ceux qui en ignoroient la cause. La Saignée en ce cas augmente toujours la flatulence et la douleur. Cela s'accorde parfaitement avec la doctrine d'*Hippocrate* et à l'expérience; car ce grand Dictateur de la Médecine dit expressément, que lorsque la douleur est dessous le *Septum transversum*, et que l'Abdomen est enflé, il faut une douce purgation avec de l'Hellébore noir, le *Peplium*, le *Silphium*, à quoi on ajoutera du Cumin, de l'Anis, *etc.* et cela fera sortir et les vents et les matières.*

Mais dans tous ces cas le pouls, le

* De victu acutor. Sect. XII. Edit. Lindeni.

degré de Fièvre, la langue, la situation de la douleur, et la façon de respirer, découvrent assez clairement à un Praticien judicieux de quoi il s'agit, et ce qu'il faut faire. Lorsque la douleur du Thorax est violente, le pouls dur, tendu et prompt, la Fièvre forte, on peut dire alors que c'est une Pleurésie, et sur-tout si le frisson précède. Les vraies Pleurésies commencent presque toujours par le frisson, et le pouls est dur et tendu, comme les vibrations d'une corde. Les douleurs sont rudes, piquantes et fixes, et non tensives et vacillantes, comme dans les vents, ni incertaines, étendues et vagabondes, comme dans les Rhumatismes. La dureté du Pouls est un des signes les plus *pathognomoniques* de l'inflammation des parties membraneuses. Si donc les douleurs sont sous le *Sternum*, ou passent de l'Epine aux os de la Poitrine, vous pouvez conjecturer que le Médiastin est enflammé, par la tension du Pouls. Les Poumons, comme dit *Aretée**, étant insensibles, (ou du moins peu sensibles) il s'y forme souvent une *vomica* sans trop de douleur. Les Membranes de chaque organe sont beaucoup plus sensibles que ce qu'on appelle leurs *Parenchymes*, les

* De Pulmonar.

Urétères plus que les Reins, les membranes du Cerveau, plus que le Cerveau. Ainsi la dureté du pouls et la violence de la douleur, peuvent être le principal Diagnostique dans les maladies du Thorax, et ce qui doit déterminer le plus à saigner, *etc.* Je crois que la situation de la douleur ne mérite pas qu'on y ait tant d'égard, que quelques Auteurs le disent: car, comme chaque partie de la *Plèvre*, des Muscles intercostaux ou du Périoste des côtes, peut être enflammée; on peut ressentir de la douleur dans chaque partie du Thorax: et j'ai vu des douleurs aussi violentes proche des fausses côtes, qu'en aucune autre partie. *Hippocrate* et ses Commentateurs déterminent que la Saignée est plus particulièrement appropriée, lorsque la douleur monte aux Clavicules et aux Epaules; mais selon mon opinion, lorsque la douleur est bien violente à quelqu'autre partie, la Saignée est également nécessaire: la douleur est en bas dans la *Paraphrenitis*, et cependant rien ne la demande davantage. Quand le grand Pectoral et le petit Dentelé antérieur sont enflammés, il faut nécessairement que la douleur se fasse sentir aux Epaules, leurs *Tendons* ayant leur insertion proche de l'articulation. Tel est souvent le

cas dans les fausses Pleurésies, et l'on en est beaucoup soulagé par la Saignée et les Fomentations; mais ce secours est également nécessaire, si les Muscles intercostaux, ou le Périoste de quelque côte est enflammé.

Quoique les maux de côté puissent être bien différens des Pleurésies, et requèrent beaucoup moins la Saignée, on ne doit jamais les négliger, particulièrement s'ils gênent beaucoup la respiration: car alors ils sont toujours suivis de fâcheuses conséquences; en voici une forte preuve dans l'histoire suivante.

Vers Noël 1728. M. T---- ll, jeune homme de mérite et très-rangé, d'environ trente ans, d'une constitution délicate, mais vive et active, fut saisi d'une douleur au côté droit, avec un peu de Fièvre; le mal étoit si peu de chose qu'il ne garda jamais la chambre. Cependant il avoit été saigné, et son Chirurgien lui avoit fait prendre quelque médicament. Mais sentant que son mal de côté augmentoit tous les jours, environ trois semaines ou un mois après la première attaque il me consulta. Je lui trouvai une chaleur étique, une Toux courte, et une difficulté de respirer; cette dernière ne procédant, à ce qu'il disoit,

que de son mal de côté : il crachoit peu, et cela avec peine ; et quelquefois son crachat étoit tant soit peu teint de Sang. Je lui ordonnai la Saignée, et lui fis prendre une mixtion huileuse expectorante, *Lac amoniacale*, *Oxymel scilliticum*, des potions salines, et des décoctions pectorales, et le mis au régime rafraîchissant et délayant. Par ce moyen en peu de jours il commença à cracher en assez grande quantité, une matière purulente, sanguinolente et fétide, qui procédoit d'une *vomique* au Lobe gauche des Poumons; car il sentoit du mal, et il disoit que la matière sortoit d'un endroit à gauche du *Sternum*, vers le fond du *Thorax*. A la suite il cracha peu; la matière n'étoit ni fétide, ni sanglante; la Toux lui diminuoit tous les jours, et il ne lui resta pas un grand poids sur la Poitrine : une décoction pectorale balsamique de *Quinquina*, emporta bientôt aussi les chaleurs étiques et les sueurs qui étoient demeurées ; de sorte que je fus flatté moi-même de l'espérance de le tirer bientôt d'affaire. Mais nonobstant tous ces bons Symptomes, son mal au côté droit continuoit toujours, exactement à la même place, où il avoit d'abord commencé ; il devint même bientôt exces-

sivement violent, de sorte que je crus nécessaire de le saigner de nouveau, et plus d'une fois ; j'ordonnai aussi des fomentations émollientes et un emplâtre anodyn d'*Opium*. de *Camphre* et de l'*Emplastr. è Cymino ;* et cela ne produisant rien, je fis appliquer à la partie les ventouses, avec scarifications. Tout cela en vain, car la douleur augmentoit tous les jours, et rien ne donnoit un peu de relâche, ou de sommeil, que des Narcotiques réitérés. A la fin la partie commença à enfler considérablement, et il vint des signes manifestes d'un abcès, que je m'attachai à faire avancer par toutes les méthodes appropriées. Peu de jours après le Chirurgien l'ouvrit, et il en sortit une quantité immense de matière purulente, en si grande quantité, que nous nous imaginâmes qu'elle venoit en partie de la *cavité du Thorax*. Après un plus grand examen, nous trouvâmes deux des côtes gâtées et noircies, et deux Fistules, une entre la cinquième et la sixième des vraies côtes, (qui étoient cariées), et l'autre entre la quatrième et la cinquième, en comptant d'en-bas. Le Malade étant excessivement foible, étique et amaigri, mourut le 29 Mars 1729.

Par l'examen du Cadavre, quelques

Muscles intercostaux, une partie du grand Dentelé, et la portion supérieure de l'*oblique descendant* paroissoient *noirs* et *sphacelés*, et l'abcès s'étoit étendu presque jusqu'à l'Epine du Dos : la partie basse de la Plèvre étoit toute noire, et le Diaphragme aussi de ce côté étoit livide, la Fistule supérieure pénétroit le Lobe droit des Poumons, qui étoit suppuré assez loin aux environs. Au Lobe gauche nous observâmes une espèce de callosité d'une assez grande étendue, probablement à l'endroit où étoit *la Vomique*, et proche les *Vertèbres* une grande tumeur, plus grosse qu'un œuf de Coq-d'Inde, en état de suppuration. Il y avoit plusieurs autres petits Tubercules, quelques-uns presqu'aussi durs qu'une pierre, d'autres suppurans et pleins de pus. Les deux Lobes des Poumons étoient extrêmement maltraités, et en quelques endroits, entièrement livides. Ils tenoient fortement *à la Plèvre* en plusieurs grandes places, quelques-unes des adhésions avoient assez d'étendue, d'autres avoient une sorte de ligamens fibreux. A la cavité droite du *Thorax* il y avoit environ une chopine d'une matière fétide et noirâtre.

Il est probable qu'il s'étoit formé quelques obstructions dans les Poumons de ce jeune homme, précédemment à son mal de côté, ayant été quelquefois sujet à une Toux courte et sèche : mais je suis persuadé que l'humeur âcre qui étoit tombée sur les Côtes, et les Muscles intercostaux, empêchant la liberté de la respiration, avoient beaucoup contribué aux obstructions, et aux suppurations des Poumons ; et en s'opposant aussi à l'expension du Thorax, elle avoit pu au moins augmenter l'adhésion des Poumons à la Plèvre.

Je finirai ce Chapitre par un mot ou deux sur la méthode de traiter les Pleurésies inflammatoires ; dans lesquelles il est indispensablement nécessaire de tirer plus ou moins de Sang, avant que de tenter aucune autre voie de soulagement. La force du Malade, le Pouls, et la Fièvre, la violence du mal, et la difficulté de respirer, en doivent déterminer la quantité. Mais j'ajouterai qu'il faut de plus examiner attentivement la qualité du Sang ; car un Sang dense et épais, non-seulement indique une abondante quantité de globules rouges, mais c'est aussi une disposition inflammatoire, et le Malade, s'il est

nécessaire, peut bien supporter de fortes Saignées réitérées.

On doit bien considérer que si l'inflammation de la Plèvre *etc.* n'est pas abattue à propos par la Saignée, ou discutée par des boissons et des Médicamens délayans, Antiphlogistiques, émolliens, elle ne peut que finir par un abcès ou par la gangrène. Outre cela, ces Pleurésies manquent rarement de produire des symptomes Péripneumoniques, si elles ont une certaine durée : et ainsi nous ne pouvons avoir trop de promptitude et de soin pour tâcher d'ôter l'inflammation : car la douleur qui en provient, embarrasse beaucoup la respiration, et d'ordinaire la circulation du Sang à travers les Poumons; comme il se trouve alors dans un état visqueux (ce qui est l'occasion immédiate de l'inflammation Pleurétique primitive), il est bien plus propre à s'arrêter aux derniers rameaux des Artères pulmonaires et bronchiales, que lorsqu'il étoit plus délié et plus fluide. C'est la raison pour laquelle les douleurs de côté venant d'une inflammation, causent des Péripneumonies bien plus fréquemment que lorsqu'elles viennent d'une simple fluxion âcre. Il faut donc suivre en ce cas la Maxime de Celse, qui est certai-

nement juste. *Remedium.... est magni et recentis doloris, sanguis missus*; et ce qu'il ajoute est également vrai. . *At si.... vetustior casus est, ... serum id auxilium est* *.

Un Lavement émollient rafraîchissant doit immédiatement suivre la Saignée, spécialement si le corps est constipé, non-seulement il vuide les intestins des gros excrémens et des vents, mais encore il dérive une grande quantité de Sang par l'*Aorte* descendante, et les *Iliaques*, et à ces deux égards, il soulage beaucoup les parties supérieures; *Hippocrate* ** conseille l'usage constant des lavemens au commencement des Pleurésies, et nous donne cet excellent avertissement, que nous ne devons pas laisser le corps du Malade, ni trop constipé, de peur que cela n'augmente la Fièvre, ni trop relâché, de crainte que tant les forces que les crachemens ne diminuent trop ***.

Cela fait, il faut fomenter la partie malade avec une décoction de graine de Lin, de Fenu Grec, de Fleurs de Camomille dans du Lait et de l'eau. C'étoit encore la pratique des Anciens. *Hippo-*

* Lib. IV. Cap. VI,
** De victu acutor. Sect. III.
*** Lib. III. de Morbis, Sect. XVII.

crate * dit qu'on doit employer les fomentations dès le commencement, et constamment, pour résoudre les douleurs Pleurétiques; et il conseille aussi d'en user fréquemment dans les Pleurésies, soit sèches soit humides. Je les ai vu réussir souvent, lorsque les Saignées réitérées n'avoient rien fait. Les douleurs, spécialement les douleurs inflammatoires, viennent toujours d'une trop grande tension des fibres, que des fomentations émollientes emportent en les relâchant. Je préfère de beaucoup les fomentations ou cataplasmes humides à toutes choses d'une chaleur sèche, dans les douleurs inflammatoires de la Poitrine et des côtés, parce que elles relâchent bien plus efficacement. *Hippocrate* même défend l'usage des étoupes sèches ** continué trop longtems, et recommande celles qui sont humides *** vers *la crise*. *Celse* dit qu'on doit employer le sec et le chaud, quand l'inflammation est un peu abattue, et passer alors aux *Malagmata*. **** Communement je fais appliquer avec beaucoup de succès un Emplâtre

* De Victu acut. Sect. XI. XII. edit. Lugden.
** Ibid. Sect. XII.
*** Lib. III. de Morbis, Sect. XXIII.
**** Lib. IV. Cap. 6.

anodyn composé d'*Opium* ʒj. *Camphre* ϑj. *Emplast. è Cymino*, après deux fomentations ; mais je commence toujours par une fomentation humide. Dans des circonstances menaçantes, on peut appliquer encore des fomentations à l'Abdomen, aux Aînes, *etc.* elles amollissent la trop grande roideur des fibres en général, et diminuent l'impétuosité du Sang. Les bains émolliens font encore plus d'effet, quand on peut en user convenablement : *Hippocrate* dit qu'ils adoucissent les douleurs du Dos, des Côtés et de la Poitrine : leurs excellens effets dans les Coliques et les Paroxysmes Néphrétiques, devroient nous porter à en essayer dans les Pleurésies violentes et obstinées, comme la *Paraphrenitis*. Les Anciens supposoient que les applications chaudes digéroient la matière, et avançoient l'expectoration. Elles produisent certainement cette dernière, en adoucissant la douleur, et donnant plus de liberté aux Muscles intercostaux, *etc.* pour l'expension et la contraction du Thorax, et pour pomper la matière. C'est pourquoi dans les *Péripneumonies*, elles ne peuvent qu'être d'un très-grand usage, même à cet égard.

Les Médicamens Nitreux, avec un

Régime rafraîchissant, émollient, délayant, doivent succéder tout de suite. Du Petit-Lait clair, une Décoction d'Orge et de Pavots rouges, des Emulsions et autres semblables Remèdes répondent à toutes les intentions de la boisson, et le Nitre rafraîchit et atténue le Sang : on y doit joindre des potions douces, Anodynes, que l'on réitérera dans l'occasion ; l'*Elixir Paregoricum* et le *Diacodium*, semblent être celles qui conviennent le mieux : on y peut ajouter le *Sperma Ceti*, qui est une Huile Animale, douce et relâchante, pénétrante, sans échauffer ; et lorsque la rigidité des Fibres est grande, on peut donner avec avantage des Huiles des Végétaux rafraîchissantes, comme de Graine de Lin ou d'Amendes. Que la Méthode émolliente et relâchante soit indiquée pour la Cure des Pleurésies, cela est évident en ce que les personnes laborieuses et d'un tempérament fort, qui ont les Fibres rigides et la constitution sèche, sont les plus sujettes à cette Maladie, et en souffrent le plus ; et outre cela, c'est dans les Saisons froides et sèches, qu'elle fait le plus de ravage.

La violence de la douleur demande sans contredit l'usage des Narcotiques, après la Saignée ; ces Remèdes pru-

demment interposés, sont certainement d'une très-grande utilité. Comme la douleur est un *Stimulus*, qui pousse beaucoup la circulation, et échauffe le Sang, et qui en fait pareillement dériver aux parties souffrantes, plus qu'il n'en faut naturellement, elle ne peut qu'augmenter beaucoup l'inflammation. Une Epine dans la Chair cause quelque degré de Fièvre, et une inflammation tout autour d'elle. A plus forte raison, lorsqu'il y a une violente Toux, comme dans les Péripneumonies, doit-on le mitiger par le *Diacode*, ou autre chose semblable ; d'ailleurs la grande agitation qu'elle cause, augmente encore l'inflammation. Il est vrai que les Narcotiques demandent de la précaution et de la prudence dans l'usage qu'on en fait : c'est pourquoi ressouvenez-vous toujours, avant que de les employer, qu'il ne faut pas ménager ni épargner l'usage de la Lancette, quand la douleur est violente, le Pouls dur, prompt et tendu, et la Fièvre forte. L'exemple suivant montre ce que l'on peut et ce que l'on doit quelquefois faire dans les Pleurésies et les Pleuro-Péripneumonies, lorsque l'attaque est violente.

Il y a environ quatre ans qu'un hom-

me fort et pléthorique, d'autour de quarante ans, fut attaqué de la Fièvre et d'une violente douleur de côté ; on lui tira immédiatement seize ou dix-huit onces de Sang : cela abattit la douleur, Il se leva, se mit auprès du feu dans une chambre qui fumoit, but environ un demi septier de Cidre froid, tomba dans un grand frisson, suivi d'une forte Fièvre, d'une excessive douleur au côté et à la Poitrine, une grande difficulté de respirer, le délire et la Toux parurent ensuite, mais cette Toux étoit la plus terrible et la plus continuelle que j'aie jamais entendue, qui attiroit une grande quantité de Sang frais et écumeux. Je fus obligé de le faire saigner trois fois en vingt-quatre heures, et de lui donner sept grains de *Laudan. simpl.* outre deux ou trois onces de *Diacodium*, dans ce court espace de tems; et cela uniquement (car il ne voulut prendre aucun autre remède) le tira d'affaire heureusement. Voilà, à la vérité, un exemple bien extraordinaire ; mais j'ai éprouvé dans une multitude de cas, que la méthode qui est ci-dessus recommandée, est très-salutaire, et très-effective; infiniment plus, à ce que je pense, que le *Sanguis Hirci*, *Priapus Tauri*, et les

autres fantaisies que Van-Helmont vante si fort pour appaiser l'*Archœus*, et tranquilliser la *Pleura-furens* *; quoiqu'il soit si en colère contre les enfans de Galien et de l'Ecole, parce qu'ils tentent de guérir les Pleurésies par la Saignée.

Dans plusieurs Pleurésies Epidémiques, j'ai reconnu, qu'une sueur aisée est d'un grand avantage, spécialement après le troisième ou le quatrième jour; et dans cette vue, j'ai souvent ajouté le Camphre au Nitre, *etc.* lequel joint à une petite dose d'*Elixir Paregoricum* dans du Petit-Lait chaud, ou de la Ptisanne, ne manque presque jamais de répondre à l'intention. Dans les saisons froides et humides, et sur les personnes auparavant sujettes à des Catharres ou Rhumes froids; c'est la méthode la plus appropriée, lorsqu'on a préalablement tiré une quantité suffisante de Sang: dans ces cas une douce purgation est de même très-utile. Il est certain, suivant les meilleurs observateurs, que dans certaines constitutions de l'air, les Malades de la Pleurésie ne peuvent pas supporter la perte de beaucoup de Sang, particulièrement dans une saison continuellement humide et pluvieuse. En général nous

* *Vid.* Helmont, *Pleura-furens.*

trouvons qu'ils en soutiennent la perte, avec des suites plus heureuses et moins d'inconvéniens, dans un Printems froid et sec, que dans un Eté humide ou un Automne pluvieux. En effet, il y a des Pleurésies, au moins les appelle-t-on vulgairement ainsi, qui n'admettent que peu ou point de Saignées, dans lesquelles la douleur de côté semble n'être qu'un Symptome, et non la Maladie; de même que les douleurs et incommodités, qui précèdent ou accompagnent la Fièvre putride maligne, la petite Vérole, *etc.* ne sont pas proprement rhumatisantes, mais symptomatiques. Ces douleurs alors naissent d'acrimonie, non d'inflammation, et doivent être traitées avec des Délayans, des Diaphorétiques, des Eccoprotiques, des Ventouses, *etc.* et non par la saignée qui est défendue par les anciens, lorsque la *bile* (par où ils entendoient l'acrimonie) est fort prédominante.

C'étoit une observation d'*Asclepiade* *, que le peuple de *Rome* et d'*Athènes* ne supportoit pas la Saignée dans les Pleurésies et les Péripneumonies, aussi-bien que les habitans des bords de l'*Hellespont*; les premiers étant situés

* Vid. Cœl. Aurelian. Lib. I.I Cap. XXII. de Morbis acutis et chronicis, Amst. 1722. 4°.

au Midi et dans un air bien plus chaud et humide que les derniers, qui étoient plus exposés aux vents froids et secs du Nord et de l'Est. *Hollerius* fait la même observation par rapport au peuple de *Paris*, qui est dans un climat assez froid, et les Habitans des parties méridionales de la France, qui sont plus au Sud et plus chauds *. En effet, dans une mesure de Pays moins étendue, j'ai remarqué plus d'une fois que les Maladies Epidémiques, qui dans les Places basses et chaudes proche de la Mer, n'étoient qu'une petite Fièvre de Rhume, qui à peine exigeoit la Saignée, étoient accompagnées dans les contrées voisines d'une exposition plus froide et plus élevée, de forts symptomes péripneumoniques, et demandoient une évacuation de Sang considérable. Il est hors de doute que la constitution des Solides et des Fluides, diffère considérablement selon la différente situation des Habitans des Pays. Après tout, qu'il me soit permis d'ajouter ce *Corollaire*, que dans la Pratique, nous devons considérer non-seulement la nature particulière des Maladies Epidémiques, mais de plus la saison et la constitution des Malades.

* Holler. in Aphorism. 2. Hippocr. Sect. 1.

APPENDIX.

MÉTHODE pour conserver la Santé des Gens de Mer, dans les Voyages de long cours.

ON sait assez quel grand nombre de Marins nous avons perdus depuis les années dernières par la terrible maladie du Scorbut; ce qu'il faut attribuer principalement aux mauvaises provisions, la mauvaise Eau, la mauvaise Bière, *etc.* qui sont des conséquences inévitables des voyages de long cours : car les provisions diminuent naturellement, le meilleur Bœuf et le meilleur Porc se corrompent, l'Eau se gâte, et la Bière (au moins celle dont on fournit les Navires) ne se conserve pas bonne bien long-tems. Le long et constant usage de pareilles provisions, doit par degrés gâter les humeurs du corps, produire une grande acrimonie dans le Sang, et le disposer journellement de plus en plus à un état de putréfaction. Ces effets

doivent s'augmenter d'une manière considérable, lorsqu'on vit continuellement dans un Atmosphère humide et salé, et qu'on respire un air salé et souillé entre les ponts. L'expérience montre constamment que c'est ce qui occasionne cette fâcheuse Maladie. J'ai vu plus d'un millier d'hommes mis à terre malades d'une seule Escadre, après trois mois de course, beaucoup d'entr'eux étant attaqués du Scorbut au plus haut point, sans compter ceux qni étoient morts dans le voyage. La Flotte retourne dans ses Ports; l'air frais, des liqueurs saines, des provisions fraîches, et spécialement des fruits et des herbages appropriés, purifient aussi-tôt le Sang et les humeurs du Malade, et rétablissent sa santé. L'air frais, les provisions, les fruits et autres denrées de Jardin, que les Anglais et les Hollandais trouvent à *Sainte-Hélène* et au *Cap de Bonne-Espérance*, leur sont du plus grand avantage dans leurs voyages aux Indes occidentales, sans quoi ils reviennent toujours extrêmement malades.

Les Médecins savent bien que la méthode la plus efficace de corriger l'acrimonie alcalescente du Sang, et de prévenir le progrès de la putréfaction dans les humeurs, est d'employer des Acides

végétaux et minéraux : les plus salutaires sont les Acides végétaux, qui se peuvent prendre en breuvage, au lieu que les autres ne se prennent que par gouttes.

Que l'état du Sang, dans le Scorbut de Mer ordinaire, soit de cette nature, cela paroît par l'haleine puante des Malades. Leurs gencives pourries et corrompues, l'Urine haute en couleur et fétide, les ulcères sordides, les taches noires, bleues et brunes, les éruptions de la peau, les fréquentes chaleurs fiévreuses, les langues sales; les dysenteries bilieuses et sanglantes, qui l'accompagnent toujours plus ou moins. On sait aussi qne la nourriture et le régime des Végétaux acides, l'air frais, les provisions fraîches, les boissons un peu acides et vineuses, en sont un remède prompt et certain, quand il n'est pas bien avancé. On a souvent vu que des pommes, des oranges et des limons ont produit des choses surprenantes daus la cure de plusieurs cas scorbutiques déplorables, qui proyenoient de mauvaises provisions, de mauvaise eau, *etc.* dans de longs voyages.

Or ce qui guérit, préserve : si donc on peut user sur Mer de pareilles nourritures et d'un pareil régime, on aura une espèce d'Antidote continuelle con-

tre les qualités rances et putrescentes des provisions communes des Vaisseaux, et l'on corrigera, ou du moins l'on diminuera leurs mauvais effets. Et l'on trouve par l'événement que les Officiers qui chargent du vin, du cidre, des limons, des provisions fraîches, *etc.* sont infiniment moins affectés du Scorbut que les pauvres Marins du commun, qui ne sont pas si bien pourvus.

Est-il donc possible d'introduire pour tout l'équipage ce régime en général? Oui, sans doute; et par la raison et par l'expérience, je recommande la méthode suivante.

Que tous Navires qui sont destinés à des voyages de longs cours, soient fournis d'une quantité suffisante du meilleur Cidre. Plus il est fort, pourvu qu'il soit parfait, mieux il vaut. Si les Pommes rendent de si grands services dans le Scorbut; sûrement leur jus, devenu une liqueur vineuse, ne peut qu'être très-salutaire, et semble fort convenable, comme boisson commune, pour corriger par son acidité, les qualités alcalescentes et putréfiantes des mauvaises provisions corrompues. Ce Cidre doit être fait au moins depuis trois mois, avant que d'être serré, et tout-à-fait clair. S'il est trop nouveau et trouble,

il peut donner de fortes Coliques. On doit lui ôter au moins sa lie la plus grossière, en le soutirant dans de bons tonneaux sans odeur; ce qui contribuera à l'éclaircir, et l'empêchera de devenir gras, auquel cas il n'est bon à rien. Si quelques pièces tournoient à l'aigre, ce qui arrive souvent, elles ne laisseront pas que d'être toujours d'un bon service; mais l'on trouve, quand il est bien soigné, qu'il se conserve bon et bien conditionné même jusqu'aux Indes.

Chaque Marin doit avoir au moins sa pinte de Cidre par jour, outre la Bière et l'Eau. Je conseille aussi d'user fréquemment et librement de Vinaigre dans la nourritures des Gens de Mer, spécialement quand les provisions commencent à devenir rances. Outre cela, les Tillacs, *etc.* doivent être souvent lavés et frottés avec du Vinaigre; après avoir retiré du Vaisseau l'air grossier et sale par le moyen de l'invention de M. *Sutton* ou par les *Ventilateurs* du Docteur Hales, ce qui doit être fait au moins une fois par jour.

Dans les courses d'Automne, on peut encore embarquer une certaine quantité de Pommes, qui se conservent bonnes pendant deux ou trois mois, lorsqu'elles sont bien choisies,

et arrangées dans des bons tonneaux bien épais. Les Limons mêmes et les Oranges enveloppés dans de la Flanelle (ou quelqu'autre chose qui s'imbibe de leurs exhalaisons humides) tenues dans des tonneaux bien fermés et secs et frais, peuvent aussi se conserver assez long-tems. Si cela n'est pas faisable, une mixtion du jus de Limon avec de l'Eau des Barbades, peut y suppléer, et il en faut embarquer une certaine quantité; parce que cela se conserve long-tems, et est infiniment plus sain que ces mauvais *Esprits* empoisonnés et brûlans, dont on se sert avec tant de profusion dans les Vaisseaux et ailleurs. Je dirai, en passant, que rien ne corrige, si efficacement les pernicieuses qualités des *Esprits* que le jus de Limon.

Dans le cas où l'Eau est devenue puante, il faut toujours y mêler du jus de Limon, de l'Elixir de Vitriol, ou du Vinaigre, ce qui la rendra beaucoup moins mal-saine: Les Soldats Romains buvoient de la *Posca* (de l'Eau et du Vinaigre) pour leur boisson ordinaire, et cela leur étoit très-salutaire et très-utile.

L'Elixir de Vitriol et le Vinaigre sont déjà beaucoup employés dans les Vaisseaux, et l'on a trouvé qu'ils sont d'un

d'un grand service. Et il y a eu dernièrement une Ordonnance pour fournir aussi les Vaisseaux de Guerre de Cidre. Je suis moralement certain que cela sera d'un très-grand avantage, si on s'y prend comme il faut. En effet, on a déjà éprouvé le succès de cette méthode dans quelques Vaisseaux de Guerre et autres, où cela s'est pratiqué, quoiqu'en petite quantité. J'ajouterai que les Vins vieux, qui communement ont peu de pointe, sont clairs, et semblent éventés quand on les boit, peuvent se distribuer aux Marins (spécialement quand le Cidre manque) et très-à-propos.

A la vérité, cela peut paroître un projet d'une trop grande dépense ; mais lorsqu'il est question de la vie de tant de gens si braves et si utiles, je crois que, quoi qu'il en coûte, cela ne doit pas entrer en comparaison avec les avantages qui en peuvent résulter. Les Romains chargeoient constamment avec eux du Vinaigre et du Vin dans leurs flottes et dans leurs armées, et les simples Soldats et Matelots en avoient leur part tous les jours : ils faisoient encore d'autres dépenses considérables, pour maintenir une bonne santé dans leurs Armées, *etc.* Or, si ce Peuple glorieux

et prudent faisoit tant de cas de la vie d'un Soldat Romain, et faisoit tant de frais pour la conserver, pourquoi n'aurions-nous pas les mêmes égards pour celle des Matelots Anglois, qui sont si braves et si utiles à la République?

Je ne peux finir sans remarquer que la méthode usitée de forcer les Matelots, à leur retour de longs et fatiguans voyages, de rester privés des choses nécessaires, dans le chagrin de ne point voir leurs amis et leurs familles, et très-souvent dans une santé très-délabrée, sans leur donner le tems et la commodité de se rétablir, en a mis des milliers au tombeau : et je souhaite pour l'honneur de la Nation, qu'on trouve une façon de gouverner nos flottes plus conforme à l'humanité commune, et à la liberté Angloise.

A Plimouth 30 Septembre 1747.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de M. le Chancelier, un manuscrit intitulé : *Essai sur les Fièvres, etc. avec des Dissertations sur la petite Vérole, et sur les Pleurésies et Péripneumonies*, traduit de l'Anglois du Docteur Huxham ; et je n'y ai rien trouvé qui en puisse empêcher l'impression. A Paris, le 21 Octobre 1751. VENEL.

MÉTHODE
COURTE ET ASSURÉE,
POUR GUÉRIR
LES FIÈVRES CONTINUES.

Par M. CLUTTON.

AU LECTEUR.

COMME le Détail que je donne ici de la manière de traiter les Fièvres continues, a toute la briéveté dont il étoit susceptible, je puis étendre davantage la Préface, où je rends compte de mon sujet.

Permettez-moi donc, MON CHER LECTEUR, de commencer par vous dire que j'ai été touché, comme tout le monde l'a été, des Maladies qui règnent aujourd'hui (1729) et depuis trois ans; et que c'est le grand motif qui m'engage à communiquer mes découvertes au Public. Je croirois manquer à ce que je dois à l'Auteur de tout bien et à mes semblables, si je gardois pour moi seul une méthode qui, dans un grand nombre de cas, m'a si heureusement réussi, que sur cent Malades je n'en ai pas perdu plus de cinq; et en réfléchissant sur le régime de ces derniers, je me rap-

pelois pour l'ordinaire qu'eux ou moi nous étions écartés en quelque chose de la méthode dont il s'agit. Je laisse donc au Public à juger combien il lui importe de trouver des remèdes contre un mal qu'on a calculé qu'il faisoit périr un tiers * de la Société.

Cet Ecrit n'a rien qui tende à gagner les bonnes graces du Lecteur ou à l'amuser. C'est l'énoncé pur et simple d'une nouvelle manière de traiter les Fièvres ; c'est la communication volontaire d'un nouveau Fébrifuge, suivie de quelques Observations sur ceux dont on se sert ordinairement, et terminée par le récit de quelques cas où ce Remède a réussi. Tous mes Lecteurs peuvent compter qu'ils ne trouveront ici rien qui soit avancé sur des conjectures, mais une rélation de faits constans, et une méthode très-prompte, par laquelle des Fièvres continues ont été guéries radicalement. Si les Savans se laissoient persuader d'en faire l'essai, et que quelqu'un d'eux n'y réussit pas d'abord dans tous les points spécifiés, j'espère qu'ils ne se-

* Voyez la Lettre de *Sydenham* au Docteur *Cole*.

ront pas découragés pour cela. La variété des Symptomes des Fièvres, fait qu'il est extrêmement difficile de les traiter sans méprise ; et il est très-rare que les Malades se conforment scrupuleusement au régime prescrit. L'explication que j'en donne a peut-être aussi bien des défauts, mais le succès de ma méthode ayant été si grand entre mes mains, il est assez vraisemblable que des hommes plus éclairés et plus habiles que moi la perfectionneront jusqu'au point de sauver le petit nombre de personnes sur qui je l'ai employée sans fruit.

J'ai passé sous silence les descriptions, les causes, les Symptomes, les prognostics, et quantité d'autres choses qu'on pourroit dire à propos des Fièvres, que les Auteurs spécifient avec beaucoup d'exactitude, et qui sont déjà très-connues. Je répondrai donc à ceux que ma briéveté sur tous ces Articles pourroit choquer, et ils auront la bonté de s'en contenter, que cet Ecrit ne ne s'adresse qu'aux Gens de l'Art, qui connoissent et les Médicamens et les Maladies, et que

des indications générales leur suffisent. Si j'avois cru pouvoir écrire de façon à enseigner aux ignorans l'Art de traiter les Fièvres, c'eût été pour moi un surcroît de satisfaction; mais, comme les plus Savans mêmes n'y pourroient parvenir à moins d'un gros volume, je ne donne cette Brochure que pour diminuer d'autant leur travail.

Je dois m'attendre assez naturellement à voir cette courte méthode désapprouvée par plusieurs de mes Lecteurs. Sa nouveauté seule suffira pour en dégoûter les personnes avancées en âge, qui ne s'engagent pas volontiers dans des routes nouvelles. D'autres pourront la condamner par préjugé, sans faire attention à ce qu'elle a de bon. La difficulté d'avoir bien préparé la *Teinture fébrifuge* et le *Bézoard minéral*, qui y sont les deux remèdes principaux, en dégoûtera sans doute quelques-uns, qui sans cela pourroient avoir envie d'en faire l'essai de bonne foi. D'autres enfin, pourront trouver mauvais que, n'étant point Médecin, je m'avise de donner un Traité

de Médecine. Je leur laisse à tous la liberté de se satisfaire là-dessus, et je serai toujours moins sensible à la diversité de leurs opinions, qu'à l'espoir que j'ai conçu de contribuer en quelque chose à la santé et à la conservation du genre humain.

Ce qu'il y a de bien certain, c'est qu'on n'a point connu jusqu'ici de Remède pour les Fièvres continues qui mérite plus qu'aucun autre le nom de véritable Fébrifuge. Car, les Fièvres ont des caractères si différens, qu'elles semblent requérir l'usage de presque tous les Remèdes : et quoique j'aie lu ce que l'illustre Docteur Sydenham et quelques autres ont dit en faveur de ce traitement des Fièvres par les rafraîchissans, et que j'aie aussi vu un petit nombre de Médecins y avoir recours ; comme ils ne connoissoient point de Fébrifuge qui constituât le *Délayant universel*, les leurs étant seulement innocens et sans danger, ils n'osoient employer notre méthode assez hardiment pour procurer une crise prompte par un grand rafraîchissement, et exempter-

leurs Malades de ces Symptomes cruels, qui ont coutume de nous allarmer à l'approche du quatorzième jour. Ils croyoient faire beaucoup, et c'étoit beaucoup en effet, d'arrêter la fougue du Sang par des Acides, et de laisser venir ensuite plus doucement et avec moins de danger la crise du quatorzième jour. Mais, le détail suivant enseigne la manière d'amener cette crise dans toutes les Fièvres continues, presqu en aussi peu d'heures qu'on est de jours à l'attendre, et cela avec tant de sûreté que je crois pouvoir l'appeler la sûreté même.

Je n'ignore pas entièrement les différentes hypothèses soutenues par plusieurs des plus fameux Médecins; et quoique ce que chacun d'eux pratique aujourd'hui semble s'accorder avec sa Théorie particulière, je n'ai point encore vu de Malades soulagés d'une façon régulière et rationelle par le traitement échauffant. Je les ai vu échapper, pour ainsi dire, aux griffes de la mort plutôt comme des gens ressuscités que comme des Malades guéris. Mais j'en ai vu quelques-uns sou-

lagés, et en apparence guéris de la Fièvre par d'autres Médecins qui y employoient le rafraîchissement. Si ces derniers avoient connu les Fébrifuges dont je vais parler, ils m'auroient vraisemblablement épargné la peine de composer cet écrit; mais j'ai vu des maux sans nombre résulter du régime échauffant, quoique dirigé par des hommes du plus grand savoir et consommés dans leur Art.

Quelqu'un pourroit-il donc me blâmer de m'être senti tant-soit-peu élever le cœur, au premier moment où je découvris l'extrême utilité de la Teinture Fébrifuge dont je vais donner la description, et d'avoir pensé que je possédois en elle un Remède qui guériroit toutes les Fièvres continues, même dans l'espace de quelques heures? Mais, de nouvelles expériences me firent sentir que la variété des circonstances exigeoit une plus grande variété de secours: et quelques années de pratique m'ayant appris à suppléer dans un grand nombre de cas, par le mêlange d'autres remèdes, à ce que l'usage pur et simple de

ma Teinture n'opéroit pas, je découvris, enfin, que la méthode suivante répondoit parfaitement à tout ce que je pouvois attendre ou désirer. Notre Fébrifuge paroît fournir en effet aux Gens de l'Art, ce que le fameux Docteur *Pitcairn* regarde comme une des choses qui seroient le plus à souhaiter en Médecine, c'est-à-dire, *un Remède propre à diminuer promptement la raréfaction du Sang, et à modérer son impétuosité, sans occasionner* aucuns Symptomes fâcheux *.

Quand même ce que je vais proposer n'auroit encore rien de plus certain que ce que nous fournit la pratique ordinaire, je ne laisserois pas d'y recourir par préférence, comme je l'ai fait une fois pour moi-même, et deux fois pour ma femme: la première en 1726, et elle étoit alors en couche, et tout récemment dans le cas ci-dessous mentionné N°. IX, parce que cette manière de traiter les Malades, qui rend ordinairement leur guérison si prompte, a encore l'avan-

* *Vid.* Elem. Med. *sub initio*, et L. II. Cap. I. Paragr. 35.

tage d'écarter presqu'entièrement ces Symptomes affreux, le délire, la soif ardente, les taches pourprées, les convulsions, la stupidité, les inquiétudes terribles, *etc.* et que quand le Malade meurt de la Fièvre, il s'en va comme quelqu'un en qui les apparences de la vie ne sont pas absolument détruites; au lieu que la manière dont ces Malades quittent le monde, est la plus part du tems si cruelle, qu'on a peine à la réciter.

Il est bon d'observer que si la Teinture Fébrifuge et le Bézoard Minéral ne sont pas préparés de la manière la plus parfaite, on ne leur trouvera pas vraisemblablement la vertu que je leur attribue.

Il faut faire la Teinture, non avec l'Huile de Soufre commune, mais avec l'Huile de Soufre *Per Campanam*, et le Bézoard Minéral avec l'Esprit de Nitre simple, qui n'est fait qu'avec de la Terre-glaise et du Nitre. Celui que les Chymistes vendent ordinairement, et qui est fait avec l'Esprit de Nitre corrosif commun, est tout différent et altéré par un Soufre Mar-

tial* suffoquant. Des yeux attentifs pourront, à son blanc-rougeâtre, le distinguer du véritable, qui est d'un beau blanc-jaunâtre.

J'ai corrigé de mon mieux dans cette édition les défauts que mes amis et d'autres personnes m'ont fait appercevoir dans la précédente, et quelques imperfections que l'expérience et la réflexion m'y ont aussi fait découvrir.

* Le Soufre Martial dans de l'Esprit de Nitre quelconque, est un être imaginaire, et nos Chymistes démontreroient aisément à M. Clutton, que leur Esprit de Nitre prétendu corrosif n'a d'autre défaut que d'être plus pur et moins phlegmatique que le sien; de sorte qu'il suffiroit de l'affoiblir avec de l'eau, pour le faire ressembler à celui qu'il vante tant et si mal-à-propos.

MÉTHODE
COURTE ET ASSURÉE,

Pour guérir toutes les Fièvres continues, etc.

INTRODUCTION.

QUAND quelqu'un est pris de la Fièvre, elle commence ordinairement par un froid ou frissonnement, accompagné de maux dans le dos, à la tête, dans les membres, quelquefois des maux d'estomac et même des maux de cœur; et tout le système des nerfs est alors dérangé. Au frisson, qui va quelquefois jusqu'à faire trembler le Malade, succèdent une chaleur extraordinaire, une langueur et une suffocation ou abattement des esprits, des inquiétudes, des lassitudes; de tems

en tems des maux de cœur et des nausées, des foiblesses, des soupirs, quelquefois de l'altération et un pouls plus fréquent que de coutume.

A mesure que tous ou quelques-uns de ces symptomes se font sentir plus ou moins vivement, on juge que le mal est plus ou moins dangereux, en mettant dans la balance l'âge, la constitution du Malade et plusieurs autres particularités.

Il faut examiner ensuite de quelle manière ces symptomes ont commencé et quelle en est la continuation. Par-là, on peut parvenir à juger avec assez de certitude si la Fièvre sera intermittente ou continue.

S'il arrive que les maux de cœur, les nausées et le mal d'estomac soient considérables dès le commencement du frisson ou du tremblement; que les autres symptomes ci-dessus viennent ensuite, et soient accompagnés de beaucoup de chaleur et d'altération; et que quelques heures après, cette chaleur et cette soif diminuant, il leur succède une sueur, pendant laquelle la chaleur et tous les autres symptomes cessent, et que le Malade semble être délivré de sa Fièvre; c'est en général de de cette manière que les symptomes

des Fièvres intermittentes s'entre-suivent, et ils reviendront probablement 24 ou 48. heures après la première attaque. L'urine est ordinairement haute en couleur, quand l'accès est fini, et elle dépose alors un sédiment briqueté.

Mais, s'il arrive dès le commencement du frisson, que les symptomes ci-dessus viennent les uns après les autres, avec une chaleur qui dure peu, que la roideur des membres et le frisson recommencent, que les autres maux augmentent au lieu de diminuer, que le froid et le chaud s'entre-succèdent ainsi plusieurs fois en 24 heures sans aucune sueur, et que les maux d'estomac soient à peu près au même degré que le reste des symptomes; ce sont-là les indices suffisans d'une Fièvre continue, c'sst-à-dire, d'une Fièvre qui ne donnera aucun relâche ni intervalle mais qui durera jusqu'à ce qu'elle soit convertie en intermittente, qu'elle soit emportée par un crise, ou qu'elle finisse avec la vie du Malade. L'urine en ce cas n'est pas toujours haute en couleur: elle varie proportionnellement aux forces du Malade: plus il est fort, plus elle est colorée: sa foiblesse produit l'effet opposé. S'il a de la vigueur, le sédiment de son Urine est

épais, trouble, et d'un rouge léger ; et il ne s'affaisse guères que quand l'Urine a reposé long-tems, à moins que la Fièvre n'ait du penchant à devenir intermittente ; mais l'Urine des Malades foibles n'a pour l'ordinaire aucun sédiment.

Le genre de la Fièvre ne sera plus douteux au bout de 48 heures. C'est dans les commencemens qu'il faut observer avec soin à quel degré sont les indices qui annoncent de l'intermittence ou de la continuité ; parce que les Fièvres intermittentes se guérissant avec moins de danger et plus de certitude que les continues, le simple bon sens veut qu'on n'épargne rien pour déterminer celles-ci de ce côté-là. Le traitement suivant, où le rafraîchissement est employé, produit naturellement cet effet : mais on peut le hâter encore par des évacuations convenables, et par le Sel d'Absynthe avec le jus de Limon. On doit donc observer exactement le degré des indices de l'intermittence ou de la continuité, puisqu'il est la base des différences de ce qu'il faudra pratiquer dans la suite.

CHAPITRE PREMIER.

Manière de traiter les personnes attaquées de Fièvres violentes.

SUPPOSONS donc que la Fièvre de notre Malade est continue, c'est-à-dire, de l'espèce à laquelle nous sommes résolus de nous borner, et que nous avons à la traiter dans l'intervalle des cinq premiers jours à compter depuis l'attaque : il faudra le faire en la manière suivante. Premièrement, qu'il prenne un vomitif, et s'il a quelque personne intelligente auprès de lui, que ce vomitif soit d'Antimoine ; parce que les vomitifs de cette espèce laissent aux fibres, après que la première irritation de l'Estomac est passée, une impression expulsive sans causer d'agitation ni de raréfaction dans le Sang. Quand ce Remède a fini d'opérer, il faut examiner avec la plus grande attention, si le Malade est d'une constitution forte ou foible, ou ce qui revient au même, si cette espèce de Fièvre est plus ou moins aiguë, inflammatoire ou nerveuse. Pour faire entendre cette distinction au Lecteur, remar-

quons que la première des deux Fièvres a les Symptomes suivans.

Elle paroît violente et l'inflammation considérable : le pouls est plein, vîte et fort, le teint allumé et l'urine haute en couleur ; le Malade est très-inquiet, ou même en délire, et fort altéré. En ce cas, il doit, après le vomitif, faire usage du Julep prescrit ci-dessous, et en boire abondamment et à discrétion, la quantité qu'en demande sa foif, et qu'il en peut prendre, étant sans doute la plus convenable pour produire l'effet désiré, c'est-à-dire, une crise subite par les Urines et par les sueurs. Trois bouteilles sont ordinairement ce qu'un adulte en peut prendre en 24 heures, au bout desquelles le Malade tombe presque toujours dans une sueur douce, et tous les symptomes s'évanouissent en entier ou du moins diminuent très-considérablement. En continuant l'usage du Julep pendant 24 heures de plus, et dans une quantité plus modérée, on emporte la Fièvre entièrement. Mais si le Malade ne boit pas à-peu-près la dose prescrite dudit Julep, la Fièvre en est souvent prolongée, et autres particularités de la constitution du Malade, dont nous parlerons bientôt, retardent quelquefois la guérison.

Le Julep en question est fait avec une Teinture fébrifuge que l'expérience a démontré supérieure à tous les autres Acides employés jusqu'à présent dans les Fièvres. Ceux-ci ont véritablement été utiles, mais ils n'ont jamais suffi pour produire la guérison. Nous sommes tous naturellement portés à garder pour nous seuls comme des secrets les Remèdes que nous découvrons; et j'ai eu cette tentation comme un autre; mais je l'ai surmontée, et je donne enfin mon Remède au Public dans la recette suivante. *Voyez ci-après Art. VII. sur les Médicamens.*

℞. *Ol. Sulphur. per camp. legitimè præparat.*
Vitrioli rect.
Salis ana. p. æ.
Spirit. Vini rectificatiss. triplum horum omnium, digere per mensem, ad siccitatem distilla.
Hujus Spir. ℔ij. *adde Rad. Ang. Serp. Virgin. Semin. Cardam. ana* ʒvj.
F. Tinctura.

Voici la manière de l'administrer.

Mettez sur une quantité convenable d'eau claire de fontaine autant de la

Teinture qu'il en faudra pour lui donner une acidité agréable, avec une quantité de Sucre fin proportionnée au goût du Malade. Cette liqueur ou Julep sera tout ce qu'une personne altérée peut boire de plus agréable.

Il ne faut rien faire de plus durant les cinq premiers jours d'une simple Fièvre inflammatoire; car quoique la Saignée puisse n'y être pas déplacée, et que les Savans l'ordonnent presque toujours en pareil cas, elle est presque inutile dans notre traitement; parce que la Teinture fébrifuge donnée avec une si grande quantité de liqueur rafraîchissante, diminue extraordinairement l'inflammation, et arrête l'impétuosité du Sang. Cet effet une fois produit, le levain de la Fièvre est disposé et propre à passer dans les canaux émonctoires, par lesquels la nature est le plus préparée à s'en dégager, et par conséquent la perte d'une quantité de Sang et d'Esprits ne feroit qu'empêcher d'autant ses opérations subséquentes.

Ce raisonnement s'accorde avec ce que dit le fameux *Pitcairn* dans ses *Elem. de Médec.* pag. 28. Voici le sens du passage: *Mais, si jamais il arrivoit que quelqu'un connût un remède qui eût la vertu de faire cesser la raréfac-*

tion du Sang, et d'en rallentir le mouvement sans occasionner des symptomes fâcheux, il faudroit le préférer à la Saignée : mais elle sera toujours nécessaire, tant que ce remède ne sera pas découvert.

Le passage lui-même est conçu en ces termes : » Quare ad *curationem* tradendam evidens est Febris legitimæ, » et alii non adhærentis, curationem » facillimè obsolvi solâ venæ sectione, » et remediis rarescentiam nimiam sedantibus. Qualia sunt Saturni Saccharum, Nitrum purificatum, Spiritus Sulphuris, Succus Limonum, et » Acetum distillatum, Emulsiones ex » quatuor Seminibus frigidis majoribus, et præcipuè Vesicatoria è pulvere » Cantharidum, quæ partem seri summè rarescentis evacuant.

» Atque hæc sunt remedia, quæ medicina optima huc usque contulit contra Febrem legitimam. Verùm si unquam ulli contigerit nosse *Medicamentum quod statim tollat Sanguinis rarescentiam, et motum imminuat nullo ferè symptomate subsequente*, illud erit præferendum venæ » sectioni, sed donec illud fuerit inventum, venæ sectio est celebranda «. Lib. II. Cap. I. Paragr. 33. 35.

Or, je puis assurer le Lecteur, que je n'ai vu aucun mauvais symptome résulter de l'usage abondant de ce remède dans les Fièvres continues de l'espèce violente, et qu'au contraire, la guérison y étoit d'autant plus prompte qu'on en usoit abondamment. Il n'aura pas de suites plus fâcheuses dans les Fièvres de l'espèce moins aiguë, pourvu qu'on y joigne les remèdes dont nous parlerons en traitant des Fièvres de cette espèce-là. Que personne ne craigne donc de l'employer en la manière ordonnée ci-dessus, et qu'on ne soit point allarmé de ce qu'il précipite la crise: il n'en résultera rien de mauvais, pourvu qu'on observe les règles prescrites.

Si la Fièvre a continué plus de cinq jours, de manière à endommager considérablement l'œconomie animale, à la déranger, et à causer des symptomes irréguliers, je joins alors au Julep d'autres rafraîchissemens, dont le plus ordinaire est le Bézoard Minéral, dont je fais prendre de six en six heures depuis sept jusqu'à vingt grains. Je joins aussi dès le commencement le Bézoard Minéral au Fébrifuge, quand il n'y a point de cours de ventre, et que le pouls n'est pas trop plein; et je remarque qu'il excite

excite toujours des évacuations, et hâte la guérison.

Si le cours de ventre y met obstacle, il faut au lieu d'eau pure faire le Julep avec une infusion de fleurs de Roses rouges, ou de racine de Tormentille; mais n'opposez pas trop d'Astringens au dévoiement: une simple décoction de Corne de Cerf calcinée suffira avec le Julep ainsi préparé. Car si le Malade a assez de force pour supporter le rafraîchissement, la nature saura se dégager par les voies ordinaires, et les intestins en seront d'autant déchargés. Tenez donc le ventre libre, et ayez soin seulement d'épaissir et d'émousser les humeurs âcres. J'y ai souvent réussi au mieux en la manière suivante.

℞. *Rhei electi* ℈j.
Bals. Locateli. ℈j.
Diacod. q. s. f. bolus semel in die sumend. cum haust. Julapii præscr.

Au moyen de ce Remède le cours de ventre devient critique, et n'est presque jamais nuisible. Mais si sa violence exige qu'on l'arrête promptement.

℞. *Bals. Locateli* ʒiß, *Corall.* (*vel C. C. C. præp.*) ℈ß.
Opij gr. i. Diacodj. q. s. f. bolus Cap. pro re nata.

En cas de grande constipation, un clystère émollient a son utilité, jusqu'à ce que le Bézoard Minéral ait produit le relâchement, ce qu'il fera infailliblement. Mais, si le pouls est très-élevé et plein, ℈j de Tartre vitriolé pris de six en six heures, est alors préférable au Bézoard.

S'il y a de l'inflammation dans la Pleure ou dans les Poumons, ou de la difficulté d'uriner, il faudra donner avec le Julep du Sel de Prunelle ou du Nitre, et des Remèdes pectoraux, en remarquant toujours que le Julep fébrifuge étant ici singulièrement approprié à la Fievre ou à l'inflammation, on n'en doit attendre que le soulagement de l'inflammation générale; mais que quand la Fièvre est compliquée d'inflammations ou d'obstructions particulières de la Pleure, de la Matrice, *etc.* il faut travailler à guérir ces maux par leurs spécifiques connus.

De grands maux de Cœur et d'Estomac, accompagnés de fréquentes nausées, viennent quelquefois à la traverse; et la Fièvre, en ce cas, a pour l'ordinaire du penchant à l'intermission, sur-tout quand l'Urine est briquetée. Il faut pour lors donner de six en six heures ʒß. de Sel d'Absynthe dans ʒj.

de Jus de Citron, avec quelques gouttes de Laudanum liquide, quand les coliques sont de la partie. De cette manière, la Fièvre s'en va par les Urines, les selles ou les sueurs; ou elle devient intermittente, et se guérit comme à l'ordinaire par le Quinquina.

S'il survient, comme d'eux-mêmes, quelque Hémorrhagie, quelque sueur abondante, ou un dévoiement, il ne faut pas les arrêter subitement; il faut seulement les modérer et leur donner des bornes. Si l'on employe dans ces Fièvres aiguës et violentes l'Esprit Fébrifuge tel qu'on l'extrait et sans les Aromates, l'effet n'en sera que meilleur, sur-tout si les nausées et le mal de cœur sont très-violens. Le levain de la Fièvre se porte alors vers l'Estomac et les Intestins, qui deviennent le siège principal de l'inflammation. J'ai ordinairement sur moi des Esprits simples et non aromatisés pour ces sortes de cas.

Il faut, dans ce genre de Fièvres, réduire la diète aux liquides les plus légers, éviter tout ce qui est spiritueux et donner tous les alimens chauds. S'il y a dévoiement, il faut choisir ceux qui irritent le moins, comme la Pana-

de, le Gruau de Riz, la boisson faite avec la Corne de Cerf, *etc.* et modérer la chaleur, en donnant autant d'air à la chambre que le Malade le trouvera à propos.

J'ai allongé ce Chapitre ; mais il est court en comparaison de ce que je pourrois dire. Un mot suffit à ceux qui ont de l'expérience ; c'est à eux que je m'adresse quand je dis qu'il faut borner la Diète à ce qu'il y a de plus léger en fait de liquides, et éviter tout ce qui est spiritueux. J'entens par-là qu'on doit s'en tenir à des choses telles que l'eau de Gruau ou l'eau d'Orge, et la Teinture ou l'Esprit Fébrifuge peut être administrée dans cette dernière, qui sera une nourriture suffisante. Une grande inflammation ôte à la nature ses fonctions ; elle lui ôte certainement celle de digérer : il ne faut donc rien mettre dans l'Estomac qui exige aucun travail de sa part. Par exemple, le Petit Lait mêlé de Vin de Canarie*, que quelques personnes regardent comme une liqueur si foible, est alors beaucoup trop difficile à digérer, et trop spiritueux. J'ai vu des Fièvres traîner beaucoup au-delà du tems ordinaire, et j'ai trouvé, en examinant de plus près les

* C'est ce que les Anglois appellent, *Sakwhey*.

boissons administrées aux Malades, que ce Petit-Lait en étoit la cause. Qu'on entende donc mes termes laconiques dans un sens aussi étendu à d'autres égards qu'à celui-ci.

CHAPITRE II.

De la manière de traiter les Fièvres de la première espèce après le neuvième jour.

SI le Malade ne consulte le Médecin que quand le neuvième jour est passé, en ce cas, on peut moins agir sur les premières voies ; mais, s'il y a des maux de cœur ou des nausées, commencez par un vomitif, et faites ensuite un usage constant du Bézoard Minéral et du Julep. Suivant les différens symptomes, vous donnerez le Bézoard dans la *Thériaque d'Andr.* pour arrêter un dévoiement ; ou dans l'Electuaire lénitif pour procurer une selle ; ou si le Pouls est encore trop élevé le Tartre vitriolé et l'Electuaire lénitif feront un très-bon effet.

Les avertissemens donnés dans le Chapitre précédent, enseigneront suffisamment à varier la méthode selon le

besoin dans ce période de la Maladie : mais, si c'est une Fièvre toute simple, le Bézoard Minéral et le Julep suffiront à tout ; et je puis dire avec vérité qu'ils ne manqueront jamais de produire leur effet. Si le vomitif n'a point opéré par bas, et que le Malade ait été resserté plusieurs jours, on lui procurera un prompt soulagement par le moyen d'un clystère émollient, sans attendre le Bézoard et l'Electuaire lénitif, à qui il faut donner plusieurs heures pour produire leur effet. On peut se servir du Clystère suivant.

℞ *Decocti com. pro Enem.* ℥viij.
Ol. Chamœme.
Elect. lenit.
Syr. de Spina Cerv. ad ℥j.
Salis Gem. ℥ß. *m. in formam enematis. S. A.*

Quand le tems ordinaire d'une Crise approche, c'est-à-dire le quatorzième jour, cette sorte de Fièvre est souvent accompagnée de Symptomes violens, tels qu'une soif ardente, les lèvres et la langue noires et sèches, l'urine haute en couleur, de violentes inquiétudes, le délire, des tressaillemens dans les tendons, des tremblemens et les yeux

hasards. Il faut en pareil cas user encore des mêmes remèdes : on peut seulement alors ajouter au Julep une légère quantité d'Eau cordiale, par exemple ℥ij sur une pinte, et donner le Bézoard avec les Cordiaux ranimans, tels que le Safran, le Castor, et autres semblables : et si les Convulsions sont terribles, il faut parmi les remèdes Nervins employer toujours ceux qui échauffent le moins, comme *Gum. Ammon. Visc. Querc. Sal Succin.* qui divisent plutôt qu'ils ne raréfient.

Si, vers l'approche du quatozième jour, le Pouls s'abaisse ou est inégal ; la Fièvre, quoique dans des sujets forts et vigoureux, doit être traitée comme dans les sujets foibles, de la manière dont nous allons parler.

On peut remarquer que comme le Sang se raréfie à l'excès dans la Fièvre que nous traitons, si le Malade a négligé de boire son Julep, que quelque accident soit survenu, ou qu'on se soit mépris dans la pratique ; ce qu'aucun Médecin ne sauroit toujours éviter, même dans sa propre méthode, tellement que le mal ait continué jusqu'au seizième ou même au dix-huitième jour ; il n'y a point de danger alors à donner une double ou triple dose de ceux des remè-

des stimulans qui causent le moins d'inflammation, pour forcer pour ainsi dire la nature à se débarrasser, tels que sont tous les Sels âcres moyens, comme le *Sel de Nitre*, le *Sel Ammoniac crud*, et le *Sel d'Ambre*, qui est un Acide volatil et piquant; et il est quelquefois si nécessaire de faire un coup hardi, que le corps ne peut être délivré autrement de ses crampes et de ses contractions obstinées, surtout quand on a eu recours à un régime aromatique et échauffant, aux Poudres testacées dessechantes, *etc.* jusqu'au tems voisin de la Crise. J'ai trouvé par expérience que le Bézoar Minéral étoit le plus parfait de tous les rafraîchissans; parce qu'il donne aux Nerfs une chaleur durable, et entretient par-là la force du Pouls, en même tems qu'il détermine la circulation du Sang, et facilite toutes les excrétions. Cependant il pourroit être à propos quelquefois de lui substituer les Sels dont nous avons parlé; surtout lorsque le Pouls est *gonflé* *, le Pouls et l'Urine étant les guides qu'il faut suivre en général dans le traitement de cette Maladie. Comme j'en ai vu plusieurs fois les

* L'Auteur, suivant l'usage Anglois, employe ici le mot *turgent*, qui n'est que le mot latin *turgens*, et il entend peut-être par-là un Pouls *extrêmement plein*.

divers progrès, et que j'ai fait usage de ma méthode pour mille personnes ; au moins, j'ose assurer mes lecteurs que même dans le plus haut période du mal, où la mort paroissoit certaine, elle a eu tout le succès possible, moyennant la simple observation des précautions dont nous avons parlé.

CHAPITRE III.

De la manière de traiter les Fièvres continues dans les Sujets foibles.

LES Fièvres ne sont que trop souvent accompagnées de circonstances qui en rendent le traitement très-difficile comme lorsqu'elles viennent à la suite d'un grand chagrin, dont la cause est encore présente, ou qu'elles viennent de soucis, de travaux, d'études ou de débauches excessives, qui épuisent en quelque sorte l'ame et le corps.

Quand de pareilles choses se rencontrent dans des Sujets robustes, elles les réduisent précisément au même point où des Sujets foibles seroient réduits par une simple Fièvre sans de telles causes antécédentes, et ainsi nous pouvons espérer qu'ils s'en tireront bien :

mais, si les mêmes choses se rencontrent dans des Sujets foibles et délicats, qui sont l'objet de ce Chapitre, tous les talens du meilleur Médecin y suffisent à peine, avec le traitement le plus méthodique, et les remèdes les plus parfaits.

Quand une Fièvre provient de semblables causes dans un tempérament fort, ou quand une simple Fièvre survient à un tempérament foible (ce que nous traiterons par la même méthode, et que nous comprendrons sous la même dénomination de Fièvre moins aiguë, foible, ou nerveuse) les Malades sont ordinairement secs, brûlans au toucher, et ont au bout de quelques jours la langue noire et sèche, des tremblemens et des tressaillemens dans les tendons, du délire, et quelquefois l'air hébêté, de l'engourdissement, les esprits abattus à l'excès, de fréquens soupirs, un Pouls vîte, foible, tremblottant ou inégal, et presque toujours l'Urine pâle et sans sédiment. Ces Malades ne sont pas non plus fort altérés : ce qu'il y a de bien certain, c'est qu'ils ne demandent pas à boire aussi souvent que dans l'espèce de Fièvre précédente, et que quand on leur en offre ils ne boivent pas volontiers aussi abondamment.

Ceux-là doivent commencer par un vomitif tel qu'il a été prescrit, Chapitre premier, pour l'espèce de Fièvre précédente, et boire ensuite du Julep préparé en la manière suivante.

℞. *Rad. Serpentar. Virg. Contrayervæ, Croci an.* ʒiij. *infunde aq. bull.* ℔ ij *et colatura Sacchari* ʒj. *edulcorata. Adde Tincturæ febrifug. q. f. m.*

Il faut aussi donner de six en six heures le Bézoard Minéral, ou dans quelqu'une des Conserves aromatiques chaudes, telles que celle de *Rue*, ou dans *la Confection de Raleigh*, la *Thériaque d'Androm. etc.* plus ou moins selon que le Malade sera plus ou moins abattu. La *Confection de Raleigh* sera préférable s'il est resserré, et la *Thériaque* s'il est libre du ventre: et pour les femmes incommodées de Vapeurs hystériques, *le Castor*, *le Succin*, *et la Valériane*, mis en bols avec le Bézoard, sont tout ce qu'il y a de plus convenable. On peut varier ainsi sur chaque article selon toute autre circonstance particulière.

Communement cette manière de traiter produit une humidité universelle par tout le corps, et la langue devient humide, et le Malade tranquille; les convulsions et le délire diminuent, le Pouls est meilleur, l'Urine prend la couleur de Citron et dépose un sédiment, et au bout de deux ou trois jours la crise finit par toutes sortes d'excrétions; mais elles ne sont pas aussi promptes que dans l'autre espèce de Fièvre, à cause de la quantité de choses échauffantes qu'on a été obligé d'employer pour entretenir le mélange du Sang.

Il faut observer cependant, que dans les trois ou quatre premiers jours on peut sans beaucoup d'inconvéniens donner le Julep sans Aromates; mais, pour peu que les sueurs se fassent attendre, ou que l'urine tarde à prendre une meilleure couleur et à déposer un sédiment, il faut administrer soigneusement les remèdes échauffans.

Nous n'avons nul besoin de répéter ici ce que nous avons dit, *Chap. I*, des précautions qu'il falloit prendre pour remédier aux divers Symptomes qui peuvent survenir; mais on doit se souvenir sans cesse qu'il faut éviter tous les remèdes relâchans et fondans, ou

ceux qui ont du penchant à produire cet effet. Par exemple, l'*Electuaire lénitif*, dans lequel nous avons dit qu'il étoit bon de prendre le Bézoard, ne convient point ici, pas même dans le cas de la constipation, qu'il ne faut point regarder comme nuisible dans l'espèce de Fièvre dont il s'agit. Au contraire, les liqueurs spiritueuses qui nuisent infiniment dans les Fièvres de la première espèce, peuvent être employées ici très-salutairement, pourvu qu'on se souvienne toujours d'allier les fortifians et les rafraîchissans dans les proportions convenables au degré de l'inflammation. Car, si d'une part il est vrai que la Fièvre ne s'en ira pas que son levain n'ait été séparé et mis en état de s'évacuer; ce qui ne peut se faire dans les Fièvres putrides ordinaires, en moins de quatorze jours, quand la nature n'est pas aidée; et nous savons qu'aucuns remèdes ne produisent cet effet si promptement que les Acides et le Bézoard minéral: d'un autre côté, si on ne les donne pas avec beaucoup de jugement, et dans des quantités proportionnées aux forces du Malade, on pourra bien, à la vérité, séparer du Sang le levain de la Fièvre et emporter l'inflammation; mais faute

de forces pour l'évacuer, le Malade succombera sous le poids.

Les Cordiaux spiritueux, les Aromates, les Poudres testacées, *etc.* entretiendront donc dans le Sang les levains dont il est mêlé, et prolongeront la Fièvre de cette espèce, et plus particulièrement encore celle de l'espèce la plus aiguë, non-seulement au-delà de la crise du quatorzième jour à l'ordinaire, mais jusqu'au vingtième et même jusqu'au trentième, selon qu'on aura gouverné le Malade dans divers cas qui peuvent arriver.

Ce n'est donc point avec des Bagatelles, comme sont une cuilliérée de jus de Limon ou de Grenade, donné de tems en tems, ou un peu de Vinaigre distillé dans des Juleps, qu'on donne pour l'ordinaire avec des liqueurs spiritueuses et en petite quantité, qu'on pourra guérir une Fièvre forte et très-aiguë, mais on la guérira très-certainement par la méthode hardie que nous avons donnée ci-dessus; et le même Fébrifuge rafraîchissant, aidé du Bézoard Minéral, des Cordiaux Aromatiques, des Remèdes Nervins, et d'autres secours semblables dont nous parlerons ci-après, guériront infailliblement l'espèce plus foible mais plus dangereuse des Fièvres dont

il s'agit. Nos rafraîchissans, joints aux Remèdes fortifians déjà mentionnés, qui stimulent les nerfs et les fibres assez pour évacuer le levain du mal, après que les Fébrifuges sagement administrés en ont opéré la sécrétion, conduiront ainsi le Malade loin du précipice d'un circuit long, quoique rapidement nuisible, qui généralement n'emporte la cause de la Fièvre qu'en épuisant la source même de la vie.

CHAPITRE IV.

Manière de traiter la seconde espèce de Fièvres continues, après le neuvième jour expiré.

QUand le neuvième jour de ces sortes de Fièvres est passé, le Vomitif est le seul Remède évacuant qui puisse convenir. Toutes les Saignées, les Lavemens, ou les purgations jettent le Malade dans l'abattement; mais si quelques symptomes annocent que les premières voies sont obstruées ou tellement relâchées que les alimens n'y passent pas comme il faut, le Vomitif est alors de saison, et il faut pourvoir aux symptomes urgens en variant les

Cordiaux, les Aromatiques, *etc.* en les donnant avec ou sans le Bézoard Minéral, et varier aussi le Julep en le donnant sans ou avec les Aromatiques, selon que la force du Poulset la couleur plus ou moins haute de l'Urine l'indiqueront. C'est vers cette époque qu'il faut observer avec soin si le Malade peut ou ne peut pas boire abondamment: s'il ne le peut pas, comme cela n'arrive que trop souvent, il ne faut point se flatter que les remèdes délayans le guérissent, jusqu'à ce qu'on l'ait disposé à boire. Lors donc que les esprits du Malade semblent suffoqués, et qu'il ne peut boire une quantité raisonnable d'aucune liqueur, le Julep doit être donné sans la Teinture acide, et il faut le faire en la manière suivante, en retranchant aussi le Bézoard Minéral.

℞. *Aq. Cerasor. nigr.* ℥xij,
Pœon. comp. ℥iij.
Tinct. Croci ℥j.
Sacchari ℥iiij.

On peut avec ce Julep spiritueux donner de six en six heures un Bol de *Salcorn. Cervi*, depuis cinq jusqu'à vingt grains, selon le degré de l'abattement; et au lieu de Juleps, ou même

avec eux, le Malade peut prendre du vin mêlé de deux tiers d'eau avec les Aromates ordinaires, de l'eau de Poulet, et les liquides nourrissans.

Ce traitement ranime le pouls, et rend au Malade l'envie et la capacité de boire, et il arrive souvent en pareil cas qu'il procure des sueurs et un soulagement très-considérable. Que les Malades boivent donc alors aussi abondamment qu'il leur sera possible, des liqueurs que nous venons de prescrire, ou d'autres semblables: la nature se décharge ordinairement vers le quatorzième jour, si elle est aidée avec sagesse; et comme la succession des symptomes l'indique toujours. Je n'ai à recommander à cet égard que le soin de varier les remèdes; tels que la *Thériaque*, la *Confection de Raleigh*, les lavemens, les pectoraux, les remèdes hystériques, *etc.* parce que la manière de le faire a été suffisamment indiquée dans les Chapitres précédens: mais il faut se ressouvenir sur toutes choses, que cette sorte de Fièvre a cela de particulier, que tous les Sels neutres et acides, comme le *Tartre vitriolé*, le *Sel fébrifuge*, *le Sel Polychreste* le *Sel de Nitre*, le *Sel Ammoniac*, le *Sel d'Absynthe*, et le *suc de Limon* y

doivent être regardés comme autant de poisons auxquels il ne faut pas seulement toucher. Il faut pour la même raison, en donnant le Bézoard minéral ou le Julep acide, se garder d'y mêler en aucune manière les Alkalis volatils, comme l'Esprit et le Sel de Corne de Cerf, le Sel volatil huileux, *etc.* ni même les Alkalis fixes, comme les poudres testacées, *etc.* Il faut éviter aussi toutes Saignées et les Clystères fréquens, même dans les cas de constipation; parce que ces choses relâchent les fibres, et dissolvent les esprits.

On peut néanmoins modérer ces symptomes par quelques remèdes topiques, tels que sont des Vésicatoires appliqués sur quelque partie du corps que l'on voudra, des emplâtres d'*Empl. cephal. c. Euphorb.* et de *Galbanum*, appliqués sur les pieds; un emplâtre d'*Empl. stomach.* appliqué sur l'estomac; un cataplasme fait d'ail, de rhue et de sain-doux et appliqué sur les pieds ranime le Malade avec beaucoup de promptitude. On peut avoir recours à des remèdes de cette espèce.

Il ne faut pas être peu versé et peu expérimenté dans la Médecine, pour en posséder ce point critique; je veux dire, pour savoir juger de la propor-

tion dans laquelle il convient de donner les remèdes chauds et les rafraîchissans à cette époque particulière des Fièvres foibles. Je suis néanmoins persuadé, quelque difficile que soit la chose, qu'un Médecin qui a bien étudié la Nature, peut, après une pratique assez longue durant laquelle ses observations auront été soutenues et exactes, parvenir enfin à se faire une méthode certaine pour les cas dont il s'agit.

Si les symptomes ne deviennent pas moins fâcheux vers le neuvième jour, ou que le Malade, ayant sur lui tous ceux dont nous avons parlé, n'ait recours au Médecin que dans ce tems-là, il ne faut alors user de rafraîchissans quels qu'ils soient, qu'avec circonspection; au lieu qu'on n'auroit pu les employer sans risque avant cette époque, en les entremêlant en la manière prescrite des autres remèdes destinés à ranimer: mais la nature commence à être si ébranlée à ce période de la Fièvre foible que nous traitons, qu'une bagatelle déplacée la jette dans un abattement total. C'est pourquoi les rafraîchissans qui conviennent si bien au tems même d'une crise ordinaire dans la première espèce de Fièvre, doivent à peine être employés du tout

après le neuvième jour de celle-ci. Les hocquets et la douleur à l'Estomac sont deux des plus mauvais symptomes de la foiblesse de la nature; dès qu'ils se manifestent, il faut employer tous les remèdes ranimans dont nous avons parlé, sur tout ceux qui sont mêlés de quelque chose d'anodyn, tels que la *Thériaque*, le *Mithridate*, *etc.* Comme il entre dans la composition de ces deux remèdes une très-grande quantité de gommes fétides, de baumes naturels, et d'aromatiques chauds de presque toutes les qualités, ils semblent répondre à tout ce que le règne végétal peut faire en notre faveur dans cette conjoncture délicate. Si l'on y ajoutoit les parfums animaux, tels que le musc et la civette, ils seroient indubitablement utiles, de même que l'ambre gris employé pour les femmes incommodées de vapeurs hystériques. Par exemple, un mêlange fait en la manière suivante produit le même effet.

℞. *Gum. Galbani,*
Sagapeni, an. ʒj *terant. in aq.*
puleg. ʒvj. *et adde*
Tinct. serpentar. ʒj.
Laud. liquid. gut. xx.
Essent. amb. gris. gut. x.
Sacch. ʒij. *M. cap. cochl. sæpè.*

S'il survient une diarrhée, elle exigera de grands soins; et si la *Thériaque*, la *confection de Fracastor*. le *Laudanum, etc.* n'y font rien, il est tout commun qu'on l'arrête par le moyen du clystère suivant.

℣. *Confect. Amili* ℥iv. (c'est l'empois commun.)
Injiciatur tepidè, semel aut bis in die.

Mais si le flux de ventre est mêlé de Sang, ou que les boyaux soient excessivement relâchés, il faut faire la confection plus épaisse, et y ajouter une once d'Esprit-de-vin de France. Ce clystère doit être regardé comme infiniment supérieur à tous les remèdes astringens pour les diarrhées, soit que ce soit dans une Fièvre, ou non.

Il fournit aux voies inférieures un mucilage qui leur convient; et comme le *Baume de Lucatelle* opère à peu près le même effet sur les supérieures, il est bon d'en mêler avec les remèdes ranimans qu'on oppose à la diarrhée qui est un symptôme terrible dans l'espèce de Fièvre dont il s'agit. Mais si le tems d'une crise approche, et que les indices d'une sécrétion ne fassent que commen-

cer de paroître, je conseille le même Bol avec la Rhubarbe, tel que je l'ai prescrit pour la Fièvre violente. Toutes les bonnes femmes savent faire l'empois; celui qu'il faut interjecter seul, doit avoir environ la consistence de celui qu'elles font le plus clair; et celui qu'on mêle avec l'Eau-de-vie, doit avoir celle du plus épais.

Si malgré tous ces remèdes ranimans, les Vésicatoires, les topiques appliqués à la plante des pieds, *etc.* on n'apperçoit au quatorzième jour ni dans l'urine ni au pouls aucuns signes évidens d'amendement, il faut donner de six en six heures une dose ou deux de Cinabre d'Antimoine, depuis xv jusqu'à xxx. grains, et donner aussi le Calomel, (*c'est le Mercure doux*) depuis vj jusqu'à xij. grains; et s'il ne passe pas en neuf heures de tems, il faut donner une légère dose de Rhubarbe pour le faire descendre. L'un ou l'autre de ces deux remèdes sera utile dans les cas où le mal est si fixe et si obstiné, qu'il semble que la nature soit comme en échec, et ne puisse ni se dégager par aucun des canaux ordinaires, ni se laisser surmonter entièrement.

C'est dans cette seconde espèce de Fièvre que se trouve la grande difficulté

de guérir. Il ne faut dans l'espèce violente qu'un rafraîchissant convenable, tel que notre Julep fébrifuge, pour retarder la circulation du Sang, dont la raréfaction cesse aussi-tôt. Les superfluités qu'il retient encore, quelqu'altérées qu'elles soient par la circulation, y sont alors séparées, coagulées, et propres à être évacuées: une partie s'en échappe d'abord par les sueurs, et le tempérament se dégage du reste selon ses forces. Mais dans les Fièvres de cette seconde espèce, il faut non-seulement rafraîchir pour diminuer la vélocité du Sang, surtout dans les commencemens, mais encore employer les remèdes stimulans pour en ranimer la force: sans quoi il arrive, après qu'on a modéré la trop grande circulation, et que le levain du mal est comme caillé dans la masse du Sang, que l'action de ce dernier étant foible et les fibres relâchées, le sédiment accable la nature aussi sûrement, quoique d'une manière différente, que quand une violente circulation de quatorze jours entiers a, pour ainsi dire, desséché le Fluide Nerveux; de sorte que, malgré l'évacuation réelle de l'humeur vitiée, les Nerfs ne peuvent plus s'étendre pour soutenir le vie.

Mais j'ai expérimenté que quand les remèdes raréfians dont nous parlons, sont donnés avec les rafraîchissans, et qu'on y ajoute au besoin les autres secours, ces Fièvres obstinées se guérissent aussi sûrement que les autres; quoique la difficulté que je trouve à donner le détail des procédés qui m'y font parvenir, en rende peut-être l'explication insuffisante.

Le meilleur des remèdes qui raniment, quoiqu'il rafraîchisse en même tems, est le Bézoard minéral; et les meilleurs de ceux qui raniment et échauffent, (comme ils le sont tous en général) sont le *Cinabre d'Antimoine*, et les gommes fétides, telles que *l'Assa fœtida*, le *Sagapenum* et le *Galbanum*. Les baumes naturels et les végétaux aromatiques viennent ensuite. Les Emétiques tiennent aussi un rang considérable dans cette classe, et l'on doit les employer aussi souvent que les symptomes de chaque Fièvre ne les interdisent pas directement, quand même cela iroit jusqu'à deux ou trois fois dans le cours de la maladie.

CHAPITRE V.

De la manière dont il convient de gouverner les Malades, quand la Fièvre cesse.

ON peut guérir des deux manières ci-dessus les Fièvres les plus terribles qu'on ait vu à Londres depuis la dernière peste, celles qui sont accompagnées des symptomes cruels dont nous avons parlé, de taches pourprées, de tumeurs enflammées, de maux de gorge, *etc.* et qui ont été si meurtrières cette année (1729). La seule difficulté qu'il y ait, consiste à prendre si sagement ses mesures, qu'on varie toujours les remèdes dont nous avons parlé selon la variété des cas; chose qu'il est peut être plus facile de prescrire dans le cábinet que dans la chambre d'un Malade. Ce qui reste à faire, est de continuer seulement les mêmes remèdes, jusqu'à ce que le pouls et l'urine fournissent des indices suffisans que la nature est plus dégagée, et que le levain de la Fièvre est en grande partie évacué. Que le Malade prenne alors une purgation douce telle que la Rhubarbe, qui facilite en-

core la sécrétion. Après un, deux, ou trois jours de diète régulière, on peut lui donner une purgation convenable à l'état où il se trouve actuellement, et il faut la répéter de trois en trois ou de quatre en quatre jours. Il suffira de le faire à quatre ou cinq reprises, en observant de la donner légère à la première fois. Je conseille à tous les Malades de prendre ensuite pendant une, deux ou trois semaines, et deux fois par jour, quelque amer fortifiant dans l'eau minérale ferrugineuse de l'espèce la plus légère; surtout si la Fièvre a été terminée par une crise subite avant le tems ordinaire de quatorze jours. Car bien des expériences m'ont appris que la Fièvre, en ce cas, est sujette à revenir, et qu'il faut de moindres causes pour la rappeler, que quand elle a été traitée autrement. Le Lecteur est prié de remarquer que c'est-là l'unique inconvénient de la méthode rafraîchissante: c'est du moins l'unique que je sâche; et il me paroît que l'avantage qu'elle a d'écarter le danger d'une mort prochaine, vaut bien la peine qu'on s'expose à ce risque particulier; puisqu'au pis aller on n'a plus à traiter alors qu'une Maladie chronique, que la nature déracinera aisément et sans le moindre danger par les purga-

tions et les amers ; au lieu qu'à mettre les choses au mieux, il y a toujours pour le Malade un risque de deux contre un dans la crise de quatorzè jours : c'est du moins ce qui est arrivé depuis deux ou trois ans.

Nous ne disons donc point que notre traitement guérisse parfaitement les Fièvres de l'espèce précédente, et qu'il y aide la nature jusqu'au point de lui faire évacuer tout le levain du mal et de l'en dégager en entier, comme il le fait dans la crise de quatorzè jours, à laquelle les Fièvres de la seconde espèce tendent très-souvent. Cet article est encore la matière de découvertes plus sublimes et plus parfaites.

Si nos remèdes peuvent précipiter ici le levain de la Fièvre, même en en laissant subsister une partie dans le tempérament, nous faisons en cela tout ce que fait le Quinquina dans les Fièvres intermittentes; et nous faisons d'autant plus encore, que nos Fièvres continues attaquent plus brusquement la vie, et la mettent en plus grand danger.

Les Malades qui commencent à se rétablir, doivent prendre du repos et se tranquilliser, jusqu'à ce les purgatifs, les amers, *etc.* aient entièrement évacué ce qui dérangeoit leur constitu-

tion : car, si la promptitude de la guérison les induit à croire que leur mal n'étoit rien, et qu'ils s'avisent de vaquer à leurs affaires et de se fatiguer avant le tems, comme ils ne le font que trop souvent, parce qu'une cure rapide n'a que très-peu diminué leur vigueur ; la portion du levain de la Fièvre qui n'est pas encore évacué, peut irriter derechef le Sang, et causer une seconde Fièvre, qui sera naturellement plus difficile à guérir que la précédente : car les forces ayant déjà souffert quelque diminution il faudra donner aux nerfs des secousses d'autant plus grandes ; et c'est ce qui mérite considération.

J'ai vu bien des exemples de ces Malades, qui, guéris promptement, ont aussi promptement retourné à leurs affaires, et ont par-là ramené au bout de sept à huit jours la Fièvre qu'eux et leurs amis méprisoient à cause de la rapidité de sa guérison ; et je ne murmurois point de partager avec eux la nécessité de recommencer la cure, parce qu'il est très-naturel à ceux qui n'ont nulle expérience dans les Maladies, de ne regarder une Fièvre enlevée dans ses commencemens que comme un refroidissement. Le Médecin qui, appelé de bonne heure par ses Malades, ne vou-

dra pas pour l'amour d'eux, ou par un principe d'équité, avoir recours à la méthode que j'indique, quoiqu'il la trouve bonne, ne le fera jamais par amour propre, puisqu'il ne lui en reviendra point de louange.

La Fièvre une fois chassée, et les signes ordinaires de la santé revenus, que personne n'en craigne les suites, ou ne s'imagine que ma pratique a naturellement des inconvéniens dont je lui fais un secret. J'écris pour le bien du genre humain, et j'en attens aussi peu d'éloges, que ma manière de traiter les Fièvres m'en a procuré. Elle n'a jamais opéré rien de considérable que dans des cas où l'on ne m'avoit appelé que tard, après que des Apothicaires avoient travaillé plusieurs jours, et parmi des gens du commun. Je me suis souvent trouvé dans ce cas, et autant qu'il m'en souvient, je m'en suis toujours tiré avec succès.

Tout l'inconvénient de ma méthode est donc, comme je l'ai déjà dit, que le principe du mal n'est pas aussi entièrement évacué que par la crise régulière de quatorze jours, et que par conséquent le Malade est sujet aux rechutes, faute de soins convenables, est assez imparfaitement guéri pour ne re-

prendre ses forces qu'avec difficulté. Mais à l'aide des évacuations ordinaires, des remèdes amers, et des pratiques usitées dans les Maladies Chroniques, jamais aucun de ceux que j'aie traités, n'a eu de rechûte ni n'est tombé dans des accidens fâcheux après la guérison. J'en avertirois le Lecteur, si cela m'étoit arrivé.

C'est-là tout ce que j'avois à dire sur ma nouvelle manière de traiter les Fièvres continues selon leurs divers états. Je l'ai fait aussi briévement que la nature du sujet me l'a permis; et passant exprès sous silence toutes les autres particularités, je ne me suis attaché qu'à celles où il se trouvoit de la différence entre les pratiques ordinaires et la mienne.

Il ne faut donc pas qu'aucun de ceux qui n'ont nulle expérience dans la Médecine, se figurent que mon nouveau fébrifuge et le détail de la manière de l'administrer, suffisent pour leur apprendre à guérir les Fièvres. La violence de ce mal, et la variété infinie des tempéramens et des symptomes, sont plus qu'il n'en faut pour occuper beaucoup l'homme le plus pénétrant, qui auroit acquis par l'éducation tout le savoir nécessaire au Docteur en Médecine le plus

accompli : et quand les remèdes et la pratique que je donne ici, seroient tout ce que le monde connoît de meilleur en ce genre, quand ils seroient infaillibles par eux-mêmes, je n'en serois pas moins pleinement convaincu du haut degré de connoissance de la nature et d'expérience dans les Maladies, qu'il faudroit avoir pour en établir passablement la certitude.

Je ne prétens dans cet Ecrit qu'indiquer d'une façon générale une certaine pratique aux Médecins de profession. Ceux-là sauront mieux adapter les spécifiques ordinaires vraiment convenables à chaque symptome particulier, que je ne pourrois le leur prescrire, si j'avois assez de présomption pour cela : et c'est ce qui m'a fait passer sous silence les Gargarismes propres aux inflammations de la bouche et de la gorge, le Camphre et les Emulsions qui soulagent dans les rétentions d'Urine, les Tabacs céphaliques destinés à donner une secousse aux nerfs dans les affections comateuses, et plusieurs autres choses de ce genre. Il est certain que notre pratique modère tellement les grands désordres causés par ces Fièvres, dont elle arrête pour ainsi dire la source, que l'instruction devient alors de peu d'usa-

ge, même aux ignorans : car, je ne me rappelle point que dans tout le cours de l'administration de nos remèdes, il soit jamais survenu aucun de ces symptomes violens qui font donner aux Fièvres l'épithète commune de *Malignes*: aussi ne puis je regarder que comme presqu'indignes d'être lues toutes les prescriptions de pratiques contre les Fièvres; quand elles n'aident pas la nature au moins jusques-là : et je voudrois encore moins donner mon tems à la lecture d'une méthode, qui la troubleroit au lieu de la secourir, et qui la dérangeroit plus que si on l'abandonnoit à elle-même et aux seuls efforts dont elle est capable.

La méthode que nous donnons ici a ce grand avantage, quand le Médecin n'est consulté que tard, et qu'il trouve son Malade presque épuisé, ou même accablé d'un poids redoutable de symptomes de malignité, que toute courte qu'elle est, elle commence par calmer le désordre, et modérer les symptomes, dont l'horrible détail me devient réellement inutile par son moyen.

Je suis pareillement dispensé d'un discours critique sur les différentes sortes de Fièvres. Les Auteurs qui nous ont décrit avec le plus de soin leurs Fièvres,

Ephémères, Synoques, Putrides, Pestilentielles, et tant d'autres, ignoroient qu'il fût possible de réduire l'Ephémère à une crise en 12 heures, la Synoque à une en 24, la Putride et le reste à un période semblable. Toutes les Fièvres continues, de quelqu'espèce ou période que ce soit, qui ont eu lieu dans Londres depuis 1707 jusqu'à présent, et qu'on a traitées à l'ordinaire, se guérissent véritablement par la méthode que nous donnons, même quelle qu'en puisse être la cause: car, j'ai parfaitement bien remarqué que ceux qui avoient gagné la Fièvre en buvant de l'eau froide, lorsqu'ils étoient échauffés, n'ont pas laissé d'en guérir aussi naturellement que les autres, par l'usage de notre eau froide mêlée d'acide. J'ai observé la même chose dans ceux qui avoient bu du Ponche trop abondamment.

Une Fièvre est une inflammation universelle. Supposons que celle-ci vient d'une circulation trop rapide du Sang, et que la Fièvre procède d'un levain qui y est retenu, et qu'il faut évacuer. Si l'habitude du corps est saine, enlevez l'inflammation, et tout sera fait. La nature saura chasser elle-même son ennemi, et y employera plus ou moins de tems, selon que le levain du mal sera

plus ou moins susceptible d'expulsion ; ce qui varie selon les saisons et la différence de l'air, et nous cause des Fièvres de plusieurs espèces. Si l'habitude du corps pèche par quelqu'endroit il faut l'étayer de ce côté-là, et procéder ensuite de la même manière.

Il me paroît qu'on en doit dire autant de toutes les Fièvres continues : c'est du moins ce que j'ai constamment expérimenté pendant seize ans consécutifs : et que je raisonne juste ou non, le fait est toujours certain.

Pour mieux faire comprendre au Lecteur de quelle manière j'applique mes remèdes aux Fièvres, jusqu'à quel point j'ai reconnu l'utilité de ma pratique dans d'autres maladies, où la Fièvre a lieu, et les effets que produisent respectivement les fébrifuges ordinaires et les miens, je terminerai cet Ecrit par un détail de faits véritable, qui se trouvent à peu près toujours les mêmes dans la pratique, et qui jusqu'à présent n'ont été suffisamment remarqués par aucune personne que j'aye jamais connu. Je commencerai, pour cet effet, par *le Régime* ; de-là je passerai aux *Maladies ;* et je finirai par les *Remèdes*.

CHAPITRE VI.

Observations pratiques sur le Régime, *sur les* Maladies fébriles, *et sur les* Remèdes.

I. SUR LE RÉGIME.

I. QUand l'inflammation est considérable, il faut prendre une quantité proportionnelle du Julep rafraîchissant. On ne doit nullement craindre alors d'en trop humecter le Malade à quelque période de la Fièvre que ce soit. S'il en provient une crise au bout de douze heures, ce sera d'autant plus heureux; mais, il faus éviter toute espèce de Liqueur spiritueuse.

II. Si au contraire l'inflammation est peu considérable, et le Malade foible et abattu, il faut user plus modérément de cette Liqueur, et ne pas négliger d'y joindre le Bézoard Minéral, les Cordiaux Aromatiques, et un peu de quelque Eau spiritueuse: et vers le tems de la crise, on peut employer plus à discrétion les Cordiaux spiritueux, les Aromates, les Gommes fœtides, les Sels volatils, et les Vésicatoires.

III. Dans la première espèce de Fièvres, il faut regarder comme rien toutes les évacuations spontanées, excepté le vomissement; quelque grande qu'en paroisse la violence, elle diminuera bientôt à mesure que le désordre s'appaisera : mais, dans les Fièvres de la seconde espèce, il faut le modérer avec soin.

IV. Il faut modérer aussi suivant les règles connues, tous les symptomes qui indiquent clairement ce qu'il faut faire pour soulager; par exemple, la Phthisie indique les remèdes Pectoraux, les Vapeurs hystériques les Cordiaux fœtides, la Péripneumonie l'Huile, *etc.* en s'en tenant toujours à la pratique générale : et comme la Fièvre peut passer de l'une à l'autre des deux espèces décrites, il faut changer de pratique en conséquence.

V. Quand la Fièvre penche à l'intermission, ou qu'elle donne seulement du relâche, nos rafraîchissans la déterminent à une plus grande régularité : au lieu que les remèdes échauffans la font demeurer continue. Il faut dans ces sortes de cas évacuer volontiers par les lavemens, les purgatifs, la saignée, ou les vomitifs. Ces remèdes emporteront eux-mêmes la Fièvre,

ou la rendront régulièrement intermittente, et le Quinquina en sera la guérison.

VI. Quand le tems de la crise est passé, si elle est imparfaite ou que les indices de séparation ne se montrent qu'à peine, il faut donner une médecine qui entraîne quelque évacuation, et elle doit être proportionnée aux circonstances actuelles : ainsi le *Nitr. Tart. Vitriol.* et tous les Purgatifs rafraîchissans conviendront à l'espèce des Fièvres violentes dont il s'agit, et le Mercure doux, le Cinabre d'Antimoine, et la Teinture dite Sacrée, seront propres à celles du second ordre.

II. SUR LES MALADIES.

I. La Petite-Vérole est une Fièvre continue ; mais comme elle est de l'espèce où la nature s'est fixé une manière de se dégager, c'est-à-dire, par des éruptions suppurantes, il faut la laisser parvenir à la Crise de quatorze jours. Ce seul article excepté, il convient d'observer dans le cours du mal les mêmes règles que l'on suit dans les Fièvres putrides ordinaires ; c'est-à-dire tenir le corps dans un équilibre convenable, prévenir les suites fâcheuses

d'une inflammation trop violente, et employer à discrétion les Expectorans connus, les Gargarismes, *etc.* usage pour lequel le Bézoard minéral est au-dessus de tout. Et si ce mal est compliqué, comme les Fièvres ordinaires ont coutume de l'être, d'une variété de symptomes à peu près-semblables à ceux qui caractérisent les degrés d'autres maladies, ce que je comprens qui arrive très-souvent; sans doute que le même traitement et les mêmes variations y conviennent: mais, comme je me borne à des faits, et non à des raisonnemens, je ne saurois citer rien de très-considérable que j'aie opéré dans cette maladie embarrassante.

II. La Rougeole est une Fièvre continue, mais comme elle est accompagnée d'éruption qui n'aboutit point à la suppuration, je n'ai jamais osé y faire l'essai d'une grande quantité de rafraîchissans. Le peu que j'y en ai risqué, a produit de bons effets.

III. La Peste est la plus terrible de toutes les Fièvres continues. Elle a des éruptions qui ne suppurent point, et des tumeurs qui suppurent. Elle est accompagnée d'une inflammation si violente que je crois que l'unique pratique qui y pût convenir, seroit la

réunion des Acides rafraîchissans et des Aromates échauffans. La Saignée y seroit peut-être salutaire : néanmoins, comme la nature s'y est choisi une manière de se dégager, il n'y faut point attendre de crise subite.

IV. D'autres Fièvres ont pris leur dénomination de leurs symptomes les plus importans ; comme la Pleurésie, de l'inflammation de la Pleure ; la Péripneumonie, de celle des Poumons ; l'Érésipèle de la Rougeur qu'il répand sur la peau. Celles-là ont toutes leur manière de se décharger, et doivent par conséquent être laissées libres dans leur cours ordinaire : mais on les modère fort bien, et on écarte le danger par notre pratique, en y employant d'ailleurs leurs spécifiques respectifs ; comme le Nitre pour la Pleurésie, l'Huile pour les Poumons, et pour la Peau les Onguens, *etc.*

Il est bon d'observer que dans ces derniers cas, et dans celui de la Petite-Vérole, le traitement peut différer de celui qui a lieu dans les Fièvres putrides ordinaires. Je veux dire que les Sels neutres et un mêlange d'Acides et d'Alkalis y réussissent. La raison en est évidente : car, lorsqu'il s'est formé un abcès ou une tumeur, les rafraîchis-

sans, ou même les remèdes relâchans ne sauroient abattre considérablement la circulation du Sang, à cause de l'amas local qui l'entretiendra continuellement. Il est donc infiniment probable que les rafraîchissans disposeront et ameneront le corps à une suppuration et une décharge régulière de la matière amassée, et que par conséquent ils doivent indubitablement être de la plus grande importance, même pour le cas de la Peste.

V. Notre traitement enlève absolument les Fièvres symptomatiques : mais, quoiqu'en général je ne regarde une Fièvre que comme un symptome d'obstructions, je ne veux parler ici que des Fièvres qui tirent leur origine de Maladies primitives, comme de mortifications, de grandes chûtes, de contusions, *etc.* Il faut dans ces cas remédier au désordre, sans quoi l'on ne pourroit s'attendre à la guérison du Malade.

VI. Les Fièvres qui arrivent aux femmes grosses et à celles qui sont en couche, se guérissent par notre méthode aussi sûrement que les autres, en l'accompagnant des spécifiques employés dans celles de la seconde espèce, comme dans le cas rapporté ci-

dessus, nombre IX. et dans la Préface.

VII. Le *Cholera-Morbus* est une Fièvre continue, qui se décharge par les vomissemens et par les selles : de sorte que c'est souvent une Dysenterie. Au premier cas, il faut absolument s'en tenir à notre méthode: car, comme je conçois que le *Cholera-Morbus* ne diffère des autres Fièvres qu'en ce que la constitution du Malade prend le tour de se soulager par les intestins, et que par-là les matières contenues dans cette multitude innombrable de canaux deviennent âcres, et arrachent des Parois des intestins leur mucilage naturel, et y causent une inflammation qui en dérange le mouvement péristaltique ; il faut de nécessité que tous les remèdes échauffans et stimulans augmentent le désordre, et mettent les intestins en danger d'une Gangrène. Les Astringens doivent faire le même effet ; mais nos Acides qui rafraîchissent et resserrent en même tems diminuent et la cause et l'effet, et disposent le corps aux autres évacuations, tellement qu'en donnant des Apozèmes humectans, des Emulsions et des Looks, pour remplacer la matière onctueuse et lubrifiante, dont les intestins étoient tapissés, nous procurerons

au Malade une prompte guérison. S'il est actuellement quelque spécifique connu contre les symptomes de ce mal, je pense que c'est le Sel d'Absynthe et le Jus de Citron. Les Clystères émolliens y sont aussi absolument nécessaires, mais tous les Astringens seroient d'une dangereuse conséquence.

VIII. Les Fièvres étiques peuvent être comptées parmi les continues, avec lesquelles elles ont cela de commun, qu'elles doivent être distinguées en nerveuses et inflammatoires, et qu'il faut les traiter sur ce pied-là : ainsi, lorsque la Fièvre étique provient de tumeurs enflammées dans les Poumons, dans le Foie, dans le Mésentère ou ailleurs ; (car il s'en trouve souvent de semblables dans toutes les parties du corps sans exception) ou qu'elle procède d'une inflammation universelle du Sang, et qu'aucune partie du corps n'est plus dérangée qu'une autre; le Fébrifuge spiritueux est alors un remède souverain, ou ce même Fébrifuge chargé de la Teinture aromatique, si le Malade a quelque disposition à l'abattement; en observant de s'en servir pour rafraîchir et fortifier, et d'y joindre les Pectoraux, les Anodyns, les Stomachiques, *etc.* selon que

les symptomes l'exigeront. Si la Fièvre étique est accompagnée d'un resserrement considérable dans les Poumons, les reins, les intestins, *etc.* le Nitre et ses préparations soulageront le mal: mais, si c'est une Fièvre étique de l'espèce nerveuse, il faut alors, pour rafraîchir, donner la Teinture fébrifuge, en y joignant les Gommes échauffantes, les Baumes, ou les Pectoraux aromatiques, selon l'indication des symptomes, et accorder au Malade le vin, la viande, et tous les Cordiaux qui soutiennent les esprits; et quand la Fièvre est accompagnée d'un grand relâchement, le Quinquina y devient spécifique. Néanmoins, comme il n'y a, selon moi, dans cette Fièvre aucune fermentation réelle, aussi ne conduit-elle à aucune despumation, et les tumeurs n'y tendent guère à suppurer et à aboutir. Nous ne pouvons donc nous attendre à aucune crise, et par conséquent il seroit dangereux d'abattre subitement la Fièvre par un grand rafraîchissement. La difficulté me paroît consister ici à juger précisément du degré jusqu'auquel il faut abattre la chaleur dans la Fièvre étique inflammatoire, de façon à ne point énerver le Malade, pour remédier ensuite aux autres simp-

tomes par les voies connues, et à connoître dans la Fièvre étique nerveuse jusqu'à quel point il convient d'augmenter l'action du Sang, tellement que l'inflammation n'en cesse pas moins dans son tems naturel; ce qui doit arriver plus promptement selon la nature de l'inflammation, comme lorsqu'elle est générale, et plus lentement, comme quand il y a des tumeurs tendantes à suppuration.

Dans l'un et l'autre cas, notre Fébrifuge a cette excellente propriété, qu'il rafraîchit sans faire aux nerfs et à l'estomac le tort que les autres rafraîchissans leur font presque toujours : et comme, généralement parlant, une Fièvre étique seroit long-tems à se déraciner ; si on l'attaquoit sur le pied de ce qu'elle étoit dès le commencement, en combattant d'abord la cause éloignée, ensuite la cause prochaine, puis les effets primitifs, et ensuite les effets secondaires : je conçois qu'il est infiniment nécessaire d'y employer nos rafraîchissans, pour donner à la nature le tems d'y ajouter le secours du Médecin, et de venir à bout des autres symptomes qui accompagnent l'espèce inflammatoire : c'est du moins ce qui me paroît absolument indispensable.

IX. On peut penser que l'usage de nos Remèdes acides doit souffrir de grandes exceptions dans les Fièvres des femmes en couche, et des petits enfans.

On suppose, au premier cas, que le Lait des femmes s'aigrit et cause la Fièvre : quoique je n'en croye rien, je répondrai néanmoins à cela, que j'ai vu bien des Malades attaqués de Fièvres pour avoir bu abondamment du *Punch* fort aigre qui ont été guéris aussi sûrement par notre méthode, que si la Fièvre leur fût venue pour avoir gagné du froid, ou par quelqu'autre accident. Il est encore tout commun qu'on soit pris de la Fièvre pour avoir bu en Eté de l'eau froide étant fort échauffé ; et ces sortes de Fièvres ont été emportées aussi régulièrement que les autres, par l'Eau chargée d'Acide, en y observant, comme nous l'avons souvent répété, de faire quadrer le traitement aux symptomes. En s'y prenant de la sorte, on ne commettra aucune méprise, quelle que puisse être la cause de la Fièvre. Ainsi, la plupart des Fièvres des femmes en couche ont les symptomes de celles de la seconde espèce, et il faut par conséquent les traiter comme telles : mais, celles qui sont causées par l'usage de

l'eau froide, sont ordinairement inflammatoires, parce que ce sont les gens forts et robustes qui sont si ardens dans leurs desirs, et elles doivent, par la même raison, être traitées sur ce pied-là. On peut rectifier par des Topiques convenables le Lait qui s'aigrit dans le sein des femmes, et la Fièvre une fois réprimée comme il faut, le sein ne résistera plus aux remèdes émolliens et aux frictions. Les Poudres testacées ne sauroient avoir ici plus d'action, qu'elles n'en ont ordinairement dans les Fièvres. Elles ne pourroient pénétrer jusque dans le sein des femmes pour changer le Lait qui s'y seroit aigri, et sont aussi peu capables d'influer sur la Fièvre en corrigeant l'acidité des premières voies. Je crains donc que quelques Savans, qui ont vu les femmes et les enfans se plaindre de ces aigreurs, n'aient dans leur imagination prêté aux Poudres testacées une vertu pour ces sortes de maux, que l'expérience n'y fera jamais découvrir.

Quand aux Fièvres des petits enfans, elles sont irrégulières pour la plupart, et ces Malades ne sont pas en état d'être traités sur un autre pied: mais, dès qu'ils ont passé l'âge de quatre ans, nos remèdes font sur eux le même effet que sur les

personnes adultes. Ils ont plusieurs petites Fièvres qui proviennent d'indigestion, et c'est-là l'origine de l'acidité des premières voies. C'est vraisemblablement ce qui a mis en vogue les Poudres testacées, tant pour les plus jeunes que pour les plus avancés en âge. Elles emportent très-naturellement ce symptome ; mais, que fait cela à la Fièvre, ou même à la digestion? Quand on a corrigé les levains de l'estomac et des intestins à un tel point que les Poudres testacées en ressortent Alkalines, les digestions foibles qui causoient l'irritation, ne sont que peu ou point rectifiées par ces Poudres ; et tout le bien que des absorbans si secs peuvent faire dans les Fièvres, se réduit à délivrer les premières voies de l'Acrimonie dont nous avons déja parlé. Mais elles doivent nuire en quelque sorte, en empêchant le Sang de se détremper. Les Fièvres des petits enfans ne pouvant donc être regardées comme assez régulières pour mériter l'épithète de Fièvres aiguës, je crois qu'on peut les ranger dans la classe des Maladies chroniques, et sur ce pied-là elles ne sont pas proprement de notre sujet. J'ai vu dans des enfans qui n'avoient pas deux ans des Fièvres aiguës en apparence ; mais en leur né-

toyant l'estomac avec la Rhubarbe, et en leur donnant *la Poudre de Guttette de Rivière*, selon que leur vigueur pouvoit porter les Aromatiques doux ou les plus forts, je les ai promptement rétablis. Quand j'étois bien assuré que leur Fièvre n'étoit qu'accidentelle, ou qu'elle penchoit vers la Diarrhée, je mêlois les Poudres testacées à mes remèdes, et je la guérissois comme Maladie chronique: mais, si en les traitant de la sorte il devenoit évident qu'elle étoit inflammatoire, j'employois alors la dose la plus mésurée de nos Acides, et le succès s'en suivoit.

X. Le Rhumatisme est une Fièvre continue, et quoique locale, comme elle est aussi inflammatoire, elle entraîne toute l'habitude du corps dans le même désordre. Notre Fébrifuge guérit cette Fièvre aussi sûrement qu'aucune autre, et toute lente et ennuyeuse qu'elle est, il la réduit à un période court, comme dans les Cas XII et XIII rapportés ci-dessous.

III. SUR LES REMÈDES.

I. La Saignée est de très-petite utilité dans notre pratique pour les Fièvres de toutes les espèces (excepté la Peste, que

que je n'ai pas vue) parce que la raréfaction du Sang s'arrête plus sûrement avec les Acides : la Fièvre pleurétique est celle où l'on en fait un plus grand usage, et le même effet se produit mieux, et plus sûrement encore par le moyen du Nitre, de nos Acides, *etc.*

Mais, comme il n'y a pas le même danger d'épuiser les esprits avec le Sang dans la Pleurésie, que dans une Fièvre simple, parce que l'inflammation de la Plèvre n'entretient que trop la rapidité de la circulation, comme dans les Péripneumonies et dans les Empyèmes, la Saignée y est ordinairement sans danger, et soulage toujours. Mais, d'un autre côté, comme elle ne guérit presque jamais, et que fort souvent elle tue, je crois pouvoir établir solidement la distinction suivante. La Saignée soulage un Pleurétique dans tous les degrés de la Maladie, jusqu'à l'heure de la mort, mais alors elle avance sa dernière heure. On peut donc être obligé de donner cette sorte de soulagement au Malade dans un cas très urgent, et le soutenir par nos Acides, et par les spécifiques usités.

II. Les Vésicatoires ne servent de rien, et sont même plus nuisibles qu'utiles dans les Fievres de l'espèce vio-

lente où le Pouls est élevé et plein; mais quand la circulation est languissante, et le Malade abattu, comme dans celles de la seconde espèce, ils sont alors très-utiles, surtout quand on a lieu de s'attendre à une crise.

III. Les Lavemens qui sont propres à déboucher, soulagent dans les Fièvres violentes; mais il faut en user prudemment dans les plus foibles. Ceux de l'espèce que nous avons prescrite, (page 148) pour arrêter une Diarrhée, y sont de grande utilité.

IV. L'Eau rafraîchit et détrempe; et par conséquent, si l'on en prend en quantité, elle relâche les Fibres qui ont été contractées par la chaleur; ce qui dégage la nature, et la met en état d'évacuer librement par tous les Canaux émonctoires, excepté par les selles, qu'elle ne peut lui procurer faute d'une vertu stimulante qui convienne. C'est pourquoi, elle est généralement Fébrifuge dans les Fièvres fort aiguës: mais, dans celles de l'espèce foible, il ne faut l'employer qu'avec les Aromates échauffans, ou d'autres remèdes qui augmentent l'action du Sang: parce qu'elle n'a en elle-même aucune vertu qui aide ces sortes de Malades à soutenir le relâchement et les sueurs qu'elle produit na-

turellement. Le Docteur *Nich. Cyrillus* fait les plus grands éloges de son utilité dans *les Transactions Philosophiques, Tom.* VI, *pag.* 23. 24. *et pag.* 245. mais il me paroît ignorer la nécessité des précautions dont je viens de parler.

V. Les Acides en général rafraîchissent considérablement, et la plupart d'entr'eux resserrent d'une manière agréable, surtout les Acides minéraux. Mais, ils détrempent trop les premières voies, et trop peu le Sang lui-même, quand on les employe avec leur Phlegme. Ainsi, *le Jus de Citron, le Vinaigre, l'Esprit de Vitriol, de Sel, etc.* rafraîchissent assez; mais, ils ne le font pas aussi innocemment que l Esprit de Vitriol, ou celui de Sel dulcifiés. Car, ces derniers joints à un Soufre végétal chaud, sont non-seulement rectifiés et dégagés d'un terrestre grossier, mais ils acquièrent encore plus de subtilité et de volatilité, ensorte qu'ils passent par toutes les digestions, et retiennent néanmoins leur nature rafraîchissante et astringente. Quand je considère de quelle importance sont pour les Fièvres des remèdes qui ont ces qualités, je suis surpris que ni ceux qui raisonnent savamment sur la Médecine, ni les grands Praticiens n'aient jusqu'ici appliqué ces

Acides à leur véritable usage, excepté le Docteur Boerhaave, dont l'Esprit de Nitre dulcifié, étoit le remède favori pour les Fièvres inflammatoires. Bien plus, quoique la théorie de quelques-uns des plus célèbres Médecins soit fondée sur ce principe, ils n'ont point jusqu'à présent mis les Acides volatils autant en estime qu'ils méritoient de l'être, et n'en ont pas fait usage à beaucoup près autant que leur efficacité le demandoit.

VI. Le Bézoard minéral, en donnant aux Fibres sa chaleur minérale, qui est durable, en augmente encore l'action. Il facilite mieux qu'aucun autre remède officinal, les sécrétions qui se font par tous les Canaux émonctoires naturels; et la manière douce et comme insensible, quoique sûre, dont il le fait, rend ce remède infiniment estimable. Celui qui conserve encore l'Esprit de Nitre, et qui n'est qu'adouci avec l'Esprit de Vin, est le plus convenable à la première des deux espèces de Fièvres que nous avons décrites; et celui dont on a retiré tous les Acides par la calcination, est le meilleur pour les Fièvres de la dernière espèce. Il n'est point dans la nature des choses d'objet plus digne d'un Médecin que celui-là. Quiconque

en fera usage et saura en observer les effets, trouvera la vérité de ce que je dis. Car, il ne manque point de procurer la sueur, et de lâcher le ventre; il dégonfle la langue la plus sèche, et la rend vermeille en douze heures de tems : il appaise en moins de rien la soif la plus ardente, et la chaleur et la vertu stimulante du Soufre d'Antimoine causent une décharge si universelle dans les Fibres et dans les Glandes, que j'ai souvent vu des Malades que l'usage de ce Bézoard rétablissoit, faire peau neuve depuis la tête jusqu'aux pieds. Ceci me porta à en faire l'essai sur la Lèpre même où il eut beaucoup de succès. Il produit tous ces effets de la manière la plus insensible et la plus douce; et quoique je prévoye que peu de personnes en feront l'essai assez complétement pour se convaincre de la vérité de ce que j'en dis, je croirois ne pas rendre justice à ce grand Remède, si je manquois à déclarer les vertus réelles que je lui ai reconnues.

VII. La Teinture fébrifuge rafraîchit de la manière la plus forte, et la quantité de liqueur fraîche dans laquelle on la donne, abat le Pouls ou entièrement ou considérablement : et comme elle est faite de deux Acides de l'espece

la plus chaude, et d'un Acide de l'espèce astringente, et que ces Acides ont été dégagés de toute impureté, et rendus très-volatils et très-pénétrans avec le Soufre subtil végétal, elle n'endommage jamais l'estomac comme feroient l'eau et les Acides fixes. Elle rafraîchit de la manière la plus agréable, pénètre avec beaucoup de subtilité, et resserre le plus doucement du monde : qualités qui la rendent infiniment recommandable dans les Fièvres. Celle qui a tiré la Teinture des Aromates, convient aux Fièvres de l'espèce foible et moins aiguë; et celle où il n'y en a point, convient à celles de l'espèce forte et aiguë.

Je tâche d'être court, et j'évite les longs raisonnemens, préférant de donner l'histoire des effets que je sais que les remèdes produiront, à des dissertations sur leurs propriétés : mais comme je suis obligé de m'étendre sur notre Fébrifuge, je dis que *les Esprits de Vitriol, de Sel, de Nitre, de Soufre*, ou *d'Alun*, qui sont les Acides minéraux ordinaires, sont trop pesans et trop foibles dans leur état naturel, qu'ils ont trop peu d'activité pour se faire passage dans le Sang au travers des premières voies, et y altérer promptement son état et la tissure des fibres de ces canaux. Ils sont

tous assez rafraîchissans pour séparer du Sang les mêlanges que je regarde comme la cause de la rapidité de sa circulation, et pour en écarter l'effet en rafraîchissant suffisamment les fibres des premières voies; et le *Vitriol* et *l'Alun* sont assez astringens pour rétablir leur tension. Mais je crois que leur peu d'action et leur pesanteur sont ce qui les empêche de soulager aussi promptement que notre Fébrifuge. Ils seroient infiniment préférables, s'ils étoient volatilisés avec *l'Esprit de Vin*, ce qui les fait *dulcifier*, comme *l'Esprit de Vitriol dulcifié*. Quelques-uns des plus fameux Médecins les ont employés de la sorte, et en ont recommandé l'usage; mais avec tout cela, je ne trouve point qu'aucun d'eux approche de notre composition fébrifuge, et je n'ai jamais vu un seul des Médecins de Londres en faire un usage plein et entier. Le fameux *Docteur Syndenham* employoit l'Esprit de Vitriol crud, et le jus de Citron et de Vinaigre cruds, en assez grande quantité, mais ils n'opéroient point ce que nous prétendons opérer ici. Ils rafraîchissoient et fortifioient assez pour rendre la pratique plus sûre, mais ils ne rendoient pas la guérison beaucoup plus prompte que de cou-

tume ; et ils pouvoient, faute d'une attention convenable, refroidir trop considérablement la première digestion, et occasionner de terribles accidens. S'il est donc arrivé à quelques Médecins d'employer les Acides volatils assez hardiment, pour pouvoir juger de ce que ces remèdes sont capables d'opérer dans les Fièvres, et s'ils y ont reconnu l'efficacité prompte et assurée que je reconnois dans mon Fébrifuge, ils n'en ont cependant rien déclaré ; c'est un procédé dont le public doit leur savoir très-mauvais gré. Quoi qu'il en soit, en supposant que les Acides volatils pris séparément sont des remèdes excellens contre les Fièvres, ils ne laissent pas que d'être de nature très-différente, et il faut être bon juge pour pouvoir distinguer le tems respectif où il convient d'administrer chacun d'eux. Par exemple :

L'Huile ou Esprit de Vitriol dulcifié rafraîchit et resserre.

L'Esprit de Sel dulcifié rafraîchit plus modérément et ne resserre point, mais il est piquant et stimulant.

L'Esprit de Nitre dulcifié est plus rafraîchissant encore, par cela même qu'il est moins piquant ; mais il pénètre, relâche et atténue.

L'Esprit de Soufre dulcifié est médiocrement rafraîchissant : il n'est ni piquant, ni astringent, ni stimulant, ni atténuant, ni relâchant; et comme il est onctueux jusqu'à un certain point, c'est aussi le plus simple de tous les Acides Minéraux.

On peut employer ceux-ci dans les Maladies Chroniques, pour produire les effets que je leur attribue; mais aucun d'eux ne me paroît propre à guérir les Fièvres. Celui qui en approche le plus, est le Vitriol, ensuite le Sel, et enfin le Soufre. Rafraîchir et resserrer sont les deux grandes qualités par lesquelles je suppose que notre fébrifuge donne tant de soulagement; mais je conçois qu'étant dans leur simplicité, comme dans l'Esprit de Vitriol dulcifié, elles sont moins parfaites que quand on leur associe la nature stimulante du Sel et la vertu émolliente du Soufre. Le Soufre ne corrodera point un lambeau de toile, comme le font tous les autres Acides minéraux; et cette douceur qui lui est naturelle, me paroît propre à envelopper l'Acide trop rougeâtre de ceux-ci. Ce n'est pas encore tout : car il se fait dans le mélange de ces trois Acides une effervescence considérable, par laquelle ils se raréfient et se subtilisent

mutuellement; de sorte que je crois que par-là nous les avons tous d'autant plus purs et plus actifs, que leurs parties sont plus considérablement atténuées. Les parties huileuses de l'Esprit de Vin, en adoucissant ces Esprits Acides, font l'effet que j'attribue au Soufre; un Esprit sec n'étant que de l'eau qui demeure remplie de la partie huileuse d'une matière végétale, jusqu'à ce que le feu l'ait entièrement consumée. Ces Acides sont, à mon avis, des remèdes très-peu agissans, avant qu'on les ait ainsi exaltés avec des Soufres végétaux; mais, préparés de la sorte, ils feront plus d'effets qu'on n'est encore disposé à le croire.

VIII. Les Sels neutres rafraîchissent tous considérablement: ils émoussent et emportent les sérosités âcres, et en causant un relâchement et un abattement universels, ils amènent les selles et les sueurs, mais ils le font avec des différences spécifiques. Par exemple, le Nitre ou Sel de Prunelle est si pénétrant sans causer la moindre constriction, qu'il retient son principe fondant, même jusqu'à ce qu'il arrive au Poumon, à la Plèvre et aux Reins, tellement qu'il n'en faut user qu'avec précaution dans les Fièvres simples, et quand l'U-

rine est sanguinolente dans la Petite-Vérole confluente. Le Tartre vitriolé rafraîchit et relâche les intestins, mais non sans exercer la qualité opposée qu'il a de resserrer. Le Sel d'Absynthe dissous dans le jus de Citron rafraîchit, et fortifie un peu par le moyen du Soufre fixe qui reste encore dans l'Absynthe; du moins son Sel n'est-il pas si pénétrant et si fondant, et l'Acide est astringent. Le Sel Ammoniac doit être le moins fondant de tous les Sels neutres, parce qu'il est volatil, animal, et rendu neutre par l'Acide agréable du Sel commun; mais je ne l'ai point assez essayé pour en assigner les effets. On peut deviner par ceux-ci ce que sont d'autres Sels de moindre réputation. Ils ont tous la vertu d'abaisser le Pouls, de tranquilliser, et de procurer du repos; mais un mêlange confus d'Alkalis et d'Acides fixes et volatils, et de Sels minéraux, végétaux et animaux, produit rarement de bons effets dans les Fièvres simples; personne au moins ne pourroit dire avec quelque certitude quels en seroient les effets : et j'ai souvent vu le Bézoard minéral avec le Sels de corne de Cerf, l'Esprit de Sel volatil huileux, avec l'Eau thériacale dans un Julep perlé, et plusieurs autres mélanges

aussi hétérogènes, faire de très-grands maux.

IX. Le Sel d'Ambre (*Sal succin.*) est acide et volatil : je pense qu'on ne s'en sert que pour sa singularité, étant l'unique Sel acide volatil qui se trouve chez les Apothicaires. Il paroît contenir en quantité à-peu-près égale son volatil stimulant et son acide rafraîchissant ; tellement qu'il laisse le Pouls en équilibre ; ou s'il penche d'un côté plus que de l'autre, c'est à le rendre tant soit peu élevé. Comme sa partie volatile est très-peu alkaline, et que notre manière de préparer ce Sel la laisse se crystalliser avec son Acide agréable, il en devient excellent pour l'estomac et pour les nerfs ; mais il a peu de vertu dans les Fièvres.

X. Le Sel de Corne de Cerf est un Alkali volatil violent : il raréfie le Sang, augmente la soif, élève le Pouls sur le champ, et stimule avec tant de violence qu'il redouble tous les symptomes inflammatoires.

XI. Les remèdes aromatiques échauffent : ils donnent au Pouls de la force et de la vivacité, causent la soif, et paroissent avoir des vertus spécifiques pour certaines parties du corps, comme l'Absynthe pour l'estomac, le Persil

pour les reins, le Safran pour le cœur, la Lavende, pour la tête, *etc.*

XII. Les Gommes fétides font exactement le même effet que les Aromates huileux; mais comme elles sont accompagnées de Sels âcres et piquans, elles raniment plus puissamment, stimulent, et favorisent les sécrétions. Les Huiles aromatiques sont dans le degré qui nous les fait appeler douces, et comme les Gommes sont dans un degré beaucoup plus élevé, nous les qualifions de fétides. Une entr'autres est fort singulière et digne de remarquer; c'est *l'Ammoniaque*: l'Huile de cette Gomme, qui en contient très-peu, n'est pas Aromatique; elle n'a nulle odeur, et n'est par conséquent ni si échauffante ni si raréfiante que les autres; mais elle a les mêmes Sels âcres. On peut donc l'employer dans les Fièvres violentes, où la raréfaction du Sang est considérable, parce qu'elle stimule parfaitement sans pouvoir raréfier. Le *Guy* et le *Dracontium* parmi les plantes, *l'Arum* et les *Scilles* parmi les racines, et la plupart des Emétiques végétaux sont de la même espèce.

XIII. Les liqueurs spiritueuses du genre sulphureux, comme les esprits de vin, sèchent subitement; elles échauf-

fent et hâtent violemment le mouvement du Sang et des esprits ; et par la crispation qu'elles causent aux fibres, elles arrêtent toutes les sécrétions, et doivent par conséquent être employées avec précaution dans les Fièvres du second ordre seulement, et vers le tems de la crise : mais les Esprits Acides Salins, tels que le Vinaigre, ne sont pas à mépriser dans les Fièvres de l'espèce violente ; et je pense qu'au besoin, le véritable Vinaigre de Vin, celui de Cidre ou le Verjus distillés, et joints aux Remèdes Aromatiques, remplaceroient assez bien la Teinture Fébrifuge dont nous avons donné la description.

XVI. Les Poudres testacées sont très-préjudiciables dans une Fièvre ; elles absorbent l'humidité naturelle du corps, qui a pour-lors un besoin particulier d'être détrempée ; elles altèrent tous les sucs acides qui constituent le ferment de l'estomac et le rendent neutre et visqueux, et elles dessèchent et crispent les tuniques intérieures de l'œsophage, de l'estomac et des intestins, au lieu de les humecter, de les rafraîchir, d'en diminuer l'inflammation, et d'en atténuer la mucosité. Mais le pire de tous les effets de ces Poudres, est qu'elles empêchent toutes

les évacuations naturelles par la voie des sueurs, des selles et des urines, tellement qu'elles paroissent être tout ce qui convient le moins dans les Fièvres continues tant fortes que foibles. Elles peuvent faire quelque bien dans les Fièvres Vermineuses des petits enfans ; mais, dans ce cas-là même, l'Acier a environ douze fois autant de vertu. Néanmoins comme elles absorbent l'humidité, et changent les acides, on en a besoin dans la plupart des Maladies chroniques des enfans ; et elles ne diffèrent pas assez de toutes les autres productions de la nature, pour n'avoir pas comme elles leur usage particulier.

CHAPITRE VII.

Où l'on donne la rélation de quelques Cas de Fièvres continues, pour servir à expliquer la nature de ces Maladies, et la manière d'y appliquer les Remèdes.

PREMIER CAS

LE domestique d'un Gentilhomme qui demeure dans Chancery-lane * fut

* C'est une rue de Londres.

pris de la Fièvre, l'on m'envoya chercher trois jours après. Je lui trouvai une Fièvre violente et inflammatoire, accompagnée de la plupart des Symptomes dont nous avons parlé dans notre Introduction : je lui fis prendre un vomitif, et les remèdes suivans.

℞. *Tart. emet. gr.* ij.
Oxim. scill. ʒij.
Aq. sassafræ ʒiij. *M. Cap. statim sup. bibendo infus. Card. copiosè.*
℞. *Bezoar. min.* ℈j.
Cons. Cynosb. ℈j.
Syr. Capil. Ven. q. s. f. bol. Cap. h. s. c. haustu julapii.
Repetat. j. *mane sumend.*
℞. *Julap. febrif.* ℔ij. *bibat ejusdem haustum urgente siti.*

Le matin du quatrième jour je le trouvai considérablement soulagé, son vomitif ayant assez bien opéré, et l'ayant purgé deux fois par bas. Il avoit pris ses Médecines comme il falloit, avoit sué pendant la nuit, et dormi beaucoup plus tranquillement; de sorte qu'il avoit l'air de quelqu'un qui se réveille. Voyant qu'il avoit si bien repris ses fonctions, je ne lui envoyai ce jour-là que trois bols de plus, l'un pour pren-

dre sur les quatre heures de l'après-dinée, l'autre au soir, et le troisième le lendemain au matin ; mais comme il avoit bu abondamment du Julep, je lui en envoyai deux bouteilles le même jour.

Le lendemain je le trouvai presque sans Fièvre ; mais comme il avoit eu la tête violemment attaquée dès le commencement ; et qu'il l'avoit pour-lors foible et étourdie, ses amis me prièrent de lui ordonner un Vésicatoire, ce que je leur accordai ; mais je ne lui envoyai qu'une seule bouteille de plus du Julep et un seul Bol, parce qu'il étoit déjà guéri de la Fièvre.

Le sixiéme jour tous les symptomes avoient disparu, et je lui ordonnai de ne prendre que le Bol apéritif suivant avec le Julep.

℣ *Bez. min.* ℥j
Elect. lenit. ʒij.
F. Bol. h. s. sum. è haust. Julap.
Repetat. Julap. ad ℔j

Sa Fièvre partit ainsi par les selles, les sueurs et les urines, et il fut délivré de ces symptomes fâcheux et des risques qu'ils lui auroient fait courir dans la suite. Je le purgeai plus fortement le

jour suivant, et deux ou trois jours après je lui en redonnai une troisième dose.

N. B. Nous avons substitué ce nouveau cas à celui qui tenoit le premier rang dans la première édition ; parce que nous l'avons jugé plus utile, en ce qu'on y voit l'espèce de Fièvre la plus commune, et la pratique qui me réussit le mieux, et à laquelle je me tiens ordinairement. Cet homme tomba malade sur la fin de l'Eté dernier (1734).

II. CAS.

Un homme de journée, fort et vigoureux, ayant été traité d'une Fièvre continue à la manière ordinaire, c'est-à-dire, avec des Poudres testacées, des Cordiaux spiritueux, *etc.* je vins à son secours le dixième jour du mal, et le trouvai dans un violent délire, ayant la langue noire, sèche et rude, le pouls vîte et inégal, quoiqu'assez plein, des tressaillemens dans les nerfs, et l'air agité. Je jugeai que ces symptomes fâcheux provenoient plutôt de la manière dont on l'avoit traité, que de la foiblesse naturelle de sa constitution, ou de la violence du mal; et je lui envoyai les remèdes suivans.

℥ *Bezoar. miner. gr.* x.

Sacchari ℈j. *f. pulvis sumend.* vj. *quáq. horâ, cum haust. Jul. seq.*

℞ *Aq. font.* ℔ij.
Tinc. croci ʒj.
Sacchari ʒß.
Tincturæ febr. q. s. m.

Il but en grande abondance, et environ à minuit il eut quelques maux de cœur et des foiblesses, auxquelles succédèrent des sueurs chaudes, le sommeil, *etc.*

Le matin son pouls se trouva calme, il avoit repris son bon sens, tout son corps étoit humide, et son urine avoit déposé un sédiment. Il ne continua ses remèdes que deux jours de plus, et à de plus longs intervalles; et au bout de trois autres jours je le purgeai.

Dix jours après ayant mangé du bœuf salé, et s'étant échauffé ensuite, il retomba, et les mêmes remèdes joints à un vomitif le guérirent dérechef: toute la différence qu'il y eut, c'est qu'on lui donna le Bézoard *in Cons. Rutæ.*

III. Cas

Une Dame d'environ quarante-quatre ans, qui avoit le teint d'un rouge sanguin et le tempérament très-délicat, fut prise d'une Fièvre continue, accompa-

gnée dès le second jour du délire, et des symptomes accoutumés.

J'y fus appelé le troisième jour, et la trouvai en délire. Son pouls quoique vîte étoit sans force: elle avoit la langue blanche, le visage rouge, sec et brûlant, et son urine étoit peu abondante, chaude et haute en couleur.

Je ne pus jamais lui persuader de consulter personne que moi, quoiqu'un Médecin vît actuellement un Malade dans la maison, ni de prendre un vomitif. Elle prit les remédes suivans.

℞. *Bezoar. Min. gr.* vj.
Croci iij.
Conf. t. Raleighan. ℈j. *f. Bol. cap.* vj. *quâq. hord, cum haust. largo Julap. seq. de, quo etiam bibat copiosè.*
℞. *Aq. font.* ℔ij.
Tinct. croci ʒij. *cum Sacchari albiss. et*
Tincturæ febr. an. q. s. f. Julap.
℞. *Tincturæ febr.* ʒj. *utatur ad gratiam in omni potulento.*

Le quatrième jour, elle se trouva mieux, quoiqu'elle eût encore un peu de délire; et je saisis cette occasion pour lui faire prendre un vomitif de Tartre

émétique. Je continuai aussi de lui faire prendre le bol et le Julep.

Elle but si abondamment de ce Julep et de la Teinture fébrifuge dans des liquides clairs, que je m'attendois à une crise subite; et dans cette idée j'envoyai des emplâtres de *Cephal. c. Euphor.* et de *Galban. a. p. æ.* pour lui mettre sur les pieds; et j'avertis ceux qui étoient auprès d'elle d'observer s'il lui prenoit comme un accès de maux de cœur et de foiblesse, de n'en être point allarmés, mais de lui donner un peu de vin brûlé, ou quelqu'autre Cordial spiritueux pour la ranimer. J'ajoutai, en les quittant, que je croyois que cela pourroit arriver dans la nuit; mais n'ayant point encore vu d'indices de la précipitation du levain de la Fièvre, je ne trouvai point à propos de lui défendre l'usage des Fébrifuges rafraîchissans.

Le lendemain de grand matin, qui étoit le cinquième jour de la Fièvre, la crise arriva subitement, et causa un bouleversement si considérable, que la Malade s'évanouit. J'ai souvent vu mes Malades avoir des maux de cœur et des foiblesses dans la crise subite d'une Fièvre; mais, vu l'âge critique de cette Dame, dont je me souviens

que les règles avoient manqué depuis deux mois, et qui ne les revit plus dans la suite, le levain de sa Fièvre qui se trouva très-abondant, causa aussi un désordre extraordinaire et si terrible, que la famille oubliant que je les avois prévenus de ce qui leur arrivoit, envoyèrent chez le premier Médecin venu. Il la fit saigner, et lui ordonna un excellent Cordial propre à la ranimer : elle consentit qu'on la saignât ; mais revenue alors à elle-même, elle persista à ne vouloir rien prendre que de ma main.

Quand j'y arrivai, car elle demeuroit pour-lors à *Gréenwich*, et que je vis ce qui étoit arrivé, j'allai trouver le Médecin, et lui dis de quelle manière j'avois traité la Malade avant qu'on l'eût appelé. Il alla la voir le même matin sur les dix heures et trouva que tous les symptomes de la Fièvre avoient disparu. Le Médecin de ceux chez qui elle demeuroit, vint aussi la voir une heure après : il ne pouvoit croire qu'elle eût eu une Fièvre inflammatoire, et la jugeant en mauvais état, il lui ordonna de bons Cordiaux spiritueux et des Poudres testacées avec le Bézoard et les Cordiaux aromatiques ; mais continuant toujours d'être moite, fraiche et

tranquille, elle dormit, et cet accès subit se trouva avoir emporté tout le mal. Elle fut purgée, et prit quelques doux Martiaux.

IV. CAS.

UNE pauvre femme m'ayant envoyé chercher le douzième jour de sa Fièvre je la trouvai couverte de la tête aux pieds de taches de pourpre, dont plusieurs étoient larges comme un pois : la chose étoit si remarquable, que j'amenai avec moi quelques habiles Médecins pour la leur faire voir. Elle avoit le pouls très-vîte et une soif violente; sa peau étoit sèche et brûlante, et elle urinoit très-peu. Mais outre ces terribles symptomes, elle avoit eu la veille une violente Hémorrhagie entre les gencives, que le Vitriol Romain et le *Bol d'armenie* n'avoient pu arrêter. Elle n'avoit encore pris aucuns remèdes, et très-peu de nourriture, à cause de sa pauvreté. Je lui envoyai sur-le-champ une bouteille de Julep sans aromates et le Bézoard minéral dans la dose ordinaire. Le soir du même jour l'Hémorrhagie s'arrêta d'elle-même; elle commença à suer, et ses taches devinrent grises, et tout prit une meilleure face. Le treizième jour

les taches parurent comme couvertes d'une peau, et en deux ou trois jours de plus elles se détachèrent comme une galle. Je la purgeai ensuite, et elle reprit son travail ordinaire.

V. CAS.

Un homme fort et vigoureux ayant été pris de la Fièvre, il eut dès le second et le troisiéme jour des maux de cœur, des nausées, le cours de ventre, *etc.* m'imaginant que la nature vouloit se dégager elle-meme, je ne lui ordonnai que ce qui suit.

℞. *Salis Absynth.* ʒj.
Syr. Limon. ʒjß.
Aq. Theriac. ʒijß.
Menth. ℥vj. *m. cap. cochl.* ij. *vel* iij. *bis vel ter in die.*
℞. *Tinct. febr.* ʒj. *utatur in infusione salviæ, seu aliquo potulento, lacticiniis exceptis.*

Son cours de ventre augmenta sur le soir, et comme il demeuroit loin de moi, il envoya chercher un Apothicaire du voisinage, qui lui ordonna des Bols cordiaux faits avec le *Lapis contrayerva* et le *Diascordium*, avec un Julep spiritueux,

ritueux, et il lui fit prendre un verre de gouttes de *Sel volatil* et d'*Esprit de Lavende c.*

L'étant venu voir le matin du quatrième jour, et ayant vu tout ce qu'on avoit fait, comme mon Malade étoit pauvre, j'allai chez l'Apothicaire pour l'engager à en prendre soin, l'assurant qu'il valoit beaucoup à sa pauvreté près. Je lui insinuai en même tems que je croyois que sa Fièvre prenoit le train de s'en aller d'elle-même par les selles, et qu'en le conservant dans un état de rafraîchissement par les remèdes que je lui avois déjà envoyés, et y ajoutant un opiat pour modérer le cours de ventre, je me flattois qu'il recouvreroit sa santé. Mais l'Apothicaire, trop vieux pour rien apprendre d'un jeune homme, continua les Cordiaux échauffans, les Vésicatoires, les lavemens, les mixtures astringentes, *etc.* jusqu'au seizième jour, tuant très-sagement et d'un air d'importance les ennemis que sa pratique avoit suscités au pauvre Malade, jusqu'à ce que celui-ci fût à deux doigts d'en devenir lui-même la principale victime.

Sa Diarrhée déjà devenue Dyssenterie, ne finissant point, et le mal

n'ayant pu se déterminer à une demi-crise régulière, il se lassa de son conducteur, et recourut à moi de rechef. Je lui interdis, pour première ordonnance, l'élégante Kyrielle de ses Cordiaux, et lui envoyai pour tous remèdes deux Bols de Sel d'Absynthe et de Rhubarbe, et il se rétablit en moins de rien.

VI. CAS.

IL se présente ici un autre Cas, qui fera voir d'une manière assez complette l'avantage qu'a notre Méthode sur la pratique ordinaire. Je demande au Lecteur la liberté de l'insérer ici, malgré la longeur du détail qu'il contient.

Un Gentilhomme d'un âge mûr et d'un tempérament vigoureux, mais extrémement usé par la boisson, fut pris d'une Fièvre inflammatoire, et m'envoya chercher. Je lui trouvai une Fièvre violente, avec des maux de cœur, des nausées, la colique, *etc.* Vers le cinquième jour de la Fièvre je lui envoyai le remède ci-dessous, en attendant que son Médecin vint le voir; ce qui arriva le lendemain.

℞ *Succi Limon.* ℥j.

Salis Absynth. ʒß.
Aq. Stephani ʒß. *m. Cap. statim. Repetatur, si prior rejicitur.*
℥ *Ap. Menth.*
Stephani an. ʒj.
Diacod. ʒvj. *m. cap. h. s.*

Le Médecin venu au matin du sixième jour lui prescrivit ce qui suit.

℥. *Decoct. com.* ʒx.
Terebinth. Ven. ʒß.
Syr. Altheæ ʒj. *m. f. enema statim injiciend.*
℥. *Aq. Cerasor.*
Lactis.
Rutæ an. ʒij.
Pœon. c. ʒij.
Syr. Caryoph. ʒj. *m. capiat Cochlear.* iij. *in dolore seu languor.*

Il tomba dans de fréquentes convulsions, fut quelque tems sans sentiment, et reprit ensuite ses sens; mais la Fièvre augmenta. Au septième jour on lui ordonna ce qui suit.

℥. *Galban. col.*
Empl. Cephal. c. Euph. an. p. æ.
Olei. succin. gut. x.

Picis Burgund. q. s. f. Empl. totis pedibus app icand.
Applicet. Empl. Vesicator. internis brach. quàm primum.

℥. *Cons. Anthus.* ℨj.
Pulv. ad guttet. gr. XV.
Castor. Russ.
Salis succin. an. gr. V.
Syr. Pœon. q. s. f. Bol. capiat vj. *quâq. horâ, c. Cochil.* IV. *Julap.*

℥. *Aq. Cerasor.*
Rutæ an. ℥iij.
Pœon. c. ℥ij.
Tinct. Castorei.
Spir. Lavend. c. an. ℨj.
Sacch. q. s. f. Julap.

Le huitième jour les convulsions continuèrent et devinrent plus fréquentes, et tous les symptomes allèrent plutôt en empirant, excepté la colique, qui parut dissipée. On ordonna ce qui suit.

Repetant. Boli et Julap. ut heri.

℥. *Sp. volatil. Oleos.* ℨjℨ.
Tinct. Castorei.
Spir. Lavend. c. an. ℨj.
Tinct. spec. Diamb. ℨℨ. *m. cap. gut.* XXX. *subindè in quovis vehiculo idoneo.*

℥. *Olei succini* ʒij.
Sp. C. C. p. se. ʒj. *f. mixtura quâ fricentur vola manûs, tempora et partes, poue aures tempore paroxysmi.*
Applicetur Empl. Vesicator largum et acre nuchæ quàm primùm.

Le neuf, tout alla encore plus mal, et les accès ne furent presque qu'une convulsion continuelle. On ordonna les remèdes suivans.

℥. *Conserv. Anthus.*
Pulv. Rad. Valerian. syl. an. gr. XV. *ad Guttet.*
Sem. Rutæ an. ʒß.
Castorei Russ. gr. V.
Syr. Pæon. c. q. s. f. Bol. cap. VJ. *quâq. horâ, c. Cochl.* IV. *Julap. Applicentur. Empl. Vesicator. duo internis tibiis.*

Le dix, toutes les facultés animales parurent dans un désordre affreux. Le Malade avoit le pouls vif, tremblant et inégal, la langue et les lèvres rudes, noires et sèches, les yeux éteints, l'haleine courte, de continuels tressaillemens dans les nerfs, et un tremblement

universel. Le Médecin l'ayant abandonné, je saisis l'occasion de lui recommander le Bézoard minéral et ma teinture acide : la proposition lui plut, et je prescrivis ce qui suit.

℣. *Cons. Lujulæ* ℥ß.
Bezoard. miner. ℥j.
Croci gr. vj.
Castorei gr. iv.
Syr. Pœon. c. q. s. f. Bol. cap. viij. *quâq. horâ, c. Cochl. Julap. præscript.*
℣. *Rad. Serp. Virg.*
Cochinel.
Specier. Diambr. an. ℥j. *infunde in aq. Cerasor. n.* ℔ß. *colaturæ adde.*
Aq. Pœon. c. ℨij. *m. Cochl.* iij. *temporibus bolor. intermediis.*

L'onze, tous les symptomes devinrent favorables ; le Malade eut des sueurs chaudes, les convulsions cessèrent, il fut tranquille, etc au grand étonnement de tout le monde. J'ordonnai ce qui suit.

℣. *Seri lactis* ℔ß. *alteratur c.*
Aq. Theriacal. ℨij. *addendo*
Spir. Lavend. c. ℨj. *m. cap. ca-*

lidè post Bolum h. s.
Repetatur Bol. ultimò præscr. h. ij. *post merid. et* x. *nocturnâ.*
Capiat Cochl. iij. *Tinct. cephal. quam in promptu habet tempora intermedia.*

Le douze, je vis les indices véritables d'une crise: le Malade continua ses bols et ses remèdes céphaliques deux jours de plus, au bout desquels il fut purgé.

On peut remarquer dans le cas dont il s'agit: premièrement, que les nerfs de l'estomac et des intestins et tout le système nerveux en général étant considérablement affoiblis par l'excès de la boisson, ils ont été les premiers et les plus affectés par l'inflammation: c'étoit pour cela que je lui avois envoyé le Sel d'Absynthe neutralisé avec du jus de citron, pour envelopper et adoucir son acrimonie stimulante; mais j'échauffai en même tems avec *l'Aqua Stephani* en plus grande dose que je n'avois coutume d'en employer, à cause de l'usage fréquent qu'il avoit fait des liqueurs fortes. Secondement, que son Médecin en débutant par les remèdes céphaliques, les Cordiaux échauffans et les Vésicatoires, avoit augmenté l'inflammation, et que par conséquent

la Fièvre ne pouvoit manquer d'en venir à la crise des quatorze jours. En troisième lieu, que, quoique ces Aromates nervins eussent été judicieusement et savamment choisis et administrés, ils ne pouvoient donner aux nerfs aucun soulagement, ni les délivrer de leur fardeau, parce que ces sortes de Remèdes diminuent dans toutes les Fièvres les évacuations naturelles, au lieu de les augmenter, comme on le suppose ordinairement. L'embrocation ne pouvoit pareillement qu'augmenter le mal, en échauffant encore d'avantage, et en desséchant les nerfs déjà enflammés. Ces remèdes auroient pu faire effet, s'il se fût agi d'une Paralysie ou d'un engourdissement causé par le froid ou par la vieillesse: mais quelqu'habilement que le Médecin les eût ordonnés, je crois pouvoir dire sans faire tort à sa réputation, que comme le grand secret pour la cure des Fièvres n'étoit pas encore trouvé, tous les Symptomes de ce mal cruel allèrent tellement en augmentant, que le cœur le plus dur n'auroit pu s'empêcher d'en détourner la vue: en un mot, le cas étoit si désespéré, que son Médecin lui ordonna une dose de Bézoard minéral double de celle que

j'avois coutume de donner, et m'apprit par-là qu'on ne risquoit rien à le donner même dans une si grande quantité : aussi eut-il tout l'effet qu'on pouvoit souhaiter, et opéra bien au-delà de ce que d'autres en avoient attendu.

VII. Cas

Un homme de moyen âge, vigoureux et pléthorique, fut pris de la Fièvre avec une douleur sous le bras : celui-ci enfla un ou deux jours après, et devint tendre au toucher. Je lui trouvai tous les Symptomes ordinaires d'une Fièvre, et je regardai cette tumeur comme un dépôt critique par où la nature se débarrasseroit.

Le quatrième jour de la Fièvre, qui étoit celui de la première visite que je lui rendis, il prit abondamment du Julep fébrifuge, et l'on appliqua sur sa tumeur un cathaplasme de Thériaque de Venise et d'onguent d'Althea.

Le cinquième jour, sa tumeur fut si soulagée que nous crûmes qu'elle alloit crever. Nous appliquâmes donc un autre emplâtre ; il continua aussi son Julep ce jour-là, et pour dernier remède il prit le bol suivant.

℥. *Calmel. gr.* vij.

Cons, Cynosto. ʒß. *f. bolus.*
℥. *Infusi senæ* ʒiij.
Elixir. salutis.
Syr. de Spina C. an. ʒij. *m. cap. mane.*

Le sixième jour, sa Médecine le purgea très-doucement; mais la Fièvre ne diminuant point, nous n'eûmes point encore la crise que nous souhaitions, et nous laissâmes passer ce jour sans lui donner le Mercure doux; mais il continua ses acides en la manière suivante.

℥. *Bézoar. Miner.* ʒß.
Conf. Mithrid. ʒj. *f. bol. cap. h. s.*
℥. *Bezoard. Miner.* ʒß.
Confect Synosb. ʒß. *cap. itidem manè*
℥. *Aq. Menth.* ℔j.
Syir. Caryophil. ʒj.
Tinct. Febr. q. s. f. Julap. capiat dimid. h. s. post bolum, et reliq. manè
Repetatur cataplasma.

Le septième jour, tous les Symptomes continuant, et la tumeur devenant plus grosse, je ne m'attendis plus à voir venir une crise par aucune autre voie: mais, j'augmentai la force des Fébrifuges, afin que la nature en fît de moin-

dres efforts à l'occasion de sa réplétion, et en eût plus de vigueur pour se soulager de son fardeau. Je variai donc ces remèdes en la manière suivante.

℥. Bezoar. Miner.
Conf. Cynosb. an. ℈j. *f. bol. capiat* viij^vâ. *quâque horâ, cum haust. Julap.*
Fiat cataplasma è Farinâ Avenac. Sem. Lini, Fœnugræc. et ung. Dialth. parti affectæ applicand.

Le huitième jour, la tumeur pointa en un endroit : pour lors j'envoyai chercher un Chirurgien : il vint, et

Le neufvième jour, nous appliquames un Caustique sur la tumeur, qui rendit entre cinq à six onces de matière, dont une partie étoit à maturité et le reste ne l'étoit pas : jusques-là il s'en étoit tenu à ses Fébrifuges, mais je lui recommandai pour lors de prendre du vin brulé, de bons bouillons et des nourritures solides, et sa Fièvre s'en étant allé par l'abcès, je le purgeai huit jours après., et il se rétablit parfaitement. Il sua presque tout le tems de la Maladie, ce qui le garantit du délire.

N. B. Ce Malade étoit *S. Palmer*, Auteur de *l'Histoire de l'Imprimerie.*

N. B. Tous les cas précédens sont autant d'exemples de Fièvres de l'espèce inflammatoire, dont il ne sera pas mauvais de donner une courte récapitulation.

I. Une Fièvre inflammatoire emportée en 48 heures, vers le cinquième jour.

II. Une Fièvre putride ordinaire, emportée en 24 heures, vers l'onzième jour, après qu'on y eut vainement employé les remèdes ordinaires.

III. Une Fièvre putride ordinaire, emportée en 48 heures, vers le quatrième jour.

IV. Une violente Fièvre pourprée avec Hémorrhagie, emportée en 48 heures, vers le quatorzième jour.

V. Une Fièvre accompagnée d'un dévoiement, mal traitée par la méthode ordinaire.

VI. Une Fièvre violente, qui avoit été traitée en la manière ordinaire, emportée en 24 heures par le Bézoard minéral, vers le douzième jour.

VII. Une Fièvre violente avec une tumeur, dont il fut impossible de procurer une crise prompte, qui traîna avec les fébrifuges depuis le quatrième jour jusqu'au neuvième, et fut enfin guérie par un abcès.

Je vais à présent rapporter deux exemples des Fièvres de l'espèce foible et nerveuse, et je terminerai cet Ecrit par le récit de quelques cas de Maladies fébriles qui ne sont pas de simples Fièvres, mais des Fièvres compliquées d'autres maux.

VIII. CAS.

Une jeune fille d'environ quinze ans, d'une constitution foible et tendante à la Phthisie, et qui n'avoit point encore eu ses règles, étoit Malade d'une Fièvre continue depuis cinq jours. Je l'allai voir à cette époque, et la trouvai brûlante comme le feu, sèche, inquiète, en délire, ayant les yeux ardens, la langue et les lèvres noires, le pouls foible, petit et très-vîte, l'urine pâle comme de l'eau, et tout le corps couvert de tâches pourprées. J'y procédai en la manière suivante.

℞. *Bezoard. Miner. gr.* iij
Crocior. gr. v. m. cap. vjtâ *quâque horâ cum haust. Julap. seq.*
℞. *Rad. Serpentar.*
Contrayervæ.
Cochinel, an. ʒij. *coque parùm in Aq. F.* ℔ij. *colaturæ adde The-*

riacal ℥vi.
Syr. Papav. err. ℥iß.
Tinct. febr. q. s. m.
℣. *Aq. Plantag.* ℔ß.
Syr. Moror. ℥j. *f. gargar.*

Le lendemain je la trouvai mieux à tous égards ; et lui fis continuer les mêmes remèdes jusqu'au septième jour, qu'elle commença à suer, et le huitième, je changeai ces remèdes en la manière suivante.

℣. *Bezoar. Miner. gr.* V.
Ther. Andr. ℈ij. *m. cap. statim, et repetatur h. s. c. haust. Julap. priùs præscr.*
℣. *Empl. Cephal. c. Euphorb. stomach. mag. aa. p. œ. fiant emplastra pro plantis pedum.*
Applicetur Empl. Vesicat. nuchæ

Le neuvième jour, elle sua et eut toute sa connoissance ; les taches commencèrent à disparoître ; son Pouls étoit devenu beaucoup plus fort, son Urine jaune et sa Langue moite. Elle continua le Julep rafraîchissant, fut purgée le douzième jour, et se rétablit très-promptement.

IX. CAS.

Pendant que je mettois par écrit le détail qu'on vient de lire, ma propre femme fut attaquée d'une Fièvre violente, à la suite d'un refroidissement qui l'avoit considérablement affectée le jour précédent. Elle étoit grosse et parvenue à l'époque dangereuse de la douzième semaine de sa grossesse. Le 21 Juillet le refroidissement l'avoit un peu dérangée; mais croyant que ce n'étoit qu'une suite de son état, je la quittai, (car elle étoit pour lors à la campagne) et je la priai de se faire saigner le lendemain matin, ce qu'elle exécuta elle-même: elle se tira environ sept onces de Sang.

Le même jour (22 Juillet) son mal empira, elle sentit des douleurs dans les membres; eut des frissons par intervalles, et son appetit diminua. Sur le soir elle fut inquiète, brûlante et altérée.

Le 23, le froid et le chaud s'entresuccédérent plus fréquemment, elle sentit des douleurs encore plus grandes dans les membres, et de très-grands maux de tête et de dos: mais, comme ils lui laissoient quelques intevalles de

tranquilité, elle crut que cela se passeroit.

Le 24, tous les Symptomes empirèrent jusqu'au point qu'on m'envoya chercher, et je lui trouvai une Fièvre bien décidée. Elle étoit brulante et sèche au toucher; elle avoit le Pouls vîte, foible, quelque peu ondoyant, et même intermittent à chaque septième ou huitième battement, avec des violens tressaillemens dans les tendons, peu ordinaires à cette époque de la Fièvre. Elle me dit qu'elle sentoit que le mouvement de son cœur étoit convulsif, et il me parut que cela étoit vrai, et qu'elle avoit des secousses subites dans tous les nerfs. Elle étoit extrêmement battue, avoit la langue blanche et de l'altération. Les douleurs de sa tête, de son dos et de tous ses membres étoient si excessives, qu'elle ne pouvoit remuer, ni souffrir qu'on la touchât, sans crier les hauts cris. Son Urine étoit blanche comme de l'Eau pure : elle étoit resserrée et avoit des maux de cœur et des nausées; mais elle avoit la tête tellement en désordre, que je n'osai lui donner un vomitif; sa grossesse m'en empêcha encore davantage.

Dans le cas terrible ou elle me parut être, et éloignée de ceux qui auroient

pu me conseiller mieux que moi-même, j'ordonnai les remèdes suivans, qui furent prêts sur le champ, parce qu'elle logeoit chez un Apothicaire.

℞. *Aq. Menth.* ℔ij. *aciduletur cum Tinct. Febr. q. s. et edulcoretur.*
℞. *Croci.*
G. Ammon.
Bezoar. Miner. an. gr. vij *cum Syr. Caryophil. q. s. f. Bol. cap. h. s. c. haust. seq. et manè cum julap.*
℞. *Aq. Puleg.* ℥ij.
Syr. de Mecon. ʒiij.
Tinct. Febr. q. s. m.
℞. *G. Ammon.* ʒi℔. *solvatur in aq. Puleg.* ℥vj. *addendo Syr. Croc.* ℥j. *m. cap. cochl.* ij. *in languore.*

Cette nuit, je la gardai moi-même, et lui donnai le Bol et la Potion. Elle s'endormit; mais son sommeil fut fort troublé de tressaillemens, de songes effrayans, de délire et des cris que ses douleurs lui faisoient pousser. Quand je la crus éveillée, je lui fis prendre le julep, et le lui donnai autant de fois que la sueur lui revint. Sur le matin elle commença à suer, et je l'entretins dans cet état en la tenant bien couverte, sans

pourtant augmenter la quantité des couvertures, et avant midi elle fut si soulagée, que j'allai à mes affaires, et commençai à croire qu'elle n'auroit nul besoin d'un secours étranger. Je lui envoyai du logis les remèdes suivans.

℞. *Fl. Betonicae.*
Anthus.
Lavendul.
Melilot. an. mij.
Bacc. Lauri. ʒj. *coque parum ad* ℔ij. *pro fotu, cum quo caput rasum foveatur.*

℞. *Sp. Lavend. c.*
Sal. Vol. Ol.
Olei Hyperic. an. ʒß. *utaturpost fotum.*

℞. *Bezoar. Min.*
Croci,
Castorei,
Visci Q.
Galban. an gr. iv.
Syr. Artemis. q. s. m. f. Bolus. cap. vj^ta *quâq; horâ, cum haust. Julap. de quo etiam bibat copiosè.*

Applicentur emplastra è Galban. et Emplast. Cephal. c. Euph. plantis pedum.

J'y retournai le soir, et lui trouvai le pouls revenu, avec des intermissions

moins distinctes, et plus égal. Elle n'avoit presque plus de tressaillemens; ses douleurs étoient considérablement diminuées, et elle avoit la tête et le jugement en assez bon état. Elle continua les bolus, le julep fébrifuge, et fit usage encore une fois de l'embrocation huileuse.

Le matin suivant (26) j'appris qu'elle avoit dormi tranquillement, sans délire, avec une sueur chaude. Sa tête et ses membres étoient sans douleur, son pouls entièrement revenu, son urine couleur de citron avec un sédiment, sa soif modérée, et ses nerfs sans tressaillement.

Je lui conseillai de se lever ce jour-là pour faire trêve aux sueurs, de reposer sur le lit toute habillée, et de boire plus ou moins de son Julep, selon que la soif, les douleurs, ou la chaleur l'exigeroient. Elle continua de prendre ses remèdes, mais à de plus long intervalles. Je lui permis d'ajouter à son julep de l'Eau de Bryone composée, et de prendre de l'Eau de poule, et autre boissons alimenteuses,

Le 27 elle ne se plaignit d'aucun mal: elle cessa ses remèdes, et se rétablit promptement; mais, j'oubliois d'observer que le 26 et 28 au soir, elle mâcha

℥ß. de Rhubarbe, et prit ensuite des amers.

X. CAS.

Un jéune homme fort et vigoureux fut pris de la petite Vérole; et comme elle étoit prette à sortir, il tomba dans un délire si violent, que je le trouvai en chemise se débattant contre quatre ou cinq personnes qui s'efforçoient de le retenir. Je lui persuadai d'entrer dans sa chambre et de se mettre au lit, et lui tirai dix à douze onces de Sang. Je lui envoyai ensuite une bouteille de Julep rafraîchissant, avec ordre d'en boire abondamment jusqu'à ce que sa soif fût étanchée. Il le fit, et s'endormant là-dessus, il sua, fut tranquille, et tous les Symptomes de la petite Vérole devinrent favorables. Le lendemain au matin on appella un Médecin, qui approuva ce qui avoit été fait, et lui donna des remèdes doux. La petite Vérole sortit très bien, et suppura mieux qu'on ne l'auroit pu espérer.

XI. CAS.

Un jeune homme qui étoit venu du Païs de Galles à Londres pour y étudier l'Anatomie, la Chirurgie et la Pharma-

cie, fut pris au bout de trois mois d'une Fièvre assez forte, accompagnée de difficulté de respirer, et d'une mauvaise toux. Il tomba en délire, et cracha des matières mêlées de pus et de Sang. Comme il connoissoit ma manière de guérir les Fièvres, il avoit pris un vomitif et bu une bouteille de mon Julep avant que je l'eusse vu; et le lendemain sixième jour de l'attaque je lui trouvai le Pouls si foible, quoique vîte, que je lui envoyai ce qui suit.

℞. *Aq. Menth.* ℥vij.
Theriacal. ℥ij.
Syrup. Papav. err. ℥j.
Confect. Raleighan. ℥ij. *m. cap.*
Cochl iij. *ad libit.*
Repetat. Julap. Febrifug.

Le septième jour sa Fièvre se trouva considérablement diminuée. Il avoit bu du Julep plus abondamment que je ne l'aurois souhaité, je lui envoyai les pectoraux suivans.

℞. *Ol. Lini sine igne extr.*
Amygdalar. dulc. an. ℥j.
Syrup. Balsam.
De Althea an. ℥j.

Salis Prunel. ʒß. *m. f. Linctus de quo cap. Cochl. frequenter.*

℥. *Decoct. pect.* ℔ij.

Syrup. Balsam. ʒj. *m. propotu ordin.*

Le huitième jour son Urine commença à déposer un sédiment : il cracha avec facilité, et de tems en tems fit encore usage du Julep fébrifuge.

Le neuvième jour, il fut tranquille, sua beaucoup, cracha sans difficulté, dormit bien, et je lui envoyai ce qui suit.

℥. *Sperma Ceti.*
Salis prunel.
Spec. Diatragac. an. ʒß.
Syr. de Althea. q. s. f. Bolus viij *quâque horâ cum hausi. potus vectoral. sumendus*

Le dix, il se promena dans sa chambre, et commença à manger, deux ou trois jours après il fut purgé, *etc.*

XII. CAS.

Un femme déjà sur l'âge, avoit un Rhumatisme très-douloureux : ses pieds et ses genoux en étoient si enflés, qu'elle pouvoit à peine se remuer. Elle avoit

en même tems une grosse Fièvre et le Pouls plein. Elle but abondamment du Julep rafraîchissant, et fut soulagée au bout de deux jours, et l'inflammation se dissipa tant au-dehors qu'au dédans. Elle n'eut pendant tout le tems d'autre remède que son Julep, et le Looch suivant.

℞. *Olei Lini sin. igne ext.*
Syr. dé Althea an. ℥ij.
Sp. Terebinth. ℥j. *m.*

XIII. CAS.

Un Gentilhomme avoit un Rhumatisme goutteux qui lui enfloit les orteils, les genoux et les mains, et étoit accompagné d'une Fièvre considérable. Il soutint son mal vingt jours ou environ, sans vouloir recourir à un Médecin. Pendant cet intervalle, ses douleurs changèrent souvent de place, et se fixèrent quelquefois dans le cou et dans l'épaule. Il ne s'attendoit à en être délivré qu'au bout de quarante jours, parce que la même chose lui étoit déjà arrivée. La première fois que je vis ce Malade, je jugeai que ce qui le tenoit, n'étoit pas une véritable goutte; et comme je l'avois déjà traité d'une Fiè-

vre continue, je lui conseillai d'essayer encore le Julep rafraîchissant et le bols, qui n'étoient que du Bézoard Minéral. Il le fit, et en deux jours ses douleurs et ses enflures se dissipèrent par les sueurs.

J'ai étendu ce détail des Fièvres guéries par nos Remèdes, pour rendre plus intelligible la manière dont nous prétendons qu'il faut les administrer: et j'ai d'autant plus volontiers préféré ce parti à des Dissertations philosophiques sur les Fièvres, que d'autres en ont déjà fait d'excellentes sur le même sujet.

FIN.

TABLE
DES MATIÈRES

Contenues dans l'Essai sur les Fièvres.

A

ABCÈS, Voyez *Pustules.*

Acides. Végétaux et minéraux propres dans les Fièvres Putrides. *page* 150

—— Propres dans la Petite-Vérole Pétéchiale. 194 *et* 206

—— Non dans la Pet. Vérole Lymphatique. 194

—— Bons dans le Scorbut de Mer. 336

—— Végétaux, plus savoneux et plus abstersifs que les minéraux. 205

Acrimonie, peut être compliquée avec le Lentor inflammatoire. 73

Preuve de cela, 76

—— Avec une constitution du Sang trop lâche. 73

Preuve de cela. 80

Autre, 85

Alcalescence, tend à dissoudre le Sang. 70

Putride. Sa génération. 69 *et* 70

—— Dans le Scorbut, ses signes. 336

Air. Il y en a qui avance, d'autre qui retarde la communication de la Petite-Vérole. 184

—— Froid et sec requiert une méthode: chaud et humide une autre. 185

—— Frais et tempéré, nécessaire dans les Péripneumonies. 254

Aërer les chambres dans la Petite-Vérole,

est nécessaire. 208
Alcalines, Toutes les humeurs du corps qui se putréfient, deviennent telles. 65
—— Sels volatils alkalins dissolvent le Sang. 62
—— Produisent des Hémorrhagies. *ibid.*
—— Mêlées avec le Sang, quand on le tire, empêchent la concrétion. 65
Pétéchiales. 150
Alexipharmaques, arrêtent souvent les sueurs, plutôt qu'ils ne les excitent dans les Fiévres. 13
—— Subastringens, utiles dans les Fièvres putrides. (Voyez *Cordiaux.*) 147 *et* 149
Aloëtiques, produisent les Hémorrhagies 60
Anciens. (Auteurs Médecins) Leur lecture recommandée aux jeunes Médecins. iv
Anodyns, propres dans la Petite-Vérole, spécialement vers les crises. 202
—— Leur dose doit être augmentée le soir avant la crise. (Voyez *Opiates.*) *ibid*
Antimonial (Levain) recommandé. 296
Antiputrescens Pectoraux, nécessaires dans les Péripneumonies malignes. 273
Apthes, brunes et noires, dangereuses dans les Fièvres putrides. 125
—— Excessivement blanches et épaisses ne sont pas bonnes dans ces mêmes Fièvres. *ib.*
Apostumes. Voyez *Pustules.*
Aqua Benedicta Rulandi. 295
Artères crévées dans les Poumons, leurs conséquences. 264
—— Carotides. Leurs fortes vibrations sont des signes que le délire est proche dans les Fièvres. 120
—— Spécialement dans la Petite-Vérole. 173, 197 *et* 203
Astringens. Précautions qu'il faut avoir en s'en servant dans les Péripneumonies. 252
Athlétique (habitude) du corps dangereuse. 49

B

BAIGNER les extrêmités, les hypocondres, etc. utile dans les Fiévres inflammatoires, 19.
—— Les pieds, les jambes, etc. avant l'éruption de la petite Vérole. 174
—— Tout le corps, pour avancer l'éruption. 176
Exemple. *ibid.*
Bains froids, causent une espèce d'accès Fièvreux. 24
—— Utiles dans quelques Fièvres. 32
—— Et dans les constitutions lâches et molles 37
—— Dangereux dans un état trop rigide des Fibres. 39
Exemple de cela. *ibid.*
—— Demi-tièdes, propres dans l'état rigide des Fibres. 38
—— Emolliens, propres dans quelques Pleurésies et Paraphrénitis obstinées, 326
Bile, est prédominante dans les Fièvres malignes. 144
Boire souvent en petite quantité, est bon dans les Fièvres nerveuses. 106
Boissons acides, pourquoi nécessaires dans les Fièvres? 150
—— Emollientes et farineuses, propres dans l'état rigide des fibres. 10
—— Chaudes et émollientes, propres dans les Fièvres pulmonaires. 258

C

CAFÉ, recommandé dans la Petite-Vérole crystalline. 189
—— Dans les Péripneumonies catarrhales 270
Calomel, joints aux Purgatifs à la fin de la Fièvre secondaire de la Petite-Vérole.
Camphre, dans les Fièvres Putrides Malignes. 153
Camphré, (Vinaigre) dans les mêmes. 154
(Voyez *Vinaigre camphré*)

Cataplasme, pour arrêter le vomissement. 142
Cathartiques Drastiques, dangereux au commencement des Fièvres nerveuses. 104
—— Condamnés dans les Fièvres malignes. (Voyez *Eccoprotiques. Purgation. Purger.*) 147
Caractère des principaux Ecrivains Médecins de l'antiquité. 234
Charlatans. Trait contre eux. 14, 18 *et* 297
Changer de linge, est bon dans l'incrustation de la Petite-Vérole 208
Chirac. Sa théorie du vomissement examinée. 141
Cidre, recommandé dans les Fièvres putrides malignes. 195
—— Et comme un préservatif contre le Scorbut de mer. 342
Cloches, dans la Petite-Vérole crystalline doivent être ouvertes. 192
—— Aqueuses, écorchées au dos, etc. bonnes dans les Fièvres malignes. 125
Coliques, causent quelquefois des Péripneumonies. 303
Contagion, produit différens effets dans différentes constitutions. 119
—— Dans les Fièvres affoiblit les Fibres, et dissout le Sang. 138
—— Semble affecter primitivement les esprits animaux. 135 *et* 177
Constipation. Ses conséquences dans la Petite-Vérole. 200
Cordiaux propres dans les Fièvres nerveuses (Voyez *Alexipharmaques*). 105 *et* 110
Corps. Description de sa constitution foible. 181
Crachement libre dans les Fièvres nerveuses, salutaire. (Voyez *Expectoration. Salivation.*) 113

D

DELAYANS, Acides et Savonneux propres dans les Fièvres. 9

Délire. Petit est un des signes de la fièvre nerveuse. 96
—— Prêt à venir, ses symptomes dans les Fièvres malignes. 120
Diaphorétiques, propres dans les Fièvres nerveuses. 105
—— Dans les Fièvres malignes. 155
Diarrhée douce, utile dans les Fièvres nerveuses. 212
—— Quand utile dans les Fièvres malignes. 148
—— A souvent été critique dans la Petite Vérole. 193
Diète. Cette partie de la Médecine doit être étudiée. 158
Dilution, nécessaire dans les fièvres. 9
—— Dans la Petite-Vérole. 206
La meilleure méthode de la faire. 16 *et* 17
Diurétiques, propres dans la Petite-Vérole. 192

E

EAU, seule dans les Fièvres souvent ne convient pas. 11
Eccoprotiques, recommandés dans les Fièvres. 15
—— Dans les Fièvres malignes. (Voyez *Purgation*. *Purger*.) 16
Emétiques. D'un grand service dans les Fièvres. 30
—— Propres dans les Fièvres lentes nerveuses. 104
—— Dans les Fièvres putrides malignes. 140
—— Dans les Fièvres d'Automne, et pourquoi. 144
—— Avancent l'éruption de la Petite-Vérole. 182
—— Sont quelquefois propres dans son état. 205
—— Utiles au commencement des Fièvres bilieuses. 144
—— Quelquefois propres dans les Péripneumonies. (Voyez *Vomitif*.) 262

Enterremens prompts, recommandés pour les corps morts de la Fièvre putride pestilentielle. 66
Frésipèle des Poumons, ce que c'est. 309
Eruption. Quelle est la meilleure sorte dans les Fièvres malignes. (Voyez *Gale*.) 124
Esprit de corne de Cerf, dissout le Sang, et donne des Hémorrhagies. 232
Esquinancie, cause la Péripneumonie. 303
Eternuement, mauvais dans les Fièvres pulmonaires. 269
Evacuations, grandes ne sont pas bonnes dans les Fièvres nerveuses. 113
Expectorans forts, quelquefois conseillés par Hippocrate dans les Péripneumonies. 261
—— Ne doivent pas être donnés au commencement de la Péripneumonie. 263
—— Huileux, gommeux. Précautions qui les concernent, 264
Expectoration, est la crise naturelle des Péripneumonies et Pleuro-péripneumonies. 256
—— Est produite dans les Pleuro-péripneumonies par des applications extérieures, chaudes, émollientes. 260
—— Est retardée par le retour des grandes douleurs dans la Péripneumonie. 250
—— Et revient après la Saignée. 251
—— Est retardée par un air ou des vapeurs sèches, et avancée par un air humide et chaud. 260
—— Louable, est une contr'indication à la Saignée. 244
—— En quoi elle consiste suivant Hippocrate. 245 *et* 246
—— Comment il la faut exciter. 257
—— De matières cuites dans les Péripneu

monies très-avantageuses. *ibid.*
—— Certaines espèces sont d'un mauvais augure. 246, 264 *et* 276
Observation d'Hippocrate sur ces différentes sortes. 264

F

FAMINE. Ses effets. 71
Fébrile (état) ce que c'est. 2 *et* 5
Fibres rigides et élastiques, avec leurs effets. 36
—— Régime propre dans cet état. 38
—— Trop lâches avec leurs effets. (Voyez *Solides*.) 41
Fièvre, est un effort de la nature pour se soulager elle-même. 35 *et* 129
—— Chlorotique vient d'acrimonie et de putréfaction. 43
—— De celle qui accompagne la gangrène. 88
Histoire de cette Fièvre. 89
—— Secondaire de la Petite-Vérole. 203 *et* 210
Fièvres. Méthode générale de les traiter. 6
—— Les plus simples. 2
—— Plus composées et inflammatoires. 4
—— Inflammations; voie naturelle de les traiter. 16
—— Intermittentes, comment causées, 24
—— Quand et pourquoi communes. 24 *et* 28
—— On meurt souvent dans le frisson froid. 25
—— Se changent aisément en Fièvres inflammatoires. 26 *et* 27
—— En Fièvres lentes nerveuses. 31 *et* 33
—— En Fièvres malignes. 33
—— Régulières au Printems souvent salutaires. 28
—— Mais quelquefois obstinées. 32
—— Le Sang est plus dense dans les quotidiennes que dans les tierces, plus dans les tierces que dans les quartes. 29
—— Quotidiennes et doubles tierces sont

souvent la même chose. *ibid.*
Sont opiniâtres et irrégulières dans quelques saisons, et pourquoi. 32
Fièvres quotidiennes. Méthode pour les traiter. 29
—— Lentes nerveuses, décrites. 22 95
Qu'elles personnes y sont les plus sujettes. 101
—— Elles affectent principalement les sucs lymphatiques et nerveux. 93
—— Différence entre elles, et les Fièvres putrides. *ibid.*
—— Elles sont quelquefois jointes. 95
—— Nerveuses. Méthode de les traiter. 104
—— Pourquoi si difficiles à guérir. 22
—— Ont rarement quelque chose de parfaitement critique. 114
—— Malignes, leur description. 118
—— Le Sang proprement dit y est principalement affecté. 93
—— Comment les distinguer d'une vraie Péripneumonie. 135
—— Comment les traiter. 133 *et* 149
—— Indications, quand elles demandent la Saignée. 133 *et* 135
—— Pulmonaires de 1740 *et* 1745 décrites. 75
—— C'étoit une complication de Péripneumonies inflammatoires, avec des Fièvres Pétéchiales. 79
—— Elles ne supportoient pas la Saignée. *ibid.*
—— Pestilentielles et Pétéchiales. Voyez *Fièvres malignes*.
—— Catarrhales, ne demandent pas trop de Saignées. 291
Miliaires, ne doivent pas êtres traitées avec un régime chaud. 117
Pulmonaires. Voyez *Péripneumonies*. *Pleurésies*, *Pleuro-Péripneumonies*.

Fluides. Leur état dépend de celui des Solides. (Voyez *Sang*.) 46
Fomentations émollientes, propres dans les Fièvres inflammatoires. 20
—— Dans un état rigide des fibres. 38
—— Utiles dans les Pleurésies. 325
—— Humides, préférables aux sèches. *ibid.*
Frissons, et soudains accès de chaleur sont des symptomes d'une Fièvre nerveuse. 96
—— Dénotent la viscosité du Sang. 229
—— Sont un signe qui précède la Pleurésie. 316

G

GALE rouge, salutaire dans les Fièvres pestilentielles. 125
Gangrène, venant d'une cause intérieure, Cas remarquable. 88
—— Quinquina donné dans ce cas. 90
—— Quel succès il eut. *ibid.*
Gargarisme, faits avec des acides végétaux, meilleurs qu'avec des acides minéraux dans la Petite-Vérole. 204
—— Avec de la moutarde, du cidre et du miel. *ibid*
Graisse, fondue par la chaleur de la Fièvre. 11 *et* 17.
—— Requiert un milieu savonneux pour l'unir avec les parties aqueuses du Sang. 11 *et* 17.

H

HOEMOPTOE *per Diapedesin*. Ce que c'est. 57 *et* 245
—— Il y en a qui ne sont pas causées par la rupture de quelques vaisseaux sanguins. 245
—— Sorte mauvaise. 246 *et* 264.
—— Méthode de les traiter. 266.
Hémorrhagies, viennent d'un Sang âcre dsssous. 53
—— De sa constitution trop lâche. 55

—— De la contagion pestilentielle. 66
—— Sont d'un mauvais augure dans la petite Vérole. 63
Hœmorrhoïs. Sa morsure cause un Hémorrhagie universelle. 59
Haleine puante, est quelquefois l'avant-coureur d'une Fièvre maligne. 81 *et* 82
Hôpital. (Chambre d') dans les maisons particulières désapprouvée. 209
Huiles animales, deviennent âcres et rances par la chaleur. 10
Humeurs, deviennent corrossives par la stagnation, par exemple, dans les ulcères, etc. à la fin des Hydropisies. (Voyez *Sang.*) 22
Hypothèses, à la mode du tems de Gallien, et long-tems avant. ix

I

JEUNE. Ses effets sur le lait des Nourrices. 71
Incrustation de la Petite-Vérole, comment il faut alors se conduire. 207
Indications sont différentes, selon l'état différent des solides. 43 *et* 44
Inflammation de la Plèvre. 302 *et* 316
—— De la Membrane extérieure des Poumons. 305
—— Du Médiastin. 316
—— Du Péricarde. 309
—— Du Diaphragme. 310 *et* 318
Influences. Fièvre Catarrhale avec ses différens types. 26
Inoculation de la Petite-Vérole, pourquoi elle a tant de succès. 171
Intermittentes (Fièvre.) fréquentes, quand et pourquoi. 24 *et* 25
—— Du Printems souvent salutaires. 25
—— Quelquefois opiniâtres. (Voyez *Fièvres intermittentes.*) 33

K

KERMES minéral, ou, Poudre des Chartreux. 295

L

LACER (SE) trop serré, désapprouvé, 304
Langue (la) dans les Fièvres lentes nerveuses humide, avec une copieuse salivation dans l'état de ces Fièvres, est un bon symptôme. 98 *et* 99
—— Dans les Fièvres putrides malignes. 121
Lavemens, Emolliens et laxatifs, utiles au commencement des Fièvres inflammatoires. 14
—— Dans les Fièvres nerveuses. 105
—— Dans les Fièvres malignes. 146
—— Au commencement de la Petite-Vérole. 199 *et* 200
—— Vers son état. *ibid*
—— Après l'incrustation complette, pour préparer à la purgation. 210
—— Dans les Péripneumonies. 280
—— Dans les Pleurésies. 324
—— Astringens dans les Fièvres malignes avec précaution. 147
Laurier (Eau de) dissout le Sang. 59 *et* 60
Lumbago, est un des symptomes de la Fièvre maligne. 121

M

MALADIES, ne doivent pas être traitées suivant leur nom, mais suivant leur nature. 289
Malignes. Remarque sur ce mot. 127
Maux de poitrine, quand vraiment Pleurétiques. 317
—— Certains ne le sont pas, et comment il faut les traiter. 312
—— De côté par une fluxion âcre. 313
—— Ne doivent jamais être négligés. 318

Exemple de cela. *ibid.*
—— Ne sont quelquefois que de simples symptômes. 331
—— Dans les hypocondres, causés par des vents, affectent la respiration. 315
Mercure (*le*) dissout le Sang, 60
Méthodistes, leur doctrine sur le *strictum* et le *laxum*. 40
Miliaires (Eruptions.) Voyez *Fièvres Miliaires*. 111
Moutarde détrempée, utile dans les Fièvres nerveuses. 109
—— Dans la fausse Péripneumonie. 294 *et* 300
Musc, utile dans les Fièvres nerveuses. 108
—— Dans la Petite-Vérole. 189
Myrrhe, utile dans la Petite-Vérole crystalline. *ibid.*

N

NARCOTIQUES, communément peu propres dans les Fièvres nerveuses. 105
—— Dans les Fièvres malignes, précautions en les donnant. 154
—— Nécessaires dans la Petite-Vérole. 149, 191, 202 *et* 203.
—— Précautions qu'il faut y apporter. 190
—— Joints aux acides dans la Petit-Veérole, quand propres. 205
—— Et aux Alexipharmaques. *ibid.*
—— Dans les Péripneumonies, précautions en s'en servant. 267
—— Propres dans les Pleurésies. 327 *et* 328
—— Confirmé par un exemple. 329
—— Précautions en s'en servant dans les Pleurésies. (Voyez *Anodyns.*) *ibid.*
Nature (*la*) a fixé une constitution et une forme des fibres déterminée. 36
—— Tout ce qui s'en écarte, est maladie. *ibid.*
Nitre, avec le Quinquina dans certaines Fièvres. 30

Nitreux (Médicamens) dans les Fièvres inflammatoires. 14
—— Dans les Pleurésies. 327
Nourritures émollientes et farineuses, propres dans l'état rigide des fibres.. 38
—— Certaines donnent la fièvre putride. 72
—— Acescentes, propres pour prévenir la putréfaction des humeurs. *ibid.*
Et conséquemment le Scorbut de mer. 336 *et* 337
—— Quelles sortes sont propres dans les Fièvres nerveuses. 106

O

OPPRESSION dans la Fièvre nerveuse ne requiert pas la Saignée. 107
Orgasme de toute la nature au Printems. 29
Oxymel Scilliticum, dans la Petite-Vérole. 204
—— Dans les Péripneumonies. 262

P

PAIN, son usage dans la diète. 72
Paraphrenitis, sa description. 309 *et* 310
Paraplegia, suite de la Péripneumonie. 235 *et* 239
Parégoriques. V. *Narcotiques*, *Anodyns*.
Passage des Artères Bronchiales dans les cavités de la Trachée, et ses ramifications, et des artères Pulmonaires dans les cavités Bronchiales vésiculaires, prouvé. 244
Péripneumonie bâtarde. Voyez ci-dessous *Péripneumonie fausse*,
Péripneumonie et ses différentes espèces. 225
—— Vient d'un épaississement inflammatoire. 227
—— Quel régime y est propre, 255
—— Catarrhale provenant d'une fluxion claire âcre, 268. Comment la traiter, 269. 272. Ne demande pas qu'on tire

beaucoup de Sang, 260. Demande de prompts Vesicatoires, *ibid.* Et des Purgatifs bénins, *ibid.*
—— Maligne, sa description. 239 *et* 271
—— Ne peut supporter des fortes saignées. 236 *et* 273
—— Les Vésicatoires n'y conviennent point. 275 *et* 276
—— Quelle nourriture et quel régime y conviennent. 273 *et* 274
Péripneumonie fausse, décrite 285. Quelles constitutions y sont les plus sujettes, 286. Très-communes dans les saisons humides, et dans l'Hyver *ibid.*
—— Vient d'un Lentor pituiteux du Sang et de la viscosité de la lymphe et du Serum, 287. Comment donnée artificiellement, *ibid.* Qu'il y a bien de la distance d'elle à la Péripneumonie violente inflammatoire, 288. Apparence du Sang dans cette maladie, 289. Les remèdes échauffans n'y sont point propres, spécialement au commencement, 291. Est toujours dangereuse, souvent fatale, *ibid* Prise mal-à-propos pour un accès d'Hypocondriacisme, 292.
—— Est rarement accompagnée d'une grande soif, 294. Méthode de la traîter, *ibid.* Vomitifs bénins y sont bons avec précautions, 295. Requiert les Vésicatoires, 297. Les Ventouses, 298. Les Purgations avec précaution, 299. 300. Les Diurétiques avec précaution, *ibid.* Les Opiates y sont dangereux. 301
Péripneumonies, peuvent provenir d'un mal de poitrine. 303
—— La matière morbifique se porte quelquefois aux parties basses, ce qui est critique dans ces maladies, 281

—— Et Pleurésies communes dans les saisons sèches. 217 *et* 222
—— Endémiques dans des situations extrêmement froides. 223
Peste (la) quelquefois arrêtée en changeant d'air 184
Pétéchiæ, d'une couleur brune dans quelques Fièvres malignes. 58
—— Leurs différentes espèces. (V. *Taches.*) 123
Petite Verole. 161
—— Différente dans les différentes constitutions des hommes, *ibid.* 195. de l'air, 167. Avec une grosse fièvre inflammatoire, 162. Avec la Fièvre nerveuse, 162. Avec la Fièvre maligne ou Pétéchiale, 163. N'est pas toujours accompagée d'une Fièvre sensible, 165. Un degré de Fièvre est nécessaire pour la faire sortir et la mûrir, 74. Les Fièvres épidémiques concourent avec elle, 168. La matière infecte la peau des Gardes, etc. qui l'ont déjà euë, mais cette infection est locale et sans Fièvre, 165 Remarque sur la méthode de s'en préserver, 169. 170. Dans la dure il faut faire beaucoup d'attention à la Fièvre particulière, 164. L'éruption n'est pas retardée par une Saignée à propos, 173. Quand la Saignée est nécessaire, ou non; avec l'éruption, 44. 173
—— Comment il faut se comporter avec des constitutions vigoureuses, 174. Avec des constitutions foibles, 181. Symptomes dangereux, 187. 196. Comment les soulager, 199. De la petite Vérole crystalline ou lymphatique, 187
—— De la Siliqueuse, 188. De copieuses sueurs utiles dans cette sorte. 189
Petite-Vérole, noire, sanglante, confluen-

te. 67 *et* 104
—— Cas de cette sorte 67. Autre. 68.
—— Les Acides, le Quinquina, les Alexipharmaques astringens, recommandés dans cette maladie. 69 *et* 193.
Phlébotomie. Voyez *Saignée*.
Phlegma, *Phlegmo odes*, ce que c'est. 22
Pleurésies, vraies et fausses. 302, 303 *et* 312
—— Vraies, ne sont pas si communes que celles qui sont compliquées avec des Symptomes Péripneumoniques. 305
—— Sont propres à causer les Péripneumonies. 224, 303 *et* 324
—— Méthode de les traiter. 322
—— Reçoivent plus de soulagement de la Saignée dans les saisons et les situations froides et sèches, que dans celles qui sont chaudes et humides. 331
—— Epidémiques. Les sueurs sont propres en quelques-unes. 330
—— Différentes opinions concernant leur siège. 224
Pleurésies du Dos. 309
Pleuro-Péripneumonie, décrite 224 *et* 305
Posca, qu'on donnoit aux soldats Romains, ce que c'étoit. 340
Pouls. Dans les Fièvres lentes nerveuses. 79
—— Dans les putrides malignes. 117
—— Dur, dans les Pleurésies, est un signe Pathogomonique. 316
—— Oppressé, n'empêche pas la Saignée. 8
—— Dans la Petite-Vérole 177
—— Causé par la Pléthore. 9 *et* 233
Poumons rouges, solides, pesans, dans les grandes Péripneumonies. 336
—— Leur surface intérieure surpasse de beaucoup celle de toute la Peau. 221
—— Sont quelquefois adhérens au Médiastin et au Diaphragme, aussi-bien qu'à la

Plèvre. 310
Prises salines avec le sel C. C. et le jus de Limon sont plus diaphorétiques qu'avec le sel d'Absynthe. 108 *et* 109
—— Bonnes dans les Fièvres nerveuses. 107
—— Dans les Asthmes. 108
—— Dans les fausses Péripneumonies. 300
Purgations rafraîchissantes, peuvent être propres au commencement des Fièvres aiguës. (Voyez *Cathartiques Eccoprotiques.*) 15
Purger, est utile environ le huitième ou le neuvième jour des Fièvres putrides. 299
—— Convient dans la fièvre secondaire de la Petite Vérole. 210 *et* 215
Pustules, qui sortent de la Poitrine, du dos, des épaules, etc. dans les Fièvres pulmonaires, sont avantageuses. 283
—— Montrent que les Vésicatoires appliquées à ces parties peuvent être utiles dans les Fièvres Pulmonaires et quand. 284

Q

QUARTES. *V. Fièvres Intermittentes.*
Quinquina, ne doit pas être donné trop tôt dans les Fièvres intermittentes. 30 *et* 34
—— Ne guérit pas dans certaines Fièvres. 34
—— Utile dans les Fièvres putrides, malignes, pétéchiales. 69 *et* 85
—— Dans les gangrènes qui proviennent d'une cause intérieure. Avec un exemple. 90
—— Dans la Petite-Vérole noire pétéchiale. 195
—— Précautions qu'il faut y apporter dans ces Petites-Véroles. 196
—— Teinture alexipharmaque du Quinquina. 159
—— Quand il est propre dans les Fièvres nerveuses. 111
—— Teinture alexipharmaque du Quinquina dans les Petites-Véroles lym-

phatiques. 196
— *Quotidiennes* (Fièvres) se changent aisément en Fièvres ardentes inflammatoires. 26 *et* 28
— Et doubles tierces sont souvent la même chose. (V. *Fièvres intermittentes.*) 29

R

RESPIRATION pesante, pénible dans les Fièvres lentes nerveuses, ne requiert point la saignée. 107
— Précède souvent l'éruption miliaire. 110
Rigidité des vaisseaux, quel régime y est nécessaire. 36
Robustes (les gens) et laborieux, souffrant beaucoup des inflammations de poitrine. 245

S

SAFRAN, dans la Petite-Vérole. 181 *et* 189
Saignée. Symptomes généraux qui l'indiquent. 161
— Qu'il faut considérer la corporence du malade pour sa quantité. 7, 228 *et* 229
— Autres précautions. 7 *et* 8
— Indications qu'il faut la réitérer. *ibid.*
— Pour l'arrêter. 8
— Comment prévenir les défaillances en saignant. *ibid.*
— Ses effets. *ibid.*
— Est nécessaire dans les fièvres aiguës. 6 *et* 7
— N'est pas propre dans les Fièvres lentes nerveuses. 104 *et* 107
— Si elle est indiquée dans les Fièvres qui viennent de contagion. 130 *et* 133
— Précautions à son sujet dans ces sortes de fièvres. 138
— Dans la Petite-Vérole. 161 *et* 162
— Quand elle est propre dans l'attaque de la Petite-Vérole, et les précautions. 173, 177 *et* 179

—— Doit précéder l'usage des Cordiaux dans la Petite-Vérole 179
—— Du pied en usage dans la Petite-Vérole. 174
—— A l'attaque des Fièvres secondaires. 203
—— Copieuse et prompte dans les grandes Péripneumonies, est nécessaire. 229 *et* 248
—— N'est pas d'un si grand avantage après le quatrième ou le cinquième jour. 249
—— Quelquefois contr'indiquée dans les Péripneumonies, et quand. 230 *et* 231
—— Mauvaise, quand un abcès se forme ou est déjà formé. 248
Saignée de la Saphène, utile dans les Péripneumonies, et quand. 253 *et* 267
—— Des deux bras à la fois dans les Péripneumonies. 236
—— Propre dans les Pleuro-péripneumonies, quand les douleurs, etc. reviennent avec violence. 250 *et* 251
—— Précautions en ce cas. 251 *et* 252
—— Copieuse n'est pas propre dans la fausse Péripneumonie. 290
—— Copieuse et prompte, propre dans les Pleurésies. 311 *et* 322
Saisons, sèches froides disposent à l'inflammation des Poumons. 220, 221, *et* 222
Salivation, dans la Petite-Vérole, est plus ou moins copieuse suivant les saisons. 185
—— Peut être trop abondante. 186
—— Prématurée, profuse, dangereuse. (Voyez *Crachemens.*) *ibid.*
Sang. Son *serum* est coagulé par la chaleur. 4 *et* 47
—— Est moins dense dans les Fièvres quotidiennes que dans les tierces, dans les tierces moins que dans les quartes. 29
—— Dense, produit les Fièvres inflammatoires. 48
—— Sa couëne, ou sa partie poisseuse. 74

—— Sorte mauvaise 76
—— Bon, sa trop grande quantité dangereuse. 48
—— Lâche, clair, et aqueux, et ses conséquences. 50 et 237
—— Lâche, dans les Fièvres pulmonaires, est une contr'indication pour la saignée. 237
—— Et un signe d'une habitude scorbutique. 239
Sang. Putride, se dissolvant, et ses apparences. 53 et 54
—— Est dissous par l'acrimonie. 60
—— Quelquefois puant aussi-tôt qu'il est tiré. 432
—— Dans les Fièvres malignes pétéchiales. 65
—— Sa couleur et consistence dans les Fièvres putrides malignes. 137
—— Quelquefois paroît entièrement dissous, et dépose une poudre noire, comme de la suie. 84 *et* 139
—— Inflammatoire, ses apparences. 228 *et* 231
—— Fleuri au commencement des Fièvres Pulmonaires, et d'un mauvais augure. 239
—— Excessivement visqueux, est dangereux. 242
—— Figures extraordinaires de son *crassamentum*, *ibid.*
—— Ses globules deviennent oblongs en passant par les petits vaisseaux. 56
Scorbuts. Quelques-uns dissolvent le Sang. 53
Scorbut de mer, 61. 335. Est principalement dû aux mauvaises provisions, et à l'air humide, salé, et mal propre, 335. Ce qui cause une acrimonie alcalescente, et la putréfaction du Sang 336
—— Signes de cette acrimonie, *ibid.* Comment il faut le traiter, ou le prévenir par un nourriture acidulée de végétaux, un air et des provisions fraîches,

des boissons un peu acides et vineuses, 336. 337. Le Cidre recommandé à ce propos dans les voyages de mer, 337. Et le vinaigre, 338. Et l'invention de M. Sutton, ou les ventilatoires du Docteur Hales pour purifier l'air tous les jours, 339. Les pommes, les oranges, et les limons, *ibid.*

Sels animaux, rendus corrosifs par la chaleur fièvreuse. 10

Sels et huiles animales peuvent dans quelques Fièvres se joindre, et faire un savon dangereux. 73

Selles, dans les fièvres putrides malignes. 223

—— Bilieuses, sont souvent critiques dans les Fièvres malignes. 147

—— Quelquefois dans les Péripneumonies. 279

—— Colliquatives, mauvaises dans les Fièvres nerveuses. 113

—— Livides, dangereuses dans les Fièvres nerveuses. (Voyez *Diarrhée.*) *ibid.*

Serum du Sang, se tourne par la chaleur en une pourriture acrimonieuse. 114 (Voyez *Sang.*)

Sphacélation des intestins. Ses signes. 125

Solides. Leur état. 35 *et* 36

—— Forts et élastiques; leurs effets. 36 Demandent des boissons et une nourriture émolliente et farineuse, et des bains un peu tièdes. 38

—— Foibles et lâches, leur effets. 41 *et* 42

—— Leur constitution tendre et délicate. 42

—— Quel est leur meilleur état. 35 *et* 36

—— Leur état est la cause première de l'état des fluides. (V. *Fibres.*) 43

Sperma Ceti. Ses vertus. 327

Stephens (Mlle). Leur remède cause l'hétisie, l'hémorrhagie, le scorbut, etc. 62

Suer (Méthode de faire) désapprouvée

dans les Fièvres nerveuses. 111 *et* 112
Sueurs. Danger de les exciter par des remèdes chauds dans le commencement des Fièvres, 12. 149. Dans les Fièvres nerveuses, 106. 107.
—— Sanglantes, venant de la dissolution du Sang. 57
—— Fuligineuses dans les Fièvres malignes. 58
—— Douces, utiles dans les Fièvres, 12 *et* 149
Salutaires dans les Fièvres nerveuses, mais souvent trop profuses, 106 107
Sans elle point de crise complette dans les Fièvres malignes, 148
Surdité, est un des symptomes dans les Fièvres nerveuses. 113
Sydenham (Pratique de). Remarque à son sujet. 128

T

TACHES, dans les Fièvres malignes 123
—— Larges, noires, communément accompagnées d'hémorrhagies. (*V. Petechiæ.*) 124
Théorie raisonnable, approuvée. v
Tierces (*Fièvres*) régulières, semblent tenir le milieu entre les Fièvres inflammatoires et les lentes nerveuses. 34
(V. *Fièvres intermittentes.*)
Tintement d'oreilles, est un symptome de Fièvre nerveuse. 98
Topiques, plus utiles dans les fausses Pleurésies que dans les véritables. 313
Transition de la meilleure santé à une grande maladie, commune, pourquoi. 218

V

VAISSEAUX. V. *Solides. Fibres. Ventouser*, au lieu de saigner, recommandé dans les Péripneumonies, et quand. 253 *et* 272
Vents, secs, froids, leurs effets sur le

corps. 216 *et* 217.
Vésicatoires, ne sont point propres au commencement des Fièvres inflammatoires. 14
—— Ni dans les Fièvres putrides malignes. 151
—— Quand propres dans ces dernières. 152
—— Propres dans les Fièvres nerveuses. 106
—— Quand propres au commencement de la Petite-Vérole. 179
—— Nécessaires dans la Petite-Vérole crue lymphatique. 192
—— Aux poignets et aux chevilles des pieds, propres vers l'état de la Petite-Vérole. 199
—— Ne doivent pas être trop-tôt séchées dans les Fièvres nerveuses. 115
—— Peuvent être d'un grand avantage dans les Fièvres Pulmonaires. 284
—— Et dans la fausse Péripneumonie. 298
—— Comment il faut faciliter les enflûres qu'elles produisent. *ibid.*
—— Précautions qu'il faut avoir pour les appliquer dans ces cas difficiles. 152
Vibices, généralement fatales dans les Fièvres. 124
—— Relation de quelques-unes qui étoient très-remarquables. 125 *et* 127
Vin antimonial. 295
—— Chaud, quelquefois utile dans la Petite-Vérole. 204
Vin rouge, utile pour supprimer les sueurs immodérées dans les Fièvres lentes. 110
—— Recommandé dans les Fièvres malignes. 86 *et* 159
—— Du Rhin et de France, blanc, recommandé dans les Fièvres. 159
Vinaigre, ses fumées utiles dans les Péripneumonies malignes. 260
—— Camphré, ses vapeurs utiles dans les mêmes. (V. *Camphré vinaigre.*) *ibid.*

Vipères. Sa morsure tourne le Sang en une espèce de sanie. 66
Viscosité du Sang, excessive. 44
Vomica dans les Poumons. Cas remarquable à ce sujet. 319
Vomissement, simplement avec de l'eau chaude, et quelquefois dangereux. 141
—— Obstiné, comment il le faut soulager. 142
Vomitifs. La manière de les donner. 141 (V. *Emétiques.*)
Urine, dans les Fièvres lentes nerveuses. 98
—— Dans les Fièvres putrides malignes. 122
—— Dans les Péripneumonies malignes. 240
—— Copieuses avec sédiment, bonnes dans les Péripneumonies. 279
—— Celle de ceux qui prennent beaucoup des remèdes de Mlle Stephens, est alkaline. 64 *et* 65
—— Noire ou livide. 58
—— Sanglante, vient de la dissolution des globules du Sang. 57
Urine sanglante, est un symptome moral dans la Petite-Vérole, à moins qu'elle ne soit causée par les Cantharides. 195
—— Provoquée dans la Petite-Vérole en faisant lever le Malade. 192

Y

YEUX, chargés, pesans, jaunâtres dans les Fièvres malignes. 120

Fin de la Table des Matières.